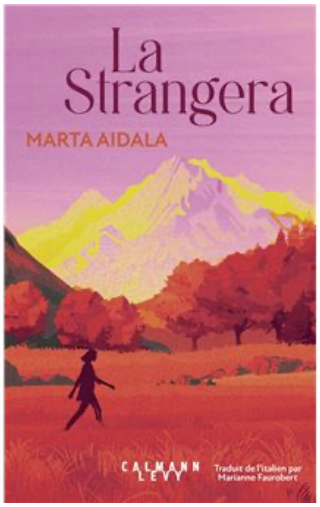


LA STRANGERA - MARTA AIDALA – CALMANN-LEVY 2026

Animée d'un irrépressible besoin d'ailleurs, une étudiante voulant s'échapper des oppressions d'un quotidien sans relief, fuit la ville et s'en va retrouver en altitude les « parois aux noms grandioses » devant lesquelles elle entend s'incliner, choisissant d'aller là-haut respirer l'air de la liberté, d'y tisser des liens avec la nature sans profaner le silence, de ces lieux mystérieux.

Le bonheur en montagne n'a cependant rien d'angélique. Au refuge où elle est employée pour tout faire, elle passe sous l'envers du décor idyllique qui l'avait subjugué. Elle partage les taches ancillaires avec d'autres saisonniers, subit l'emprise d'un patron atrabilaire et maniaque. A grands coups d'avanies et d'ordres sévères, elle apprend la vie, une vie humble aux travaux ennuyeux mais utiles dont elle se dégage en lorgnant au-delà de la terrasse, seule ou dans les bras d'un jeune berger aux cheveux couleur de foin. Elle rêve, mesure la puissance évocatrice de paysages mythiques. Elle se heurte un soir de neige à l'insupportable réalité d'une disparition, celle d'une cordée d'alpinistes perdus dans la tempête. Difficile pour elle de croire en la capacité destructrice de ce qui représentait pour elle un idéal de beauté et de paix. Elle transgresse les règles, part dans la nuit. Elle a abandonné le téléphone d'urgence dont elle avait la garde. Elle s'enlise et renonce, se sent inutile et coupable, déçue par elle-même et plus encore par la montagne. Celle- ci ne peut être comprise, par fille de Turin, une étrangère, une, qui ne l'habite pas, ne sait pas en prendre soin et ne s'imagine pas mettre un jour ses pas dans ceux des femmes qui s'abiment à la ferme.

Les saisons s'enchainent jusqu'au cœur de l'hiver, où dans un huis-clos pathétique : la «strangera » affronte les colères de son chef. Tour à tour mentor et gourou, il est maitre dans l'apprentissage du métier par la violence des mots. Il est débarrassé de tout affect, ne fait confiance qu'à lui-même, masque dans la dureté, les fêlures d'une existence probablement bâclée.

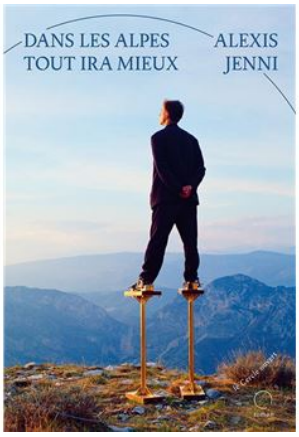
Face à cet homme qui la malmène, l'étrangère puise en elle la force de lui tenir tête, d'en finir avec le rituel de l'eau de vie servie sur le comptoir. Elle s'interroge sur le rapport de l'environnement et du vivant. Elle repart en ville, mobilise ses souvenirs et répond aux appels d'une amie qui va de nouveau l'aimanter sur une autre ferme d'alpage. Avec l'amour en plus malgré l'avenir incertain.

Marta Aidala, brillamment traduite de l'italien par Marianne Faurobert, emmène La Strangera au plus haut de ses interrogations sur le sens de sa présence en hauts lieux, au plus intime des sensations éprouvées pendant l'orage ou sur la neige, au plus fort de ses angoisses quand des conflits éclatent autour du loup et stimule l'imaginaire. Rien ne lui échappe. La sécheresse menaçant les équilibres, les servitudes, les denrées périssables, la condition des femmes de la terre, rythment les chapitres d'une aventure singulière décrite avec un souci du détail.

L'auteure dispense des messages de prudence, invite à se méfier des pièges, à ne pas s'obstiner. Elle médite, s'imprègne de l'esprit d'endroits à la fois sublimes et dangereux. Elle en transmet l'atmosphère, en écrit la diversité.

Dans un roman foisonnant au style imagé souvent émaillé de dialogues d'une brutalité étonnante, Marta Aidala croise avec réalisme le sauvage et l'humain. Elle accompagne La Strangera dans un monde étranger dont elle apprivoise peu à peu la rudesse avec la volonté de s'y intégrer tout en refusant de s'y laisser enfermer.

Michel MORICEAU



DANS LES ALPES, TOUT IRA MIEUX- ALEXIS JENNI – EDITIONS LE CERCLE OUVERT – 2026

Ecrire sur l'hôpital est un filon et l'encre des auteurs est loin de s'épuiser, tant ils poussent avec acharnement leur chariot de critiques et de propos sentencieux.

Alexis Jenni pénètre cet univers par la porte de service d'une clinique perdue dans la montagne. Il y déploie tout son art de l'esprit français, enrobe les vérités, du moins ce qui n'est pas faux, sur un ton narquois. Il dévisse de leur piédestal des personnages gratinés sous les feux de leur vanité.

Il tourne en dérisions leurs postures, le souci de leur image, leur obsession de la santé, santé financière s'entend. Il s'amuse de leurs pensées sommaires et de leur propension à brasser du vent et … des profits.

Pour explorer ce petit monde étrange et déjanté où fusent les certitudes et les gaudrioles, Alexis Jenni lance à l'aventure un couple d'hommes, un autre de femmes.

Ils ont fuit la ville et les pestes qui la ravage, pensant y respirer le grand air de l'alpe, « cet en-haut lumineux » censé guérir de « l'en-bas ombrageux ». Ils sont quatre et partagent leur vocation de la bienveillance et de la bien-traitance, s'accordent sur une même exigence de la probité. Ils ne sont pas déçus tant ils sont vite replongés dans le bouillon des maux qu'ils ne supportaient plus : l'arrogance, les mots de travers, les attitudes vicieuses. Manifestement, le cynisme ne se raréfient pas en altitude. Et tout est dit sur cette micro-société, moderne et sans conscience où règne l'argent roi, où la prévarication est une méthode, l'entre-soi une seconde nature. Rien n'est occulté sur les carences de l'établissement et les travers des hommes, leur grivèlerie ordinaire, leur sexisme débridé, leur ambition dévorée par l'envie et l'abus de pouvoirs dérisoires.

En ces temps déraisonnables où des pestes répétées annoncent l'apocalypse, le petit groupe d'irréductibles soignants démonte les rouages d'un système explosif où quelques marques d'humanité, notamment l'embauche d'un « accompagnateur des malades », ne sont que le paravent des intérêts d'une direction voulant donner le change aux inspecteurs de la certification…

Ces âmes pures restent fidèles à leurs principes de respect de l'autre. Et la relégation en sous- sol du service de soins palliatifs n'empêche pas de donner du temps, de consoler, de diffuser la douce mélodie du prendre soin, un état d'être détonnant avec les éclats du paraître lancés à l'étage par les dirigeants vulgaires et cupides, indifférents au « petit peuple » qu'ils manipulent et dont ils monnayent la présence.

La clinique, l'hôpital sont les lieux misérables où la souffrance est entassée dans des couloirs bondés. Angoisse et précipitation, manque de temps, de parole, manque de tout. Souvenirs amers du confinement , ambiance lourde et funeste : « la fin du monde n'est plus une prédiction, elle est en train d'arriver »

Alexis Jenni arme avec talent un quarteron de cavaliers blancs qu'il entraine dans la bataille du soin et de la lutte contre les préjugés. Il en tire une fable loufoque qui amène à réfléchir sur le sens de la vie, la hantise de la mort, la valeur des vraies richesses. Il en dégage une morale en forme d'espoir, dès lors que des hommes et des femmes de foi assument leurs responsabilités pour agir et prendre soin comme si i l'altérité était le remède contre la grande peur d'un futur incertain.

Encore faut-il, trouver une lumière diffusant le calme et la sérénité. Alors partons car « dans les Alpes, tout ira mieux ». Mais ce n'est pas la nature qui soigne, ni le climat, ni le soleil.

Tout dépend de l'humanité et de la volonté de ne pas courir à sa perte.

Michel MORICEAU

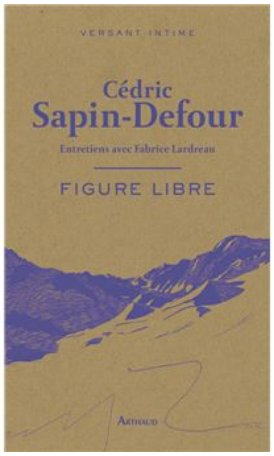


FIGURE LIBRE- CEDRIC SAPIN-DEFOUR Entretiens avec FABRICE LARDREAU – collection Versant Intime - ARTHAUD 2026

Cédric Sapin –Defour glisse sur les pistes de ses multiples aventures à la fois personnelles, sportives, et littéraires. Il écoute son cœur et ses skis frotter la poudreuse, sa plume crisser le long des feuilles blanches. Il s'adonne à l'art de la trace avec élégance, maîtrise ses gestes autant que ses phrases. Il a le goût de la liberté et n'est pas l'homme à sacrifier aux figures imposées par les convenances, les postures, les performances.

Pour lui, la montagne est le lieu fascinant des plaisirs simples. L'écriture est un refuge où s'affiche la courtoisie du mot juste, où s'exprime la sensibilité, la reconnaissance, le respect d'un montagnard d'adoption « ébahi » par ce qui l'entoure, les créatures dans toutes leurs espèces, le végétal et le minéral sous toutes leurs formes.

Le Versant Intime de Cédric Sapin-Defour se colore au fil des saisons, s'anime selon l'humeur des éléments. Avec un don inné de l'admiration, le randonneur amoureux ausculte les vibrations, guette les contrastes, palpe les prises sur le rocher.

L'étudiant en médecine reconverti dans la gym progresse à sa façon, sans esbroufe, se gardant de toute impatience dans l'atteinte d'un sommet. Loin de lui le vocabulaire de la guerre : le courage est selon lui un terme inapproprié. Il faut de l'endurance, de l'audace évidemment, mais la grimpe n'est pas un combat ni une domination. Il n'y a pas de victoire, d'héroïsation, mais juste un aboutissement. Il est tout aussi salutaire de regarder la montagne sans s'y rendre. Tout est question de nuance et de tolérance, d'acceptation des autres dans une société qui prône la réussite immédiate dans l'exaltation de l'effort et de la souffrance. Sapin-Defour met l'exploit de côté. Il reconnait ses limites, il s'inspire du parcours des meilleurs, évite de grogner sur ce qu'il n'a pas sû faire : le couloir Whimper viendra naturellement… Nulle rivalité mais de l'humour et de l'auto- dérision, pour dégonfler l'égo, se protéger des excès et s'encombrer de désillusions.

Les passerelles lancées par Fabrice Lardreau à Cédric Sapin-Defour relient les histoires de sa vie à son œuvre déjà très fournie. Le dialogue éclaire sur la personnalité de l'auteur, son attachement aux êtres chers qui ont forgé son humanisme et consolident son rapport à l'environnement comme à l'écriture. Il transmet avec enthousiasme la dimension esthétique d'un univers irrésistible et « impermanent » où se croisent les émotions de l'amateur de toutes les montagnes et les sensations de l'écrivain : tout, selon lui, est nature !

Le témoignage est sincère et lucide, émouvant et d'une remarquable densité. Il est complété de lectures utiles appuyant le message recommandant l'émerveillement, la dépendance de l'homme au vivant, l'usage de la liberté, la dureté des hommes.

Figure Libre, entretiens avec Fabrice Lardreau est le récit d'une liaison singulière à la nature. C'est aussi un hymne à la vie, une vie à toujours chérir, car les étoiles peuvent tomber et alors, la vie du soir n'est plus celle du matin. C'est pourquoi Sapin- Defour ouvre la voie de la félicité, sous réserve d'amour et de nuance pour que restent à notre portée les ressources dont la création nous a doté. .

MICHEL MORICEAU



DE L'AUTRE COTE DU LAC- SYLVAIN PRUDHOMME- LES EDITIONS E MINUIT- 2026

Coup de foudre sur un parking au pied d'un grand massif : une photographe revient d'une mission en altitude, un randonneur noue ses lacets avant d'aller randonner…Un regard, une aide à débarrasser la jeune femme de ses plaques, un échange et plusieurs mails plus tard, vont se tisser les fils d'une intrigue où s'entremêlent le mystère et l'émotion, la révélation d'un œil absolu et l'obsession d'en connaître le sens.

Elle retourne aussitôt scruter la Réserve, un territoire interdit de l'autre côté d'un lac au bord duquel elle a participé à des fouilles archéologiques. Elle y défie les saisons pour retrouver ces formes qui ont piqué son regard, les détails lui permettant de cerner le réel dissimulé sous les pierres et sur les eaux. Loin de la vie ordinaire, elle ne peut se détacher de cet espace foisonnant, grandiose et menaçant où elle se sent épiée autant qu'elle voit et interprète. Elle est partie mais n'est pas redescendue.

Lui, le narrateur, ne veut pas imaginer le pire. Il s'affole, s'affaire, s'imprègne de l'œuvre insolite de cette artiste singulière à peine aperçue. Il perçoit dans la galerie où elle expose, son goût de la perfection, son œil absolu et l'attention qu'elle porte aux êtres et à la vie sauvage.

Aussi l'imagine-t-il parmi les plantes vivaces qu'il énumère et décrit savamment, aussi la met-il face à des animaux aux aguets, aussi l'envoie- t- il rechercher dans le froid, la vérité sur la mort du montagnard aventureux dont la chute dans une paroi de granit l'a bouleversée lors de son précédent séjour. Il reprend le journal de celle qui met sa vie en jeu. Il vit son parcours par procuration, transmet ses angoisses, sa volonté de fixer la vérité, il suspecte ces deux hommes qui se sont appropriés le lac et viennent un soir la surprendre. Pas question de d'atteindre l'inaccessible, d'aborder l'autre rive, terre fascinante et secrète sur laquelle personne n'a de droit, pas même celui de l'étudier. La montagne est impénétrable, elle enserre ou donne le vertige. Les avalanches y emportent les souvenirs, le vent souffle le neige et y efface les traces.

Captivés par cette Réserve préservée là-bas, à l'écart du monde, « De l'Autre Côté du Lac », les personnages de Sylvain Prudhomme s'entêtent, l'un par amour, l'autre pour tout savoir de ce grand espace d'où monte une fumée dont il faut trouver le feu.

Le roman a la forme originale d'un conte fantastique. Il y a d'un côté, l'hymne aux vraies richesses qui font vivre la montagne et de l'autre, la déploration des dangers de la nature et de la part animale des hommes, l'intuition de la mort qui rode, insupportable perspective poussant à cultiver l'espoir au-delà du raisonnable. Le texte est habilement rythmé de chapitres courts et précis, ponctué de photos traduisant la lourde atmosphère planant sur le lac De L'autre Côté du Lac se met à l'écoute du silence, donne à méditer sur les reflets du « soleil qui rebondit sur un lac ». Il pose la question de la mise en péril au nom de la vérité, du choc des images, de l'importance des détails pour apporter la preuve du réel. Cette aventure amène à réfléchir sur la fuite et la disparition. Elle illustre le drame de mourir en montagne et de ne pas y avoir de sépulture. Elle aiguise le regard sur la simplicité de ce qui nous entoure, pour atteindre l'intimité de la montagne qui suppose de l'amitié, de la confiance et de la volonté.

Michel MORICEAU

DES CRETES ET DES RIVES, une artiste coréenne dans les Alpes Lémaniques JI-YOUNG DEMOL PARK -

des rives et des crêtes
une artiste coréenne dans les alpes lémaniques

EDITIONS GLENAT 2020

La brume lèche les sommets, le jardin sous la pluie…C'est un temps d'aquarelle. Les montagnes se couvrent d'un voile humide.

La mer est celle des nuages qui entourent les reliefs d'un col de flanelle grise. Un éclair, soudain, et le ciel se met en berne sur une neige en deuil. C'et la nuit au-delà des cimes…

Quand le jour se réveille, les couleurs glissent dans un fondu harmonieux. C'est pur, c'est léger, c'est tout simplement beau.

Les crêtes sont de givre et de soie. Elles courent, incertaines ou joyeuses sur ls rives d'un lac aux eaux calmes. Il suffit d'une trace de bambou et l'esquisse d'un paysage crée tout un univers , ravive un souvenir, invite à rêver.

La palette saute d'une saison à l'autre et dégage, selon son humeur un sentiment de mélancolie ou alors de fraîcheur, de douceur, de bonheur.

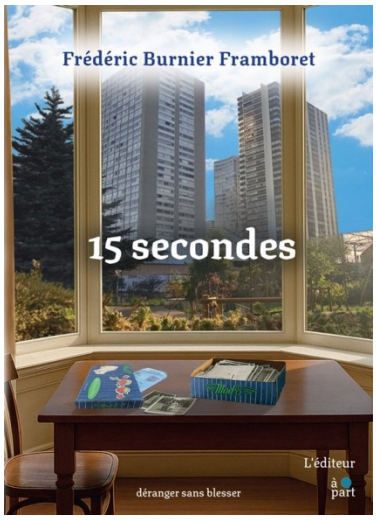
L'œil de Ji-Young s'émerveille des caprices du ciel et dessine à l'horizon tout en une dentelle de monts argentés.

Les eaux vivent sous les filets du pinceau. On feuillette, on s'attarde, on s'évade. On salue l'artiste.

D' origine coréenne, Ji-Young Demol Park pose son chevalet sur les rives du Léman.

Les crêtes sont celles du Jura et des Alpes. L'émotion . L'émotion vient de l'évocation d'un idéal de paix sur les épures d'un album dédié … aux *rives et aux crêtes…*

Michel MORICEAU



15 SECONDES – FREDERIC BURNIER-FRAMBORET – L'EDITEUR A PART - 2026

Juillet 2015. Fin de l'embargo. L'Iran va de nouveau s'ouvrir au monde. Un électrochoc pour Frédéric Burnier-Framboret que ce pays fascine.

Savoyard né d'un père qui ne l'a pas reconnu, il ne sait rien de cet homme sans nom, sans corps ni visage sinon qu'il est iranien et peut-être encore en vie.

Orphelin d'une mère d'exception, éprise de liberté et dotée d'une curiosité sans frontière, il est seul avec ses souvenirs, ses questions enfouies sous les non-dits, les oublis, les interdits.

Lors d'un déplacement professionnel à Téhéran, le chef d'entreprise laisse vagabonder son esprit au-delà des salles de réunion. Il s'immerge au cœur de cette capitale grouillante, et bruyante, poussiéreuse et cernée de hautes montagnes enneigées.

Le hasard lui fait rencontrer un collègue lui aussi féru d'alpinisme. Ensemble, ils vont s'accorder, s'encorder, partager leurs rêves, leurs secrets : secrets de famille pour l'homme sans père, secret d'Etat pour celui qui ne doit pas divulguer l'altitude exacte du Damavand, point culminant moins élevé pour les géomètres que sur les dirigeants du pays.

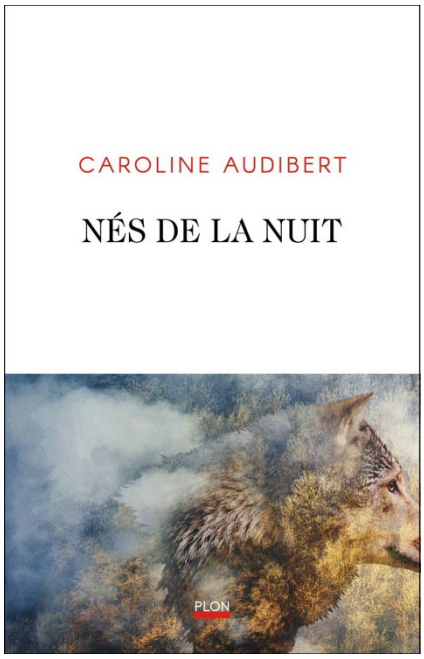
Pour les deux amis, la montagne est un repère, un lien qui les rapproche, un lieu où parler la même langue, celle de la confiance et du partage. Le français se lance à la recherche de la part iranienne de lui-même. D'une ville à l'autre, il s'imprègne de la richesse d'une civilisation millénaire, de la sagesse des poètes, de la beauté des paysages, de la qualité d'accueil d'un peuple sur le qui-vive.

Revenu chez lui, il quête, il enquête, il s'entête. Il tente l'aventure de ses origines. Il explore plusieurs pistes, perce avec émotion mais non sans inquiétude, l'intimité de sa mère. Il écrit son récit, veut lui donner un sens. Internet lui ouvre la voie de ses demi-sœurs dans une série d'échanges contrastés, empreints de mystère et de curiosité, de suspicion et finalement de rejet violent. L'espérance bute sur un mur d'indifférence et d'aversion masquant peut – être aussi la peur de la vérité.

Il ne renonce pas, ne se décourage pas. Il épluche la correspondance maternelle d' autrefois. Il est attentif aux moindres indices. La trace d'un père se dessine et se brouille aussitôt. Elle s'efface et apparait lors d'un voyage, se perd à nouveau et se retrouve à Paris, en bord de Seine.

Un matin d'octobre des années plus tard. Le fils inattendu est saisi de l'impérieux besoin d'aller voir enfin son père , d'en combler le manque. Il tente l'ascension d'une tour de Beaugrenelle. Il grimpe le souffle court, le cœur battant. Il sonne, impatient dans l'attente de la révélation. Une porte s'ouvre. Quelques mots et c'est la chute.

Quinze secondes soldent toute une vie d'interrogations sur une identité longtemps éclipsée. Une histoire s'achève dans un claquement brutal où se mêlent l'inachevé et curieusement, le soulagement. Frédéric Burnier-Framboret transmet avec sincérité le ressenti d'une longue absence, celle d'un père que l'amour d'une mère a compensé par son exemple, l'optimisme de sa volonté et son humanité. Un homme se penche sur son passé. Encore faut –il *ne pas sortir à son détriment de l'ambigüité*, ni se détruire dans la recherche obsessionnelle d'un géniteur insensible.



NES DE LA NUIT - CAROILINE AUDIBERT PLON 2020

La saison littéraire est cette année placée sous le signe de la fable : Gourio, Lardreau, Audibert…les oiseaux, le renard, le loup sont les personnages d'une explication d'un monde qui dérape dans le fossé de l'excès et de l'individualisme.

Le loup a toujours stimulé notre imaginaire et à force de l'étudier, Caroline Audibert est entrée dans ce fauve redouté pour la peur qu'il véhicule pour être méconnu et différent des autres carnivores.

En se glissant tour à tour dans la peau d'un louveteau, d'un loup, d'une louve, elle met en éveil les cinq sens de la bête et l'accompagne dans son errance.

Sous le regard du loup, les grands bois et les leur vie et l'ordre écologique n'a rien d'angélique: chasser, manger, se reproduire et dormir. Se cacher. Se protéger des bergers désespérés, des badauds effrayés. Se retrouver sur la paillasse des hommes de science, ivres de connaissances et prisonniers de la colère de ceux qui crient « au loup » pour se débarrasser du malin redouté depuis la nuit des temps.

Caroline Audibert fait vivre le loup. Au déchirement de la naissance, fait suite l'apprentissage des odeurs, des saveurs, des jeux avec ses frères et sœurs. Très vite, c'est la vue des oiseaux, la poursuite d'un cervidé, le guet aux abords d'une bergerie .C'est l'attente avant l'attaque, les morsures, les déchirures creusant dans les entrailles. Patienter. Et dévorer pour se nourrir, comme l'impose la faim des bons vivants, les hommes et des sauvages quand il s'agit des bêtes. Manger, et se sauver ou tomber sous les balles d'un chasseur. Tout un destin.

Seul, le louveteau orphelin parcourt la montagne, erre dans les forêts. Il retrouve une meute qui le rejette parce qu'elle n'accepte pas d'autres loups que les siens. Le loup est un loup pour le loup ! Les sociétés sont ainsi faites, animales ou humaines. Et le loup devenu grand, tout effrayant qu'il soit se heurte à d'autres meutes, celles des engins sur les chantiers, des bucherons coupant les arbres qui tombent en « *éclaboussant de leur sève la terre apeurée* ».

Le loup s'enfuit. Il reprend sa course. Comme ses parents avant lui, il est guidé par son instinct de survie : la chasse, l'accouplement, la lutte avec les siens, le stress jusqu'au point final d'une vie d'errance : une avalanche, un coup de fusil. Et c'est le dépeçage avant le charnier, la rapine des charognes, ou l'exposition dans la galerie d'un musée où continue à planer l'âme d'une créature qui a vécu ce que sa condition lui imposait de faire.

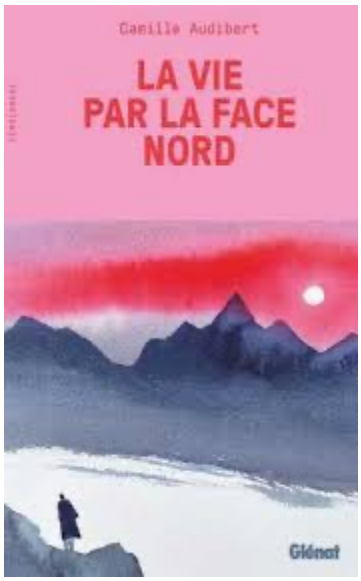
Les récits courts et argumentés de Caroline Audibert ont la rapidité du carnassier courant vers sa proie, la nervosité de l'animal traqué, la sensibilité de l'élément d'une fratrie en mouvement dans une intranquillité permanente.

L a précision des images est étonnante. Le choix des mots justes illustrent les ressentis, les inquiétudes du traquer traqué. Le phrases s'enchainent au fil des saisons dans un souffle qui relève de la virtuosité. Aucune concession n'est faite à la facilité.

Nés de la Nuit est une suite de récits qui rappelle d'abord la vie d'un bébé de Weyergans, puis les Tendres Bestiaires de Génevois dans les montagnes de Cognetti.

Caroline Audibert transpose en nouvelles, son essai magistral traitant *Des Loups et des Hommes*, récompensé du prix 30 millions d'amis. Au fil des pages, elle partage la vie de cet animal mythique aux différents âges de sa vie. Nous le suivons à la trace, observons son comportement, ses besoins, comprenons la logique de sa violence, les causes de sa vulnérabilité, Chaque histoire est un épisode emblématique d'une existence à l'affût, un souvenir de courses folles au milieu des bois. Le loup, sa vie, ses mœurs et ses dégâts : la fiction dépasse ici l'éthologie et pose la question de sa finalité sur terre. Il a disparu, il est revenu. Protégé ou poursuivi, il est là. C'est un carnivore, un prédateur. Comme le sont les mammifères d'autres espèces, espèce humaine comprise.

Michel MORICEAU



LA VIE PAR LA FACE NORD – CAMILLE AUDIBERT- EDITIONS GLENAT – 2026

13 FEVRIER 2007 : un exercice de gymnastique, banal, obligatoire. Une course d'élan, un tremplin et c'est la chute en arrière. L'accident. Pour la prodige de l'alpinisme, la vie bascule le temps d'un saut. Une page se tourne, éloigne les jours heureux d'une enfance heureuse au milieu des herbes sauvages, sur les sentiers, les pistes et les parois des Alpes du sud. Elle courait, skiait, grimpait, vivait en harmonie avec un décor simple et naturellement beau.

Il a suffit d'un rien pour tout briser. Sa tête est au bord de l'explosion, son corps l'abandonne : elle ne bouge plus, ne parle plus, n'avale plus. Il s'ensuit un long chemin de reconstruction, de rééducation, de résilience.

Camille Audibert témoigne de cette interminable ascension. A l'hôpital, en institution, en famille, elle partage son ressenti, la perception de ses handicaps et son espoir : revivre !

Sportive accomplie, elle entend sortir par le haut de la voie difficile où le destin l'a engagée : une face nord inaccessible qu'elle se promet de vaincre.

Alors, elle se bat, encaisse les coups, se révolte contre son organisme démantelé. Appréhendant la solitude, elle se réchauffe « *à la flamme de vie insufflée par ses proches* » dont elle déplore qu'ils soient délaissés par les médecins. Au plus près des soignants , elle mesure leur empathie mais n'occulte pas la brutalité de formules maladroites et l'impuissance de certains acteurs du soin.

Elle conserve de son passé, ce qui lui permet d'avancer. Elle progresse peu à peu et chaque jour, « c'est un Everest qu'elle gravit » dans l'effort, la souffrance et la patience. Elle réapprend les moindres gestes, se réapproprie les fonctions devenues « hors de contrôle », se relève sans cesse. Elle conserve l'estime de soi. Acquiert de nouveau une dignité.

Elle affirme avec force son appétit de vie et l'irrésistible besoin de vibrer avec ce qui l'entoure : les camarades d'infortune dont la langue et les rires sont complémentaires, les merveilles d'une nature qui « la sauve» en lui ouvrant la porte de la liberté, et le réveil progressif de tous les sens.

Mais le temps est long, le futur incertain et la réalité de sont état se lit dans les regards apeurés ou apitoyés de celles et ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre le handicap.

Camille Audibert tient son journal de résilience avec sincérité sur un ton très personnel, toujours positif et ponctué de poèmes courts traduisant une sensibilité joyeuse et un don évident de l'émerveillement .

Février 2026 : Avec ses parents, sa grande sœur, son jumeau, ses amis Camille Audibert poursuit son *épopée solidaire*. Elle revit, savoure les petits bonheurs quotidien .Elle mesure ce que prendre soin veut dire. Elle ne se plaint pas. Elle invite à ne jamais désespérer. Rien n'est jamais perdu car il y a toujours au fond de soi , « *une part enfouie* » qui ne demande qu'à renaître.

Toute expérience de l'impotence ou de la maladie est unique et les livres traitant de ces sujets ont chacun une personnalité originale s'appuyant sur la spiritualité, l'impatience, l'introspection , le sport à outrance, l'ouverture sur l'inattendu. Ces aventures humaines, celles d' Aymard, Samycia,

Zalio, Mathelin,Goddet, ont en commun la volonté de sublimer l'inconcevable et d'offrir avec générosité un message de confiance en soi et de reconnaissance envers les aidants.

Face aux impatients, aux insatisfaits , aux insatiables, Camilie s'élève sur un autre versant, celui du refus de la fatalité, celui du soleil.

Michel MORICEAU



MONT BLANC , LE REGARD DES PEINTRES - BRUNO DUPETY JAQUES PERRET

EDITIONS DU MONT-BLANC CATHERINE DESTIVLLE 2025

Le Mont Blanc fascine. Il impressionne il attire, il éveille les sens, stimule l'imaginaire. Les peintres, témoins de leur époque ont posé, sur le massif et ses vallées, un regard attentif. Ils ont mis en couleur les émotions ressenties, leur goût du beau, leur vision de l'inattendu…
Au xv° siècle, le Mont-Blanc pointe dans le décor d'une pêche miraculeuse en rade de Genève. La montagne est alors maudite. Il faut attendre le Siècle des Lumières pour que cette terre inconnue soit enfin explorée, offrant glacières, séracs et crevasses au talent des aquarellistes, graveurs et dessinateurs. La trace des ascensions successives est conservée sur des toiles où les variations d'intensité lumineuse du blanc puis le contraste des teintes rendent compte de *l'aspect spectaculaire de la progression en altitude*..
Si les réalistes reproduisent les paysages avec précision, les romantiques expriment leurs sentiments, mêlent le pittoresque et le sublime, contemplent les mers de nuage et méditent, à l'instar de Friedrich, sur « *la solitude humaine face à la grandeur de la nature* ». Mais , les « *cathédrales de la Terre* » décrites par Ruskin, sont transformées en champ de course. Rien n'arrête cependant la recherche du réel en condition extrême au risque pour Loppé de voir le vin geler dans sa bouteille.

D'une génération à l'autre, les techniques, les inspirations n'ont cessé d'évoluer, Les artistes qui accompagnaient autrefois des hommes de science se sont appropriés la montagne, l'ont coloré avec subtilité selon leur sensibilité et leur enthousiasme. Ils délivrent aujourd'hui un message de puissance (Wibault), d'esthétique (He Yifu) d'harmonie.(Samivel)

Ce grand art autour du Mont –Blanc, Bruno Dupety et Jacques Perret en retracent les évolutions dans une remarquable synthèse dont les illustrations choisies avec soin font l'objet de commentaires érudits et cependant accessibles à tous, mettant l'aventure dans une perspective historique et sociétale.
Les années s'écoulent au fil des pages. De Chamouni à Chamonix, les créateurs inspirés et conquis transmettent ce qu'ils voient, ce qu'ils pensent, ce qu'ils imaginent. Ils peignent le bleu du ciel,et Communal, la lumière et les ombres d' un soleil se levant sur le Mont-Blanc. Ils évoquent la tranquilité d'un alpage pour Contencin, la sérénité clair de lune chez Coppier, la douceur des neiges d' Abrate ou l'inquiétante présence des rochers dressés sur les huiles de Wibault.
Dans l'intimité de la peinture et du Mont-Blanc , Dupety et Perret partagent leurs savoirs et leur bonheur d'allier l'élégance du style et la passion de l'alpinisme . Ils appellent à rejoindre Démol Park, Amblard et Parkin, contemporains virtuoses, qui transcendent la beauté du monde, la pureté des lignes et projettent leurs œuvres dans le futur.
Mont- Blanc, le regard des peintres est un voyage dans le temps dont les étapes soulignent les la puissance et la fragilité d'un territoire en mouvement perpétuel.
Mont –Blanc, le regard des peintres est la rétrospective d'œuvres singulières dont les reflets témoignent d'un paysage toujours sublimé *qu'aucune science ne devrait anéantir*…
Mont –Blanc, le regard des peintres, est une réussite éditoriale, un ouvrage de référence qui invite à mieux regarder ce que l'on voit.
Le regard attentionné des auteurs est un bel hommage aux illustres témoins qui ont ouvert la voie : celle de l'amitié respectueuse d'une montagne magique.

Michel MORICEAU

MORVAN- BENEDICTE BELPOIS- GALLIMARD – 2026-06-16

A Sallanches, deux hommes et une femme. Le hasard les réunit au fond d'une pizzeria. Et face à eux le Mont-Blanc, immuable et prodigieux, est le repère de ces êtres esquintés sur les obstacles de parcours chaotiques.

Ils subissent, ils survivent. Ils tentent de rêver, chassent le noir de leur passé en imaginant la vie au-delà de ces cimes immaculés. Ensemble, ils vont courir leurs risques, leurs amours, leurs désillusions sans jamais perdre de vue, à chaque étape de leur aventure commune, des monts et des collines, des sommets enneigés, « *ces monstres qui ont tout vu de leur hauteur* », qui les observent et peut – être aussi les rassurent.

Ils sont trois. Ils sont rejetés, délaissés, déclassés. Un trio se forme, se soutient, s'en va , se prend au piège des jeux troubles animant la riche pension vaudoise, un véritable théâtre où chacun a trouvé un emploi et joué des scènes virant au mélodrame. L'un se perd dans le lit d'une duchesse espagnole, les autres s'épuisent dans leurs affaires de cœur.

Refusant la fatalité, ils rebondissent dans le Morvan, pays pur et perdu auquel le personnage central du roman doit un surnom qui ne le quitte plus depuis l'enfance. C'est là le retour sur les terres qui ont vu naître sa mère. Ensemble, les trois « associés » reconstruisent un univers dans un lieu où le talent s'exerce dans l'effort, où *« le pognon ne se porte pas comme des médailles ».*

Loin de la Suisse florissante, ils s'épanouissent dans l'intimité d'un paysage d'une émouvante simplicité en vue du Mont Beuvrey. L'argent n'est pas tout et le bonheur est celui d'œuvrer dans une voie difficile et d'en sortir par le haut. Il en est de la vie comme d'une course en montagne : « *ne pas lui faire honte et la gravir à pied, monter doucement et n'être plus tout à fait le même à la descente, parce que la beauté, si tu sais la voir, elle t'illumine pour toujours… »*

Toutes les montagnes, y compris les reliefs de la campagne morvandelle, sont des écoles où s'écoutent les silences, où s'apprennent la solidarité et la patience, où l'Homme se connecte aux pierres, aux plantes sauvages, se réjouissant de ce qu'il voit, pleurant à « *gros bouillons* » sur les malédictions qui ont nourri l' Histoire.

Nul pathos cependant, à la croisée de ces chemins de vies cabossées mais la grâce d'un voyage en amitié au fil de rencontres insolites, de passions obsédantes, de projets insatiables les menant tous les trois vers l'inconnu, l'instable et l'éphémère.

Morvan, le narrateur de cette équipée fraternelle est un garçon affable et délicat. Il a fuit *l'Ardèche des pauvres*, les vapeurs d'alcool, la violence des mots. Lui et ses amis se sont échappés vers ce qui est blanc. Ils sont sensibles à ce qui les entoure, se souviennent du *rose des églises d'Aoste, du gris-bleu des torrents secoués d'écume, des reflets sur le Lac* au large de Lausanne.

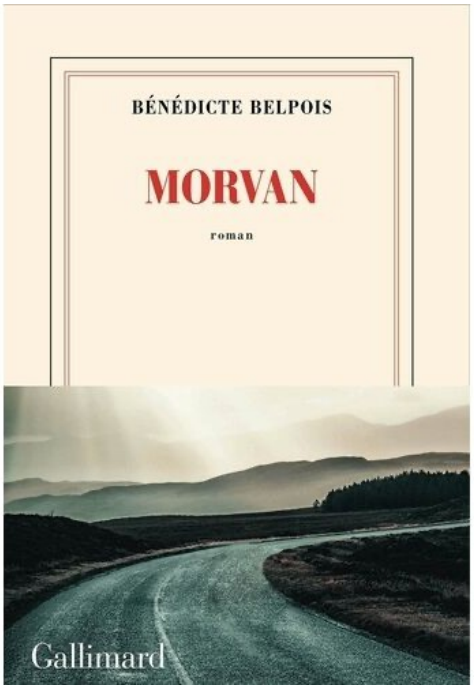
Romancière empathique, Bénédicte Belpois déplace *Morvan* et ses personnages en quête d'ailleurs. Elle les pose dans un village où les relations aux gens du cru sont libres et bienveillantes. Pour qu'ils ne soient plus de nulle part , les trois amis s'intègrent. Ils habitent ce nouveau monde, essaient d'oublier leurs malheurs passés. Ils partagent les coups durs, leur espérance de supporter un jour le bonheur des autres.

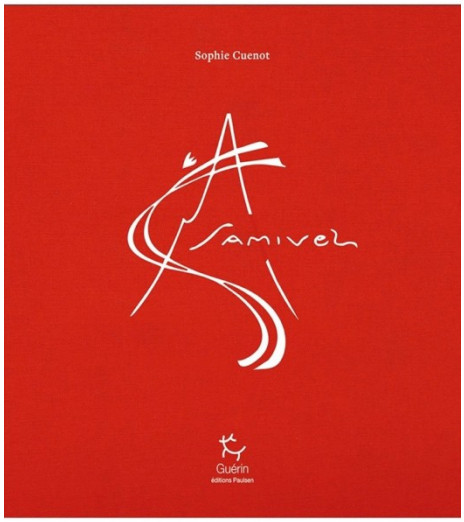
Dans un style élégant, imagé et habilement cadencé, Bénédicte Belpois relève les contrastes d'un environnement qui imprègnent les esprits. Elle prévient la ruine de l'être par les excès de l'avoir. Elle en appelle aux légendes pour consoler d'une réalité trop violente. Elle sauve par l'affection ceux qui,

au départ n'avaient pas tiré le bon numéro. Elle les aspire dans un processus ascensionnel où ils s'accomplissent par eux-mêmes, au plus près de la nature et de ses mystères.

Morvan n'est que l'appellation, plus violente qu'il n'y paraît, d'un voyageur sans bagages.et sans nom, né par surprise, abandonné à son destin. Peu importe son identité, il est ce qu'il fait. Il fait ce qu'il doit. Il défend sa dignité. Et son humanité nous est utile.

Michel MORICEAU





SAMIVEL - SOPHIE CUENOT - GUERIN CHAMONIX - EDITIONS PAULSEN – 2025

Une vie étonnante. Une vie d'aventures et de contemplation, d'amitiés sincères, de partage d'émotions dans l'intimité d'un espace de rêve mis en mots et en couleurs avec bonheur et considération. Une vie d'étonnements, d'éblouissements, d'émerveillements mais aussi de vigilance et d'inquiétude, d'indignation.

Samivel a traversé le siècle en spectateur engagé, curieux de tout mais ferme dans la défense de la nature, l'héritage commun d'une humanité dont il a dénoncé les excès.

N'ayant pas connu son père mort avant sa naissance, le jeune Paul Gayet né en 1907, a été un enfant calme et solitaire, choyé par sa mère, Marcelle Tancrède dont il accolera le nom à son patronyme lors de son inscription au Groupe de Haute Montagne en 1927.

Dessinateur insatiable et marcheur inlassable, Paul est un alpiniste précoce et un créateur facétieux. Un premier 3000, à 12 ans, des itinéraires signés dans la revue La Montagne et sa voie est tracée. Dans les Alpes et par le monde, il voit et rend compte, cherche à comprendre, à respecter les sommets familiers et les terres inconnues.

Observateur inspiré, lecteur éclectique, il foisonne d'idées neuves et cultive volontiers l'ironie. Il est désormais Samivel, en clin d'œil au valet de Mr Picwick, Sam-Weller, contant des histoires avec dérision et toujours une morale.

Soucieux du devenir de la montagne, Samivel met en scène des personnages dérisoires. En les brocardant, il éveille ainsi les esprits sur les dégâts commis par les premiers touristes, les « *snobs d'hiver* agglutiné sans vergogne dans leur « *skidrom* »… Cet humour qu'il cultive au milieu des années trente dissimule un certain pessimisme : il admire trop la montagne pour ne pas caricaturer ceux qui la défiguraient déjà avant- guerre et qui aujourd'hui continuent à l'exploiter, *l'ont artificialisée*, ont déformé le sublime.

Il dessine, il écrit, il filme et s'élève contre la brutalité des vandales qui « *scalpent la beauté du monde* ». Il observe les métamorphoses du paysage, s'insurge qu'un « *bel alpage devienne station* ». Il est le porte- parole d'une nature menacée glissant vers un futur apeurant. Il entend la protéger, la préserver, la sauver. Il la décline en cartes postales, illustre ce qu'il y a encore de doux et harmonieux en espérant que les spéculateurs n'en refassent pas des monts affreux.

Samivel a été le témoin d'une époque ayant muté en une génération de la misère aux formes les plus débridées de la modernité. Contempteur de la société de consommation, il a été l'ardent défenseur du Val Montjoie, le chantre du « *Grand Oisans Sauvage* », l'indéfectible soutien des parcs nationaux.

Voyageur ouvert à d'autres civilisations que la sienne, cinéaste perfectionniste, fabuliste nostalgique, il a été constant dans ses attentions aux autres. Romancier militant, caricaturiste mordant, graphiste pédagogue, il n'a pas caché ses indignations.

Servie par l'élégante iconographie composée par Catherine Cuénot, le superbe ouvrage de Sophie Cuénot retrace le parcours d'un éclaireur d'avant-garde qui invite ses contemporains à regarder autour d'eux, à se régaler d'un spectacle sans cesser renouvelé.

La biographe croise la genèse d'une œuvre avec l'épanouissement de l'homme au sein d'une famille soudée et cultivée. Elle relate la fin de son amour avec Les Contamines : un crève- cœur pour douze kilomètres d'une route qui n'avait pas lieu d'être. Elle transmet le message d'une sobriété heureuse visant à réconcilier les hommes et leur environnement.

A contre- courant de l'idéologie dominante, Samivel a mis son talent au service de la préservation des sites. Il a pris des risques et l'avenir l'a consacré comme un visionnaire. Il a eu raison avant les autres. Et ce n'est pas un grand tort.

Michel MORICEAU



LA MONTAGNE MARGARETE- FREDERIC DECREMPS- collection GUERIN –EDITIONS PAULSEN - 2026

Trois hommes sur une montagne. Un sommet inaccessible et, planant sur la cordée , l'ombre de Margarete, une femme insaisissable, mystérieuse, une absente dont le souvenir obsède l'un des équipiers..

Très vite, le mauvais temps s'annonce et redouble de violence : le froid, le vent et les pierres qui tombent en bloc sur le groupe en perdition. Les caractères s'entrechoquent, les nerfs se mettent à vif. La grande gueule de l'un s'enflamme avant de se fermer. Il voudrait abandonner le plus faible pour sauver sa peau. Il croit pouvoir s'en sortir mais il n'y a plus de retour possible. Il ravale son orgueil, sa vanité. Le troisième grimpeur, introverti et sensible, en fait, le narrateur du récit, s'accroche en prenant , à chaque prise, Margarete à témoin. Elle n'est plus là, elle ne le quitte plus.

L'orage gronde. Les tensions montent, les rancœurs remontent, la rage surmonte la souffrance. La course devient une ascension vers l'enfer. Les vies brûlent à proximité de la mort : une mort subie dans la tempête ou provoquée par une main revancharde, cette main que Margarete avait refusée un soir d'été au bal de la Saint-Jean. Elle en avait choisi une autre, celle qui s'accroche aujourd'hui au dessus du vide.

Une paroi en hiver pourrait être la scène idéale d'un crime parfait où les cordes se tirent ou se rompent en l'attente d'un verdict sans appel. Le sursit ou la chute. C'est là une affaire de cordée, une histoire intime où la jalousie pousse à la haine, à l'inéluctable glissement dans le champ infini de l'abîme.

Frédéric Decremps signe un premier roman original par la brutalité des personnages qui s'affrontent sur le fil de chapitres courts, écrits sans virgule sur un ton vif que ne pollue aucun superlatif inutile.

La *Montagne Margarete* n'a rien de magique. Elle inquiète et donne le frisson. Elle est le lieu d'une tragique aventure où des jeunes gens ordinaires rivalisent de performances physiques et confrontent leurs lâchetés, leur mépris l'un pour l'autre et laissent dériver leurs comportements.

Un amour déçu, un contentieux recuit, un irrépressible besoin de vengeance et s'en est fini de la beauté du monde, un monde tuméfiée par d'impardonnables prétentions.

Il est dangereux de se pencher sur le passé, plus encore de s'échapper dans l'irréparable.

Il s'agit là d'un sujet grave. Traité ici par la gravité.

Michel MORICEAU



VIA ALPINA- Mes Alpes Intérieures- PATRICE PONZA - EDITIONS LA TRACE - 2026

2000 kilomètres, 8 pays, 120 000 mètres de dénivelé, Via Alpina est ouverte sur un monde imprévisible et mystérieux. Elle en épouse les reliefs de Slovénie à Monaco, transmet les images d'un environnement préservé, célèbre la diversité de paysages, leurs couleurs sans cesse renouvelées, somptueuses au couchant, angoissantes à l'approche de l'orage

Recherchant le silence et la liberté, Patrice Ponza s'est éloigné d'un quotidien tourmenté. Il est parti, seul, dans l'intimité de la montagne. Il a marché, il a pensé, beaucoup pensé à sa propre vie, à l'histoire de ces lieux, à leur devenir. Il a cheminé avec lenteur et bonheur sur les sentiers, dans les forêts, dans les alpages. Il a touché les pierres, a respiré le parfum de la terre détrempée et gouté la saveur des herbes sauvages. Il a franchit les cols et les frontières, admirant au passage les lacs d'altitude. Il a laissé venir à lui la mer de nuages. Il s'est laissé porter par la douce contrainte de la marche, toujours en quête de silence , guettant les ombres ou déjeunant de soleil. Durant quatre mois, il dialogue avec ses émotions plus près de cet espace étrange. D'une étape à l'autre, il *accueille l'imprévu, apprivoise le hasard*, sublime l'épuisement. Il marche et décrit l'éphémère, partage ce qu'il voit, ce qu'il ressent, la plénitude de tous ces instants qu'il prolonge par écrit. Il accorde son corps et son esprit, se presse ou ralentit selon le temps, la fatigue, l'état de son âme. Il marche toujours plus loin, plus haut, il brave la solennité du Mont-Blanc. Il traverse *le glacier dont le retrait irréversible trace les contours d'un avenir incertain.* Il redescend, reprend son souffle et retrouve la voie de l'enchantement. Il n'y a plus d'urgence, ni de course contre le temps. Juste la liberté d'être seul, son errance étant jalonnée de symboles déposés par les randonneurs et rappelant le passage des routards qui, dans l'Histoire, ont couru vers l'inconnu.*Via Alpina* est le carnet d'un voyage ébloui. Il entraine le lecteur sur un itinéraire ravivant le mythe de la marche pour la paix en allant vers d'autres cultures que la sienne.

L'auteur s'y déploie humble et résolu, se retrouvant avec lui-même pour traiter ses fêlures intimes sur une montagne *impitoyable et puissante*, qu'il arpente sans souci du défi ni de la performance. Au contact d'une nature encore intacte, il oublie la société du superflu qui *aménage à outrance un espace livré à des intérêts économiques.*

Patrice Ponza se confie, expose sans fard ses *tensions intérieures*. Il s'interroge sur l'espoir de changer la vie, de l'assumer, de la voir autrement. Et d'en écrire d'une plume claire et fluide le récit d'une réconciliation avec lui-même qu'a permise la beauté éternelle de paysages vivants admirés sans relâche

***Via Alpina, mes Alpes Intérieures* est le délicat poème d'une aventure personnelle mise en musique sur un rythme ternaire, ponctuées de citations distillant t la sérénité, illustrées de photos enchanteresses redonnant confiance en l'avenir.**

La trace de Patrice Ponza est élégante. On la suit, on la lit, on y médite au fil des pages et n'est pas prête de s'effacer.

Michel MORICEAU



SEULES LES RIVIERES – PATRICE GAIN – ALBIN MICHEL – 2026

Patrice Gain est l'observateur attentif des âmes cabossées, des vies tourmentées aux parcours chaotiques. Il signe cette année, un roman à l'atmosphère inquiétante comme un ciel d'orage . D'une page à l'autre, en effet, la foudre s'abat sur des personnages en détresse, esseulés, marginaux. Pathétiques

Par les monts, les sentiers et les grèves, une jeune fille trace la route vers l'inconnu. Dès son enfance, *la vie l'a regardée de travers* : coups et blessures encaissés dans une banlieue triste, une gare de triage bouchant l'horizon, un copain douteux, une première fois et sur la banquette d'un wagon abandonné, une bande de garçons affamés. Un viol, encore une claque et c'est la fuite et le hasard de rencontres éphémères, de retrouvailles mortifères, de comptes réglés dans le feu et le sang. Tout est glauque sans le soleil et la beauté sauvage des lieux n'y fait rien.

De campements sommaires en fermes isolées, à pied, en van aménagé, le chemin de Jess est un calvaire. Sa mémoire est envahie de souvenirs maudits. Son corps malmené supporte les chocs, les épreuves, les sorts funestes, que lui jettent les voyous qui la poursuivent de leur haine.

La violence la rattrape à chaque étape. La mort rode, y compris dans l'amour – si tant est qu'il y en ait eu- d'un aspirant guide fracassé sous un bloc de pierres lors d'une mortelle ascension.

Seul rempart à la cruauté du destin, une enfant née de cette courte liaison. La fillette est mutique et colérique. Autiste, elle trouve refuge dans la musique et partage avec sa mère la familiarité des abeilles : compagnes des bons et mauvais jours, elles consolent par leur générosité, sont un *pied de nez aux années noires*. Elles s'activent, butinent et font du miel. Elles donnent un sens au quotidien et quand elles sont affolées, elles attaquent en masse ceux qui voudraient abuser de la fragilité des deux femmes.

Des gorges de l'Ardèche aux chemins enneigés du Lubéron, sur les plateaux de Haute- Provence, dans la garrigue, au dessus du Verdon, les décors se succèdent. Leurs couleurs s'adaptent aux saisons. Les odeurs se mélangent. La vie peine à reprendre son cours, en communauté, en solitaire, ou dans la vaine tentative de recomposer une famille. Il n'y a pas de place pour la légèreté de l'être. Les moments de liberté, l'escalade, les randonnées sont autant de rendez- vous avec la mort.

C'est ainsi que nait un besoin de rivière pour laisser filer son esprit à l'écoute du silence. Et regarder l'eau couler, insouciante et claire, courant sans jamais s'arrêter, apportant la vie et distillant la paix. Sur le mode d'un feuilleton dont les épisodes rebondissent sur les pires turpitudes de la nature humaine, Patrice Gain décrit la misère, le fardeau qu'elle représente dans un monde d'une brutalité permanente. Avec un art consommé de l'intrigue, il entraine le lecteur dans des situations révélant la part animale d hommes et de femmes qui se sont exclus de la société. Il *écrit les paysages* avec une délicate précision, qui accentue le décalage entre les personnages dénaturés et leur environnement intact. Il épargne les clichés éculés sur les grands espaces rédempteurs, Il se garde de tout excès de sensiblerie, et laisse à d'autres les bons sentiments tout en soulignant le secours d'une *communion avec la nature*. Du réalisme sans emphase ni pathos. Un style sec, efficace qui donne le rythme et tient la distance.

Les situations dramatiques s'enchainent. Les portes se ferment, l'avenir est incertain.

Seules les rivières, permettent de s'échapper de l'enfer, d'envisager l'ailleurs, d'imaginer *d'être un jour heureux même si personne n'a jamais montré comme l'être*.

Elles rassurent et leur eau fraiche pourrait être un remède contre l'inhumanité, la banalité du mal, la fatalité du malheur….

Michel MORICEAU



REGARDE-MOI TOMBER , MON AMOUR – HUGO BORIS – L'ICONOCLASTE- 2026

Une foulée, une autre foulée, encore une sur un pont de neige et c'est la chute dans l'horreur et dans le froid. La fin brutale d'une randonnée ordinaire. L'appel au secours et déjà les gendarmes de haute montagne s'affairent, s'activent, s'acharnent. Mission sous tension, sauvetage impossible ! Le skieur est prisonnier de la glace. Deux secouristes l'ont rejoint : un mec « qui ne laisse rien passer », une jeune femme que rien n'arrête. Ils redoublent d'effort, prennent des risques, imaginent d'ultimes solutions. Les heures passent. Une vie s'étiole devant eux et leurs bras s'épuisent, la crevasse se referme. Le randonneur ne respire plus. Il restera collé à la paroi dans l'attente de son rejet par un glacier en mouvement permanent. Fin de l'intervention dans la souffrance et l'abattement, car au drame de l'échec s'ajoute la culpabilité de l'abandon et, plus ou moins consciemment, l'identification à la victime.

Comme tant d'autres auparavant, la descente dans ce gouffre était un exercice maintes fois maîtrisé, mais la technique n'est pas tout et la volonté ne peut rien contre les forces de la nature.

La remontée projette le chef d'équipe en enfer. Sentiment d'insatisfaction, honte d'avoir failli. Obsession de la relecture critique d'un événement unique et inattendu.

Hugo Boris décrit les tourments d'un militaire aguerri dont les émotions brouillent l'objectivité : cassure narcissique et cas de conscience. Et pour appuyer son message, il choisit le roman et s'aventure dans l'âme cabossée d'un personnage aux prises avec sa conscience. Ici, pas d'idéalisation de la mission, ni d'idolâtrie du héros mais le récit objectif d'une tragédie qui saccage une famille, déstabilise un groupe, révèle la fragilité d'un homme qui s'en veut de n'avoir pas assuré.

Ce que ressent le secouriste à la mort du blessé est une douleur identique à celle du médecin touché en conditions extrêmes par un choix inadapté et rongé par le spectre de la faute. Le déroulé des événements est le même : l'excès d'enthousiasme initial et la conviction d'une toute puissance imbécile : « on va l'en sortir ! »- L'obstination déraisonnable sans accepter de l'aide, le lâcher-prise insupportable. Le remord. Et la honte d'annoncer aux parents le non- retour de leu fils. Et l'enchainement des phrases automatiques qui remuent le couteau dans la plaie : « on a fait ce qu'on a pu ! ». Evidemment ! Un besoin de se justifier, d'esquisser des gestes d'affection dans l'espoir d'un pardon. L'obsession de retrouver le corps englouti, de refuser ses propres limites sont l'expression d'une peine immense qui ressemble à l'orgueil de vouloir tout faire sans demander de l'aide. Le mal-être ne se partage qu'avec ceux qui ont vécu, en direct, la même histoire. Il se heurte au contraire, à l'indifférence des collègues qui ont classé l'affaire et continuent à vivre, à s'amuser, indifférents aux états d'âme ne les concernant pas.

Le « mec » mis en situation par Hugo Boris a perdu sa fierté. Pour restaurer sa dignité, il se glisse dans les pas de celui qu'il n'a pas sauvé. Une amourette impossible et coupable s'est élevée comme une barrière sur un chemin de deuil dont l'issue est une affaire intime. Comment survivre à celui qui est tombé, sinon partir à son tour. A moins de trouver sur son passage une main secourable, d'accrocher un regard, un mot… si tant est que les remords puissent un jour s'effacer.

Regarde-moi tomber, mon amour, entraine le lecteur au bord d'un gouffre où s'effondrent une à une les branches d'un processus décisionnel mortifère. Il interroge sur l'éthique de responsabilité, l'image donnée et la notion de confiance en soi et en les autres. Nous sommes tous faillibles et le devoir quand il est assumé n'impose pas de plonger dans le désespoir, de ruminer jusqu'à l'extrême une erreur supposée ou avérée. La vie est une école d'humilité en plaine comme en haute montagne et …en amour ! Boris nous le rappelle dans un style direct et sensible qui traduit avec justesse les affres de ses personnages se débattant entre la passion et la raison, le doute et les certitudes.

Les métiers du soin et de l'assistance ont en commun l'incertaine efficacité de leurs actions. Le roman d'Hugo Boris nous aide à le comprendre.

Michel MORICEAU



LA MONTAGNE MARGARETE- FREDERIC DECREMPS- collection GUERIN –EDITIONS PAULSEN - 2026

Trois hommes sur une montagne. Un sommet inaccessible et, planant sur la cordée , l'ombre de Margarete, une femme insaisissable, mystérieuse, disparue peut-être, dont le souvenir obsède l'un des équipiers..

Très vite, le mauvais temps s'annonce et redouble de violence : le froid, le vent et les pierres qui tombent en bloc sur le groupe en perdition. Les caractères s'entrechoquent, les nerfs se mettent à vif. La grande gueule de l'un s'enflamme avant de se fermer. Il voudrait abandonner le plus faible pour sauver sa peau. Il croit pouvoir s'en sortir mais il n'y a plus de retour possible. Il ravale son orgueil, sa vanité. Le troisième grimpeur, introverti et sensible, en fait, le narrateur du récit, s'accroche en prenant ,à chaque prise, Margarete à témoin. Elle ne le quitte plus.

L'orage gronde. Les tensions montent, les rancœurs remontent, la rage surmonte la souffrance. La course devient une ascension vers l'enfer. Les vies brûlent à proximité de la mort : une mort subie dans la tempête ou provoquée par une main revancharde, cette main que Margarete avait refusée un soir d'été au bal de la Saint-Jean. Elle en avait choisi une autre, celle qui s'accroche aujourd'hui au dessus du vide.

Une paroi en hiver pourrait être la scène idéale d'un crime parfait où les cordes se tirent ou se rompent en l'attente d'un verdict sans appel. Le sursit ou la chute. C'est là une affaire de cordée, une histoire intime où la jalousie pousse à la haine, à l'inéluctable glissement dans le champ infini de l'abîme.

Frédéric Decremps signe un premier roman original par la brutalité des personnages qui s'affrontent sur le fil de chapitres courts, écrits sans virgule sur un ton vif que ne pollue aucun superlatif inutile.

La *Montagne Margarete* n'a rien de magique. Elle inquiète et donne le frisson. Elle est le lieu d'une tragique aventure où des jeunes gens ordinaires rivalisent de performances physiques et confrontent leurs lâchetés, leur mépris l'un pour l'autre et laissent dériver leurs comportements.

Un amour déçu, un contentieux recuit, un irrépressible besoin de vengeance et s'en est fini de la beauté du monde. Il ne reste qu'à s'échapper vers l'inconnu.

Il s'agit là d'un sujet grave. Traité ici par la gravité.

Michel MORICEAU



ELOGES DU DEPASSEMENT – THOMAS PESQUET ETIENNE KLEIN – EDITIONS FLAMMARION – 2025

Avec la liberté de s'élever, il ne peut y avoir que des éloges flatteurs du dépassement. Le désir d'aller au plus haut de ses rêves ne peut être blâmé quand il repousse les limites du possible et mène à son terme, une aventure insolite, individuelle ou collective.

L'astronaute et l'alpiniste connaissent ces *pulsions d'altitude* qui les propulsent dans leurs processus ascensionnels respectifs. Thomas Pesquet a voyagé dans l'espace au sein d'une station orbitale *d'où il a vu la Terre de haut* .
Etienne Klein grimpe à l'air libre. Physicien aspiré vers les hauteurs, il atteint « *les sommets hypnotiques* » où la terre et le ciel se rejoignent.

Lors d'entretiens menés par le journaliste Ulysse Manhes , ils échangent sur leur esprit de conquête, la maîtrise de leurs risques, leur bonheur de vivre, leur perception de la mort .

L'alpinisme une activité dont la pratique relève d'une passion assouvie en solitaire ou en petit groupe, en cordée.
Les expériences spatiales sont des affaires d'Etat aux budgets considérables bien que révisés à la baisse. Ils engagent des collectifs de travail pour *lesquels l'oisiveté et l'ennui n'ont pas de place.*

En montagne comme dans l'espace, chacun accomplit un exploit à sa mesure. Ce n'est pas du tourisme comme certains médias le laisse parfois supposer au point de dénaturer les efforts et le niveau d'expertise des ingénieurs et des meilleurs grimpeurs.

Vivre des aventures en conditions extrêmes incitent Etienne Klein et Thomas Pesquet , à prendre du recul sur eux-mêmes, à réfléchir sur ce qu'ils sont, sur ce qu'ils font. Il y dans le contact avec la pierre, l'étude de la matière comme dans la vision de la Terre, une prise de conscience de la fragilité de l'homme et de son environnement.

Pesquet, citant Pascal, « *estime la Terre à son juste prix* ».
Klein s'inquiète de l'avenir et du « *rabattement du monde* ».

Leurs propos se complètent et portent sur l'explication du monde, le souci de le comprendre, l'urgence d'en prendre soin. Encore faut –il donner du sens à ses efforts, accepter les limites de son corps, s'enivrer du progrès, certes, mais en mesurer les dangers et s'adapter. Encore faut-il être convaincu de l'utilité de ses engagements et s'armer d'optimisme : Thomas Pesquet a « *confiance en la dynamique d'amélioration que l'humanité continue de suivre* ». En s'ouvrant au ciel, l'homme gravit « *un espace de bonheur et d'accomplissement de soi* » . Une force, attire irrésistiblement Etienne Klein vers la cime : un défi à la gravité, une griserie qui disparait à la descente.

Explorateurs de leurs sciences respectives, Thomas Pesquet et Etienne Klein sont également les témoins d'une société impatiente, « *intoxiquée par la hâte* ». Ils s'interrogent sur l'avenir de l'Homme dans une montagne polluée, un ciel encombré, un univers saturé qui n'inspire pas les romances. Ils évoquent la « *fissuration* » des idéaux européens par manque de moyens et la récupération par la Chine des enjeux scientifiques et sportifs. Ils redoutent les excès de prudence qui désamorcent les ambitions. Ils pensent à l'avenir.

Une coopération scientifique internationale est en effet possible : la station orbitale fait cohabiter les ressortissants de pays sinon en guerre, du moins en froid…Le cosmos comme les parois mythiques n'a pas de frontière.

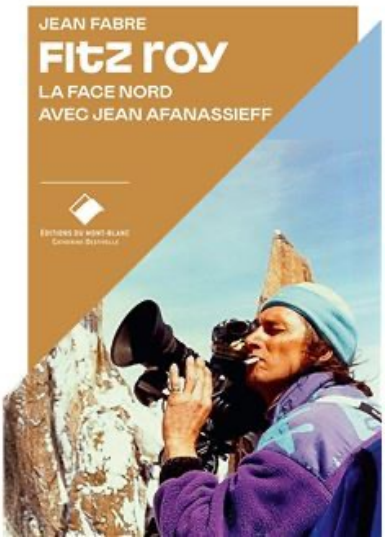
L'acte héroïque, où qu'il soit, entretient une mythologie fondée sur la culture de chaque nation, de son rapport aux risques et à la souffrance, de sa foi en la technique, de son adhésion à un récit collectif.

Thomas Pesquet et Etienne Klein, scientifiques *ivres de progrès*, philosophent sur leur « *quête de lointain* », sur l'infinie dimension de l'espace et la relativité du temps. Ils partagent leurs curiosités, repensent leurs utopies d'élargir le champ de leurs recherches. Ils ne cachent pas leur frustration au renoncement d'un projet. Ils s'appuient sur l'éthique et assument leurs responsabilités, aspirent à l'harmonie en tous lieux en évitant de culpabiliser ceux qui, par goût du confort, ont d'autres vies que les leurs.

Respectueux l'un et l'autre de l'Univers et de la Terre, ils ouvrent, avec enthousiasme, la voie d'un avenir possiblement équilibré, espèrent le construire sur la *co- dépendance* des hommes et des peuples.

Aux lecteurs des *Eloges du Dépassement* de trouver dans cet essai, l'étoile d'un berger raisonnable pour les guider plus loin, plus haut que leurs pas, que leurs prises… Avec la passion de résister à la banalité des habitudes et de se dépasser.

Michel MORICEAU



LA FACE NORD DU FITZ ROY AVEC JEAN AFANASSIEFF – JEAN FABRE- EDITIONS DU MONT BLANC CATHERINE DESTIVELLE - 2026-03-07

Décembre 1979 sur une terre lointaine privée de soleil, une terre froide et sinistre, une terre oubliée où rien ne pousse, sur cette terre inexploitée, une montagne se dresse , maudite et mythique, telle une pyramide rocheuse impressionnante: le Fitz Roy.

Après la victoire de Magnone et Terray en 1952, il a contrarié bien des attaques par sa verticalité et la permanence contre lui, d'un climat furieux.

Decembre1979 . Arrivé en tête au sommet de l'Everest, l'année précédente, Jean Afanassieff a relevé , en Patagonie, le défi d'une voie d'exception, verticale et gelée : la face nord du Fitz Roy. Voilà un drôle d'endroit pour crécher à l'approche de Noël. Il enrôle son frère, le copain de sa sœur, un ami marseillais, un caméraman. Tous n'ont pas le même niveau de préparation pour affronter la paroi, parer des chutes de pierres, se perdre dans le brouillard, souffrir et subir la brutalité des bourrasques.

L'ascension progresse en conditions extrêmes. Les corps sont à la peine, les esprits sonnés par la violence des éléments. Les caractères se révèlent et malmènent la cohésion de l'équipe. Les reproches fusent et ne vont pas sans heurts. Mais l'instinct de survie l'emporte et « *nourrit l'espoir* ». Le chef assume, assure, assouvi sa passion. Il grimpe, part en solo, caméra au poing, il prend *des risques insensés.* Il est aspiré vers les hauteurs guidé par une obsession *: régler son compte avec cette face nord* et la vaincre.

Témoin d'une aventure insolite par sa relative improvisation, Jean Fabre, qui se voulait spécialiste de « l'alpinisme tropical », n' y a pas laissé refroidir sa vigueur ni son intérêt pour la vie des territoires au-deçà des cimes

Il brosse de Jean Afanassieff , Afa, un portrait lucide et sincère, admiratif mais sans concession. Il reconnait son sens de l'itinéraire, sa science du rocher, sa confiance inébranlable en lui-même. Il décrit sa détermination, sa façon de *« tordre le cou à ses angoisses », de narguer la mort .*

Les zones d'ombre du personnage n'occultent ni les qualités, ni les performances du héros. L'hypertrophie du moi, *le désir de reconnaissance* sont peut- être des préalables à l'accomplissement d'un rêve et même d'une œuvre. Il est plus hasardeux de grimper *« au bord du gouffre »* ou de ne pas « *prêter attention à ce qu'il peut advenir en dessous*».

La volonté, la technique, l'ambition l'ont toujours mené plus haut que ses prises , plus loin que ses pas sur les grands espaces, en Himalaya, en Patagonie et plus tard en Russie où il a cultivé sa nostalgie en filmant la Sibérie de ses ancêtres.

Le destin l'a fauché sur un lit d'hôpital, la maladie ne laissant plus au *« russe »* l'opportunité de jouer sa vie à la roulette.

Dans un hommage à son beau-frère, reprenant certaines expressions de l'époque, Jean Fabre repart à l'assaut de la Face Nord du Fitz Roy . Comme dans ses précédents récits, il remet l'exploit dans une perspective historique, étayant son propos de références cinématographiques et littéraires évoquant notamment un (autre) « Roi de Patagonie ».

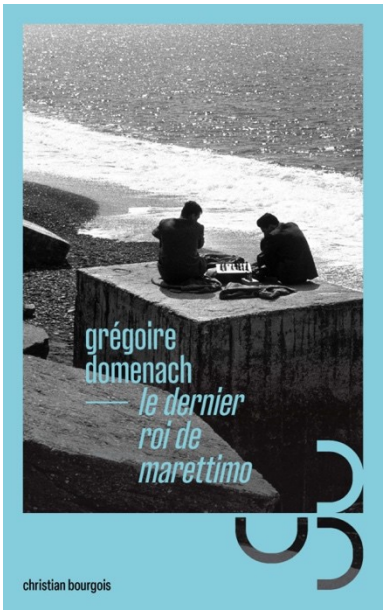
Grimper en dictature est un risque prévisible que la petite bande n'a pas calculé. En regagnant la vallée, ils ont buté sur la main d'un cadavre enfoui sous la neige. Le dire ou se taire ? Afa et Fabre, ont bivouaqué quelques temps sous contrôle des autorités militaires.

A l'évocation de cet épisode, l'auteur rouvre une page tragique de l'histoire d'une région secouée par la guerre civile et des conflits de voisinage. Il rappelle les exactions commises, les lâchés d'opposants en mer ou en montagne, la suspicion planant sur des alpinistes quand ils sont étrangers, jeunes et chevelus. Combien même ils sont innocents.

Quarante cinq ans plus tard, les rugissants se sont calmés, des chercheurs se sont rués vers l'or, les touristes ont afflué, les bâtisseurs ont suivi. Les prouesses d'Afa et de ses équipiers restent inégalées : sans portable, sans routeur, sans drone, ils ont repoussé les limites du possible. Ils se sont supportés. Ils se sont séparés. Et par ce récit haletant, parfois tragique, souvent drôle, ils ne sont pas oubliés.

Jean Fabre honore, avec affection, la mémoire d' Afanassieff, grimpeur solitaire et brillant , un être hors norme tourné vers le futur. Un hyperactif *qui n'aurait jamais pu vivre au coin d'un feu.*

Michel MORICEAU



LE DERNIER ROI DE MARETTIMO- GREGOIRE DOMENACH - CHRISTIAN BOUGOIS EDITEUR – 2026

Grégoire Domenach écrit et nous fait voyager, en terres proches ou lointaines mais aussi dans les méandres d'âmes secouées par les soubresauts d'une Histoire impardonnable, là où des hommes sont mis en échec sous les yeux de leurs femmes.

Sur une île au large de la Sicile, les enfants d'un siècle mal parti scellent leur amitié autour d'un échiquier. Le jeu devient une obsession, une raison de vivre. La mer et les montagnes ont beau les appeler, les parties toujours recommencées seront les jalons de leurs aventures au futur incertain.

Ils traversent les années noires. L'un s'est réfugié à Lyon, l'autre est resté au port. Le plus costaud s'est battu comme il voulait, son camarade affecté d'un pied bot a fait comme il pouvait. C'est le dilemme du tragique ou du futile. C'est la fuite contre le mal ou l'accommodement du détestable. Le refus du nazisme, l'effacement devant le fascisme : deux monstres affrontés aux Glières les armes à la main ou occultés à la pêche en Méditerranée : la déportation dans la nuit et le brouillard, la rédemption dans l'art sous le soleil de l'été.

Des personnages en quête d'authenticité cherchent à survivre au gré des hasards et des circonstances, des promesses mal tenues, des remords. i
Les amitiés sont fragiles, les serments vite rompus, les consciences malmenées. Ces vies sont autant de romans écrits en lettres de sang dans la violence des camps, puis sous la pression, lors des années glorieuses où flottait sur les amours coupables, l'odeur de l'argent, de la trahison, de la culpabilité .

Le rescapé de l'univers concentrationnaire a réussi dans le monde des affaires. Cavalier impétueux, il a sacrifié son ami le plus cher. Il a déboulonné son mentor de sa tour d'ivoire pour le livrer aux fous de la presse locale. Il a rejoint dans l'abjection ceux qui , autrefois, l'avait jeté dans les filets de la milice. Ayant *conscience d'être un traitre* lui-aussi, Il manque d'en finir au volant d'une Facel -Véga lancée à pleine vitesse sur une route nationale. Un dérapage absurde. Il a des vivants à réparer… La mort le fera attendre au terme d'une longue et douloureuse maladie.

Lui qui en est parti sans se retourner, fera de son île de Marettimo l'ultime refuge où confesser ses péchés au pêcheur solitaire qu'il n'a pas revu depuis l'enfance. Esthète et prodigieux sculpteur, celui-ci l'écoute comme il le fait du « *soupir des vagues* ».

Tout deux s'attablent pour une dernière partie, leur tenant lieu d'extrême onction. Ils se sont se débattus sur le grand échiquier du monde. Ils se retrouvent comme avant, sur les cases du plateau fascinant où les pions sont égaux entre eux, fuient sans revenir en arrière. Pièces sans importance, détruites en première ligne à moins d'avancer en supprimant ceux qui n'ont pas été protégés. Il y a malgré tout, une raison d'espérer : déborder l'adversaire, atteindre son but et se métamorphoser. Pour gagner ou ruminer ses erreurs. Retrouver son honneur ou un amour perdu. Et ne pas être la proie d'une envie dévastatrice.

***Le Dernier Roi* n'est pas celui qui a réussi au détriment des autres. C'est le sage qui a su se protéger, ne s'est pas résigné et a crée une œuvre le menant plus loin que lui-même.**
Auprès *du Dernier Roi de Marettimo*, Grégoire Domenach a réalisé un étonnant travail de recherche historique brillamment mis en perspective pour traiter de l'engagement, de l'héroïsme,

de l'infidélité. La fortune n'est pas tout. Il y a t la loyauté. Et l'art et la manière pour « s'eenrager contre la mort de la lumière et tenter ainsi de sauver le monde.



LA CHAIR DU MONDE- JEAN MARC ROCHETTE- ENTRETIENS AVEC ADRIEN RIVIERRE- ALLARY EDITIONS- 2025

***La Chair du Monde* est la matière qui émerveille et qui inquiète. Elle est imposante, imprévisible, attrayante et menaçante. Elle se donne à voir, se laisse toucher et puis s'échappe. Elle est la beauté qu'elle nourrit et sublime. Elle est source de bonheur mais, peut dans l'instant, submerger le réel. Elle est la composante d'un grand espace , magique et mystérieux, où plane un *sentiment océanique* qui rassemble le vivant dans sa diversité. Elle emporte l'artiste dans une quête esthétique et philosophique.**

Avide de lumières, Jean Marc Rochette joue des couleurs et des contrastes. Il s'est installé dans les Alpes , dans « *une vallée sauvage* », loin la ville et de ses polémiques. Il a trouvé refuge en un lieu où la nature est intacte, où le quotidien est rythmé par le temps, où les animaux évoluent en osmose avec leur territoire.

Lors d'un entretien avec le journaliste Adrien Rivierre, Rochette retrouve les émotions qui ont donné à ses dessins, à ses tableaux, à ses récits, la consistance d'une œuvre : l'éblouissement, la fascination et l'harmonie, la fusion de la nature et des êtres de tout genre. Il est un homme bouleversé devant les paysages dont la représentation élève l'âme, exacerbe les sensibilités. Il contemple le sacré et médite pour connaître et mieux comprendre les *« trouvailles »* de la création. Il « *se gave de grandiose* », peint le ciel et la terre, cultive son jardin car il s'y sent libre et autonome.

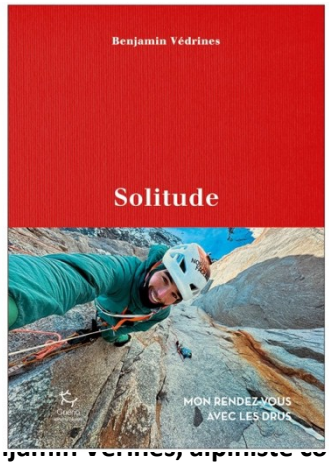
Jean Marc Rochette s'enthousiasme du miracle de l'art et prône une *révolution esthétique* où la beauté serait le fondement d'un projet politique rompant avec le spectacle scandaleux que délivrent aujourd'hui les médias. Il s'éloigne de Houellebecq dont il ne partage pas la désespérance.. Il fait corps avec son environnement et en est rassuré. Il a cette chance de ne plus être asservi aux excès des métropoles. Il est lucide sur l'évolution d'une civilisation en péril sans être pour autant refuser le progrès. Il est l'interprète d'une écologie bien tempérée fondée sur le respect, la simplicité, le plaisir et le devoir de création. Une sobriété raisonnable et raisonnée.

Depuis son alpage enneigé tout l'hiver, il este néanmoins ouvert et reconnait la puissance des portraits que propose un autre art que le sien, la photographie.

L'appel des hauteurs lui est indispensable. Il ne peut oublier l'accident qui a fauché sa jeunesse. Il est confronté aux dangers, aux risques, à la destruction de son village sous une crue d'exception. D'avoir vu la mort de près , l'a probablement poussé à décliner les nuances du beau.

Rochette se confie sur le ton de la sincérité. Refusant de sombrer dans l'aigreur et le ressentiment, il philosophe sur l'intimité qui l'unit à tout ce qui l'entoure. Il transmet son goût de la légèreté, rempart indispensable à *l'aliénation consumériste de l'Homme , prédateur insatiable de territoires convoités comme des jouets sans valeur.*

***La Chair du Monde* excite les envies. Aux lecteurs de Rochette et Rivierre d'en préserver la fraicheur pour danser longtemps sous le bleu du ciel et sauver le futur.**



SOLITUDES- BENJAMIN VEDRINES - COLLECTION GUERIN
EDITIONS PAULSEN – 2025

Un matin d'hiver, sur une paroi des Drus, un homme *« rempli d'émotions* » a connu la peur et des moments de doute. Solitaire, Il a cultivé sa passion, « *arraché les mauvaises herbes* » d'une jeunesse tourmentée est parti à la recherche d'un *bonheur impossible.* Au pied de la Vierge des Drus, il est accueilli par la montagne, une montagne qu'il a en lui, intimidante et obsédante, une montagne qui lui a lancé l'appel de la liberté.

Benjamin Vérines, alpiniste complet, se livre dans un récit sincère et palpitant où se mêlent le plaisir et la mélancolie, le désir de record et l'envie d'y trouver un réconfort, le besoin d'y évacuer sa rage, d'y régler son manque de confiance en lui. Il ne cache pas son ambivalence, son addiction au risque, son plaisir de grimper, son éthique exigeante : il ne s'agit pas de s'élever, de courir au sommet, encore faut –il s'entrainer, s'alléger, allier la technique, le physique, le mental.

L'adolescent instable et fougueux est devenu un adulte épris d'indépendance, impatient d'en découdre avec ses démons, les excès d'émotions le refus des oppressions, qui le poussent à fuir le monde d'en bas…

Alors, il teste sa résistance, brade les dangers, engage sa vie. Il rêve de transcendance et se retrouve face à ses peurs, réduit l'incertitude, prend conscience de ce dont il est capable. Il tremble à l'évocation des Drus. Il s'attache alors à mériter sa performance sur la face ouest. Il a appris à « canaliser la flamme qui brûle en lui » et lors d'expéditions lointaines, il est confronté à ses limites et fait l'expérience du renoncement : une fêlure qu'il sublime par une ascension d'anthologie.

Il repart en effet « *avec des balles neuves* ». L'exploit est mis en scène, en images, en perspective. Loin des grandes premières du passé, la pratique a évolué, la « patate », le sac a été débarrassé du superflu. Les professionnels grimpent aujourd'hui sous contrat selon une dramaturgie déclinée en photos, en films ou en livres. Le solitaire progresse sous l'œil d'une caméra, avec routage météo systématique et connexion internet en temps réel : style alpin et modern'style ! Mais la technologie ne met pas de bémol à l'intention du projet, à l'élégance des gestes, à l'intensité de l'effort. Le spectacle est fascinant, et le concert est celui d'un virtuose jouant sur un instrument de granit rose.

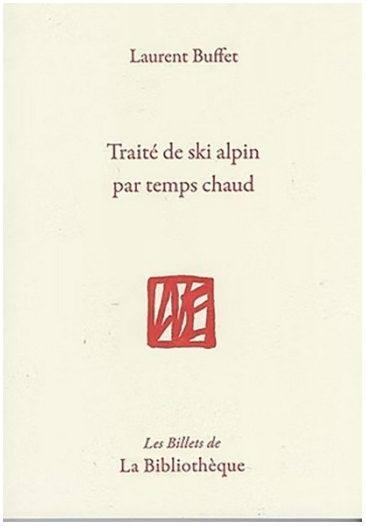
Seul dans son repère d'altitude, Védrines se concentre, sprinte sans se précipiter. Il apprivoise le rapport de la vie et de la mort. Il est le responsable de lui-même. Il suit sa voie et sort par le haut.

L'alpinisme est pour lui le remède à tous ces maux qui ont encombré ses pensées. L'écriture les met en mots. Elle dévoile son versant intime où il expose ses interrogations, sa quête de paix et son goût du partage.

***Solitude* est l'émouvante confession d'un enfant de son siècle, dont les servitudes d'une enfance compliquée sont guéries par la grandeur de ses ambitions. Avec pour le lecteur, le réconfort d'un sourire retrouvé.**

Michel MORICEAU

TRAITE DE SKI ALPIN PAR TEMPS CHAUD – LAURENT BUFFET –*LES BILLETS DE* LA BLBLIOTHEQUE – 2025



Le coup de chaud n'échappe à personne. La planète grille tout l'été et ne gèle plus guère en hiver. Regarder tomber la neige n'est plus au répertoire. La poudreuse fond à vue d' œil mais l'encre coule en cascade sur les pages des magasines et celles du *« Traité de ski alpin par temps chaud* » que Laurent Buffet signe sur l'autel d'un sacrifice , celui de la passion pour la glisse et la liberté.

A l'heure du démantèlement des petites stations plongées dans la désolation, l'auteur met l'humour au service de la philosophie.

Il évoque ses souvenirs, recompose au pied des pistes, les files d'attente d'une civilisation urbaine dévastatrice et impatiente, excitée et violente. Une foule dominatrice, transportée par son désir de frissonner dans une descente effrénée, une danse avec les éléments dont le prix est la soumission aux « *cordons métalliques qui ceinturent la montagne* » : ils épargnent au skieur tout puissant, le châtiment de l'effort dans son processus d'élévation.

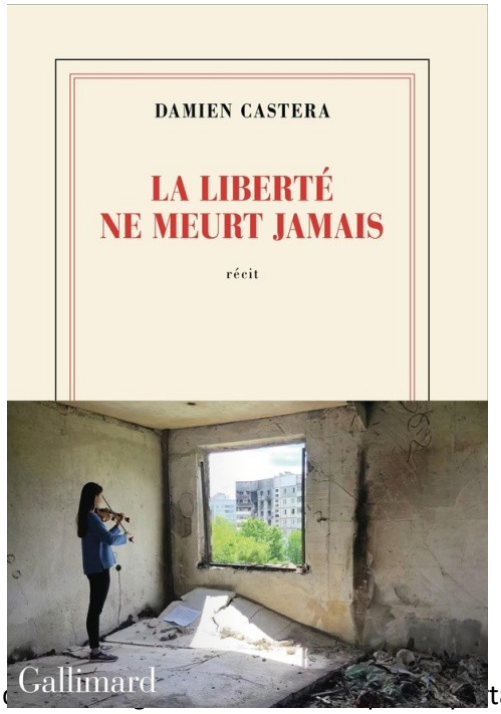
Mais le jour viendra où le skieur regagnera ski sur l'épaule, son « *Brasilia des neiges* », son chalet, sa ferme rénovée où « *l'odeur de benzène a remplacé celle du fourrage* ». Fini de jouer. La montagne domestiquée au point d'être débarrassée de ses richesses. Le paysage était sublime, il fallait bien le « gâter », l'embellir de prouesses architecturales et le défigurer en abandonnant des équipements obsolètes ! « *L'élégance du mauvais goût devient alors un style* ». C'est faire fi de la diversité du vivant dans une nature malmenée par une espèce humaine indifférente.et négligente.

Or, celle-ci, composée de touristes est menacée de surchauffe et « *pourraient fondre au rythme des glaciers, une fois privée du plaisir de la glisse* ». Il serait temps de défendre les arbres contre l'industrialisation de l'espace, de se souvenir du pastoralisme, de reconnaître, sur ce territoire, d'autres vies que celle des skieurs. Où est la jouissance à patauger dans la soupe, à se laisser dominer par le pire, ce train du progrès dévastateur ? Faute de matière, disparait la sensation de plénitude, le *« sentiment océanique »* d'appartenir à la nature, à ce « Tout » que traduit le concert égoïste, de l'homme-oiseau sautant d'un tremplin, ou de l'aventurier s'affranchissant hors- piste des règles de la prudence.

Il y a de quoi devenir fou de voir ainsi son terrain de jeu violenté par les caprices du climat. Il vaut mieux dans ces conditions, changer de style et trouver d'autres parcs de loisirs , abandonner les friches de la société de consommations et fuir. Pas question de renoncer au bonheur de paraître, mais copier ailleurs d'autres modèles d'un goût suffisamment mauvais pour être rentable.

***Traité de ski par temps chaud*, illustre de manière spirituelle l'évolution d'un art, celui de s'échapper de la ville à la montagne. Appuyant son propos sur des références historiques et philosophiques, Laurent Buffet trace la voie menant de l'éblouissement de l'instant à l'incertitude du futur. Au temps venu des catastrophes climatiques, il invite à la prudence dans notre quête de volupté. Evitant l'écueil de la sentence, il nous rafraîchit les idées et refroidit nos élans dépensiers, futiles et ravageurs.**

Michel MORICEAU



LA LIBERTE NE MEURT JAMAIS- DAMIEN CASTERA – EDITIONS GALLIMARS – 2025

Ayant longtemps glissé sur les plus belles vagues des océans, Damien Castera s'est immergé dans un bouillonnement de souffrance et de banalisation du pire. Abandonnant les spots de sa jeunesse, le journaliste, que le destin n'a pas épargné, a franchi les frontières, a percé le brouillard des Carpates est passé en Ukraine. Il s'est lancé sur les sentiers d'une guerre lointaine, a vu la mort de près. Par solidarité envers un peuple martyr et l'honorer d'un témoignage, transmettre les peurs, les émotions, les espoirs de celles et ceux qui revendiquent leur liberté.

Il écrit sous les bombes, sous la menace de l'envahisseur, sur les terres labourées en champs de mines, champs de ruine. Il est le témoin parmi ces hommes et ces femmes (tage le quotidien des héros, qui, le matin partent au sacrifice refusant de perdre leur âme, leurs illusions, leurs espoirs de repousser l'ennemi destructeur de leur humanité, de leur culture, de leur histoire.

Au-delà du récit, Damien Castera livre une réflexion sur la sincérité de leur combat, la lucidité de renoncer au pas de trop, le malaise des survivants mais aussi la consolation dans la musique et la littérature.

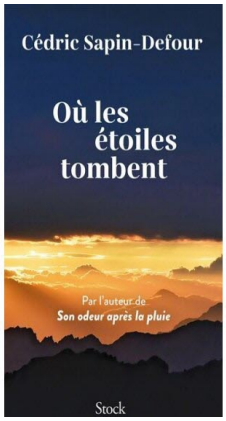
Accompagné d'un a ami cinéaste, il suit les combattants, décrit leur volonté d'en découdre avec l'ennemi, comme leur empressement à prendre soin du vivant. Avant qu'il ne soit trop tard, il y a les vieillards à soulager, les animaux à sauver. Il y a le massacre à arrêter avec la conviction « *d'humaniser un monde inhumain en repoussant des hommes sans valeur dans un monde sans morale* ». Leur courage ne connait pas de déclin.

Les deux reporters ont saisi des paysages de désolation. Ils se sont imprégnés des odeurs de poudre et de sang, ont frissonné à l'écoute d'une violoniste refusant, sous les décombres, de céder à la violence. Les images cadrées dans l'instant, au hasard d'une rencontre souligne l'horreur d'un conflit qui s'enlise. Le texte exprime avec force l'absurdité d'un monde où s'affrontent sur des *« cimetières de pierre »* les bourreaux et les défenseurs de leurs droits : les « *fonctionnaires de l'horreur* » s'attaquent aux hérauts d'un pays fier de son identité. Les soldats ordinaires, issus d'ethnies minoritaires incapables de mutinerie frappent sans en connaître la raison, de glorieux innocents tutoyant la mort dans un idéal d'indépendance.

Deux ans plus tard, Damien Castera est revenu seul dans ce pays en peur et en pleures. Le constat est amer : plus de 700 jours de guerre pour 17% de territoire occupé, 200 000 morts de part et d'autres, et des milliers de blessés, de refugiés, des déserteurs. Le temps passe et les enfants meurent. L'herbe n'a pas repoussé, les réserves s'épuisent.

Castera n'ira plus au front. Sa compagne va donner la vie. Il n'oublie rien et relaye en urgence le cri des justes. Il donne à son *journal d'Ukraine* le souffle d'une épopée où les mots claquent où les messages percutent les consciences, où le réalisme des descriptions sortent le lecteur de son indifférence aux malheurs lointains.

Il en ressort une aventure humaine sublimée par une plume élégante et précise. On y retrouve l'humanité d'un Kessel , l'acuité d'un Dos Passos, la force morale qu'exaltait Hemingway. Il rejoint, avec Olivier Weber, Rufin, Gras ou BH Lévy, la colonne des écrivains engagés sur les chemins sinistres d'un monde sans pitié. Il nous fait comprendre le prix de la vie. Il nous réveille, nous sort de notre mollesse et de notre indifférence. Il nous invite à espérer, à connaître à nommer Liberté et qu'elle ne meurt jamais.



OU LES ETOILES TOMBENT – CEDRIC SAPIN-DEFOUR- EDTIONS STOCK- 2025-09-22

Une voile s'entortille et tout bascule sans un cri ni le temps d'un soupir. Une étoile tombe, jetée à terre sous le souffle brutal d'un vent mauvais.

Les ailes du plaisir ont entrainé la *danseuse du vide* dans une chute inattendue, inexplicable, impitoyable : un saut de l'ange vers l'inconnu, l'incertain, l'insupportable. Un trou noir et le réveil sur un lit de douleur et de dépendance. Plus rien ne sera jamais comme avant. Personne n'est préparé à subir dans l'urgence les pires affres de son destin et l'impact touche aussi les proches. Un accident, une maladie aigue, mêmes épreuves contre la montre, mêmes combats face à la mort qui rode. Au drame de l'événement, s'ajoute pour tous, l'épouvantable expérience de l'attente, de l'angoisse, de la culpabilité.

Cédric Sapin-Defour a été *l'accompagnant absolu* de sa femme, fracassée contre une paroi des Dolomites. Accident de parapente, loin de chez elle, loin de chez eux. Elle est dans le coma, fractures à tous les étages, pronostic vital réservé. Lui ne comprend pas. Seul et désemparé, il s'en veut de n'avoir pas évité le pire. Il est là, présent jour et nuit, ne peut s'en éloigner, encore moins l'abandonner.

Traumatisé lui aussi, il compose un hymne à l'amour émouvant et sincère. Il éclaire sur le ressenti d'un aidant au plus près de celle qui « *ferraille avec la mort* ». Il affronte le tourbillon de ses émotions, épuise les ressources d'une sensibilité à fleur de peau. Aux portes du service de soins intensifs, il l'a crue morte et l'exhorte à ne pas s'en aller : « *vis seulement* » lui dit –il .

Il patiente. Seul et très vite auprès d'amis qui se rendent disponibles et font le lien avec la vie d'avant. Il y a les vrais potes, discrets et attentifs sur lesquels s'appuyer. Il y a ceux qui viennent ensuite au spectacle, pavent l'enfer d'intentions maladroites, balancent des *mots de travers*, affirment des certitudes dévastatrices. Ils déchargent leur propre angoisse par un soutien étouffant au lieu d'aider en silence. Eux, dont les activités se poursuivent tranquillement, ne savent rien de ce qu'encaissent celles et ceux qui n'appartiennent plus au monde des bien-portants. Les accidentés de la vie, les personnes malades, quelle qu'en soit la cause, ont tout à sauver, réapprendre d'un corps qui n'est plus le leur, apprivoiser le retour dans une société inquiète de son avenir et paniquée à la vue de la souffrance et du handicap.

Dans la relation fusionnelle qui l'unit, le couple Sapin-Defour a tout partagé, les désirs et les jeux, le goût des aventures nomades, la jouissance du peu. Ils ont la même avidité à vivre. Ils connaissent tout l'un de l'autre. Cédric, le mari tracassé, n'épargne donc aucun de ses tourments, de son agacement à devoir se plier aux horaires de visite, de ses doutes quant à son attitude. Il partage ses interrogations sur l'information des parents, sa joie d'une permission au domicile, le bonheur d'une parcelle d'autonomie retrouvée. Mais, il n'occulte rien d'un quotidien qui oscille entre la montée au calvaire et l'espoir de renaître.

Esquintée par le destin, Mathilde se réveille et se reconstruit à petits pas, émergeant laborieusement du brouillard, confrontée aux atteintes incessantes à son intimité, à son intégrité : le prix à payer dans un système de santé dont l'auteur souligne avec élégance, la qualité et la

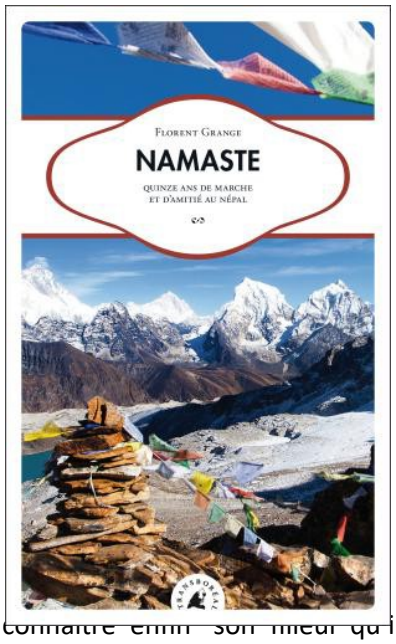
générosité, malgré les écarts de soignantes indélicates qui transfèrent leurs propres frustrations. De telles exceptions, rares mais suffisamment choquantes pour être relatées, dénaturent le sens des soins prodigués par ailleurs par tout un ensemble de praticiens, de professionnels de santé qui œuvrent avec compétence, agissent sans esbroufe, accueillent avec bienveillance, écoutent avec humanité. Sauvent des vies et les rebâtissent.

0ù les étoiles tombent est le récit poignant d'une résurrection, l'observation clinique d'un *syndrome de Lazare* où la personne survivante frappée de stigmates renait avec ses handicaps, renonce à ses projets d'autrefois en espérant revivre dans le regard des autres.

Cédric Sapin-Defour propose un essai de *« proximologie »,* une pédagogie de l'accompagnement. Il transmet ce que ressent le proche d'une personne hospitalisée sur une longue durée. Tout y est dit et bien écrit sur la confusion des sentiments en ces moments de panique et d'incertitudes. Le style traduit les états d'âme de l'auteur variant d'intensité selon sa peine ou ses élans romantiques.

Les époux croient en leur avenir malgré la répétition des chocs et la lenteur des progrès. L'un et l'autre inventent de nouvelles habitudes, changent leurs vies, s'y épanouissent autrement. Et s'aiment tout autant.

Michel MORICEAU



NAMASTE- Quinze ans de marche et d'amitié au Népal- FLORENT GRANGE

- COLLECTION SILLAGES - EDITIONS TRANSBOREAL- 2024

Le hasard d'une conférence a sensibilisé Florent Grange à la souffrance des Tibétains en exil.

Homme de science animé d'un sens aigu de l'observation, d'un goût immodéré de la montagne et d'un don évident de la narration, le médecin randonneur s'est naturellement proposé de parrainer un enfant de là-bas, de le soutenir et d'aller à sa rencontre.

Dans les premières années du siècle nouveau, il s'est aventuré avec femme et enfants sur *« le chemin des humbles »,* soucieux de connaître enfin son filleul qu'il a vu grandir par correspondance. La famille s'est ainsi fondue naturellement dans un monde évoluant à un autre temps de l'Histoire où les sourires surpassent le dénuement et les tracas.

Accueilli dans l'intimité de réfugiés tibétains, l'enfant de la Chartreuse découvre une face cachée de l'Himalaya. Il écoute, il partage, il prend la mesure de l'errance d'hommes et de femmes coupées de leurs racines, cabossés par la vie et cependant animés d'un étonnant désir de vie.

Il témoigne, traduit les amitiés nouées en quinze ans d'échanges. Il en parle avec considération et beaucoup d'émotion. Aucune condescendance mais un regard franc et des propos affectueux avec le souci du mot juste et de la juste attitude, sans superlatifs ni formules ampoulées dégoulinant de générosité feinte. Les relations sont simples, équilibrées, conscientes de la dignité de celles et ceux qui ne se plaignent jamais, n'assimilent pas au bonheur la possession de biens et font, en toutes circonstances, actes de solidarité.

Florent Grange décrit les contrastes de la vie quotidienne, le tumulte des villes et les paysages somptueux, la précarité matérielle et la richesse des âmes. Deux expressions transmettent son ressenti : la foule grouillante et la magnificence des hauts-lieux. Impressionné, le couple Grange se rapproche des sommets mythiques, rappelle les anecdotes de l'oncle médecin de la cordée victorieuse du Makalu, randonne en vue des fameux 8000. Subjugué, il marche sur l*es océans de pierres*, s'enfonce dans la neige, contemple les lacs, traversent des pâturages, passent les nuits dans des lodges isolés. Un univers s'ouvre à eux, à la fois insolite et grandiose, d'une inquiétante beauté drapée d'une symphonie de couleurs évoquant la sagesse, la paix, le progrès, l'amitié et sublimant ainsi la spiritualité bouddhiste.

Au fil des rencontres, une société se dévoile, particulière et tendue, régie par le système des castes qui a traversé les millénaires et n'accorde toujours pas aux femmes la position sociale qu'elles méritent.

Anne et Florent Grange, indissociable union de marcheurs impénitents ont contourné les Himalayas et multiplié les échanges. Infatigables médecins, ils ont suscité des vocations, apporté des remèdes à la « maladie de la lune », une dermatose atypique dont l'intitulé relève de l'art poétique de la nomenclature médicale mais dont les lésions imposent d'effroyables stigmates aux enfants du soleil. Il s'agit là d'un fléau que l'engagement de soignants bénévoles contribue à contenir.

Quinze ans de marche au Népal et autant de souvenirs à consigner dans ses carnets de là-haut ! Florent Grange salue ses compagnons saisis sur le vif au fond des vallées perdue comme au sein des quartiers enfumés de la capitale. Namaste !

Namaste : un signe de reconnaissance et d'attention à leur égard, sans enjeu ni marchandage.

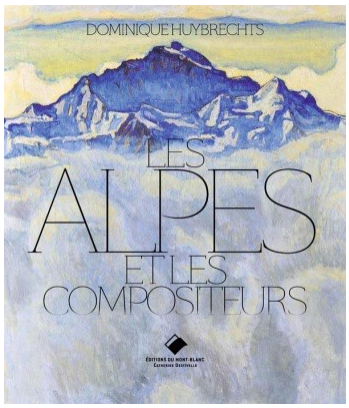
Namaste : le charisme des habitant d'un Népal en sursis dans la tenaille de voisins à l'affût

Namaste : le geste qui, depuis des siècles, transmet la sérénité en espérant qu'il inspire et pour longtemps les 30% de jeunes de moins de quinze ans

Namaste : un hommage aux sherpas qui acceptent leur destin et savent comment vivre heureux avec ce qu'ils ont. Une éthique de comportement dans le dénuement et l'essentiel qui nous amène à réfléchir sur le naufrage d'une civilisation occidentale écopant à force de jérémiades, ses frustrations et ses caprices d'enfants blasés.

Avant de pleurer sur son sort, mieux vaut lire Florent Grange à titre préventif. Son ordonnance d'altérité discrète immunise contre les excès d'arrogance et d'individualisme. Et cela fait du bien !

Michel MORICEAU



LES ALPES ET LES COMPOSITEIRS- DOMINIQUE HUYBRECHTS – 2024 –

Grandioses et mystérieuses, les Alpes sont volontiers mises en notes par les créateurs. Les écrivains se portent sur un versant tragique, les peintres donne au temps des couleurs d'éternité, les musiciens transposent l'harmonie des lieux et chantent le sublime.

Longtemps, les lauréats du Prix de Rome ont franchi les montagnes en diligence et pour la gloire, autant d'expéditions enthousiastes et périlleuses sur les chemins de la perfection. Un long voyage pour s'imprégner d'une autre culture, enrichir le répertoire, s'enchanter d'un nouveau monde.

Fortune faite, de grands interprètes ont, plus tard, pris le parti de la découverte. Ils ont inscrit le tour de la Suisse à leur programme. Des compositeurs ont trouvé refuge en montagne avant de passer à la postérité. Certains ont glissé dans l'oubli, d'autres sont aujourd'hui les étoiles d'une discothèque idéale. Tous avaient du talent. En vallée, au bord d'un lac, aux alpages, ils ont consenti une pose. Marcher, ramer, grimper, ils ont goûté le calme et de la volupté des lieux, la beauté simple et stimulante des paysages. Ils ont ponctué leurs passions de tristes soupirs ou d'arpèges émouvants, ils ont vécu des amours coupables et couru vers un ailleurs magnifié.

Dominique Huybrechts, violoniste animé d'un irrépressible désir d'Histoire, ouvre avec bonheur, les partitions de ces hommes et de ces rares femmes qui ont répondu à l'appel de la montagne par d'évidentes mélodies ou d'immortelles symphonies.

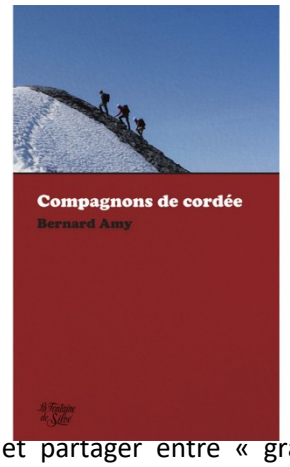
Trois siècles d'excursions, de moments musicaux et d'émotions merveilleuses, sont feuilletés au gré d'itinéraires inspirant, de randonnées éblouissantes, d'escalades au domaine des dieux. Grimper est un art, composer découle de l'effort d'une conquête du beau et du magique. Les artistes transposent à leur manière, une métaphysique de l'admirable à la fois simple et permanent, ensorcelant ou rassurant. Le temps suspend son vol, les sens s'éveillent, les sensations demeurent : écouter le bruit des pierres, marcher sur les flots, s'élever sans crainte, mais fuir aussi les dettes et les commérages, partir vers d'autres cieux, se bercer d'illusions.

Les Alpes et les Compositeurs nous projettent dans l'intimité des musiciens et de leurs familles, dont l'auteur nous fait partager les succès et les tourments, les espoirs, les secrets d'alcôve, les amitiés à la vie à la mort. Les récits sont passionnants, ils impressionnent par la précision des détails. Ils émeuvent la relation délicate des musiciens à la montagne, territoire d'aventures ou havre de repos, propice à la contemplation, à la méditation, à la jouissance de succès éphémères ou durables.

Huybrechts nous guide auprès de ceux que l'on admire. Il n'oublie personne , il jalonne ses chroniques de références Il relie ainsi des vies d'exception à l'Histoire , il rapproche les paysages et les œuvres qu'ils ont inspirées.

Ce voyage insolite le long de l'arc alpin nous promène de Bavière en Italie, de Suisse en Autriche, de Montreux à Côme, des Dolomites au Mont-Blanc, à Clarens, et partout où la lumière se reflète sur les reliefs et sur les eaux. Les biographies très documentées glissent sur les années comme sur un clavier. La montagne et la musique, *Les Alpes et les Compositeurs* exaltent de concert, un passé de charme et d'excellence dont les génies veillent toujours près de nous . Ils nous aident à écouter l'avenir.

Michel MORICEAU



COMPAGNONS DE CORDEE- BERNARD AMY – LA FONTAINE DE SILOE -2025

Bernard Amy a le don de l'amitié, le sens de l'effort, le goût de la communication et de telles qualités en font le compagnon idéal auquel s'encorder pour lire en toute sérénité…

Il vit dans l'intimité de la montagne et connait le mystère des alpinistes, leurs secrets, leurs motivations, les étincelles de leurs neurones… Il a partagé leurs échappées nocturnes sur l'autoroute pour grimper au petit matin, s'épanouir sur une paroi et partager entre « grands singes sentant la sueur », une passion commune, exclusive, inassouvie. Il a ouvert à la verticale de lui-même, des parenthèses d'émotions, de sensations, d'élévation au plus proche des étoiles. Il a joui de ce concert avec le risque, aimanté au corps d'une maîtresse ensorcelante : la montagne.

Et d'une course à l'autre, de la défloration à l'extase, la relation a pris le tour d'une parade amoureuse. Entre hommes ! Dans la fraternité d'une bordée et l'entre- soi d'un club dont les membres se jaugent et se testent avant d'escalader ensemble vers un graal éphémère ou fatal. Car la mort rôde à chaque prise. Elle s'affronte, elle s'apprivoise mais s'abat sans prévenir. L'alpinisme bascule alors du romantisme à la tragédie, de la sublimation au déchirement. Un moment de deuil et très vite, les âmes disparues s'inscrivent au menu d'un « banquet des disparus ». Leurs souvenirs sont vite submergés par de nouveaux appels du vide. La tentation est irrépressible. Les sorties s'enchainent, les ambitions s'affinent, les exploits restent socialement inutiles. Un jour, les sentiments s'exacerbent : une femme, une autre femme et ce ne sont pas les mêmes femmes entrent en scène dans un jeu alambiqué de l'amour vagabond et du pouvoir, celui de grimper au féminin, de s'affirmer, d'exister dans le regard des autres

Il faut un roman pour écrire l'histoire de ces vies particulières, exaltant la concentration et l'élégance du geste

Bernard Amy, l'exemplaire, est la mémoire de ces figures emblématiques, caricaturales mais attachantes, parfois pathétiques pour les accompagner dans leurs fuites en style alpin et la réalisation de leurs rêves de sortie par le haut.

Ces mordus de la grimpe ont en effet, l'audace de s'engager, d'assumer leurs choix de pitonner le granit plutôt que les cases d'un organigramme. Le bonheur est l'émoi des premières.

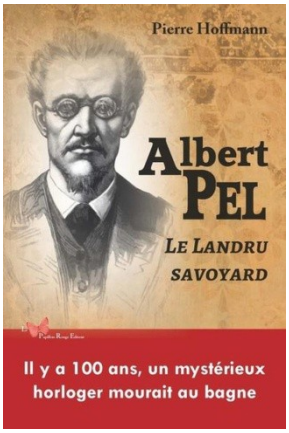
La fiction aborde les sujets qui sont tus en réunion. Chez ces gens-là, on ne parle pas, on met la voie en équation, on prépare le sac, on s'engage. Et pourtant, le besoin d'élévation n'a rien de gratuit. Ce n'est pas seulement du sport qui frise à l'addiction, cela peut-être le cautère d'une fêlure profonde, « la vengeance de ses origines », le refuge dans une caste qui sous- tend un changement de condition sociale.

Le romancier ose craquer les codes d'un machisme ordinaire en donnant à d'authentiques pionnières le rôle d'initiatrices d'un genre assumé. Elles bouleversent la routine, accompagnent les jeunes mâles et guident leurs ébats rochassiers. Elles ne sont des parangons de sagesse ni de prudence. Elles sont libres, elles incarnent l'avenir, offrent à leur compagnon des raisons de ne pas se détruire en de vaines conquêtes. Il est temps d'en finir avec l'orgueil. La gloire n'est pas nécessairement glorieuse, la force n'est pas tout. Dans les ascensions que sont les étapes d'une

destinée, les piolets et les cordes sont la prudence et l'esthétique, l'éthique et la délicatesse de ne pas grimper que pour soi. Les *compagnes de cordée* veillent. Elles assurent, modèrent les excès, libèrent leurs amoureux d'une relation fusionnelle avec la roche Elles les rétablissent dans une société dont ils s'étaient marginalisés.

Bernard Amy part sur la trace de ces vies, de ces parcours voués à l'escalade. Il s'implique, il s'interroge, il cherche la voie des signaux qui transforment la plaisir en désillusion. Il ne juge pas. Il enseigne à son personnage principal, la confiance et l'altérité. Il l'inscrit à l'école des femmes, il en fait un bon élève et, pour en arriver là, il a honoré des années de cotisations au Groupe des Grimpeurs Marginaux…

Michel MORICEAU



ALBERT PEL, LE LANDRU SAVOYARD – PIERRRE HOFFMANN – LE PAPILLON ROUGE EDITEUR- 2024

Pierre Hoffmann casse le mythe du savoyard exemplaire, travailleur taiseux, vivant de peu sur une terre ingrate, glissant sur les saisons à la grâce de Dieu, sans jamais se plaindre, ni dépenser trop.

Historien d'un mystère oublié, il suit la trace d'un enfant mal aimé de haute – tarentaise, fils unique d'un vieux couple d'horlogers déchiré sous les coups du sort et de la boisson, sous le joug des hivers trainant en longueur, des frustrations accumulées par manque d'ambition.

Agité et volubile, insatisfait, dépensier, le garçon prodigue étouffe à l'ombre des hauts- lieux qui l'indiffèrent. Trop de saisons en enfer ! A lui Paris et l'utile conquête d'une autre montagne, recouverte celle- ci d'avoirs et d'argent.

Saisi par le démon d'exister, il s'enferre dans une obsession, celle de traiter le terrible fléau du phylloxera. L'apprenti tarin, réparateur des montres et des horloges s'intitule chimiste et se fait la nuit, l'expérimentateur compulsif et balbutiant, cherchant dans de couteux ouvrages les formules devant alimenter le puits sans fond d'un délire insatiable.

Volubile et sûr de lui, d'une laideur dissimulée sous le rouge flamboyant d'une légion d'honneur qu'il s'est décerné à lui-même, il court les dots auprès de femmes désenchantées disposant malgré tout d'un pécule attractif. Il les détrousse par le mariage ou le concubinage, il les nourrit, les regarde vomir après leur avoir fait cracher leurs sous. Elles passent et trépassent, condamnées au choléra ou victimes innocentes d'une science en folie, martyres d'une main cupide, empoisonnées pour une poignée de billets. Dans sa quête de mauvaises fortunes, les aventures se succèdent : les déménagements, la fuite vers l'inaccessible pour l'un et la disparition pour toutes les autres. Jusqu'au jour où les pestilences et les fumées noires s'échappant d'un poêle brûlant en plein été signent la fin d'un macabre parcours. Les voisins dénoncent, la police s'annonce, l'horloger renonce à s'avouer coupable.

La suite relève du secret de l'instruction et des comptes-rendus d'audience que l'auteur réserve à ses lecteurs.

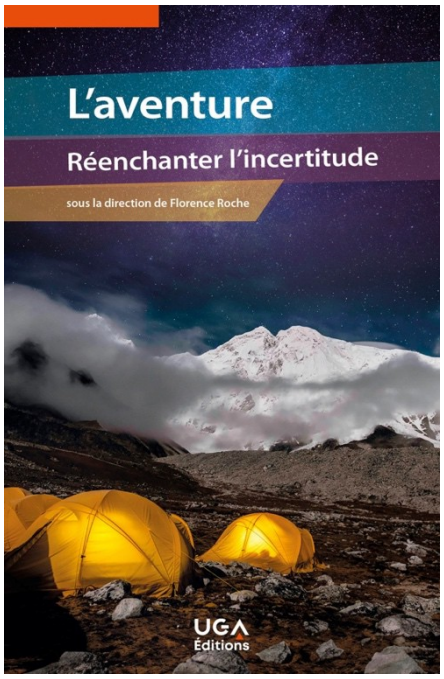
Au- delà du fait divers, c'est d'un cas pathologique qu'il s'agit : paranoïa, perversion narcissique, inadaptation sociale, maladie mentale ou préméditations diaboliques… il n'y avait pas d'experts en ce temps- là pour s'étriper dans l'arène des tribunaux. Un assassin était sans doute le maître de cet individu banal, né dans un village haut perché qui monta à Paris mettre sous emprise un entourage crédule et sentimental. Avec une indifférence insupportable, du bagout, une apparence de petit bourgeois, il a dévoyé ses talents dans l'horreur. Il s'est payé la tête des autres au risque de faire tomber la sienne dans un panier.

Drames de la démence ou crimes en série avec préméditation. La chose a été jugée avec autorité et l'enquêteur minutieux réserve le verdict à ses lecteurs…

Par ce récit haletant, Hoffmann rejoint dans les prétoires, Dallest, Turk et Viout, les chroniqueurs talentueux des affaires criminelles entachant la réputation des pays de Savoie.

Le personnage de Pierre Hoffmann a démontagné la tête en friche. Il est entré dans Paris comme un loup. Un loup pour ses femmes de rencontre. Un loup famélique, une espèce tombant sous le coup de la loi.

Michel MORICEAU



L'AVENTURE, REENCHANTER L'INCERTITUDE – sous la direction de FLORENCE ROCHE-UGA EDITIONS

Individuelle ou collective, éminemment humaine, nourrie de difficultés et d'aléas, l'aventure est indissociable des risques qui jalonnent un parcours mystérieux. Il y va d'accomplir un destin, de braver le danger, de se surpasser. L'avenir n'est pas écrit et n'est pas toujours heureux. Encore faut-i l le rendre possible, prévoir les surprises, lever les doutes, décider de partir et surtout revenir : ne rien regretter, ne rien déplorer. Courir vers un risque, certes, mais sans tomber tête baissée dans les abîmes de l'inconnu.

L'engagement d'une vie n'est pas un jeu. Il peut s'agir d'un choix et l'interrogation porte alors sur la préparation de l'action et ses conséquences. Il peut s'agir des coups inattendus d'un sort qui compromet l'intégrité de la personne et mobilise les énergies pour porter secours et respecter son désir de vie.

Ainsi l'aventure est- elle cette curieuse dynamique faite d'étranges oscillations entre les certitudes et l'humilité, l'audace et la prudence, la méthode rassurante quand la grâce de Dieu se fait attendre.

Les alpinistes et les marins remplissent leurs carnets de course au plus haut, au plus loin des routines ordinaires. Il y a lieu de philosopher sur l'inaccessible, la représentation de l'ailleurs, l'esthétique du corps évoluant dans un environnement grandiose, l'accomplissement de soi « *aux frontières de la mort* ». Mais l'idéal de « *liberté sans contrainte* » se heurte à la brutalité de l'imprévisible, à la détresse où mènent d'incontrôlables excès. La mort est possible, la peur est au rendez-vous et pour en limiter l'intensité dramatique, la raison vaut mieux que la passion/ La connaissance permet d'anticiper, la préparation du défi n'exclut pas d'apprendre à s'adapter, voire improviser en situation de crise.

Les contributeurs de *L'Aventure, ré-enchanter l'incertitude*, partagent le goût de l'élévation, en paroles, en pensées, sans omissions. Ils savent la finitude de leur pratique, évaluent les limites d'un art incertain, approchent le point de rupture, d'irréversibilité de leurs belles imprudences. Ils apprivoisent « *le brouillard* » et recherchent la voie du salut. Et c'est l'œuvre d'un groupe d'apprendre le partage des savoir – faire, la modestie de l'être, le refus de l'avoir. Grimper n'a pas de valeur marchande. Ce n'est pas non plus tromper la mort, ce n'est pas vaincre à tout prix dans un concert égoïste avec le vide. C'est une ouverture sur soi- même et pour les autres, c'est acquérir la maturité de rester lucide, c'est gérer ses émotions, évoluer dans un cadre et corriger ses erreurs. C'est répondre à la futilité de l'exploit solitaire par le sacrifice d'un élan solidaire. A chacun ses tourments, ses addictions, ses devoirs. Il en découle la quête d'une force pour agir sur le fondement de la confiance et de l'éthique, celle d'assumer ses responsabilités, de se respecter et de ne pas compromettre la vie des autres

L'analyse des militaires de haute montagne et des médecins en guerre sur le front des maladies graves renouvellent les principes du processus décisionnel en terrain hostile. Ils sont les conquérants d'un utile engagement qui s'appuie sur une démarche participative refusant le leadership vertical au profit d'un collectif où se confrontent les expertises. Le principe est la

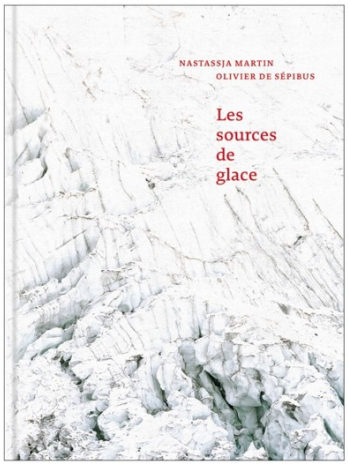
mobilisation des informations. L'enjeu est le consensus qui assure l'adhésion du groupe au projet commun mené par un premier de cordée reconnu par les siens.

L'ouvrage coordonné par Florence Roche, membre de la chaire Conflits- Innovation-Montagne de l'Université Grenoble-Alpes pose sur l'aventure un regard positif, pédagogique et vertueux, tout en déplorant la *« témérité stupide* » de grimpeurs entêtés. Essayistes et chercheurs en sciences humaines ou médicales, officiers de carrière, tous alpinistes, dressent *des barrages contre les risques* et proposent de s'épanouir sans aller au-delà de ses capacités.

Il n'y a pas de banalité du jeu avec la vie, en montagne comme ailleurs. Innover de nouveaux comportements et Incarner la lucidité, c'est tenter le bonheur dans l'aventure de la liberté. C'est inspirer la société. Un modèle du vivre ensemble et d'envisager un avenir raisonnable…

Michel MORICEAU

LES SOURCES DE GLACE- NASTASSJA MARTIN – OLIVIER DE SEPIBUS - EDITIONS PAULSEN 2025-



Ce qui était neige et silence a été réduit à l'état de poussière dans un imprévisible fracas de séracs et de pierres. Le soleil a fait son œuvre aidé en cela par l'activité humaine et la pollution de l'air. Les rochers privés de leur ciment de glace s'effritent et se répandent, l'eau des glaciers dévale dans les vallées, charriant au hasard, des blocs incontrôlables. La montagne se dénude.

Autrefois, le peintre, interprétait le sublime que contemplait un voyageur dressé devant une mer de nuages. Le photographe fixe aujourd'hui le réel, des amas de pierres figées sur des sols arides.

Un siècle et la modernité s'est emballé. Le climat se réchauffe, les glaciers « se volatilisent ». La montagne a été défigurée en un parc d'attraction développé sans mesure ni limite. Elle a été sacrifiée sur l'autel des « pulsions inutiles » d'une civilisation amnésique de son histoire qui paie son arrogance et atteint le tragique à force d'idéaliser le progrès et de ne pas changer ses habitudes.

L'humanité a couru vers son risque voulant produire et faire de la montagne au lieu d'y être, d'y vivre avec humilité et précaution. Le constat est implacable. Le paysage est détruit. L'écologie infestée » par la rationalité d'une économie insatiable. L'effet de serre met le feu à la Terre. L'imaginaire de pureté est anéanti.

La montagne n'est plus le refuge des hommes en quête de respiration. Les neiges ne sont plus éternelles. Les hauts lieux s'abandonnent aux moraines. Une dynamique de transformation du paysage est engagée et la perspective d'une « décarbonnation » des modes de vie, d'une protection des glaciers relèvent d'une illusion tant les objectifs de croissance demeurent inéluctables.

Il est urgent de « dessiler », d'oser regarder le spectacle d'un environnement momifiée. Il est utile de se souvenir, de prendre soin d'un héritage dénaturé.

Sous la plume de Nastassja Martin et les captures de Olivier de Sépibus, les mots et les images entrent en résonnance pour illustrer la métamorphose d'un monde qui leur est cher et raisonner sur sa fragilité et son avenir.

Tous deux témoignent. Ils scrutent, ils écoutent, ils décrivent les mouvements de territoires déstabilisés où se perdent peu à peu les traces de la « mémoire glacière »

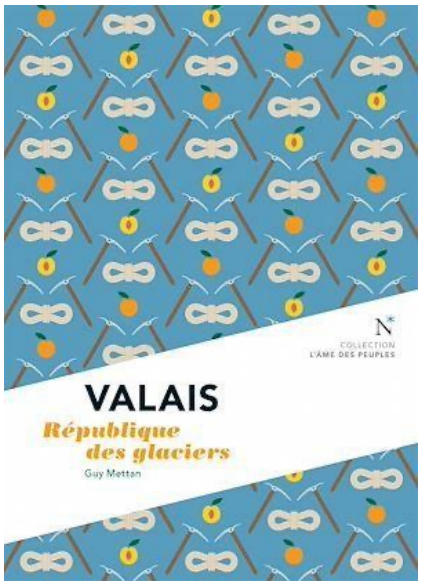
Martin , l'anthropologue, remonte aux sources, rappelle les grands cycles de l' histoire du climat et s'alarme de la fonte des glaces qui signe la perte des archives de l'atmosphère : une bibliothèque de 800 000 ans est détruite sous nos yeux et l'humanité doit continuer à respirer sans rogner sur ses zones de confort.

Sépibus, photographe et poète a vu s'en aller les glaciers de son enfance. Un choc affectif, une révélation spirituelle l'amenant à donner du sens au chaos, à partager ses émotions par une esthétique du dépouillement où se conjuguent les reliefs et les formes, où s'harmonisent le sépia

et le blanc cassé, où se fondent sur les versants dévastés toutes les nuances du gris qui s'étirent en stries pathétiques.

Sous le signe de la rhétorique et de la métaphysique du beau émanant des vestiges, Nastassaja Martin et Olivier de Sépibus délivrent un message étonnant dépassant toutes les déplorations faciles. Fascinés par ces images de désolation bouleversant leurs repères, Ils éclairent leur témoignage à la lumière des poèmes de René Char dans l'espérance d'un « retour – amont » , « (d'un) retour aux sources l'une des grandes illusions de l'homme en regret ».

Michel MORICEAU



VALAIS, REPUBLIQUE DES GLACIERS - GUY METTAN – EDITION NEVICATA – 2021

LA VEILLE SAUVAGE , dix huit mois avec les gardes-faune du Valais – GUY METTAN - GERARD BERTHOUD ET FABIAN LEU – EDITIONS SLATKINE - 2024

Au-delà du col, des vallées se rejoignent et dessinent un décor original de plaines et de villes bordé de hautes montagnes et d'espaliers. Une abbaye, des églises et des usines témoignent d'un passé lointain et de l'évolution des temps. « Fruit de l'eau et de l'érosion glacière », le Valais a été modelé par l'érosion glaciaire et la main de l'homme en a préservé l'essentiel : la simplicité et l'authenticité d'un canton remarquable par ses particularités géographiques, linguistiques et démographiques.

Malgré les excès liés aux facilités d'une activité touristique lucrative, le Valais demeure « *ce vieux pays* « attachant, cette « *République des glaciers* », ces glaciers qui ont forgé le paysage et ont été, pour le territoire, une source de vie et le lieux des catastrophes d'une nature indomptable.

Guy Mettan, en journaliste attentif aux mouvements de son territoire est le guide parfait d'une randonnées sur les chemins de l'Histoire. Il rappelle les grandes heures de l'histoire en ce lieu de passage et de rencontre ente le nord et le sud qui ont fait des valaisans un peuple ouvert et conscient de son identité collective. . Il expose les contrastes entre le Bas et le Haut Valais, distinctions géographiques, différences linguistiques et démographiques, religieuses et politiques. L'industrie ou l'agropastoralisme, la tentation immobilière ou la préservation du patrimoine. Un repère cependant : une fidélité à la terre et aux hommes, une simplicité des mœurs, une crainte des idées et des modes.

Des bisses du XII° siècles aux récents barrages hydroéléctriques, de la culture de la vigne à l'expansion des industries chimiques, les valaisans se sont appropriés les technologies du moment au risque d'atteinte à l'esthétique du paysage et de la pureté des eaux.

Guy Mettan s'imprègne de *l'âme d'un peuple* indépendant « qui migre mais n'immigre pas », qui, selon le romancier Maurice Chappaz « est longtemps resté pauvre et n'a pas toujours sauvegardé ce qu'il y avait de mieux et de plus beau. ». Un peuple qui a résisté aux séductions olympiques, qui s'est développé en préservant l'héritage de forêts et d'eaux vives, de montagnes habitées de commensaux épris de liberté mais aujourd'hui menacés par une surexploitation de la nature.

Guy Mettan, historien d'un canton en mutation est aussi le chroniqueur subtil et bienveillant qui ,dix-huit mois durant, a veillé auprès des gardes-faune chargés d'observer, de compter, réguler les bêtes que l'n appelle sauvages.

Durant quatre saisons , il a bravé les intempéries, accompagnant les guetteurs d'ombre dans leur , mission de sauvegarde d'espèces protégées malgré les dégâts commis pour se nourrir et survivre.

Il a partagé le quotidien d'hommes et parfois de femmes dévoués, experts de la vie animale, attentifs aux déplacements des prédateurs, soucieux des plus vulnérables, anticipant les ruses , arbitrant les élégances des chamois dans les pierriers, des gypaètes dans le ciel d'été. Ill a assisté

aux parades, aux combats, aux destinées tragiques d'une société organisée dans le secret des forêts et des lacs.

Spectateur subjugué, il a capté les scènes d'un quotidien étonnant, sans cesse renouvelé par des improvisations fugaces et d'incroyables démonstration d'agilité : un privilège partagé avec ses amis Gérard Berthoud et Fabian Leu dont les clichés pris sur le vif transmettent la puissance et la gloire d'un monde à la fois superbe et cruel, sensuel et sauvage.

Au fil des jours et des pages, se remplit l'emploi du temps sur les traces du gibier, la traque d'un loup et de sa meute, le tri des blessés, des malformés. C'est parfois, la surprise d'apercevoir un lynx solitaire et furtif, une vipère enroulée au soleil, un gypaète dévorant une carcasse. C'est l'émotion de déchiffrer les empreintes, des chevreuils , des bouquetins avant de fouler , sur les hauteurs de Finhaut, celles des *prototrisauropu*s, « ancêtres » oubliés des dinausores.

Chaque époque de l'année a sa singularité où les lièvres se fondent sur la neige, les renards se camouflent, les étagnes grimpent aux arbres quand les rapaces déploient leurs ailes pour attaquer leurs proies.

D'une plume aiguisée comme la lame d'un couteau suisse , Guy Mettan décrit le Valais avec émotion. Il plonge avec délicatesse au plus près de faunes aux aguêts , victimes innocentes d'un ordre écologique dévastateur , objets de convoitise de braconniers sans scrupules. L'Homme est un loup quand il s'agit de récupérer des bois de cerf. Il est un sauvage quand il détruit l'équilibre social des troupeaux et des meutes Heureusement, l'Homme est inspiré quand il s'attache à sauver les créatures surprenantes d'un environnement merveilleux.

Il se dégage de ce reportage pédagogique et sincère, une éthique de comportement visant à « vouer à la nature et à sa faune, le respect qui leur est dû ». Et ces hymnes aux mystères de la création nous enseignent de ne pas gâcher l'avenir…

Michel MORICEAU



REINVENTONS LA MONTAGNE – Alpes 2030 : un autre imaginaire est possible- FIONA MILLE Préface de HEIDI SEVESTRE- EDITIONS DU FAUBOURG- 2024

La terre se réchauffe et les factures d'énergie s'accumulent. La neige fond, pas grave, les canons en pulvérisent tout l'hiver, la montagne s'effrite, rien n'empêche de continuer à la pitonner, les ressources en eau s'épuisent et des bassines de stockage sont creusées sur des zones…humides.

Des immeubles ont envahi les alpages, des pylônes jalonnent les terrains en pente, des parkings s'étendent au pied des pistes. Il ne reste plus guère de vieilles fermes, tant les chalets de luxe ont poussé sur les terres agricoles.

Ainsi, les paysages ont été remodelés, les éco-systèmes perturbés, les modes de vie bouleversés : ce sont les conséquences de la modernité, une modernité débridée, à la fois source de richesses et puits sans fond où sont englouties des sommes considérables dans un souci constant de rentabilité, de satisfaction des touristes et de fantaisies politiques. Ces dernières varient selon l'air du temps, sans toutefois s'attacher aux aléas climatiques ! Or, ceux-ci dérèglent aujourd'hui l'écologie des territoires et l'économie des stations de basse et moyenne altitude. Elles sont menacées et, dans ces conditions, la poursuite d'activités liées au ski les incite à compenser le manque de neige par un suréquipement disproportionné au risque d'un endettement durable. D'où l'élaboration de projets visant à diversifier leur offre touristique en s'appuyant sur le patrimoine et la redécouverte de la nature.

L'annonce des Jeux Olympiques dans les Alpes Françaises en 2030, amène les vallées et les lieux sélectionnés à repenser leur fonctionnement. Il y a urgence à équiper, rénover, reculer les limites du possible. Et véhiculer tout en décarbonnant, et construire sans polluer, et financer les yeux fermés : apporter du rêve ou s'empaler sur les piquets de la réalité.

Présidente de Mountain Wilderness, convaincue de la fragilité d'une montagne dénaturée par les excès de son exploitation, Fiona Mille s'alarme de l'impact des Jeux d'Hiver sur le budget de l'Etat, sur l'environnement , sur l'équilibre économique et social des collectivités locales concernées.

Respectueuse de l'implication des athlètes, consciente de la symbolique de cet élément majeur des relations internationales, elle s'interroge néanmoins sur la faisabilité et les retombées de cette décision. Dans un essai prospectif, elle visualise les prochains sites olympiques, en déduit leur état en 2030 et dresse ainsi les projections de leurs grandeurs ou de leurs servitudes. Elle démontre que les concepts de développement atteignent leurs limites et butent sur d'incontestables contraintes de financement. Elle propose de nouveaux rapports entre l'homme et la nature, entre les montagnards de souche, les touristes et les sportifs. « *Réinventons la montagne,* » propose t –elle en imaginant d'autres modèles de vie, d'autres types de loisirs, une autre éthiques de comportements individuels et collectifs.

S'émerveiller de la beauté simple des grands espaces, redécouvrir l'héritage des anciens, abandonner certaines zones de confort… les intentions sont motivantes mais leurs applications plus incertaines : ce serait croire en un cycle économique vertueux et en une société capable

d'accepter la fin d'une période d'abondance et d'excès. Il est néanmoins utile de rêver à des contributions visant à protéger ce qui peut l'être, à trouver des solutions concrètes, à retarder le moment où « *l'humanité disparaîtra* ». ..

Digne émule de François Labande qui dès le début de ce siècle voulait « *Sauver la Montagne* », , Fiona Mille expose des faits, rappelle la vulnérabilité de la montagne, alerte sur les tensions autour de l'eau, sur la dépendance des territoires aux « dérives aménagistes ». Le sport est un élément fédérateur mais il est aussi un prétexte à transformer de beaux endroits en parcs d'attraction.

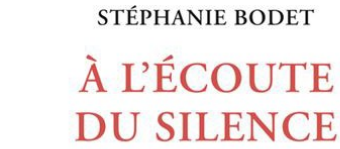
La terre menace de s'enflammer, les intérêts privés ne cèdent rien, les citoyens se crispent et la société se clive autour de l'écologie. Il y a l'utopie d'un avenir apaisé, il y a le désir de ne plus rien détruire, il y la volonté de mettre les avancées de la technologie au service du bien commun.

Reinventons la montagne **! Nous sommes tous concernés. Asseyons de vivre ensemble, de nous réapproprier l'esprit de la nature après avoir tant cédé aux tentations des paradis artificiels.**

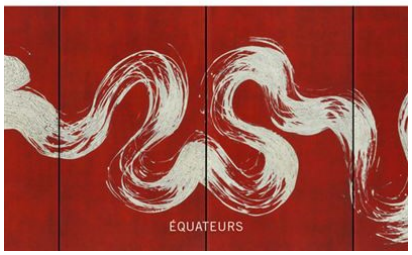
Espérons un temps raisonnable où penser le futur de la montagne. Fiona Mille s'y engage et définit les contours d'une réconciliation entre ceux qui y vivent et ceux qui en vivent. L' enjeu est politique. L'urgence est vitale. Les remèdes relèvent de la morale et de la responsabilité de chacun.

Michel MORICEAU

A L'ECOUTE DU SILENCE- STEPHANIE BODET - EDITIONS DES EQUATEURS/HUMENSIS – 2025 (illustration de couverture : Fabienne Verdier)



Dans un monde agité, grouillant, tonitruant, tout s'accélère et les idées se brouillent dans le tourbillon de vies cabossées par le bruit.



L'illustration sonore du quotidien étouffe les murmures d'un environnement vivant, vibrant au rythme des saisons selon les humeurs du temps et les caprices d'une société ludique et consumériste.

Animée d'un désir de calme, cherchant refuge loin de la foule et de ses folies assourdissantes, Stéphanie Bodet s'est mise *à l'écoute du silence*, de ses frémissements, de ses pauses entre les clapotis de l'eau, le froissement de la neige, le pépiement d'un oiseau, le matin au réveil.

De sa retraite indispensable à flan de montagne, elle s'offre un concert réconfortant avec ce qui l'entoure. Elle lève les yeux et s'abandonne, frissonne face aux montagnes qui stimulent son imaginaire et lui inspirent un sentiment d'éternité. Elle *s'imprègne de la quiétude d'un lieu* perdu, elle partage ce privilège tout en s'aventurant au contact de ceux dont les excès ont assailli ses oreilles. Elle relit Sénèque car « tout peut n'être que tapage à l'extérieur pourvu qu'il n'y ait pas de tumulte en (elle) . »

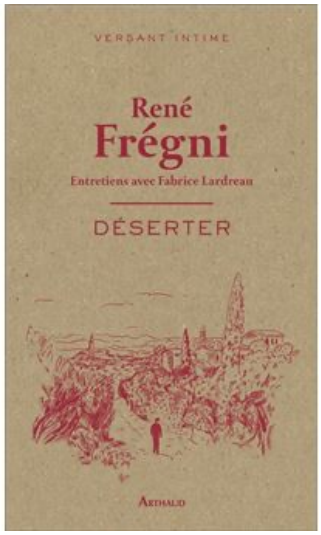
Avec le choix de la nuance et du juste mot, elle met en couleur un silence passant volontiers de l'ombre à la lumière. Elle en souligne la puissance évocatrice, l'esthétique du dépouillement, son éloquent message de sérénité.

Elle s'est imposée une chance en s'éloignant « *du théâtre des hommes »*, elle a serré le bonheur de ralentir, de ne plus courir vers le risque. Elle respire la solitude, apprivoise le paysage et s'émerveille. Se détachant de sa zone de confort pour la rusticité d'une cabane isolée, elle sublime le goût du sel, celui d'un destin personnel fait d'escalades intérieures et de regards vers le ciel, de dialogues avec la terre, de recherche d'un espace de pureté.

Le témoignage de Stéphanie Bodet est un remède contre l'oubli de ce qui est essentiel dans l'héritage qui nous est confié. Espérons puiser en nous la force de protéger le monde, de l'habiter avec sagesse et de s'y épanouir en apprenant à *se libérer de la parole*, à prendre soin du sauvage et de l'authentique, à méditer sur nos raisons d'être.

Ecouter le Silence, « dans un carême de paroles » est le moment d'une histoire où se croisent l'utopie et de la réalité, la patience et l'intranquillité, la sincérité, l'humilité. Les mouvements d'une petite musique de vie, douce et fluide s'égrènent sur un ton juste, épuré et harmonieux. Stéphanie Bodet nous élève avec élégance sur la voie du respect de ce qui est simple et simplement beau.

Michel MORICEAU



DESERTER- RENE FREGNI- Entretiens avec Fabrice Lardreau -Collection Versant Intime- EDITIONS ARTHAUD – 2024

Fabrice Lardreau est le guide idéal de ses amis qu'il accompagne à tour de rôle dans l'ascension de leur versant intime. Cette année, il ouvre avec le romancier provençal René Frégni une voie qui ,depuis Marseille,mène au *pays bleu*, celui de Giono où « côté collines » le gamin d'un quartier nord a enfin goûté à « *la rondeur des jours* » au terme d'une grande évasion…

Enfant complexé et rebelle, soldat provocateur, déserteur aventureux, René Frégni écrit sa légende sous le signe de l'amour d'une mère protectrice et de la révolte contre l'injustice. Il étouffait sous le soleil écrasant la ville, il a dépéri dans les prisons militaires. Il a rêvé d'ailleurs pour fuir la misère et embrasser le monde.

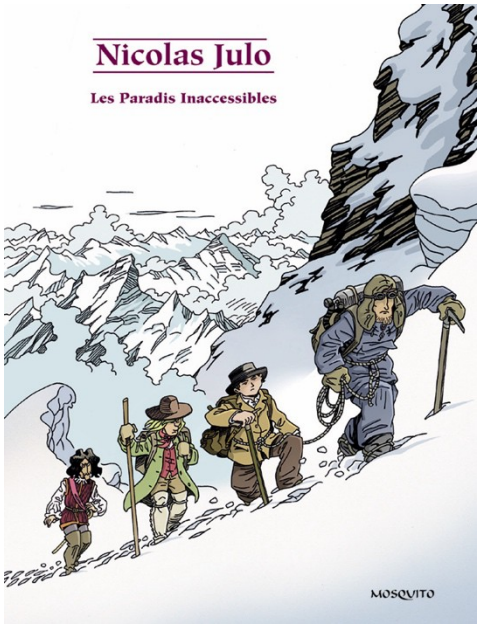
De l'école buissonnière à l'université des *Chemins noirs,* il a connu la rue et les routes, il s'est réfugié en Corse, a respiré les parfums du maquis. Il s'est enfui, a traversé l'Europe, enchaînant les saisons, subissant le grand froid et la neige, échappant au pire et ne comptant que sur ses muscles et sa confiance en lui. Voyageur sans bagage, déserteur infatigable et solitaire, il a fait le plein d'images et de sensations. Après l'enfermement, la marche a été l'autre expérience dont il a nourri des romans pétris d'une sensibilité exacerbée : il y *soulève à chaque mot les émotions* qui ont fait des fracas de sa vie une œuvre dédiée à la liberté. Il en connait le prix, il en perçoit d'autant mieux celui des « vraies richesses ». La marche et la lecture, l'effort stimulent sa pensée. Au contact de la nature, il a pris conscience de *ce qu'il est possible de faire par soi-même*, suivant ainsi Jean Genet dans le *choix de n'être rien pour être tout*. Pour être ce que l'on est, donner aux autres, les comprendre , les accepter, les aider comme l'a fait René dans ses fonctions d'auxiliaire en psychiatrie ou d'animateur d'ateliers d'écriture en milieu carcéral. La générosité avant tout.

Malgré les années de rébellion, de réclusion, de relégation, le parcours de René Frégni a été borné de repères réconfortants : l'amour inconditionnel de sa mère et la découverte, grâce à son père de la Haute – Provence, cette région heureuse, douce et parfumée, aux couleurs modulant leurs lumières selon les jours et les saisons. Pas de neiges mais des collines éternelles invitant à lire, à écrire, à transmettre.

A Manosque, dans l'amitié d'un paysage reposant, dans la familiarité des grands textes, Frégni s' est éloigné d'un monde de violence et de sang sans oublier d'où il vient, sans abandonner ses frères de pénitence. Il retrouve les auteurs de son itinérance littéraire : Mc Cullers ramassé dans un train, Harrisson dans une chambre, Camus au bord d'une route. Les lectures de René Frégni le touche au cœur. L'Etranger au parler brutal remue ses propres souvenirs de la ville et de la mer. Les héros proscrits de Dumas ou Dostoïevski lui impose un devoir de fidélité. Il s'attache aux vies simples de Mc Cullers, il s'émeut du lyrisme de Giono, de son art de la narration « qui le ramène à ses jeunes années ».

Déserter, les entretiens de René Frégni avec Fabrice Lardreau invitent à lire ou relire à travers ses romans, les étapes d'une vie intense et cabossée sublimée par un style précis et coloré, par de petites touches impressionnistes qui renforce la sincérité du témoignage et l'humanité des sentiments.

Michel MORICEAU



LES PARADIS INACCESSIBLES – NICOLAS JULO - EDITIONS MOQUITO – 2023

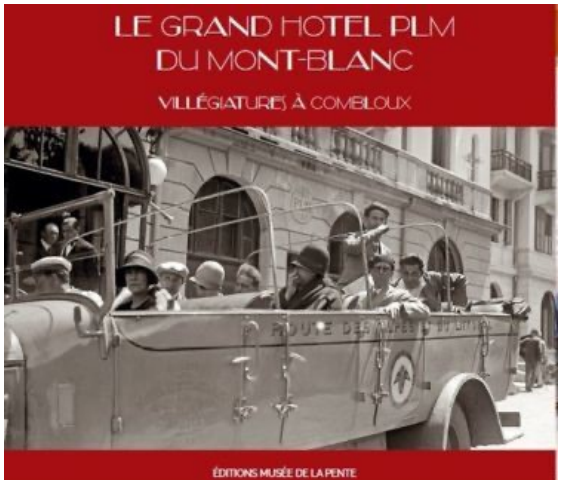
Dessinateur et alpiniste, Nicolas Julo ouvre une voie jusqu'ici inaccessible, celle de la fantaisie. Sous les traits d'un grimpeur facétieux, il rouspète de s'être levé tôt pour crapahuter en montagne et s'interroge sur le sens de cet élan qui le *tire de son lit pour affronter la nuit, le froid, le vide, l'inconnu…*

Un pas dans la nuit, un autre pas et soudain, le soleil, une illumination, une crevasse qui l'avale et l'envoie sur les sentiers de l'Histoire. Il a trouvé la clé qui lui fait remonter le temps et le voilà au sommet des plus hautes montagnes du monde, toujours souriant et perspicace. Il est le compagnon idéal de cordées d'anthologie. Il guide De Ville au Mont- Aiguille, accompagne Balmat au Mont – Blanc, retrouve Hillary et Tensing Norgay à l'Everest, voit Whymper avant son tragique retour du Cervin. Il est le visiteur amusé qui saute d'un siècle à l'autre, écoute et conseille, participe à l'effort sans se mettre en avant ni planter le drapeau de son club : un phénomène plutôt rare à ces altitudes jamais atteintes avant l'exploit de ses amis de rencontre. Avec eux, ce sont des moments insolites de solidarité et d'amitié. Il découvre leur vision du monde et s'imprègne de l'esprit des lieux. Sans s'attarder pour ne rien dévoiler de lui-même. Une trace partagée, un bivouac et puis s'en va. Un tour de clé, et changement de continent au hasard des itinéraires qui se croisent dans les profondeurs de la terre. Il échoue dans un bar, ou lutte dans le blizzard, grille au soleil du Vercors avec toujours le même anorak et la panoplie du grimpeur de grande classe : sac en toile fatigué, piolet rustique, bonnet de laine d'où s'égarent une mèche de cheveux gras… L'attirail de choix pour pénétrer dans la coulisse des exploits qui ont jalonné la grande histoire de l'alpinisme. En style alpin, léger et décontracté, il accompagne les expéditions héroïques. Il s'amuse de leur organisation militaire, des enjeux politiques sous- jacents, de l'absence de plaisir. Le rêve de conquête, la victoire à tout prix, pour être le premier à contempler le monde, pour savourer la gloire et toucher quelques sous. Rien n'a changé semble- t-il. La montagne reste un bon parti. La neige vaut de l'or et continue d'exciter les convoitises. Dans les ascensions que se disputent les héros et à travers eux les nations, l'accès au paradis suppose une étape dans l'enfer blanc de la haute altitude ou l'escalade d'une paroi lisse sur un rocher hostile.

Julo mélange les siècles et convoque les illustres pionniers sous une plume fine et colorée. Il nous en apprend sur les grandes premières autant que bien des récits d'aventure. Il nous propulse dans ces pays proches et lointains, il en brosse l'ambiance d'un trait loufoque et d'une bulle bien sentie. La spiritualité se situe dans la zone de l'humour et au camp de base de L'Everest, cela fait du bien. Il souligne aussi quelles étaient les mentalités de ces temps oubliés où la société n'avait rien d'égalitaire.

Quand il s'assied enfin sur le toit du monde, le pauvre grimpeur solitaire se retrouve dans son siècle, loin de son refuge et de sa maison. Il profite du moment unique que lui offre l'illustrateur. Il est ce voyageur romantique qui contemple une mer de pics et d'arêtes enneigées. Un fabuleux spectacle pour lui seul. En hommage aux anciens et …aux visionnaires ;

Michel MORICEAU



LE GRAND HOTEL PLM DU MONT-BLANC, Villégiatures à Combloux – ouvrage coordonné par Jean Pierre et Laurence Roux - EDITIONS MUSEE DE LA PENTE – 2024

Depuis la création du monde, la montagne était maléfique, inaccessible, inexplorée. Il a fallu attendre les Lumières pour l'éclairer, l'explorer, exalter une nature riche et sublime. Belle et séduisante, elle est devenue un lieu d'émerveillement, un espace de découverte, un endroit idéal où s'aérer, loin des villes et de leurs miasmes, où s'adonner aux plaisirs et aux jeux, entre gens d'un monde privilégié, épris de liberté et de soirées dansantes. L'arrivée du train en gare du Fayet dès 1891 a ouvert aux citadins de nouveaux horizons

A leur intention, le Grand Hôtel PLM s'est installé sur le balcon du Mont- Blanc. Dressé fièrement à l'entrée du village, il alliait habilement les apports de l'architecture vernaculaire et l'attrait du grand luxe. Il proposait une étape inoubliable à toute une clientèle chic et fortunée, qui s'offrait un « *tour* » sur « *la Route des Alpes »*. Au début du siècle, les séjours en montagne relevaient d'une aventure parfaitement maîtrisée ne laissant rien au hasard : qualité, respect, hiérarchie des normes sociales et rentabilité. Un tel projet provoquait néanmoins un choc de civilisation entre la culture citadine des vacanciers et le courage des paysans du village, habitués aux travaux humbles et pénibles, au froid, à la pauvreté. Peu d'interaction entre ces populations que tout oppose, les uns trouvant ici un coin de paradis, les autres restant confinés dans l'enfer d'hivers interminables.

Cette épopée glorieuse de l'entre-deux guerres a dompté le paysage, et bouleversé l'histoire économique et sociale de Combloux. Innover pour attirer du beau monde, s'adapter à leurs goûts et inventer de nouveaux loisirs. Créer le désir et conserver le souvenir de moments festifs et romantiques. Il pourrait être noté que la vie mondaine au Grand Hôtel, les bals, la bonne chère, les amours est très proche de celle décrite dans les hôtels de cure et les sanatoriums du Plateau d'Assy, sur l'autre versant de la vallée.

Avec leurs amis du « Musée de la Pente », Jean – Pierre et Laurence Roux font renaître cet établissement mythique où se retrouve dans l'insouciance de sa bonne fortune, une société déconnectée des réalités qui minent un autre monde que le sien. C'est ainsi que des pressions sont exercées pour refuser la venue de personnes atteintes de tuberculose et d'héberger plus tard une colonie d'enfants malheureux. Le Grand Hôtel restera une « maison de premier ordre », stimulant les commerces de la vallée, utilisant les ressources de l'artisanat local, s'attachant le concours des jeunes du pays quittant la ferme familiale pour exercer leur talent de moniteur sur les pentes enneigées où les hivernants tentent de s'initier au ski.

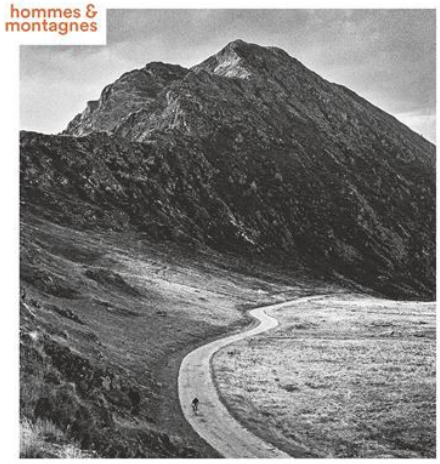
Le PLM est à l'origine d'une véritable station de villégiatures avec d'autres hôtels, des chalets de grand style, un office du tourisme, un élevage d'animaux à fourrures. L'âge d'or est remarquablement servi par les affichistes talentueux de la Compagnie, Broders, Ordner, Commarmond.

Malheureusement, vint un temps déraisonnable où les bruits de botte se firent entendre. La guerre et les réquisitions. La fermeture. La vente.

Une consolation néanmoins, la transformation de l'hôtel en résidence. Sur le bord de la route, l'édifice rénové continue d'offrir sa superbe façade aux hôtes de passage. Il a traversé le siècle, s'est intégré au paysage et a ouvert une page émouvante de l'histoire des loisirs d'exception

Les *Amis de la Pente*, appuyant leur propos des clichés remarquables d'Albert Salmona, un commerçant comblorant passionné de photographie, retracent un siècle de vie dans une unité de lieu. Ce Grand Hôtel avait une âme qui transparait à chaque page de cette évocation sincère et émouvante.

Michel MORICEAU



5 SECONDESS ET T'ES MORT ! MICHEL ZALIO- EDITIONS GLENAT – 2025

Courir le monde et tutoyer le ciel. Sur les plus hauts sommets, sur les falaises de glace, sur le pic d'une île aujourd'hui interdite, Michel Zalio a aimé guider par passion, pour comprendre le monde et partager ses émotions. Il a arpenté le désert, traversé les terres froides, cheminé en extrême Orient, aux confins de l'Occident. Il l s'est ouvert aux autres, il a témoigné, ne s'est jamais lassé.

Il avait des projets plein son sac et tout a bousculé le long d'une route. Accident, soleil couchant. Cinquante ans d'aventures fracturés en 5 secondes. La mort de près comme au bord d'une crevasse, l'interrogation sur le mystère du destin et un autre défi, celui de la réparation, de la rééducation, de la reconstruction.

Il n'est pas parti sans dire adieu, sans un dernier sourire. Il a survécu mais les grands espaces se sont réduits aux murs de l'hôpital où trois marches à monter dans l'effort et la souffrance représentent tout un Himalaya. Pour atteindre l'inaccessible, toute une cordée se mobilise à ses côtés et console, encourage, surveille, soutient. La voie est difficile, la sortie envisagée par le haut, avec patience, car le survivant déplore les limites de ses capacités physiques quand les soignants lui parlent de progrès. Il s'accroche. Un pas, encore un pas, mais c'est toujours le même pas. Les journées sont longues, illuminées par sa femme et ses filles, plombées des bonnes intentions de ses amis. Le quotidien s'organise à subir, toujours subir. L'idée de la mort le taraude. Il reprend espoir, imagine le bonheur au loin derrière la vitre. Il rêve de liberté, iberté d'un esprit apaisé, d'un corps re- approprié.

5 secondes et des jours de réanimation, des mois d'introspection, de résignation sans se révolter contre l'auteur du choc, sans l'enfoncer dans la culpabilité. Grandeur d'âme. Souvenirs de haute montagne quand la providence était là pour éviter le pire. Le guide est devenu la victime innocente d'un destin aveugle. Un aléa routier. Responsabilité sans faute, remord et culpabilité de l'auteur du drame. Absolution. Consolation. Dans la bousculade des ressentis, il y a l'espoir d'une vie recommencée, le projet d'inventer son futur à l'aune des belles courses d'autrefois, de retrouver la *nature belle et sauvage,* d'exister par soi-même , en direct, sans la médiation des livres et des films.

Michel Zalio retrace son parcours, le borne des événements qui ont marqué l'Histoire d'une époque où les hommes n'en finissent plus de malmener la paix, où les populations explosent et réchauffent la planète, où les comportements pollués par la technologie triomphante déconnectent d'un environnement menacé dans son intégrité.

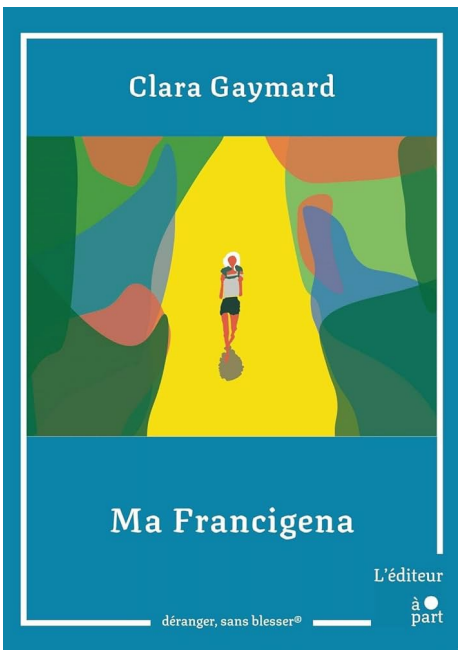
Zalio refuse le stress et sans blâmer les excès d'une société ludique dont il a été un acteur consentant, il dresse un éloge flatteur du nomadisme, modèle de sérénité et d'altérité, de tolérance, de solidarité.

5 secondes, il n'est pas mort. L'alpiniste ne grimpera plus. Enfin débarrassé de son déambulateur, le compagnon des sombres expéditions autour de sa chambre. Sa soif de découverte est intacte. Il n'a de cesse de partir, loin, de voyager, de fuir et « *se laver de souillures intérieures* », de retisser des liens.

Il renonce à la montagne et se tourne vers la mer, ouverte en permanence sur un horizon propice à la méditation.

Qu'il boite ou qu'il marche, Michel Zalio demeure un homme du monde, de tous les mondes merveilleux dont il exalte la beauté simple et sauvage. Il a l'élégance d'en transmettre les images et son expérience de la souffrance sublime l'humanité de ses propos sur le sens d'une vie animée d'un besoin d'ailleurs.

Michel MORICEAU



MA FRANCIGENA – CLARA GAYMARD – préface de Guy Martin- L'EDITEUR A PART – 2024 –

La Via Francigena est celle d'une idéale randonnée, d'une parenthèse ensorcelante par *' les chemins blancs, les sentiers creux, les terres nourricières'* de l'Itaiie. Sous les chênes centenaires, à l'approche des vignes et des champs d'oliviers, c'est un spectacle à chaque étape renouvelé où s'émerveiller des œuvres de la nature, s'enivrer de calme, vivre un rêve éveillé …

Clara Gaymard n'a pas compté ses pas. Elle s'est offert le plaisir « *d'avancer vers l'imprévu, l'inconnu, le différent, dans le silence et la plénitude du peu »,* l'amitié de ce qui est

simple et naturellement beau, mais aussi terriblement fragile

La diversité des paysages, les contrastes, les couleurs de la terre et du ciel font du voyage une suite de tableaux harmonieux sublimant l'âme d'un monde immuable, original et grandiose.

Depuis le Grand Saint-Bernard, la marche vers Rome est ponctuée de surprises, de découvertes et de rencontres. La voyageuse ne s'encombre pas de bagages, ne s'embarrasse pas d'interrogations sur le sens de la vie, la futilité des situations, la rédemption dans l'effort et le sacrifice.

Elle s'enracine sur « sa Via Francigena », s'en approprie les merveilles, en accepte aussi la part de laideur.

Elle a vécu l'expérience du dénuement, de l'inattendu, de la solitude. Elle a connu des moments de joie, ressentit des émotions stimulées par l'authenticité des échanges et l'élégance de ses hôtes.

Elle conserve intact le souvenir des cousins joyeux de la Vallée d'Aoste, des paysans de San Miniato dont les vignes et les champs d'oliviers dessinent la campagne, des touristes se photographiant autour du tombeau de Saint- Pierre, sans forcément prier.

Le récit de Clara Gaymard est d'une légèreté réconfortante qui l'entraine « *loin du berceau* » pour goûter le sel de la vie, les saveurs du terroir. Elle s'adapte, sépare l'utile de l'accessoire, se glisse dans le débardeur d'une personne anonyme, heureuse de marcher avec elle-même, en écrivant, en admirant…

Elle ne cherche pas l'exploit : à chacun « Sa Francigena ». A chacun sa relation au chemin, son désir de liberté, son apprentissage de la modération. A chacun son pèlerinage au pays des églises sans pour autant s'imposer de pénitences. A chacun son choix de l'itinéraire qui mène à l'amour, une affaire intime à définir soi-même dans le recueillement et la contemplation.

Dans la douceur d'une fin d'été, le temps est suspendu. Les heures s'écoulent à « *savourer les délices des beaux jours* ». L'humeur vagabonde, efface les scories du quotidien, soigne la dépendance au portable. La randonneuse s'imprègne de l'histoire des lieux. La plupart sont intacts, *oubliés de la modernité*… D'autres sont menacés d'une invasion des pelleteuses. Dommage ! Ce sont les excès de l'aménagement des territoires au risque de céder à la tentation d'une « tessonnesque attitude » !

Clara Gaymard pèlerine à son rythme, à celui de ses phrases, vivres et fluides, balancées comme les bras d'une marcheuse. Le chemin, pour une fois, ne mène pas à Compostelle. Il sillonne le nord de l'Italie avec, à chaque étape, l'encouragement d'un poète ou d'un philosophe à donner de soi dans la joie, l'attention, la liberté de penser…

Ce carnet de voyage se dévore comme une gourmandise du chef Guy Martin, l'illustre préfacier qui veille sans détour sur cette « *communion avec la nature* ».

La mise en page innovante allie des clichés- souvenir, une typographie singulière et les habiles collages d'un journal tenu d'une écriture délicieusement lisible.

Ma Francigena invite à s'acheter des sandales pour tailler la route, apprécier, tous les soirs, le plaisir d'abandonner ses pieds à l'eau claire et chemin faisant, prendre soin de soi.

Evitant les poncifs et les leçons de spiritualité, Clara Gaymard rejoint les esthètes de la « littérature marchée », les De Baecque, Garde, Rufin, Tesson, toute une académie de piétons de Paris saisis par

la marche en montagne. Leurs dépenses d'énergie nous éclairent et servent la bonne cause d'une écologie mise en mots…

Michel MORICEAU



L'HOMME QUI REGARDAIT LA MONTAGNE – MASSIMO CALVI - EDITIONS BAYARD – 2024

Les mots s'écoulent comme l'eau de roche au fil d'un torrent. Les souvenirs d'un randonneur subjugué par ce qui est beau, se bousculent au terme d'un long voyage. Cet homme est immobile et sa mémoire vagabonde. Sa vie est suspendue, douze jours lui restent avant de partir. Alors, Il regarde la montagne, il revoit son passé, se rassure, se rappelle combien elle l'a aidé à s'épanouir dans le partage de son intimité et de son amitié. Il retrouve les émotions, les sensations, les images d'une jeunesse perdue. Il s'émerveille, contemple et médite. Il se parle à lui-même et recherche ainsi le temps perdu dans « l'enfer des occasions manquées », les temps heureux où chacun respire au rythme de

l'autre, le temps retrouvé, celui de la réconciliation du corps et de l'esprit, du dépassement de la maladie, avec une fringale de parcours nouveaux, le désir d'une élévation vers le ciel.

Assis face aux lieux de ses plaisirs avoués, le narrateur évoque les moments privilégiés passés là-haut, là où se frôlent la terre et l'eau, la neige et le vent, les arbres, le feu. Il repense aux moments de joie et de doutes, oublie la fatigue, ressent la « fragile perfection » d'un espace menacé d'invasions barbares. Plus rien n'est immuable et mieux vaut rêver l'avenir d'une nature au moment où des mains hostiles ne cessent de ruiner.

Imaginant peut-être la sauver, du moins dans sa tête, un amoureux discret et sensible, l'explore une dernière fois sur un chemin en prose. Il la fait revivre en de courtes notes limpides et cristallines qui en exaltent les richesses et ouvrent la voie de l'espérance.

En faisant de la montagne l'interlocuteur de passions subtiles et mélancoliques, Massimo Calvi renouvelle le genre du récit et de la poésie. Il apaise son héros, il l'accompagne sur le sentier qui monte vers son destin. Il lui donne un bâton, le soutient et le prépare à partir.

Il y a dans ce regard posé sur l'homme et la montagne, la sérénité d'une histoire aboutie, la douceur d'une petite musique de vie.

Michel MORICEAU



LE CREPUSCULE DES JEUX- GUILLAUME DESMURS – collection Guérin- EDITIONS PAULSEN – 2025

Chamonix, Grenoble, Albertville et les Alpes françaises… Les anneaux vont de nouveau se poser sur les sommets d'un cher et vieux pays qui rêve de grandeur et court après ses emprunts. Une œuvre, néanmoins, passera à la postérité : une tétralogie bouclée dans une mise en scène du Comité International olympique avec les moyens techniques et financiers de l'Etat et des collectivités locales. En un siècle, le décor a changé, il a chauffé sous les projecteurs et n'a plus la blancheur d'autrefois. Le cœur du public bat moins vite. Les artistes répètent et jouent leurs partitions : la neige fond et les skieurs continuent de glisser. Les producteurs s'activent, les promoteurs en profitent, les procureurs s'indignent des coûts faramineux du spectacle. Que la fête recommence, malgré tout, en

2036, entre Nice et les Savoie, deux régions « annexées », sans référendum cette fois- ci. Une institution internationale les entraine dans l'organisation d'une fête de prestige aux retombées aléatoires. Et tout un état derrière elles pleure sur sa dette et se porte garant.

Les Jeux Olympiques sont une affaire d'argent. Ils sont un élément pertinent des relations diplomatiques et inscrivent le sport dans l'Histoire. C'est en effet de sport qu'il s'agit, un sport instrumentalisé pour que les jeunesses du monde livrent bataille sur un champ d'honneur, où tous les quatre ans, un mythe dont les héros couronnés d'or sont sacrés pour la vie.

Journaliste et savoyard, Guillaume Desmurs a vibré en 1992, lors de l'élection d'Albertville pour organiser les Jeux tout près de chez lui. Il a grandi dans les stations nées du **plan-neige** dans années glorieuses d'aménagement des grands massifs. De 1964 à 1974, la montagne a été grêlée de grands ensembles, les vallées se sont dotées de voies rapides, les versants du soleil ont vu couler le béton et le macadam. Equipement, désenclavement, fuite en avant. Investissements, financements, endettement. Sous l'effet des jeux de Grenoble, l'industrie du ski s'est développée, pour satisfaire une clientèle impatiente. Les JO d'Albertville ont redynamisé une économie lors d'un tassement de des activités ludiques..

En observateur attentif, Guillaume Desmurs, l'enfant du pays, mène une enquête nuancée sur l'impact des Jeux Olympiques d'hiver passés et à venir. A la suite de la désignation des Alpes françaises, il dresse un constat inquiet de la situation. Il aime la montagne et les Jeux, mais, références à l'appui, rappelle que le comité international olympique fonctionne comme une multinationale obnubilée par des objectifs de rentabilité. Il doute de la fiabilité d'un dossier déposé dans l'urgence compte tenu de la complexité des normes imposées. Il s'interroge sur les conditions de la transition écologique alors que sont programmés les grands travaux de rénovation et d'extension des sites. Des engagements financiers considérables sont imposés à l'Etat organisateur alors qu'un refus de donner leur avis est opposé aux contribuables des zones concernées. L'éthique n'est pas une discipline olympique.

Les habitants du cru ne partagent pas tous le même enthousiasme. Certains guignent la manne et accaparent les lieux. D'autres sont pénalisés par l'envolée des prix et quittent leurs villages. La structure de l'habitat en est déséquilibrée et la forte proportion de lits froids rend difficile l'implantation de familles modestes sur ces territoires.

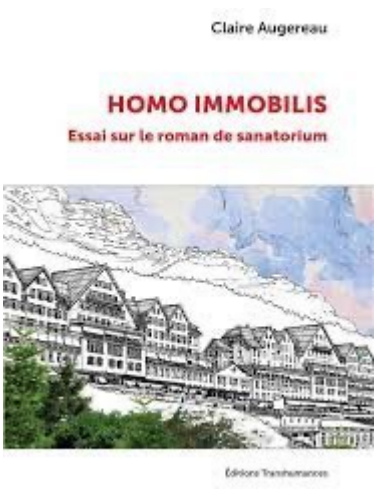
Desmurs nourrit sa réflexion de références aux précédentes olympiades. Il attire l'attention sur les dangers d'une telle aventure dans un contexte d'instabilité du monde, de réchauffement climatique et de montée évidente des limites de la neige.

Il ne dresse pas un réquisitoire mais pose un regard critique sur les processus décisionnels fondées sur les stratégies politiques des Etats-hôtes et la rationalité économique du CIO. Il souligne les modifications du paysage, l'obsolescence programmée d'équipements, les conséquences économiques sociales et environnementales pour les générations futures.

Le modèle sur lequel fonctionnaient jusqu'ici les grands événements s'épuise. La montagne se révèle aujourd'hui vulnérable dans un monde fragilisé par les menaces de conflits et les crises financières. Les Jeux ont connu la gloire en pleine lumière. Le temps passe et les passions s'émoussent. Les feux peuvent s'éteindre. A l'approche du crépuscule, une lueur, une petite flamme d'utopie, pourrait encore faire briller les anneaux, plus simplement, « durablement » sous le signe de la rigueur, de la sobriété et de la sagesse.

En décrivant les liaisons dangereuses que tisse le CIO avec les Etats organisateurs, *Le Crépuscule des Jeux* nous éveille sur l'urgence d'inventer le futur, d'adapter nos comportements, de réparer la montagne sans reproduire à l'infini les excès du siècle dernier.

Michel MORICEAU



HOMO IMMOBILIS – Essai sur le roman de sanatorium – CLAIRE AUGEREAU – editions transhumances – 2020

Les paquebots qui autrefois émergeaient de la mer de nuages sont aujourd'hui réformés. Les sanatoriums ne sont plus que de sombres îles , là-haut, en friche et complètement tagués, démolis ou rénovés en appartements de rapport.

La tuberculose est guérie. La reconversion des établissements a montré ses limites. Les lits ont été négociés, les meubles bradés, les bibliothèques démantelées, les livres soldés ou jetés dans un benne. Car il y en avait des volumes reliés plein cuir dans ces

grandes maisons où la vie s'écoulait au rythme lent des cures de silence, laissant aux personnes contaminées, le loisir de lire et d'écrire.

Des hommes et des femmes éloignés des poussières et de l'obscurité des villes, ont réappris à vivre autrement dans la promiscuité imposée d'un huis-clos où plane le spectre de la mort.

Le sanatorium, spécialisé dans la prise en charge sur le long terme des malades bacillaires recrée un monde singulier, un monde à part, où se trament des intrigues, où se nouent des amours impossibles, où se trouve stimulé l'imaginaire. C'est ce qui a ému Claire Augereau quand elle a dépoussiéré *les romans de sanatorium* dédiés, dans la première partie du XX° siècles à l'Homme immobile, inactif, « *voué au sacerdoce de la chaise longue* » .

L'agrégée de lettres a rebondi sur tous les ressorts romanesques d'un genre particulier touchant pour trois francs la corde sensible de lecteurs avides de bons sentiments et retenant par ailleurs l'attention des jurés du prix Fémina et de l'Académie française.

Des auteurs français reconnus (Crevel, Léon Daudet, Kessel, Gadenne ..) ont précédé de quelques années Thomans Mann sur les routes sinueuses d'une montagne dont ils décrivent la beauté inquiétante et menaçante.

La phtysie, que ne soignait aucun tour de magie, la tuberculose qui était le fléau social d'un siècle mal parti ont été le point d'ancrage d'un nouveau romantisme où se mêlaient la violence des affects, la perfidie des plus forts, la culpabilité, la rédemption dans l'accoutumance à la souffrance. Mais face à la maladie, les malades captifs dans leur forteresse, les jeunes actifs comme les souffreteux ont relevé le défi d'accepter l'humilité, de s'animer d'un feu, de s'élever par ce qu'ils étaient et ce qu'ils faisaient.

Les écrivains ont pénétré l'intimité de ces personnes au futur hypothéqué, s'échappant dans le rêve et la contemplation, passant de la gravité à la légèreté, de l'exclusion du monde d'avant à la recomposition d'une vie sociale riche de passions tristes ou brûlantes.

La guérison relevait de l'utopie. Les traitements étaient naturels, le repos plein sud, mais le soleil n'est pas tout… Les soins répondaient au rituel exigent d'un *« état féodal »* auquel l'étudiant Roland Barthes n'osait déroger. Le médecin directeur masquait l'empirisme des prescriptions sous une morgue condescendante. Et malgré tout, la vie se déroulait, faite d'intrigues et d'espoir, de contemplation face à la beauté simple du monde, d'exacerbation des sensations.

Les romans de sanatorium ont pour cadre les prouesses d'architectes novateurs qui ont dessiné, sur des *territoires incultes*, des bâtiments grandioses apportant hygiène et confort à des personnes issues de mieux défavorisés. Les bourgeois, quant à eux, étaient admis dans de Grands Hôtels de cure. Cette vie en parenthèse a stimulé l'imagination de pensionnaires et celle des visiteurs soucieux de mettre en mots l'attention, la compassion ressentie à l'égard de toutes ces personnes contaminées partageant la même espérance de guérir et de revivre.

Claire Augereau remet en lumière ces « *paquebots dans les arbres* » où plane encore l'âme des hôtes de passage .Leur souvenir perdure dans les livres dont elle fait l'exégèse. L'évocation du contexte historique d'une époque troublée par les guerres, renforce l'intensité dramatique de situations éminemment humaines. Elles nourrissent la réflexion sur les douloureux rapports des jeunes gens et de la mort, sur les peurs d'une société égoïste face aux maux qui frappent celles et ceux qui sont différents, transmetteurs ou contagieux. Elles restent d'actualité.

Michel MORICEAU

L'ILE DU LA-HAUT – ADRIEN BORNE - EDITIONS JC LATTES – 2024

Les sanatoriums ont inspiré des pages parmi les plus bouleversantes de la littérature. Ils sont en effet des lieux à l'écart du monde, propices à la méditation mais aussi à la sublimation des sensations. Ce sont des havres de repos où le temps est suspendu, où les passions s'exacerbent, tristes ou indispensables lors de parenthèses de longue patience ouverte sur l'inconnu.

Les sanatoriums s'imposent dans le paysage. En montagne, et mieux encore sur le Plateau d'Assy, ils dominent les sapinières, s'exposent au soleil, émergent d'une mer de nuages comme autant d'îles, là-haut, là où se réfugient des malades atteints de tuberculose.

Un jour de brouillard, un garçon au souffle coupé, est admis dans l'établissement le plus chic de la station. Marcel vient à peine de connaître ses premiers émois mais contrairement à Proust, Il est issu d'un milieu modeste, ne sait pas qui est son père. Il est soudain projeté dans un monde d'adultes

d'une autre condition sociale que la sienne. Il va user son temps à rechercher les raisons de son orientation vers cet hôtel de cure où le prix de sa pension est hors de portée des moyens d'une mère aimante et généreuse. Il ne pense qu'à son père dans cet étrange huis- clos où les journées s'organisent dans la *langueur et l'ennui,* dans l'incertitude, l'inquiétude mais aussi dans l'intense émotion d'une vie continuant d'avancer à petits pas sur un fil que ronge le destin.

Le romancier décrit les journées qui s'étendent, journées à ne rien faire, à se taire, à respirer le grand air. Il accompagne son personnage en sursis dans une petite société dont il découvre les codes au hasard des rencontres, des rendez- vous pour un suivi médical ordonné selon un rituel à la fois rigide et maternant où la pédagogie du soin ne traite en rien la culpabilité du patient : il est là pour sauver sa peau et non pas prendre du plaisir.

D'autres auteurs ont eux-aussi partagé le quotidien de ces établissements de haute altitude, détaillant les relations sociales, les mondanités, les soirées culturelles, les joutes oratoires : Thomas Mann en visite sur la Montagne Magique - Paul Gadenne en cure sur ce même Plateau d'Assy - Alain Decaux rappelant dans ses Mémoires avoir pris lui- aussi le car pour les Contamines pensant qu'il s'agissait de celui des contaminés – sans oublier les allusions d' Alphonse Boudard à « Notre Dame de tous les BK… » .

L'originalité du récit d'Adrien Borne est de suivre l'intégration d'un adolescent parmi les adultes, de l'entrainer dans la quête obsessionnelle d'un père dont il ne sait rien, un père imaginé, qui pourrait être le médecin autocrate, le voisin de chambre fantasque et intrusif, un père dont il se demande pourquoi il l'a abandonné, un père dont l'histoire a été refusé à son fils. Il y a de quoi s'effondrer, se révolter, s'interdire tout bonheur et *pourrir au sana*. Mais la maladie comme les tourments le poursuivant depuis l'enfance relâchent parfois leur emprise. C'est alors l'apprentissage de l'amour auprès d'une artiste qui peint le mystère de la Foi, la fidélité et l'espérance. L'espoir d'un miracle est cependant voué à la déception. La mort rode. Au-delà de la promesse d'éternité, seule compte l'empreinte du passage de ceux qui ont compté, de ceux qui ne sont rien mais dont *la mémoire ne se négocie pas*.

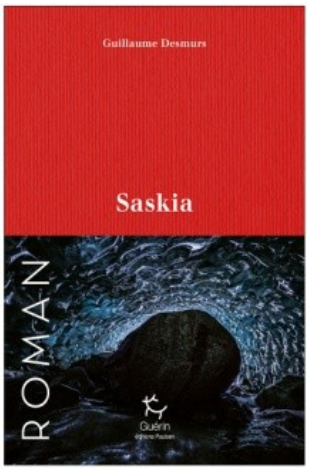
Sautant d'une époque à l'autre, dressant le constat du déclin des sanatoriums, de leur finitude, Adrien Borne évoque la catastrophe et les drames humains qui ont marqué l'histoire d'Assy. Dans un style vif ou plus lent selon les circonstances, il emmène ses personnages là-haut, sur la montagne, où le tragique des situations relève de la précarité de la vie, de la dissimulation de la vérité, de l'injustice de l'oubli.

Etre contagieux, c'est partir *sur une île*, « se mettre de côté », progresser en marge des gens bien portants. C'est vivre jusqu'à son terme une expérience de rupture, d'interrogations, mais aussi d'élévation de la pensée, de recomposition d'une vie en communauté. C'est lutter contre le mal pour survivre, apprécier les marques d'humanité, mériter le sacrifice d'une mère, laisser une trace dans le cœur d'un vivant. C'est prendre soin des amis disparus, conserver la mémoire de leurs masques, combien même ils ont disparu. C'est ne pas détourner son regard devant un corps qui souffre. C'est respecter sa dignité. C'est s'imprégner de l'esprit des lieux où plane à tout jamais l'âme de tant de malades inconnus.

L'île mystérieuse d'Adrien Borne détient suffisamment de trésors pour n'être pas engloutie.

.

Michel MORICEAU



SASKIA- GUILLAUME DESMURS - COLLECTION GUERIN – EDITIONS PAULSEN- 2024

« *Equiper par amour une voie qui lui ressemble !* ».

L'aspirant guide sème sur la paroi des pétales de roses et pourtant, les fiançailles vont durer de longues années, les épines durant davantage que les fleurs. Le soupirant bravache imagine s'élever vers la lumière. Il rêve d'idéal en altitude comme dans un lit mais il dévisse sur la pente glissante d'un microcosme sans pitié où la jalousie tourne au combat de coqs, où le chantage est l'arme cache la vérité sur la page capitale d'une histoire fondamentale à la connaissance du monde : la victoire sur l'Everest. Etre le premier ou n'être rien. Conquérir et surfer sur la gloire ou ou rester le grognard ordinaire patinant dans la soupe. Créer un mythe ou se

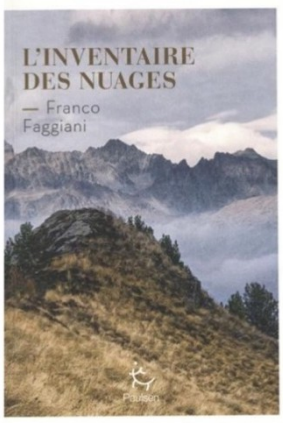
l'approprier. Le dilemme est tragiquement humain. Certains meurent, d'autres reviennent. Leurs enfants flirtent et se disputent leurs parts d'authenticité pour ces aventures qui les dépassent. Entre le grimpeur intransigeant et la jeune femme dévote à son héro de père, la comédie devient grinçante. La fièvre adultérine qui devait relever d'une esthétique de drague, savoureuse et décomplexée, surchauffe dans l'incompréhension, la rancune et la violence. Se joue alors un vaudeville pour une vieille course aux allures de rente viagère. Mais en montagne, il n'y a pas d'amant dans le placard et en Himalaya, c'est un calepin maudit qui se retrouve un jour dans la poche du jeune varappeur amoureux : quelques lignes suffisent à détruire la légende, à compromettre l'honneur de la bienaimée et l'assurance de son train de vie. Non ! Son père n'était pas le pionnier mais le second. Le savait –il ou non…. Au lecteur d'ouvrir le carnet d'une ascension où l'exploit s'accommode du mensonge, où la dissimulation est la preuve de l'intérêt qu'une fille porte à son père.

Ce pourrait être un mélodrame en altitude dégoulinant de poncifs éculés sur l'exaltation des illustres pionniers et des gardiens du temple himalayen . Guillaume Desmurs choisit la dérision d'un récit drôle et cinglant, sur la posture des théoriciens de l'alpinisme, sur le « fumet des gibiers montagnards », l'usurpation du succès.

Il transpose en montagne le tragi-comique d'une civilisation qui confond l'être et l'avoir, le faire et le paraître. Le ton est enlevé pour dénoncer l'instrumentalisation de la montagne, la cupidité des ayant-droits, la dérive des sentiments pris dans l'engrenage de la facilité au nom d'un illusoire devoir de mémoire.

Desmurs sauve in extremis ses personnages en provoquant la catastrophe nucléaire qui les ramène à la réalité et surtout à la vie, la vraie vie, la vie d'amour et d'eau fraiche loin des morales basses et des chimères inutiles. Il suffit d'y croire et de prendre patience. Et de comprendre qu'en montagne, la conquête n'est pas tout. Ce qui compte, c'est de se retrouver, de s'engager sur une voie et d'en sortir par le haut.

Michel MORICEAU



L'INVENTAIRE DES NUAGES- FRANCO FIAGGANI – ***traduit de l'italien par Romane Lafore*****- EDITIONS PAULSEN – 2024**

La vie passe comme les nuages qui emmènent au gré du vent toute une palette de couleurs et de formes. Ils se côtoient, se rapprochent, ils explosent en un éclair. Ils se fondent l'un dans l'autre, s'éloignent et disparaissent, ils imprègnent les mémoires d'images fugaces. Ils accompagnent les marcheurs solitaires dans leurs aventures vagabondes.
Mais la vie ne se prépare pas en regardant le ciel. Elle se construit dans l'action, l'effort et la persévérance. Le héros de Franco Faggiani en fait l'expérience dans un roman où les sensations, les sentiments, la sociabilité s'éveillent sur les sentiers caillouteux des montagnes du Piémont.

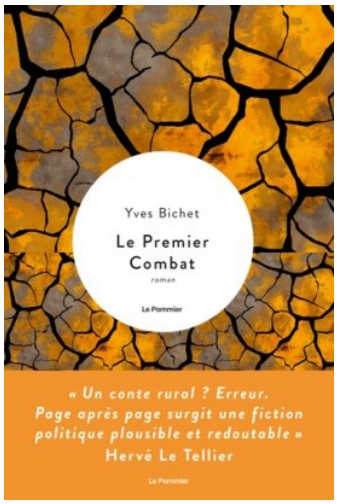
Dans l'Italie engagée dans la Grande Guerre, un jeune orphelin inapte au combat est envoyé par son grand-père sur un autre front, celui des hameaux où des femmes sans homme, recluses dans la solitude et le dénuement n'ont pour seule richesse que leur chevelure, monnaie d'un échange fructueux contre un choix d'étoffes, un peu de viande, une poignée de lires. La mission de l'apprenti *caviè, le marchand de cheveux,* est d'apprivoiser, d'expliquer, de convaincre avant de couper les tresses avec une délicatesse relevant d'une réelle esthétique du geste. A peine sorti de l'adolescence, le petit- fils, qui a étudié les humanités, court la montagne où il apprend la vie, à soigner son travail, à paver son quotidien de bonnes intentions. Mais l'idéalisme n'a pas lieu d'être dans l'art du négoce : « *On ne vend pas avec des états d'âme !* » Rien n'est gratuit sinon la vue des paysages, le bruit des torrents, la neige qui recouvre la laideur d'un monde sans pitié.

Au cours de ses voyages vers de nouveaux horizons, au hasard de ses rencontres, le héros du roman de Franco Faggiani ouvre les yeux sur une réalité qui n'a rien d'angélique. La belle histoire du gentil garçon, amoureux sincère et platonique s'assombrit au fil de révélations sur la nature humaine. Il découvre que l'appât du gain s'est infiltré dans sa famille, l'aïeul usant de la politesse comme d'un placement, faisant de la générosité une feinte, de l'honnêteté une illusion propice à davantage de profits. Si la conscience professionnelle est la clé de la réussite, la filouterie, la manipulation sont les tentations qui garnissent les comptes sans grandir l'âme. Il est plus important, de regarder autour de soi, d'accompagner les plus vulnérables, de multiplier ses expériences. Il est rassurant de se nourrir de l'affection des proches, il est émouvant de rêver d'amours impossibles et de plaisirs simples partagés *« en bonne compagnie ».*

L'inventaire des nuages énumère les étapes d'un parcours mystérieux sur les chemins d'une aventure originale où des gens sans importance subliment leurs talents et s'en vont les exercer là où leur destin les emporte.
Fidèlement traduit de l'italien par Romane Lafore, les déambulations montagnardes de Franco Faggiani redonnent vie à l'un de ces anciens métiers qui ont enrichi le patrimoine d'un pays perdi accablé de soleil. L'auteur décrit avec bienveillance les relations sincères d'un homme au contact de femmes qui, au début du XX° siècle, lui vendaient une partie d'elles-mêmes pour manger, supporter l'hiver en attendant de fuir un jour la misère et la violence, de s'en aller sans revenir. Comme le font les nuages après l'orage. Faggiani fait ici l'éloge d'un nomadisme salutaire qui invite à découvrir d'autres univers, à les habiter, à les apprécier. Il propose une utopie raisonnable fondée sur la bonté et la confiance, le savoir- faire, le savoir-être. Un vœu pieux ? Une espérance !

Michel MORICEAU

LE PREMIER COMBAT – YVES BICHET - LE POMMIER - 2023



Au soleil de la Drôme provençale dans un paysage de collines et vallées, de rivières capricieuses, les habitants d'un village isolé s'ébrouent au rythme de leurs amours, des querelles, des événements qui rompent leur quotidien de besogneux ordinaires.

Au loin les fumées d'une centrale nucléaire s'envolent dans l'indifférence. Un beau jour, descend de la montagne un jeune guinéen qui très vite se révèle charmeur et charismatique au point d'être adopté sans réserve par la petite société locale attachée à sa terre, loin des bruits et de l'agitation des villes, des dogmes et tracasseries d'une administration tatillonne.

C’est justement ce dernier point qui soulève un vent de révolte quand un arrêté d’expulsion vient toucher le pauvre réfugié. C’est le détonateur d’une prise de conscience violente et unanime contre une mesure injuste vécue comme humiliante par toute une population soudain frappée d’un sentiment de déclassement, mal récompensée des efforts déployés à cultiver les sols arides d’une zone désertée au temps d’un réchauffement climatique insupportable et durable.

Sur les rives de l’Ennuye, souffle le vent de la rébellion, de la révolte contre l’absurdité d’une autorité ignorant les frustrations d’un peuple méprisé. Celui-ci forme alors un bataillon pour sauver les amis, l’opprimé et le vulnérable, affirmer sa dignité et mobiliser ses vraies richesses, celles du cœur. Il est urgent de contester et de s’engager, d’agir, de changer la vie en se faisant élire à la mairie, à la députation.

Mais la réalité n’est pas une utopie. Les risques climatiques, nucléaires et humanitaires ne sont pas vaincus par des idées. Ils ont besoin d’une poigne qui ne se soucie pas des blessures, qu’elle se réclame ou non de l’écologie ou du respect des différences.

Dans une fable politique dont la morale prévient que l’espoir n’est pas tout, que les ombres voilent trop souvent la lumière dans une société clivée entre ceux qui décident de tout et les gens sans importance, Yves Bichet évoque tous les sujets qui mènent une civilisation au naufrage. Il anticipe la dissolution de l’Assemblée Nationale, les conflits inhérents aux élections, les solutions impossibles, l’illusion perdue des « beaux gestes ».

La plume aiguisée de Bichet livre *Le Premier Combat* d’hommes et de femmes que la vie a oublié de gâter et qui, face aux injonctions des puissants, refusent de se soumettre, se soulèvent, élèvent la voix, unissent leurs voix le jour des élections dans l’espérance d’un monde meilleur et d’une évolution des mentalités.

Michel MORICEAU

LILI AU KILI CARNET DE VOYAGE EN TANZANIE –KILIMANJARO – LINDA JAY YVEX EXBRAYAT - 2024



Là-bas, en Tanzanie, les neiges s’effacent comme les notes d’une chanson démodée. Les sommets se voilent aujourd’hui d’un tulle aux couleurs du sable d’un pays accablé de soleil où les grands fauves se sont habitués à la vue des touristes, où les fleurs d’altitude marquent les étapes de l’ascension vers le plus haut lieu de l’Afrique : le Kilimanjaro, 5895 m, point culminant d’une Afrique ouvertes aux routards en mal de frissons

Le Kili est un mythe offert sur catalogue et devenu accessible sous la plume d'Yves Exbrayat. Il est aussi un rêve enluminé des estampes de Linda Jay.

Le chroniqueur facétieux et l'artiste, témoin attentive de l'expédition, refont sur papier glacé leur voyage en Tanzanie, mêlant l'humour et l'émotion, l'étude des caractères et la délicate interprétation des paysages insolites. Les propos sont saisis sur le vif, les visages expriment la tranquille assurance des guides, les attitudes contrastées de touristes bravaches que rattrape le mal des montagnes.

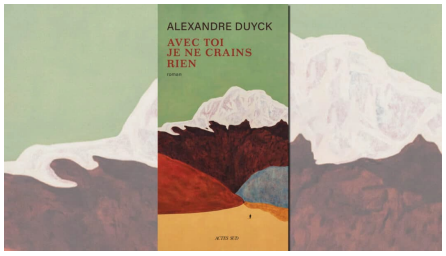
Exbrayat marche en alexandrins, s'amuse des fanfaronnades d'un vieux briscard , des néophytes à la traine, des « abdomens qui s'affolent ». Il fait le portrait d'un groupe dont les membres font danser les frontales dans la nuit. Tous ces gens emportent leurs mystères et leur espoir d'élévation. Linda Jay peint la nature et la vie. Elle illustre sa randonnée de tentures chatoyantes, elle partage son émerveillement face aux grands espaces arides et sauvages, Elle fait chanter sa palette au rythme d'un poème dédié à l'éternelle présence de la terre et du ciel.

La fantaisie de nos voyageurs est de contempler, d'apprécier, d'enjoliver pour comprendre et ne pas oublier, s'enivrer de la beauté du monde, se donner l'illusion d'un exploit

Lily au Kili est une ballade autant qu'une balade qui transporte au plus loin des envies d'aventures, sur les sentiers africains, ocre et fauves. L'image perce les regards, les mots fustigent la futilité des postures. L'album d'une élégance originale est une invitation à s'enfuir sur la voie des vraies richesses, celles de la simplicité vagabonde, de la connaissance du monde, du bonheur de s'imprégner de traditions méconnues.

Linda Jay et Yves Exbrayat renouvellent le genre du *Carnet de voyage* par la légèreté du récit et les nuances de l'illustration. Ils redonneraient aux plus réticents le goût des vacances organisées en un pays lointain : ce n'est pas là le moindre de leur talent.

Michel MORICEAU.



AVEC TOI JE NE CRAINS RIEN- ALEXANDRE DUYCK – ACTES SUD – 2024

Un été 42, en Suisse, loin des combats, de la guerre. Une maison de village, de hauts sommets alentour. Une famille heureuse, idéale pourrait-on dire. Le père travailleur et dévoué, sobre, méticuleux est un modèle du genre. La mère, institutrice à l'autorité naturelle est née d'une femme aventureuse revenue d'Amérique, fortune faite. Le couple a quatre enfants en bas âge, studieux, obéissants, affectueux. Leur avenir n'est pas forcément radieux mais il est prometteur.

Les parents refusent la vulgarité. Ils incarnent la bonté et le sens du devoir. Ils se méfient de la montagne, ce monstre endormi mais terriblement envoutant. C'est pourquoi le père attend l'été

pour monter en alpage au-delà du glacier menaçant. Un rituel comme dans tous les gestes de sa vie quotidienne. Traditionnellement, il y va seul, se gaver de silence et retrouver ses secrets . Il y va « tuer ses mauvais rêves », jusqu'au jour où son épouse lui exprime son irrépressible besoin d'ailleurs : elle veut savoir ce qu'il y a là-haut. Elle est fragile, mais avec lui, elle ne craint rien !

Ils partent le 15 août au petit matin. Un aller sans retour. La météo tourne. La neige est plus dangereuse que la guerre. Le couple disparait. Leurs corps ne sont pas retrouvés.

Au village, la famille est disloquée, dispersée « telle une portée de chiots », au petit bonheur la chance. Au grand malheur du hasard. En un jour, quatre frères et sœurs renoncent à leur enfance. Douze ans et déjà adulte pour l'ainée de la fratrie. Ils grandissent sans leurs parents, sans savoir où leurs destins les a emmenés. Le drame de la séparation les poursuit. Plane sur eux le spectre de l'abandon. Ils sont l'objet d'humiliations, de ricanements. Ils se sentent coupables de ne pas être de véritables orphelins et autour d'eux, les tristes rumeurs se propagent, celles de la fuite, du règlement de compte.

Loin de la guerre, d'autres conflits font rage. Les rancœurs se réactivent, la convoitise des uns, le rejet des autres. Les pauvres gosses se débattent dans une longue parenthèse de doute et d'incertitudes, d'espoir, de résignation.

Deux vies interrompues en altitude, quatre avenirs compromis au gré des placements dans la vallée. Quatre Héritier d'un nom et d'une infortune, quatre deuils impossibles qui s expriment par une quête inaccessible, l'obsession de vérité, la rédemption, l'oubli.

Des années plus tard, les cœurs sont épuisés, le glacier se réchauffe. Trop tard.

Journaliste et romancier, Alexandre Duyck enquête sur un fait divers où la montagne, avec toutes les ombres qui entretiennent son mystère, est suspecte d'un enlèvement avec la demande d'une rançon inacceptable : le chagrin des innocents.

Michel MORICEAU



LA CONJURATION DES DEMONS DU MONT –BLANC – VINCENT MINGUET – EDITIONS DU MONT BLANC – CATHERINE DESTIVELLE – 2024

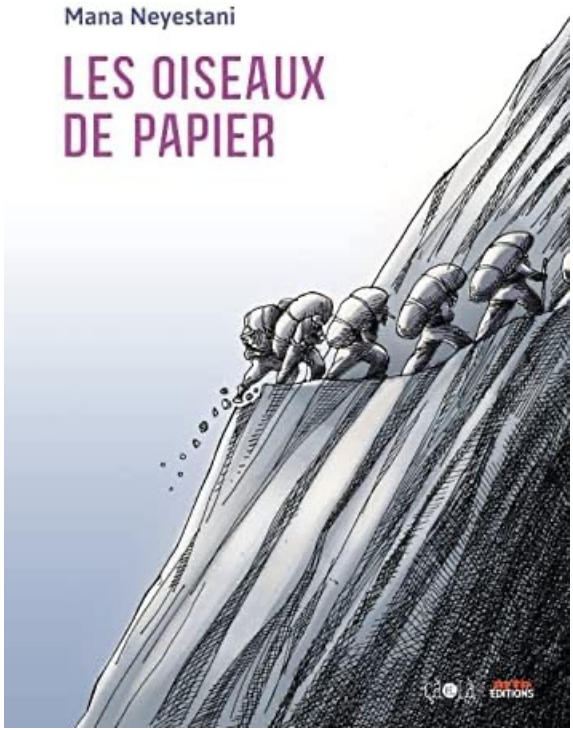
Au bar d'une haute station des Alpes, la bière coule à flot. Les regards s'y croisent, les esprits s'échauffent par pensée, par actions. Dehors, tombe la neige et c'est triste car elle est en deuil plus souvent qu'il ne faut. Un vieux guide assis à sa table en sait quelque chose au terme d'un parcours auréolé d'expéditions lointaines et de sauvetages périlleux. Il grimpe désormais plus ,anglaise de passage. Des jeunes de l'école d'alpinisme sont attablés eux-aussi. Ils aspirent à

conquérir les filles en rivalisant sur les voies difficiles du massif. Ils débutent dans la carrière et font déjà de leurs vies un roman hésitant entre le rose et le noir, l'amour et la haine, l'harmonie et le ressentiment.

Le narrateur, Ian, est un tendre, naïf et sentimental mais rancunier, obsédé par l'insuccès de ses fêtes galantes et l'espoir d'accrocher demain la médaille du guide et l'attention de son amour perdu. Il en veut à son rival, un bel indifférent sans cœur nommé Rodrigue qui le surclasse en montagne et dans les alcôves. Une compétition s'est engagée déloyale et durable, exacerbée par l'envie, l'orgueil , la jalousie. Ian a davantage d'ambition que d'assurance. Il a besoin d'un repère et cherche un idéal sur les traces de son idole qu'il apprivoise au comptoir du bistrot. Il se rassure en grimpant avec son double, Zian, au risque de dévisser quand la colère l'envahit à la vue de son rival dans une paroi voisine. Il s'ensuit un duel à la verticale du moi pour l'atteinte impossible d'une étoile filante. La tentation d'une victoire pour soi même qui s'exprime au détriment des autres relève de la stupidité. L'égoïsme n'a rien d'héroïque. L'acrimonie, en montagne comme ailleurs, détruit les âmes pures et pousse au pire ... Pas de quoi impressionner, pas de quoi lever le voile sur les zones d'ombre de celles et ceux qui survivent entre les regrets, les remords, les records inutiles et futiles.

Dans un style enluminé comme la trace d'un moniteur un soir de descente aux flambeaux, Vincent Minguet démêle les souvenirs accumulés là-haut par un vieil homme qu'il admire, des femmes qui l'intriguent et des compagnons de bordée en recherche d'un destin. Il écoute, il enquête et perce leurs secrets donnant à sa plume l'efficacité d'un pic à glace. Les montagnes sont ici un théâtre où les acteurs cabotinent pour s'applaudir eux-mêmes. En redoutant les critiques. Comme souvent, les cœurs s'emballent. La comédie tourne à la tragédie. Avant que le rideau ne tombe au fond d'une crevasse, l'auteur soumet ses personnages à l'examen de leur conscience : des choix cornéliens sous haute tension pour qu'en altitude, un jour de sombre mémoire, tous les drames refoulés , tiennent jusqu'à la fin , le lecteur emporté.

Michel MORICEAU



LES OISEAUX DE PAPIER – MANA NEYSTANI
EDITIONS CA ET LA ARTE EDITIIONS 2023

En période de crise, tous les genres littéraires devraient se mobiliser pour informer, éveiller les consciences et donner rendez- vous avec l'Histoire. Quand des événements tragiques se déroulent sur d'autres continents et déciment des populations méconnues, le risque est celui de

l'indifférence, de la banalisation d'un mal trop lointain pour en mesurer l'inhumanité.

C'est pourquoi il est utile d'écrire et de lire, de dessiner, d'exprimer l'indicible, d'expliquer le pire. C'est pourquoi, malgré la violence des situations, il est nécessaire de montrer la souffrance des peuples en péril. De dénoncer les injustices dont ils pâtissent, de se révolter face au martyr qu'ils subissent afin que nul ne les ignore et ne les oublie.

Pour exposer la réalité des faits, transmettre l'intensité du drame frappant des hommes et des femmes d'une dignité égale à la nôtre, les mots pèsent de tout leur poids. Ils traduisent le tragique des massacres, la part animale des hommes armés , l'instinct de survie des innocents délibérément affamés.

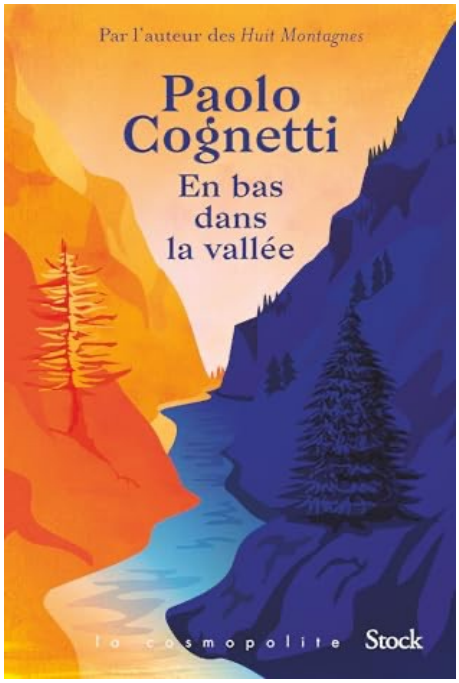
La rhétorique amène à réfléchir mais elle n'est pas tout. Le dessin par la précision de son trait touche au cœur et à l'âme. Il frappe et donne un visage à la misère, il imprime les mémoires. Il ne s'efface pas quand l'image d'un film passe et disparait, quand les grandes phrases se dissolvent dans la complexité qui ne permet pas toujours de visualiser le réel.

Or, il est urgent de sensibiliser le plus grand nombre aux malheurs du monde, de s'associer à la peine et aux efforts des populations confinées dans la grande pauvreté et la servitude.

Mana Neyestani, dessinateur de presse iranien désormais réfugié en France, choisit le roman graphique pour emmener ses lecteurs sur les chemins dangereux du Kurdistan iranien. Des hommes, des vieillards, un enfant, cabossés par un destin cruel, mettent en danger leurs vies pour avoir de quoi manger, soigner les êtres qui leur sont chers, prouver par leur courage qu'ils existent et qu'il est possible de compter sur eux. La cordée valeureuse traverse la montagne pour en revenir chargée des ballots d'une marchandise interdite. Contrebande. Indispensable trafic. Soumission à l'instinct de survie. Tous les risques sont pris pour une poignée de tomans, la monnaie de cette région abandonnée. La neige y est un piège redoutable, les gardes-frontières tirent à vue sur leurs voisins d'hier. Le groupe qui est un condensé de la nature humaine se délite dans le froid. L'humaniste, le provocateur, le vieux sage et le souffre- douleur, le garçon déterminé à tenir son rang, tous sont poussés vers l'inconnu Ils sont animés d'un désir de liberté et pensent à l'avenir. L' un d'eux se veut rassurant, propose d'imaginer s'envoler vers une vie nouvelle comme un oiseau de papier lancé dans la nuit… Il y a toujours une raison d'espérer, une passion à déclarer ,une conscience à libérer. Une tapisserie à découvrir au retour. Et la pauvreté à surmonter et la volonté de construire un monde que les autres, les bourreaux, ne trouveront pas.

Mana Neyestani par la puissance évocatrice de ses portraits et la justesse des dialogues d'uen précision incisive, met en parallèle la bienveillance et la haine, la brutalité d'un régime d'exclusion jurant sur la douceur d'une femme restée au village qui tisse avec bonheur le tapis d'un amour hypothéqué.

***Les Oiseaux de Papier* nous guident vers les victimes d'une civilisation en naufrage, vers ces passeurs de bien qui ne perdent leur temps à se plaindre mais luttent avec force pour terrasser un jour « le Démon blanc « qui les opprime.**



EN BAS DANS LA VALLEE – PAOLO COGNETTI – EDITIONS STOCK – 2024

En bas, dans la vallée, la brume et l'air vicié voilent les paysages, angoissent et plombent l'humeur des hommes qui trompent leur ennui dans l'alcool, la chasse, la bagarre.

Les refuges débitent des boissons fortes. Ils sont enfumés, les nerfs y sont à vif. Le climat s'échauffe au moindre prétexte : un regard torve, une chicane, une raillerie et c'est, la tempête, l'orage et l'éclair qui traverse les esprits et les corps. Il est loin l'alpage idéal et le murmure des oiseaux, le chant du torrent, la mélodie du bonheur simple et salvateur…

La montagne est creusée d'entailles où s'exercent la violence et le ressentiment, l'excitation, la part animale d'individus embrouillés dans la grisaille d'un territoire massacré par l'invasion d'une modernité aveugle. Alors, quand des chiens sont égorgés par une autre bête, il n'en faut pas davantage aux humains pour exprimer leurs ressentis, la peur, la haine, pour appeler la vengeance, affirmer leur toute puissance contre le loup, le bâtard, l'inconnu. Et quand vient se greffer, sur un tel événement, une affaire d'héritage opposant deux frères aussi différents l'un de l'autre qu'un sapin et un mélèze, les tensions entre eux s'exacerbent. Leurs souvenirs se bousculent et bouleversent l'équilibre instable d'une famille cabossée par des amours compliqués, des ruptures et la convoitise du chalet familial, ruine magnifique par ce qu'elle évoque, ce qu'elle inspire ce qu'elle promet au bord d'une future piste de ski.

L'enfant prodigue, sombre, fort et résistant coupe le sapin que lui avait dédié le père, et s'en retourne à sa vie de sauvage. Le plus jeune hérite du mélèze. Il investit les lieux où il fera le nid de son enfant à venir. Il est à la fois dur et fragile, capable de s'adapter au vent, de boire et d'aimer …

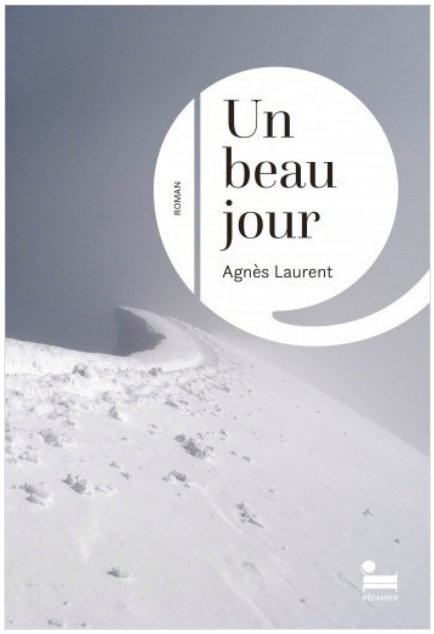
Sur le mode de la fable, Paolo Cognetti quitte les lumières de son alpage pour dénoncer près d'un fleuve asséché, la noirceur d'un autre monde, ravagé par l'ennui, le whisky, la bêtise. Et les dangers du progrès… Il stigmatise la cupidité, les pleurs des *ivrognes dans la nuit,* ceux-là mêmes qui « puent de la vie qu'ils ont menée et dont ils sont fiers ». Il pourfend « les choses inhumaines »…Il s'en désespère.

Est – ce ainsi que les hommes doivent vivre ? N'est-il pas mieux de contempler le ciel avec l'humilité de penser que « le monde n'a rien à carrer » des êtres qui le détruisent ?

Heureusement, il y a une femme, une femme entre deux frères, une femme qui est leur avenir, un avenir de pureté, de beauté, qui les fait revenir au vivant, aux fleurs, aux arbres, aux oiseaux.

Paolo Cognetti, traduit d'une plume élégante et précise par Anita Rochedy, plonge ses personnages dans les ténèbres d'un abîme avec l'espoir de les relever dans l'intimité d'une montagne rédemptrice au-dessus des miasmes d'une vallée hostile.

Michel MORICEAU



UN BEAU JOUR- AGNES LAURENT – EDITIONS RECAMIER-2024

Par une nuit d'orage dans une ferme isolée, quatre enfants attendent, s'impatientent et s'inquiètent. Leurs parents sont partis randonner sur le glacier au- dessus de chez eux. Le père est guide. Respecté par ses pairs, il est craint par les siens. La mère est accablée de taches ménagères. L'argent manque. Il faut compter, ne rien perdre, mener une vie de labeur sans laisser de place au bonheur. Au quotidien, les relations sont tendues. Ce sont des ordres, des reproches, des corrections à la moindre incartade. Les sentiments dérivent et se perdent au fil des disputes, des colères, des interdits. La montagne est le domaine du père et il en veut à son ainé de n'avoir pas été capable de le suivre. Là-haut, la mère n'y va plus depuis longtemps. Mais ce jour-là, ce « *beau jour* », le couple s'en va au petit matin, laissant les gosses et le chien. Sans explication. Ils partent sans un mot. La météo tourne. Ils ne reviennent pas, ne réapparaissent pas. Disparus. Morts ou vivants ? C'est l'enchainement des doutes et des interrogations, des supputations, des commentaires.

Au chalet, c'est l'urgence de la séparation, de la dislocation. Les grands sont mis en pension, feront des études et s'établiront en ville, transfuges de classe condescendants ou désenchantés. Les plus petits restent au village, recueillis par obligation chez leur oncle et leur tante qui rechignent devant ces deux bouches à nourrir. La tension est permanente dans un climat de violence mal refoulée. .

Les années défilent. Chacun grandit comme il peut, se débat dans la vie avec son lot de tourments, de déceptions, d'insatisfaction. D'illusions perdues. Chacun construit son histoire, assume son rapport au drame, à l'incertitude, à la montagne. Celle-ci est omniprésente, attractive et destructrice. Obsédante. Elle poursuit les frères et les sœurs dans leur intimité, leurs projets, leurs espoirs de retrouver les parents. Elle attaque par incidence les conjoints, les descendants qui encaissent malgré eux, le choc d'une rupture brutale, inacceptable du lien parental.

Sur le mode d'une saga s'étalant sur cinquante ans, Agnès Laurent tient la chronique d'un fait divers qui a mis la montagne à la une du journal local. Des brides d'informations sont distillées, sans précision sinon pour annoncer la fin des recherches.

En se plaçant du côté des proches, l'auteure décrit avec acuité, les conséquences d'un deuil impossible, d'une mort invisible privée de sépulture. Elle glisse habilement d'un personnage à l'autre, posant un regard clinique sur les comportements, les habitudes, les attitudes des montagnards et des citadins, sur le choc des générations, la tentation vaine de tourner la page.

Il n'y a pas de jugement porté sur cette fratrie fracassée. Elle survit comme elle peut, en allant au bout de ses peines : savoir quoiqu'il en coûte, vouloir comprendre, connaître ceux dont les plus jeunes n'ont pas trop de souvenirs. Les uns mettent une distance sans pouvoir oublier, les autres donnent un sens à leur chagrin : dire enfin au-revoir. Tous exposent leur douleur, tentent de se supporter. La fatalité n'est pas une fin en soi. Tous ressentent un manque que le temps ne suffit pas à combler.

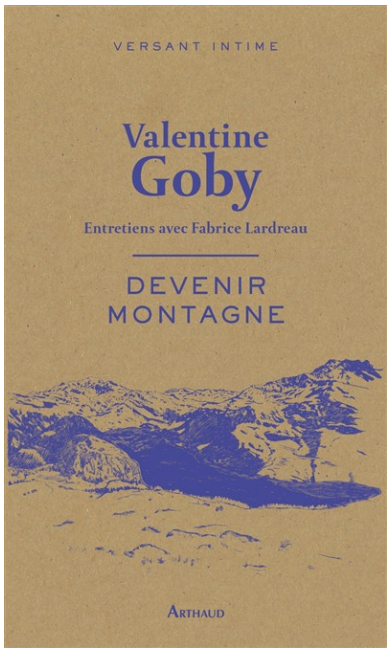
Dans ce roman foisonnant dont la montagne n'est pas un simple décor mais le lieu d'une énigme non élucidée, un mystère plane sur le village, et ses habitants, les revenants, les survivants.

L'atmosphère est étrange faite de secrets, de médisance, d'indifférence à la souffrance de l'autre.

La vie quotidienne à la montagne comme à la ville, est rendue avec justesse dans toutes les scènes d'une tragédie humaine dont le thème de l'insupportable l'absence.

Un Beau Jour, la vérité éclate. La plongée dans le passé sublime les émotions mais ravive aussi les rancœurs. Le traumatisme a ricoché sur l'équilibre psychique de plusieurs générations. Trop tard sans doute pour retrouver le temps perdu. Trop juste pour espérer de réconcilier in extremis les vivants et les morts. Cinquante ans d'une longue impatience n'ont pas effacé les ombres du versant intime de ceux dont la montagne a englouti l'enfance.

Michel MORICEAU



DEVENIR MONTAGNE- entretiens avec Fabrice Lardreau – collection VERSANT INTIME – EDITIONS ARTHAUD- 2024

Les vraies richesses prospèrent dans l'intimité qu'offrent notre environnement à celles et ceux qui l'aiment et le respectent. Nul besoin de défis, d'exploits, d'exposition médiatique, il suffit de rester soi-même et de laisser vibrer ses émotions.

Dans la passionnante collection qu'il dirige aux éditions Arthaud, Fabrice Lardreau interroge ses invités sur le mystère qu'entretient la montagne sur les esprits dont elle réveille les sens et inspire les œuvres.

Valentine Goby, récemment lauréate du Prix Paysage écrits décerné par la FACIM, a grandi entre mer et montagne. Elle est très tôt stimulée par les parfums de Grasse, sa ville natale. Dès l'enfance, elle est sensible aux les reliefs contrastés de l'arrière-pays niçois. Au rythme des saisons, elle goûte le plaisir de la glisse et danse sur la neige, découvre *la lenteur délicieuse* de la marche, explore peu à peu ce monde insolite qui l'attire, l'aimante, l'amène à s'approprier des lieux étonnants pour faire corps avec eux et… devenir montagne.

Elle développe un rapport sensuel, viscéral à cet univers envoutant tour à tour fascinant et paisible, lointain ou proche de chez soi, effrayant, accueillant. Inaccessible mais pas toujours il est irrésistiblement beau et propice à la contemplation, à l'émerveillement, à l'explication de l'Histoire. En symbiose avec un élément immuable et *dénué d'intentions,* Valentine Goby met en mots son éblouissement, décrypte le réel et le réinvente, ouvre à la géographie les voies de la métaphysique.

Aller en montagne relève d'un « *besoin du dehors* », d'une envie de s'immerger dans un ailleurs isolé ou démesuré, mouvant, vibrant. Vivant. C'est la fugue pour rêver et se libérer, éprouver la « *sidération heureuse de l'étrangeté* ».

Aller au loin, courir parmi les herbes folles, aller plus haut, plus longtemps, c'est aussi s'élever, s'émanciper, organiser des rituels pédestres, et se retrouver au chalet où partager ses expériences dans la sérénité.

Aller en couple dans le recueillement, le silence, l'humilité en écoutant la nature, comprendre sa fragilité, mesurer les dégâts du réchauffement climatique et des pratiques nouvelles d'une société ludique qui sacrifie les sentiers pour son bon plaisir.

Valentine Goby, romancière nourrit ses romans de ses impressions de voyage. Marcheuse attentive, elle « *écrit les paysages* », apprécie leur diversité, les adopte. Elle s'intéresse à celles et ceux qui les habitent. Elle témoigne et imagine, s'adapte et développe à travers ses messages, un fort sentiment de respect des autres et d'appartenance à leurs lieux de mémoire.

Son « *Versant Intime* » est celui d'un lien sincère aux montagnes de sa vie. Au fil de ses aventures, elle a multiplié les rencontres qui ont été autant de marques d'ouvertures sur les hommes et les femmes dont elle a recomposé l'histoire sans en altérer le sens.

Comme il est d'usage dans un dialogue avec Fabrice Lardreau, l'auteure conseille de beaux textes sur le contraste d'une montagne superbe face à la posture misérable de l'homme (V. Hugo) , sur les livres qu'on lit en marchant (A.Gide), l'attente étrange dans le froid (J.Gracq) et le langage à polir jusqu'à le rendre réel , « la lumière immobile dans un milieu où le temps est aboli.(Ch.Delbo).

Devenir Montagne rend hommage à ce *chef d'œuvre d'esthétique* où l'on peut s'épanouir sans excès, sans obligation de conquêtes inutiles ni banalisation du risque.

Il suffit de lire Valentine Goby et de *se laisser emporter par les mots, leur rythme, leur musicalité*.

Michel MORICEAU



MARGUERITE ET LE MONT BLANC – MICHAEL SIBONY- EDITIONS DE L'AUBE – 2024

Une vie étrange par la quête d'une absente et d'une obsession : gravir le mont Blanc.

Un enfant regarde la montagne, impatient de découvrir ses petites sœurs jumelle, Aurore et Marguerite.

Un tramway du mont Blanc dont les trois locomotives sont baptisées du prénom de trois des quatre filles de l'exploitant. Anne , Marie et Jeanne. Marguerite attendra.

Un traumatisme à l'accouchement où l'une des deux filles n'apparait pas.

Le narrateur s'interroge sur l'identité de celle qui n'est pas venue mais ne cesse de nourrir son imaginaire et d'accaparer son quotidien. Elle n'a pas d'existence, n'a pas d'histoire ni de nom mais elle le poursuit dans un deuil insolite entretenu par sa vision d'un monde dont tous les éléments lui semblent agencés par paires. Il vit en gémellité, ne veut pas, ne peut pas occulter ce traumatisme de l'âme. Il n'oublie rien de l'espoir qu'il nourrissait de découvrir bientôt ses deux petites sœurs alors qu'il était dans le tramway du mont Blanc, sa mère étant enceinte. Il n'a pas été au sommet ,Marguerite n'a pas été.

Il a recomposé pour lui-même un univers dans lequel il baptise celle qu'il a tant espéré du temps de son voyage initiatique au Nid d'Aigle. Marguerite l'accompagne partout dans le monde. Elle a le prénom de la quatrième locomotive du tramway, la petite dernière, qui, elle non plus n'a pas vue le jour, manque à l'appel mais dans l'espoir de naître un jour.

Dans une course effrénée à travers le monde, le frère est devenu adulte mais il avance toujours dans l'intimité de la sœur interdite. Il emprunte un itinéraire personnel, revisite la mémoire familiale sous l'affectueuse tutelle d'un oncle chaleureux qui lui apprend la musique et la vie. Il traverse les continents mais conserve, où qu'il soit, un repère absolu : le mont Blanc.

Le massif n'est pas seulement un paysage, un décor, il est le « personnage mystérieux » qui l'accompagne et l'attire irrésistiblement. Il y revient sans cesse, retient le guide qui l'emmène au plus haut, d'abord dans le tramway au prénom suggestif, puis en cordée. Il grimpe à la cadence d'un concert égoïste dont les références musicales illustrent son humeur. Il atteint l'inaccessible, foule la neige éternelle, s'approche du ciel. Il est tout prêt de Marguerite. Il en est libéré, il revit. Enfin.

Marguerite et le mont Blanc est le roman très personnel d'un jeune homme tourmenté. Le récit est foisonnant et original. Le drame d'une naissance qui n'a pas été et les interrogations que cela

suppose sont les supports d'un débat intérieur qui bouleverse la vie de ceux qui restent, conditionne leur rapport au monde, contrarie leurs espérances.

Sur un sujet grave, Michaël Sibony livre ses états d'âme sur un ton léger. Le paradoxe marque d'autant plus que l'auteur chemine aux frontières de la vie et invite à s'élever pour comprendre et peut-être accepter les mystères de nos destinées.

Michel MORICEAU



TIRIROU, LE PETIT COCHON DE LA MONTAGNE CHAMPION DE SKI – GERARD GUERRIER – ILLUSTRATIONS DE FABRICE BERTOLOTTO – EDITIONS DU MONT BLANC- CATHERINE DESTIVELLE- 2024

La littérature de montagne n'est plus le domaine réservé des guides repus d'expéditions lointaines. Elle est aussi le cercle des poètes revenus des hauts lieux leur inspiration pour s'ouvrir aux jeunes lecteurs, se mettre à leur niveau et les emmener à la découverte du merveilleux.

Le rêve, cependant, n'exclut pas le message que renforcent de joyeux dessins. Gérard Guérrier et Fabrice Bertolotto se livrent avec bonheur à cet exercice pédagogique d'initiation à la vie. Dans une fable où les pensionnaires d'un alpage s'interrogent sur leur devenir, paisible ou tragique, les auteurs revisitent la dialectique du vulnérable et de son assaillant, du petit cochon facétieux et du loup.

Sportif indomptable, philosophe insatiable, marcheur infatigable, Gérard Guerrier met en mots les défis qui ont donné du sel à ses propres aventures. Il les adapte ici pour transmettre aux enfants le goût de la nature tout en les prévenant de leur fragilité. Il leur montre le chemin le la liberté, il leur fait connaître les joies de la glisse et les émotions de la randonnée. Mais jamais il ne s'éloigne des sujets qui ont nourri son œuvre : le danger, la peur, le risque, le courage.

Il nous présente un petit porcelet tout propre qui ne veut pas finir en saucisse : il est trop bien à la ferme, choyé comme l'enfant d'une grande famille. Trop sympa, trop malin, il est heureux au milieu de ses copains, de ses copines qui lui apprennent la vie au contact de leurs différences. Alors, quand il aperçoit la bétaillère de tristes augures, il refuse « « de partir en vacances » chez le charcutier. Il s'en va, s'engage, ouvre sa voie, celle des grands espaces, suivant à la trace tous les hôtes de la montagne, dans un carnaval des animaux auxquels l'illustrateur Fabrice Bertolotto donne rondeurs et couleurs.

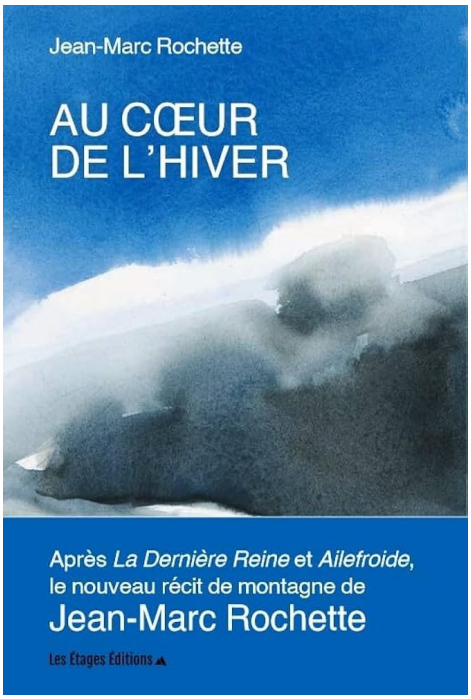
Les rencontres sont étonnantes, faites d'attention et de solidarité. De surprises aussi, car le prédateur que l'on dit grand et méchant, a en fait bon cœur .Comme il préfère , pour se nourrir, fouiller dans les poubelles plutôt que s'attaquer à sa chair fraiche, il l'abreuve de conseils et le pousse à l'élever dans la forêt et sous la neige. Pour échapper à son tortionnaire.

Sortant du maquis à la seule force de son enthousiasme, le gentil héros finit par triompher des humains sur leur propre terrain, celui de la compétition.
C'est en champion qu'il revient au bercail. Il a changé lui-même le cours de son destin. La fable se

dote alors d'une morale écologique : le marchand de bestiaux est un loup pour le petit cochon. Et la fatalité n'est pas tout.

TIRIROU, LE PETIT COCHON DE LA MONTAGNE CHAMPION DE SKI est l'un des albums de l'excellente collection dirigée par Catherine Destivelle aux Editions du Mont-Blanc . Les aventures qui souvent collent à l'actualité ou évoquent une période de l'Histoire, éveillent les enfants aux mystères de la nature et stimulent leur imaginaire. Les jeunes lecteurs et leurs parents avec eux ne s'y trompent pas : avec autant de talents à leur service, la montagne… ils connaissent !

Michel MORICEAU



AU CŒUR DE L'HIVER- JEAN MARC ROCHETTE- LES ETAGES EDITIONS- 2024

Au cœur de l'hiver en Oisans. Au cœur de l'hiver, loin d'un monde agité au « *ciel de zinc, au bitume sans mémoire* ». Au cœur de l'hiver, dans l'intimité d'une montagne imprévisible, éblouissante mais aussi cruelle, austère et subtile, insaisissable. Au cœur d'un village perdu sous la neige, un jeune couple d'un certain âge trouve refuge dans un vieil hôtel tout juste rénové. Coupé de leurs réseaux, déconnecté des circuits habituels de distribution, un homme et une femme passent ensemble une saison en dehors du temps. Ils recomposent de nouvelles habitudes, se partagent naturellement entre le nécessaire et l'indispensable, l'utile et l'essentiel : se chauffer, se nourrir mais aussi créer. Dessiner, peindre et conserver le souvenir de l'éphémère, écrire. Ecouter le silence, surveiller les traces d'un chamois ou d'un loup, guetter les délicates variations du bleu dans le ciel. S'émerveiller. Profiter de la solitude, à deux, avec un petit chat aux aguets derrière la vitre. Vivre au rythme des percées d'un soleil furtif, au risque de la furie des tempêtes, au rituel des passages d'animaux affamés, de randonneurs égarés.

Au cœur de l'hiver, l'expérience fondatrice d'œuvre commune, un désir d'harmonie avec le paysage. Un rêve de tranquillité, de beauté simple, de révélations inoubliables.

Au cœur de l'hiver, Jean Marc Rochette transmet, son ressenti, ses émotions, ses inquiétudes. Il est curieux des moindres mouvements de la nature, il exalte le merveilleux, ne cache rien des moments terribles où des êtres vivants rencontrent subitement leur destin. Il assiste au spectacle d'un monde étonnant, il admire le chant des oiseaux, il croise *les yeux opaques* d'une renarde pelée qu'il sauve de la gale. Il décrit, tient son journal. Il évite les excès d'un angélisme béat. Il connait la montagne sa grandeur et les souffrances qu'elle engendre, ses tentations, ses sources d'inspiration. Il en mesure les dangers depuis sa jeunesse. Il redoute la chute. Il la voit déferler devant lui. Il pleure ses amis ensevelis. Il repère les prédateurs, imagine leurs attaques. L'ordre écologique est violent, irrémédiable et ses dégâts sont irréversibles : question de vie ou de mort, d'aquarelles encadrées pour l'éternité, de traces évaporées.

Jean Marc Rochette apprécie le bon, le beau, le bien fait. Il met la montagne en mots, en images, en actions. Il y respire, il y peint, il y écrit sa propre histoire. Avec le respect, la sincérité, la sensibilité

d'un voyageur qui contemple un *océan de poudreuse, suit la chorégraphie des choucas, aspire à s'élever et tarde à redescendre.*

Dans le froid d'un pays sauvage, l'auteur et sa compagne ont choisi de se mettre face à eux-mêmes. Ils ont habité un autre monde, s'y sont intégrés, s'y sont épanoui. Ils ont apprivoisé le temps, ils ont laissé libre cour à leurs passions. L'isolement a donné de la saveur à leur existence, mais ils n'ont pas fermé leur porte, et leurs hôtes de passage leur ont laissé d'inoubliables souvenirs

Jean Marc Rochette expose les tableaux d'un musée intérieur que nourrit son rapport à la durée d'une saison interminable, son goût des bestiaires d'altitude, son attente d'un nouveau rendez-vous, d'une réconciliation peut-être avec cet élément qui autrefois l'avait blessé.

Les couleurs sont vives, le décor somptueux, le ton juste. Le style élégant.
Au cœur de l'hiver, il est un hameau où la vie, laborieuse et ascétique, s'organise à l'ombre des hauts-lieux, où la fréquentation de la faune puis de la flore réchauffe les cœurs endoloris par la glace. Et cela rend dérisoires les déboires du monde d'en bas. Les naufragés volontaires nous apprennent à profiter de ce qui nous entoure. Il est d'autant plus facile de les comprendre qu'ils ne sont pas en Himalaya ni en Sibérie, mais là, tout près de chez nous, reliés à la civilisation par le filet de sécurité offert par internet. Ils sont là, à quelques heures à peine au bout d'une route dégagée aux premiers jours du printemps. Ils sont là, heureux et solidaires.

Leur éloge est celui de l'attention, de l'affection, de l'effort et de la sobriété.

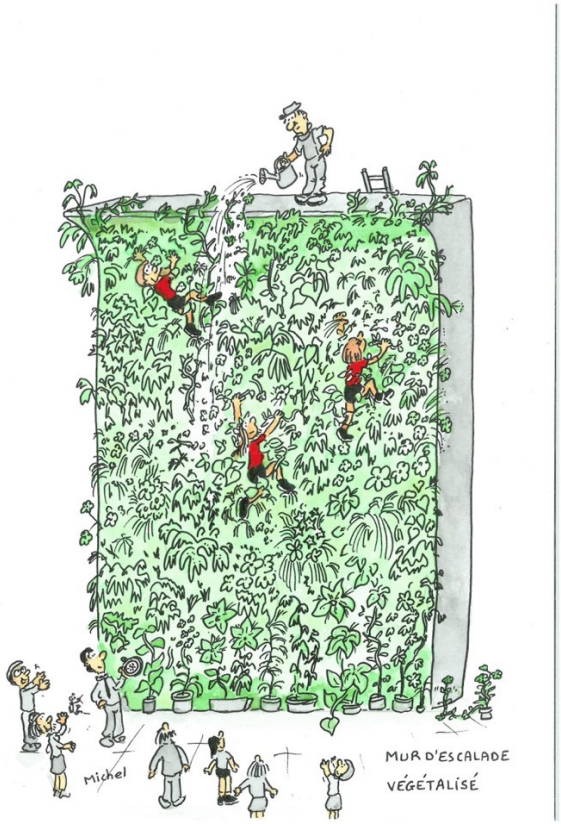
Un modèle de vie à deux. Un modèle de vie en société.

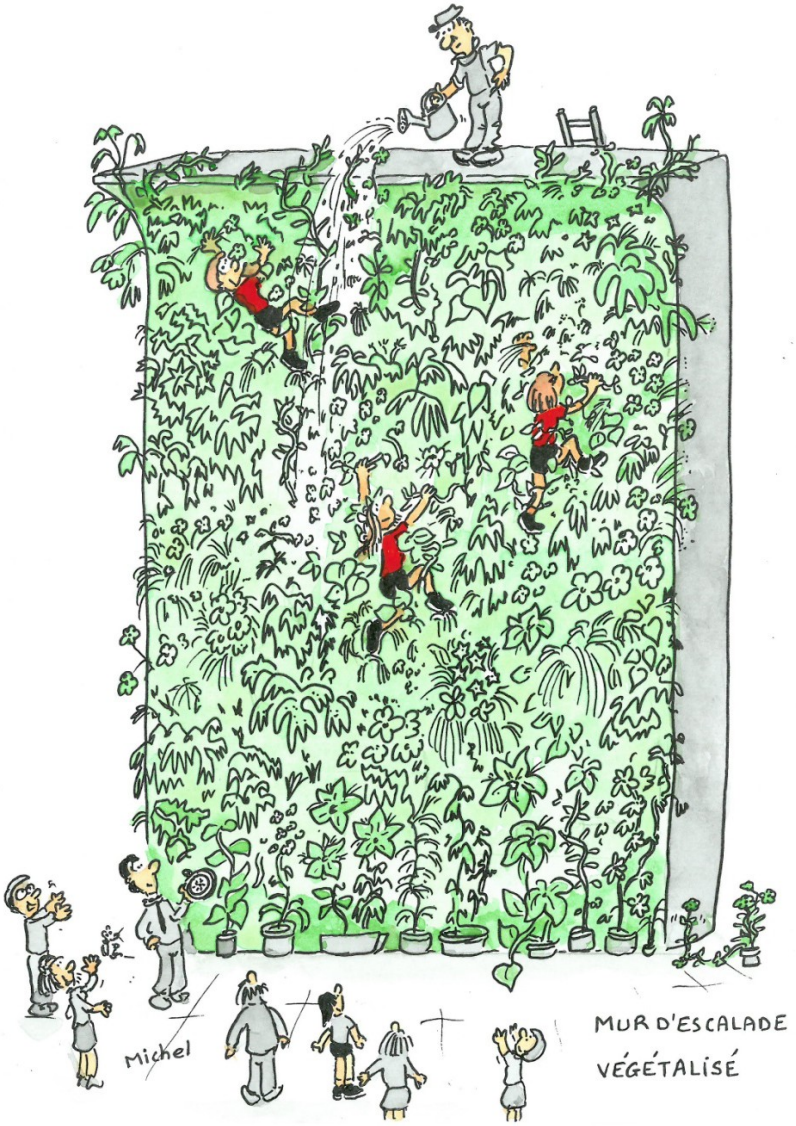
Michel MORICEAU

HUMOUR AUX JEUX OLYMPIQUES MICHEL SAINTILLAN -association LES AMIS DE DODOVA - 2024

L'ingénieur aime trop les mots pour ne pas les éclairer de couleurs pastel dans un jeu facétieux. Michel Saintillan, Michel, fait danser sur la montagne, de petits personnages loufoques qui accaparent les sentiers, s'entortillent aux téléskis, salissent sans s'en rendre compte une planète qu'ils prétendent sauver. Les travers indémodables de nos contemporains, il les brosse avec tendresse et beaucoup de justesse, sous le regard goguenard de chamois malicieux, de chèvres gourmandes et de corbeaux enrhumés armés d'un bonnet et d'un épais cache col. Le monde de Michel Saintillan, est celui de l'absurde et de la légèreté. Derrière le ridicule des situations, c'est nous tous qui apparaissons dans l'authenticité de nos certitudes et de nos impatiences. Sous l'ironie du trait, se cache un observateur subtil de la société ludique. Chaque planche est un bonheur d'expression qui nous arrache des éclats de rire. Il nous amuse et nous réveille. Il nous tire gentiment vers le haut sur la pente de nos propres excès. En cette année olympique, il grimpe aux sommets de l'humour en rapprochant le sport et la nature.

MM



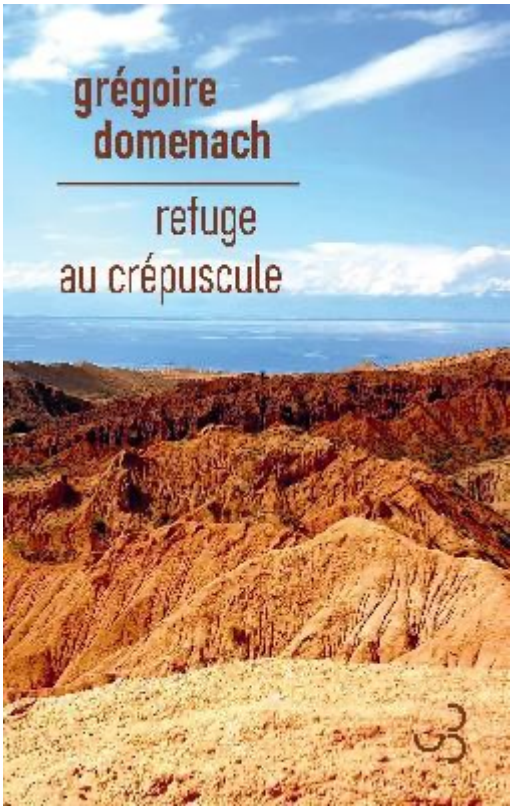

Michel
MUR D'ESCALADE
VÉGÉTALISÉ



15° ANNIVERSAIRE DES AUTEURS DU MONT-BLANC

Les dynamiques auteurs du mont- Blanc fêtent leur quinzième anniversaire avec toujours le même enthousiasme et le bonheur de s'ouvrier aux autres et de partager leur amitié de la montagne.

Six recueils de nouvelles illustrées de superbes clichés pris sur le vif ont donné de la montagne une image sans cesse renouvelée, parfois étrange, souvent poétique mais toujours inspirée par la beauté simple des chemins d'en haut…



REFUGE AU CREPUSCULE- GREGOIRE DOMENACH – CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR- 2024

Deux hommes en fuite sous le soleil d'Orient. Deux hommes aux pièges d'un pays *de steppes et de cimes*. Deux hommes se découvrent dans un décor inquiétant et sublime : sombres villes, sommets fascinants, forêts souillées des vestiges de l'Union Soviétique et de friches sanatoriales qui en rappellent d'autres. Deux hommes que leur passé taraude : un jeune photographe parti au plus loin d'une perte irréparable. Un aventurier mystérieux, conteur intarissable de récits où le vécu se brouille à l'imaginaire sans effacer pour autant le drame d'une jeunesse perdue. Deux hommes d'âges différents. Ils se repèrent, s'apprivoisent et se guident mutuellement lors d'une folle équipée sur les étendues sauvages du Kirghizstan. Un projet commun les transcende : celui d'honorer un vieil ami commun, de retrouver les images de sa vie, de les rassembler pour conserver les traces d'une aventure riche de symboles et de contacts harmonieux avec la faune des grands espaces, une expérience unique nourrie de souffrances sublimées, d'amitiés fidèles et d'espérances.

Un auteur en quête d'images, un fugitif au grand cœur s'accompagnent au long des chemins poussiéreux de l'Asie Centrale», arpentant les hauts plateaux battus par le vent, plongeant au fond d'un canyon vertigineux, *« se fracassant contre les cathédrales de neige*

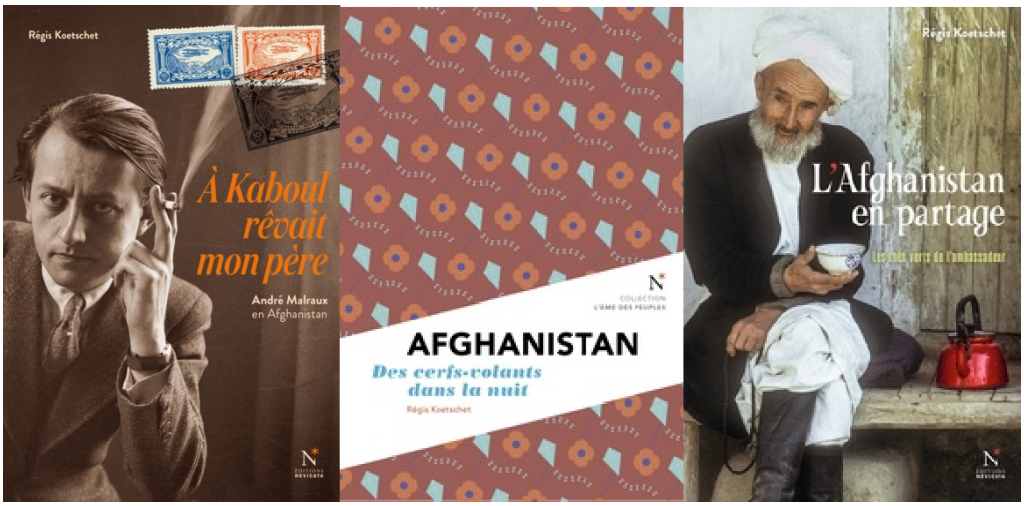
Leur périple relève d'un attachement sincère à celui qui les attend. De lui donner à revoir une dernière fois les paysages qui ont forgé son destin, les repères mémorables , les visages volés à son intention par un téléobjectif indiscret. De clore son histoire, de transmettre « à l'Ouest », à sa femme, les ultimes émotions d'un être éphémère dont l'âme, bientôt, veillera sur ceux qui restent.

L'épopée est haletante et rebondit sans cesse, au hasard de rencontres insolites, d'accidents de parcours, de confidences lâchées dans un souffle libérateur des démons obsédants. Chaque étape est frappée des scories d'un empire éclaté, abandonné à la violence, à la corruption, à la pauvreté. Dans ce pays de montagne, une tradition d'accueil et de solidarité rassure par la spontanéité des gens simples. Ils vivent en symbiose avec la nature qui les entourent, la respecte, l'admire et n'en font pas des trophées. Mais, si le spectacle est grandiose, il est aussi le décor des passions fortes et des tragédies classiques. La mort rôde en plaine comme en altitude. Elle se fait attendre et frappe d'un seul coupa. Elle est une libération au terme d'un long chemin d'errance. Elle signe la fin d'un roman. Elle avait auparavant interrompu injustement l'élan d'une course prometteuse. Où qu'elles soient, les montagnes sont des refuges où s'éteignent au crépuscule les lumières qui ont brillé ou vacillé trop longtemps ou trop peu.

Grégoire Domenach compose dans les steppes de l'Asie Centrale, une série de tableaux qui reprennent l'itinéraire d'une caravane cherchant dans les sables du désert, les torrents et les cascades de glaces, l'harmonie qui unit les êtres humains à leur environnement, qui relie leurs souvenirs à leur espérance de liberté. *Refuge au Crépuscule* est la brillante évocation d'un pays où l'on n'arrive jamais sans raison : se cacher, oublier, retrouver le sens d'une destinée singulière et

précieuse. Comprendre l'autre sans le juger, s'ouvrir au monde, supporter le réel. Trouver en montagne du sens à la finitude. Admettre la possibilité d'un deuil.

Michel MORICEAU



A KABOUL REVAIT MON PERE-André Malraux en Afghanistan- 2021
DES CERFS VOLANTS DANS LA NUIT – 2023
L'AFGHANISTAN EN PARTAGE-Les thés verts de l'ambassadeur- 2023

REGIS KOETSCHET – EDITIONS NEVICATA

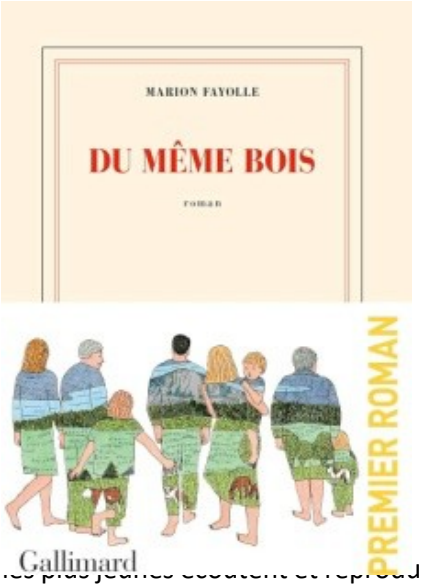
Pays de « *l'Extrême Occident* », pays de montagnes et de plaines, de cols et de passes, pays au carrefour des civilisations coincé dans la tenaille de voisins turbulents, l'Iran et le Pakistan, avec, au nord, les républiques issues du démantèlement de l'Union Soviétique, l'Afghanistan est d'une surface comparable à celle de la France. C'est un pays étrange, un pays de poussière et de vent, un pays d'une étonnante beauté mais d'une violence inouïe. Un pays de contrastes, complexe et vulnérable, un espace religieux où la richesse des femmes est aujourd'hui dissimulée sous un tissu d'obscurantisme. C'est le pays d'une culture bafouée, d'un patrimoine saccagé, d'une histoire bouleversée sous les coups d'oppresseurs impatients de faire couler le sang sur les pierres. C'est un pays détruit, un pays de cendres, dont les velléités d'ouverture sur le monde ont été balayées au nom d'une religion refusant la modernité. Les échanges avec la France remontent aux premières années du XX° siècle. Des écrivains exaltés, des poètes subjugués, des aventurières éblouies se sont imprégnés de l'esprit d'un lieu, de l'âme d'un peuple où des familles solidaires assurent la transmission orale du savoir. Malraux, Kessel, Ella Maillart puis Velter ou Weber ont été aimantés sur ces terres éblouissantes, ce royaume des mythes où l'imaginaire est stimulé sous le soleil malgré la guerre et son terrible cortège de martyrs sublimés par d'indéfectibles résistants. Les médecins humanitaires poussés par un élan romantique et la volonté d'être utiles, y ont rêvé de paix sur un fil tendu entre la vie et la mort.

Régis Koetschet, à distance de son ambassade à Kaboul, reconstitue l'histoire éparpillée d'un territoire mystérieux, qui exerçait sur les érudits des années vingt, une attraction faite de passion, de curiosité, d'évocation fervente d'un passé lointain, magnifique et glorieux. Les références, les témoignages, les souvenirs confirment les dualités d'une nation impossible où, malgré quelques tentatives élégantes d'ouverture, les régimes forts se sont succédé dans un climat de terreur et de violences domestiques. Avec toujours le pavot sur des sols appauvris, la corruption, le trafic de la drogue alors que les voies du commerce d'autrefois sont désormais coupées. Un hommage est rendu aux illustres combattants de la liberté, sur le terrain, comme en exil. Massoud le chef charismatique, Rahimi, le romancier fidèle sont les figures emblématiques d'un refus de la soumission, d'un attachement profond à leur terre, à *« ce royaume du bleu et du silence, ce pays des contraires réunis et réconciliés, opposant le temps immobile et celui qui file, le bazar et la caravane* ». Joseph Hackin historien d'art et français libre, mentor déçu d'un Malraux aventureux

avait compris, dès les années trente, l'ambivalence d'un peuple qui aurait pu trouver dans les statues les chemins de son identité.

Après l'occupation soviétique, après de longues années de braise et le récent retour des *tâlebâns*, le ciel d'Afghanistan est une lourde chape où rien ne luit.
Au fil des pages d'une œuvre foisonnante, l'ambassadeur Koetchet donne des nouvelles d'Afghanistan. Il assiste au naufrage d'une civilisation mais le thé vert qu'il partage entre amis, a la couleur de l'espérance, celle revoir un jour, flotter au- dessus de Kaboul les cerfs-volants d'une liberté retrouvée.

Michel MORICEAU



DU MEME BOIS- MARION FAYOLLE – EDITIONS GALLIMARD – 2024-

La finesse de son écriture égale la précision de ses dessins. Marion Fayolle est une artiste qui observe et donne à voir. Elle s'intéresse aux gens, elle les peint sur le vif, simplement, gentiment. Sans dégouliner de bons sentiments, sans essuyer de larmes. Elle se souvient de son enfance à la ferme, sur un haut plateau battu par les vents. Elle revient sur cette vie à la dure, rustique et monotone qui s'étale au rythme lent des générations ancrées sur leur terre.

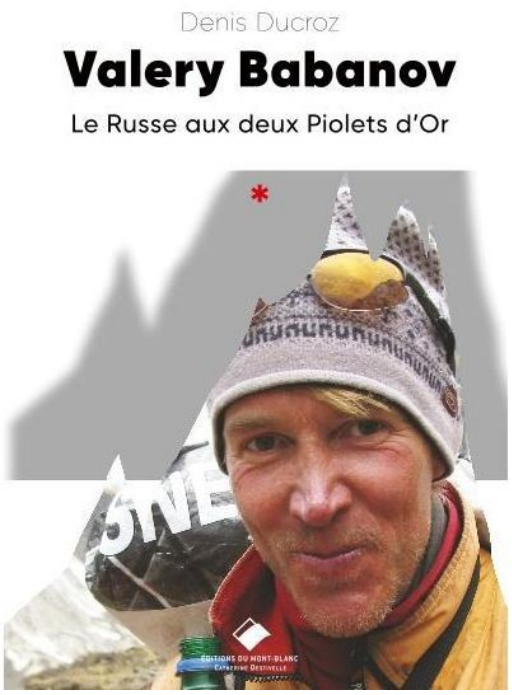
A la maison, un bâtiment aux logements séparés par une étable, la famille cohabite et s'entraide, partage les fruits d'un même labeur. Les vieux transmettent leur science de l'élevage, les plus jeunes écoutent et reproduisent les gestes de leurs ainés. Ils s'acceptent tels qu'ils sont, vivent avec leurs animaux, s'attachent à leur regard, déplorent leurs folies. Ils les respectent. Ils ont été élevés à l'école d'une nature austère, la leur, celle de leurs ancêtres, une nature de fleurs et de failles, de mystères, de choses vues et d'histoires inventées. Tous sont faits *du même bois*, de celui qui soutient, réchauffe et se consume aux feux d'une évolution isolant loin de la plaine, ceux d'en haut ceux dont le destin est d'être fidèles à leur terre et dignes de leur héritage. Ils ne se plaignent pas, ils glissent d'un siècle à l'autre, succèdent aux défunts dans leur activité et leur logement : une translation naturelle et probablement rassurante.

Marion Fayolle grave avec soin, les scènes de la vie quotidienne sur une montagne à vaches où tous les êtres vivants donnent à la maison commune, son identité et sa personnalité. Elle en tire des portraits où les mots au fil des saisons, crépitent au coin du feu ou claquent comme le battant d'une porte malmené par le vent. Elle dessine le décor, la cuisine et les chambres, l'horloge et ses aiguilles qui *peinent à avancer mais ne reculent pas*. Le temps n'est pas immobile. Le papi, la mémé, l'oncle partent à leur rythme. Les animaux sont tués ou sont vendus. Reste les *petitous* et la *gamine, la petite qui ruminait dans sa tête* . Elle est l'ultime bourgeon d'un arbre généalogique planté en pleins champs depuis des lustres.

Elle ne peut, elle ne veut s'en aller. Elle s'adapte pour que l'endroit rustique où elle a grandi conserve le merveilleux de ses premiers émois. Ce territoire est le sien. Elle s'y s'installe et perpétue la mémoire de ses ancêtres pour que jamais le grain ne meurt.

Marion Fayolle ouvre l'album de souvenirs d'une époque révolue où les émotions se taisaient, où les solidarités étaient un fait. Elle rend un hommage utile et touchant aux paysans d'une montagne perdue, à leur vie humble, à leurs travaux ennuyeux. Elle peint la fresque haute en couleur d'une épopée familiale dans un pays sage aux contours menacés. Elle expose son œuvre de mémoire : un remède contre l'oubli.

Michel MORICEAU



VALERY BABANOV, LE RUSSE AUX DEUX PIOLETS D'OR- DENIS DUCROZ – EDITIONS DU MONT BLANC CATHERINE DESTIVELLE- 2023

Derrière le grimpeur, il y a l'homme. Sous l'or de ses deux piolets, brillent les éclats d'une personnalité originale et fascinante.
Valéry Babanov est un enfant de Sibérie, un russe, « le petit russe » devenu l'égal des plus grands montagnards de sa génération. La volonté, l'endurance, l'obstination lui ont ouvert des voies d'exception. La lucidité et l'élégance, l'instinct, l'audace maîtrisée lui ont apporté la gloire.

Mais au –delà des récits de courses, des ascensions brillantes, des renoncements assumés, c'est le roman d'une vie que déroule Denis Ducroz dans la biographie chaleureuse de ce jeune qui voulait s'échapper du carcan soviétique en choisissant l'alpinisme plutôt que l'usine. Il a souffert par passion , a gagné la liberté de grimper pour vivre, a goûté le plaisir de l'escalade solitaire.

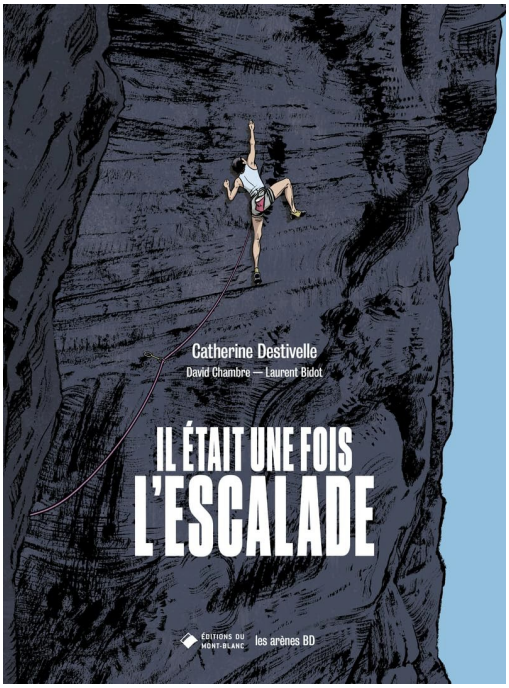
L'histoire est celle d'un montagnard venu du froid, transplanté dans un autre monde que le sien où le collectif n'est pas imposé , où la solidarité des premiers amis vaut mieux que la violence et les combines, où la lutte finale se trame en altitude pour lancer un défi à la malchance et conclure dans la douleur un combat contre les éléments.

Les conquêtes donnent le vertige. Mais le héros ne s'est pas construit en un jour ni tout seul : il s'est épanoui sous la bienveillante amitié du fameux colonel Marmier, le mentor de toute une génération et sous la protection d'une interprète chamoniarde, Agnès, toujours présente et empathique. Il s'est grandi avec humilité sous le généreux tutorat d'un ami prodigieux Rodrigue Passy devant lequel il s'est maintes fois relevé afin de skier en toutes neiges et devenir guide, vivre enfin de la montagne et nourrir sa famille, une femme à la patience mise à mal, une fille ballotée au gré des engagements de son père.

Mais son ambition est de montrer son talent, de grimper utilement: *« les efforts avec les autres n'apportent pas la gloire individuelle nécessaire en occident ! »* C'est pourquoi, il étudie les parois, s'entoure d'équipiers éprouvés, partage les décisions, s'imprègne de l'esprit des hauts lieux mais refuse les compromis. Il se dépasse, se surpasse, passe d'un continent à l'autre. Il s'adapte aux circonstances sans provoquer l'impossible « au grand bazar de l'aventure » : il n'est pas l'aventurier qui joue au poker sur un fil. Il est cet être doué de raison, aventureux subjugué par l'émotion d'un « final nocturne ». Il est le sage, habile et rationnel qui connait la trouille, accepte ses limites une fois pendu entre ses rêves et la réalité. Car le drame peut survenir tout moment. Un mauvais pas et c'est la chute, la mort stupide marquée au fer de l'inconscience. Le destin n'épargne personne. Alors, autant s'en remettre au « *grand marionnettiste* » qui accompagne et veille au-delà des cimes. Se hausser toujours et méditer. Trouver dans la spiritualité, un sens à la vie quand la motivation s'émousse et que gravir une montagne ne fait plus rêver. C'est l'adieu au plaisir mais l'épanouissement par d'autres formes de bonheur.
Denis Ducroz explore toutes les faces d'une légende de l'alpinisme, les zones d'ombre et les versants

intimes, l'ivresse des sommets, l'exaltation du grimpeur solitaire, *cet « émigré vertical »* qui n'a pas oublié l'esprit d'entraide des équipées collectives. D'une plume acérée comme la pointe d'un piolet, Ducroz accompagne son héros dans la réussite d'un parcours doublement héroïque par la révolution de sa technique, et son intégration dans une autre civilisation que celle de son pays natal.

Michel MORICEAU



Il ETAIT UNE FOIS LESCALADE – CATHERINE DESTIVELLE – DAVI CHAMBRE- LAURENT BIDOT EDITIONS DU MONT-BLANC CATHERINE DESTIVELLE – LES ARENES BD – 2023

Catherine Destivelle ouvre une nouvelle voie de cotation très élevée sur l'échelle de la qualité. A l'aise sur le papier glacé comme sur le rocher, elle signe en première d'une cordée talentueuse. Accompagnée du scénariste David Chambre et de Laurent Bidot pour les dessins, elle conte l'histoire d'une activité ludique qui est aussi un art de vivre : *Il était une fois l'escalade*. Il était une fois l'envie de grimper, de s'élever sur toutes les montagnes du monde, les falaises, les becquets et les dièdres, les granits du Yosémite, les calcaires grandioses des Dolomites, et le Saussois, le Verdon, et les calanques et Chamonix… Il était une fois de folles aventures en France, avec, dès 1492, les échelles d'Antoine de Ville parti, sur l'ordre de son roi, à l'assaut du Mont-Aiguille. Il était une fois les défis d'aristocrates anglais vite rejoints par des jeunes gens audacieux de toutes les nationalités. Il était une fois des hommes mais aussi des femmes épris de liberté, cherchant dans la difficulté, une relation sensuelle avec le minéral, trouvant dans l'effort, d'inoubliables sensations de puissance et de légèreté, d'indépendance, de fragilité.

Il était une fois des sommets inabordables, des voies ouvertes à force de volonté, de technique, de patience. Il était une fois des lieux mythiques, d'initiation à Fontainebleau, d'épanouissement dans les Alpes, en Espagne et ailleurs. Il était une fois une légende: El Capitan, paroi verticale où rêvent de s'accrocher les adeptes du solo intégral.

Destivelle et ses compagnons nous font voyager à travers les siècles, de la préhistoire à nos jours. Ils nous entrainent vers des sites insolites, en Europe, en Amérique. Ils nous remettent en mémoire les illustres pionniers, ils exaltent les solistes de l'éphémère et les étoiles filantes. Ils nous révèlent la grande famille de grimpeurs doués de passion, soudés par le contact intime avec une montagne que les puristes s'attachent à caresser sans la défigurer. Ils suivent l'évolution des motivations, des styles, des ambitions. Ils célèbrent la science des lignes, l'esthétique des écarts, l'éthique des comportements : le plaisir de partager une course, le bonheur « *d'ouvrir un chef d'œuvre* ». Mais les institutions, profitant de l'universalité de l'escalade, avivent l'instinct de compétition et le concert égoïste avec la pierre est devenu un sport olympique sur des façades artificielles.

Au fil des planches, l'escalade apparait comme un mode d'expression, une provocation du possible, un dépassement de soi-même, une victoire sur l'intertie. L'ouvrage est remarquablement servi par sa forme, celle d'une BD. Les illustrations, superbes et habilement colorées, donnent le vertige, émerveillent. Elles permettent d'assister, en une soirée de lecture, aux spectacles que livrent sur la scène internationale, des acteurs inspirés, des stars de bloc et… une danseuse de roc, unique, irremplaçable !

Il est rappelé aux spécialistes leurs souvenirs d'escapades. Il est proposé aux novices de faciliter leur accès aux différents lieux de plaisir, de les initier au vocabulaire des hauts-lieux, de les familiariser avec les personnages de la sélection officielle sur lesquels des reportages sont visualisés d'un clic sur un QR code dédié.

Il était une fois l'escalade, est une œuvre pédagogique utile et agréable qui s'adresse aux professionnels, aux amateurs, aux curieux. Elle amène à réfléchir sur la futilité d'un exploit, la maîtrise aléatoire du risque, la proximité de « la mort qui apprend à valoriser la vie ».

Catherine Destivelle, David Chambre ne dévissent pas sur l'habituel entre-soi qui exclut le profane et le détourne des livres de montagne. Ils expliquent, transmettent leurs émotions, traduisent dans un glossaire le jargon des affidés. Le crayon de Laurent Bidot trace avec précision les voies symboliques attachées aux grands noms d'hier et d'aujourd'hui dont les portraits chaleureux rythment de pages en pages, des parcours d'exception.

Il était une fois l'escalade. Il est désormais une brillante synthèse de tous les écrits sur le sujet : voilà «le livre du sommet ».

Michel MORICEAU

TOUCHEZ PAS AU REBLOCHON,un polar savoyard de Fanfoué-FELIXX MEYNET avec PASCAL ROMAN AUTOUR DU ROC D'ENFER – imprimé par Neva Editions -2023



Mystère et authenticité, malice et gourmandise…Voilà de quoi émoustiller Fanfoué dans sa montée à l'alpage. Il connait la montagne comme le fond de son sac. Il se promène, laisse ses yeux pétiller : il aime plus que tout lorgner sur les bêtes, surveiller les jolies filles et méditer sur la croute dorée de son reblochon.

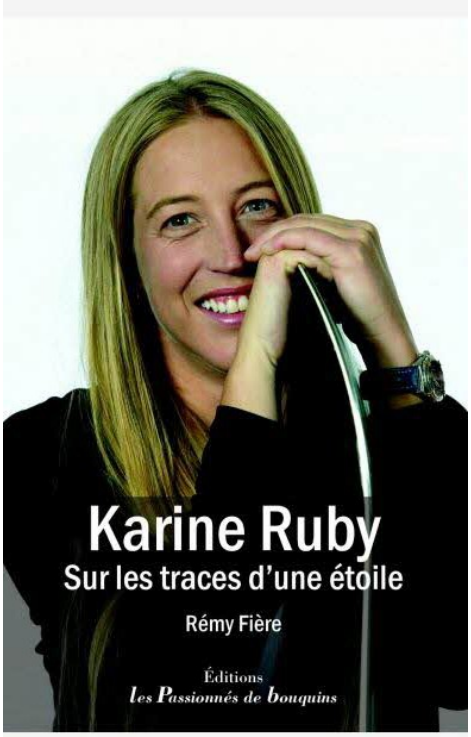
Observateur malicieux, coquin sans être grivois, il est l'homme tranquille qui marche d'un pas alerte, apprécie se rincer l'œil au grand air d'un espace merveilleux. Il promène sa rondeur rassurante, effile sa moustache, affute son opinel. Il est le conquérant des cœurs à force de mots doux et de bonne humeur.
Fanfoué est le héros goguenard d'une littérature de montagne qui ne se prend pas au sérieux : pas de hauts lieux de la métaphysique, pas de face nord ni de voies d'exception mais une vache et des fleurs, des rochers et des « tannes », ces gouffres qui piègent les touristes, avec, sur la table du chalet, un bol de café, une miche et…le reblochon, gâterie sacrée profanée, dans la nuit, par une main sacrilège. Un drame! Un mort en montagne. Fanfoué prend la tête d'un groupe de randonneurs venus de la Suisse et mène l'enquête. Avec son bon sens et sa science du territoire, il démêle, une ténébreuse affaire dans une avalanche de rebondissements dévalant sur une cascade de propos roublards. Il y a de quoi faire tout un fromage de cette savoureuse histoire du reblochon maudit.

Sur un *roc d'enfer,* Félix Meynet et Pascal Roman font danser Fanfoué et Babette, la jolie bergère qui garde avec élégance tous les dons d'une nature hospitalière.

Les dessins de Félix Meynet sont d'une étonnante précision et sont habilement colorés. Les visages sont expressifs, les paysages à portée de main. Le polar savoyard ici renouvelle le genre de la BD par son ton enjoué et son humour bon-enfant.

Meynet et Roman nous entrainent dans un enchainement d'enquêtes en pays de Savoie, marqués par leurs reliefs contrastés et leurs traditions. Ce sont là des sujets de ripailles et des morceaux d'Abondance à découvrir le soir au bivouac. Un vrai régal. Il est urgent de toucher au reblochon de Fanfoué, d' en goûter les saveurs et de s'en délecter.

Michel MORICEAU



KARINE RUBY, Sur les traces d'une étoile – REMY FIERE – EDITIONS LE PASSIONNES DE BOUQUINS- 2023

Dans la frénésie de l'actualité sportive, les compétitions s'enchainent, les podiums se succèdent, les palmarès s'allongent. Les visages défilent, les talents s'affirment dans un élan de passion pour la confrontation. Et la course en tête est la plus belle: gagner sans trébucher et savourer la victoire, profiter de l'instant, celui d'une gloire éphémère avant l'oubli. Avant la contre- performance et la fonte des neiges quand les larmes coulent et que les pages se tournent. Mais le destin est parfois généreux : un titre, une médaille et c'est l'entrée dans la légende. En quelques minutes, sur les pentes de Nagano, Karine Ruby est ainsi devenue l'icône d'un sport nouveau, le snowboard. Première championne olympique de cette spécialité, elle a d'emblé frappé très fort. Son génie de la glisse, son charisme ont conquis d'autres médailles dans le cœur d'un public avide de vitesse, de sensations, d'imitation. Karine flottait sur les pistes comme elle surfait sur la vie. Volontaire et discrète, elle triomphait gaiement, surclassait ses adversaires, subjuguait ses entraineurs et ses admirateurs. Elle brillait. Le succès ne l'éloignait pas de ses proches. Audacieuse mais timide, battante, elle cultivait la détermination et l'humilité, la force et l'élégance. Elle était une conquérante aimant les virées entre copines. Elle jouait de son art en virtuose, mais sans esbroufe. Elle préférait la montagne aux feux des projecteurs devenant une référence qui s'est élevée en haute altitude. Elle a su dépasser la déception des dernières épreuves, car elle aspirait aux plus belles voies. Elle a été fauchée en pleine ascension, avalée sous un pont de cette neige qu'elle avait tant aimée.

Ancien rédacteur en chef adjoint de l'Equipe Magazine, Rémy Fière s'est élancé sur les traces de cette étoile qui continue de l'éblouir. Il évoque l'enfant prodige, la jeune fille en or, la femme rayonnante que n'impressionnait aucune difficulté. Le grand reporter a mené l'enquête sur celle qui était une fille, une sœur, une amie fidèle conjuguant la jouissance de la lutte et le bonheur de partager, le désir de liberté et l'envie de transmettre son goût de la montagne, montagne magique et fatale qui l'a prise un jour de mai. Pour l'éternité.
Il y a, là-haut, un « *banc du souvenir* » dédié à Karine, quelque part au dessus de Vallorcine, là où sa vie s'est suspendue. Un symbole pour ne pas effacer sa trace, un lieu de recueillement où respirer le parfum de son enthousiasme. Une étape où surmonter la cruauté de son absence.

Par l'éclat de son étoile, Karine Ruby a guidé la formidable épopée du snowboard, un sport né d'une seule planche, une discipline à la fois technique et ludique, une pratique alliant la rapidité et l'esthétique. Les jeunes des années 80 se sont rapidement approprié cette nouvelle façon de glisser qui dépoussiérait les sports d'hiver. Le snowboard était inconnu, snobé, d'abord méprisé des puristes du ski alpin, puis jalousé du fait de son aura. D'illustres pionniers y ont cru, se sont engagés, se sont battus pour une reconnaissance qui n'a pas été obtenue sans heurt. En une dizaine d'années, le surf s'est décliné en plusieurs variantes spectaculaires. Le snowboard s'est hissé au programme des Jeux Olympiques, consécration suprême en termes de notoriété et de moyens alloués.

Rémy Fière dans un récit aussi vif qu'un slalom parallèle retrace l'histoire d'une formidable aventure humaine. Celle d'une équipe qui croyait en l'avenir, celle d'une championne qui savait caresser la montagne.

Michel MORICEAU



LE MONTAGNARD - Dans les pas de Lionel Terray – LIONEL DAUDET – ECITIONS STOCK - 2023

Un même prénom, une même passion, deux vies dédiées à la montagne, à l'écriture, à l'amitié. Lionel Terray, Lionel Daudet : deux histoires qui se complètent, se distinguent par l'écart d'une génération, se rejoignent par la force des cimes et des livres,

Daudet, Lionel en hommage à Terray s'est montré digne du héros adulé par ses parents, géant solidaire et fidèle, attaché à la terre comme à la pierre, parlant peu pour mieux se porter vers les autres. Un guide, curieux et passionné.

Dod a laissé Lionel à Terray, le conquérant doué de *témérité raisonnable*, suivant sa boussole intérieure avec une élégance de l'âme et du corps combinant l'éthique et l'esthétique.

Dan le profond respect d'un héritage riche en symboles d'humanité, Dod, le *vagabond grimpeur* s'est mis dans les pas du montagnard absolu. Il en a repris les traces, les grandes étapes sur tous les continents : le tour d'une œuvre exactement ! Le mimétisme permet à Dod de mesurer les exploits réalisés en d'autres temps de l'histoire, de poser un regard déférent sur le sens des victoires collectives. L'émotion est vive retrouver les mêmes sensations, de réfléchir sur la force de l'intuition, sur l'injustice du destin.

Se souvenir de Terray, c'est donner du rythme à sa passion, s'élever en rêvant du possible, partager les joies et les peines. C'est transmettre le bonheur de l'inutile, sentir la montagne et savoir renoncer. C'est l'aimer pour ce qu'elle est, non pour la gloire. C'est privilégier l'humain en espérant qu'il soit un rempart aux dérives mercantiles effaçant la « merveilleuse gratuité de l'alpinisme ». L'esprit de cordée ne s'accorde pas au monde des affaires.

Daudet a grimpé aussi haut que Terray avec ses propres équipiers, de nouveau équipements. Il a tenu à connaître, à comprendre comment le meilleur alpiniste de son époque a pu dévisser dans une voie à la banalité tragique. La mort en Vercors, un dimanche de septembre relève d'un pathétique tout aussi tragique qu'une disparition en situation extrême. Il n'y a pas de bonne mort.

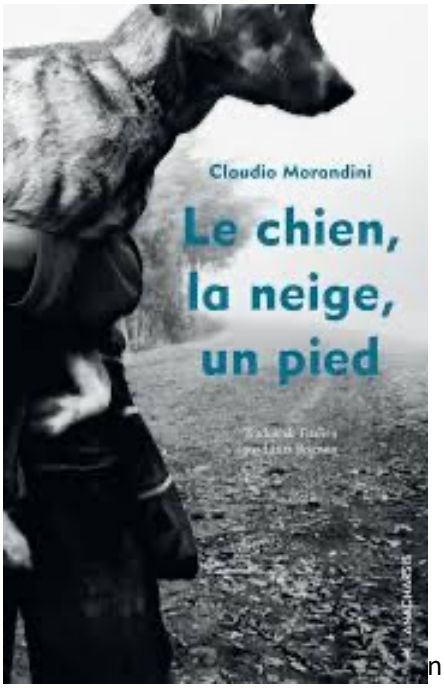
Lionel Daudet mène l'enquête sur la paroi fatale. En neuf longueurs, avec un compagnon, il veut comprendre comment la cordée Terray-Martinetti est tombée dans un dernier passage moindre difficulté. Tout est dit d'une escalade, sauf l'improbable, l'imprévisible avant le saut dans l'inconnu. Arraché à la paroi, il n'est pas devenu vieux et las. Attendu par la mort quelque part en Vercors, il a trouvé la paix.

Le Montagnard est une biographie originale, à la fois technique et littéraire. L'auteur croise son expérience avec celle de Terray. En évoquant les années 50, Daudet reprend l'histoire des amis disparus. Les grands acteurs entrent en scène avec leurs talents, leurs charmes, leur incroyable volonté, leurs défauts. La montagne apparait dans tous ses contrastes : séduisantes et merveilleuses, terres d'aventures, objets de convoitise mais aussi lieu de vies suscitant l'empathie de Terray à l'égard de tous ces gens utiles qui font vivre la montagne.

Se mettre dans les pas d'une figure emblématique de l'alpinisme d'après- guerre avec le matériel d'aujourd'hui atteste du niveau d'engagement des illustres pionniers de la très haute montagne. Un tel projet montre l'évolution des matériels et des mentalités allant de la confiance à la concurrence, du plaisir de grimper à l'obligation de victoire, de l'instinct du bel itinéraire au routage assisté.

Lionel Daudet livre un exercice de style émouvant sur les audaces d'un homme généreux et lève, du moins en partie, le mystère de sa dernière ascension.

Michel MORICEAU



LE CHIEN, LA NEIGE, UN PIED - CLAUDIO MORANDINI – traduit de l'italien par Laura Brignon

COLLECTION GRIFFE DES EDITIONS ANACHARSIS - 2021

Le roman de montagne trouve son équilibre entre le drame et la passion, l'effort et la félicité, la grande peur et l'émerveillement.

Les histoires s'enchainent, les unes s'agrippant aux parois des grandes voies, les autres excitant la corde sensible du lecteur en l'assommant de passages inutiles dégoulinant de lyrisme et d'idées convenues sur l'appel des hauts lieux, la lutte contre les éléments, l'esprit de cordée et les senteurs de la flore, la proximité envoutante de la faune, la fraicheur des torrents…

Rien de tout cela dans le récit de Claudio Morandini. Pas d'angélisme, ni d'exaltation sur la beauté du monde, pas n des miasmes de la ville : juste une chronique ou plutôt un conte, sur le désœuvrement d'un homme désabusé, déboussolé, détaché des contraintes de la vie ordinaire.

Un vieil homme se laisse aller dans sa ferme perdue sous la neige entre deux couloirs d'avalanche. Il se terre et vit comme une bête, risque la mort durant l'hiver et se grise au dégel de la blancheur qui l'entoure. Il est seul et c'est son choix. Il est atrabilaire et asocial, n'attend rien, s'abandonne à lui-même. Il perd la mémoire. Les souvenirs lui sont inutiles : il est libre dans sa crasse et la solitude. Il rembarre les intrus. Il n'a besoin de personne, jusqu'au jour où gratte à sa porte un chien qui va lui apporter un semblant d'humanité : quelqu'un à qui parler ! C'est alors que l'homme et ce chien se retrouvent, sous la plume de Morandini, les personnages d'un conte, un conte philosophique où les jours se suivent en conditions extrêmes. Aucun code dans le grand froid, sinon la faim. L'homme et la bête s'épient, se provoquent, se demandent lequel finira par manger l'autre. Les réserves s'épuisent mais le paysan défend, jusqu'au bout, son lopin aux ressources vaines. L'instinct et rien d'autre dans l'hiver glacial d'une montagne hostile et bruyante ! L'ermite est ensauvagé. Il a pour témoin, un compagnon lucide et fougueux. Un chien. Face au vieillard dont l'esprit est confus, l'animal est doué d'attention et l'exhorte à la raison. Dans le huis-clos d'une masure délabrée, la vie se perd dans l'angoisse et la résignation, la violence et l'indifférence.

Au printemps, quand la nature se découvre peu à peu sous le soleil, la neige se retire et révèle ce que la triste saison a laissé de plus sordide : un pied, un corps. Un individu perdu sous la glace qui n'aurait pas du se trouver dans une ligne de mire au milieu d'un couloir dangereux.

Plus rien n'a d'importance sinon la terre qui ne se partage pas, sinon les animaux affamées, sinon ce garde-chasse qui en voulait au à son fusil du berger. A tant roder, la mort finit par s'abattre.

Claudio Morandini décrit le versant le plus sombre d'une montagne plongée dans l'effroi et la désolation. Il renvoie ses personnages à l'état de nature. La brutalité humaine rompt avec l'image idéale des travailleurs infatigables, des promeneurs contemplatifs, des grimpeurs héroïques... Il nous confine dans un alpage où se conjuguent le refus des conventions et le partage d'une intimité avec un chien qui s'installe comme l'ultime représentant de la civilisation

Ce livre est celui de la folie et de l'oubli, de la critique d'une obsession, celle de posséder pour soi-même un espace sans autre valeur que sentimentale.

Cette approche inattendue de la montagne renvoie à la sauvagerie d'un monde déstructuré pas la violence et l'indifférence, un monde que l'on observe et déplore comme le fait le chien. Sans en changer le cours.

D'une plume élégante, descriptive et détachée de tout superlatif inutile, Claudio Morandini trace les contours d'un univers répugnant aux confins du réel et du fantastique.

Le Chien, la Neige, un Pied est un roman noir imprégné d'une odeur de sueur et de sang. Il met en garde contre les dangers du repli sur soi, alors qu'en montagne, la solidarité et l'entraide sont partout ailleurs des coutumes bien établies. La solitude n'est pas un refuge, elle est ici dévastatrice. Elle pousse à la déraison, à l'exclusion, à la ruine. Et le grésillement des lignes au- dessus de nos têtes n'y est pour rien.

Michel MORICEAU



DOLOMITES les voies du sublime- CRISTINA NOACC0 – COLLECTION VOYAGE EN POCHE- EDTIONS TRANSBOREAL – 2023

Avec de belles références scientifiques et littéraires, Cristina Noacco nous accompagne à « *l'Ecole des Dolomites* », ce lieu de mémoire, idéal pour mieux comprendre la montagne et y apprendre à vivre libre. Rien de sentencieux dans ces leçons d'émerveillement où l'imaginaire nourrit le réel. L'histoire et la géographie, la géologie, s'y rejoignent pour nous faire voyager dans l'espace et le temps, pour expliquer les paysages et leur verticalité sublime. Ce sont de véritables cathédrales de roches aux clochers gigantesques, vestiges immobiles d'une nature inspirée leur donnant, au soleil couchant, les couleurs du rêve.

Cristina Noacco aime ces hauts lieux dont elle partage l'intimité avec bonheur. Elle en connait les chemins, les voies, les vie ferrate. Elle y écoute le silence, retient le cri de la pierre, le chant de la terre. Elle évoque les fossiles, contemple le spectacle harmonieux d'une mer de nuages, elle se désole d'une forêt dévastée par la tempête. A chaque étape, des traces de vie rappellent des faits proches ou lointains, émouvants ou tragiques, des bouleversements environnementaux qui ont modelé cet étonnant massif à la fois immuable et fragile. Elle s'étonne de ce territoire isolé mais aujourd'hui prisé par de « prétendus montagnard exigeants et irrespectueux ». Cette zone coincée entre plusieurs pays a été pendant les guerres, le théâtre d'un affrontement des soldats dans la neige. Elle reste singulière par la diversité de ses habitants, soucieux de défendre leur identité culturelle et linguistique.

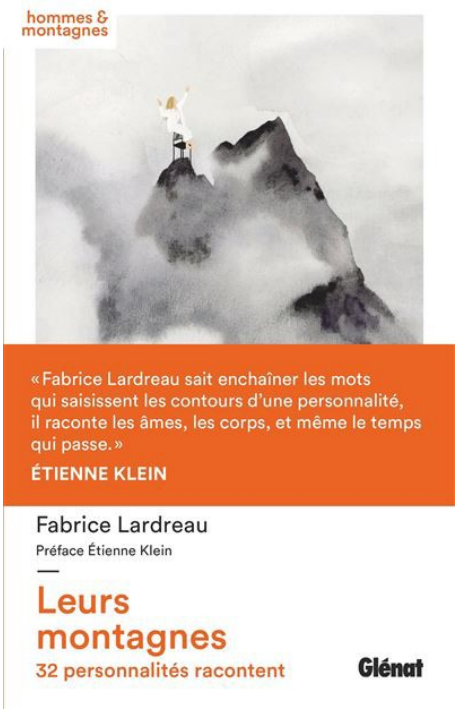
Au fil de randonnées joyeuses, malgré d'inévitables frissons, Cristina Noacco transmet son enthousiasme. Elle aime les Dolomites, elle en livre les secrets. Son carnet de course est une invitation au voyage, une imprégnation de contes et légendes, une incantation à s'élever par la sagesse et l'esthétique au cœur de « *la plus belle œuvre architecturale du monde* ».

Cristina Noacco remonte le temps, détaille les ères géologiques, tourne les pages d'ouvrages emblématiques, évoque ses auteurs favoris, note les propos réalistes de Buzatti ou Rigoni-Stern

Dolomites est un récit qui mêle le passé au présent, le risque et le défi, le drame et la félicité. A chacune de ses aventures, Cristina Noacco conjugue sa passion de l'alpinisme et son goût du savoir. Elle réalise dans les Dolomites « *l'union de la terre et de l'air* », se prend à « *escalader le ciel* » dans un désir de liberté. Elle savoure aussi le silence de la haute altitude. Elle donne à l'effort un supplément d'humanité, dans le souvenir des amis disparus, dans la sincérité des échanges avec des randonneurs de passage sur les sentiers, au refuge et …dans les livres.

Dolomite, les voies du sublime est un hymne à la pureté d'une montagne qui détient la mémoire de l'Evolution. A nous tous de ne pas la défigurer par nos excès, notre négligence. Notre ignorance.

Michel MORICEAU



LEURS MONTAGNES, 32 PERSONNALITES RACONTENT-
FABRICE LARDREAU -préface d'Etienne Klein GLENAT - 2023

Leurs rencontres avec Fabrice Lardreau se sont faites au sommet de leurs arts respectifs. 32 écrivains, femmes de lettres, musiciens, cinéastes, ou dessinateurs ont exposé leur versant intime, sans complexe ni esbroufe, l'approche de leurs montagnes, ces lieux inoubliables qui rappellent des souvenirs, ravive les émotions, renforce l'esprit créatif.

Chaque invité dévoile, sur le ton de la conversation, un pan de sa personnalité, une trace de vie, de passion qui éclaire sur la naissance, l'essence même de leurs œuvres.

Les entretiens s'enchainent comme autant d'aventures parmi les livres et les montagnes du monde qui apparaissent dans leur diversité, leur complexité: voies d'escalade ou sentiers de randonnée, marches solitaires ou courses solidaires, nuits au refuge ou à la belle étoile…

Chaque relation est unique et apporte sa richesse : l'éducation du regard, la sensation « charnelle », le partage, le rapport au temps et à l'espace.

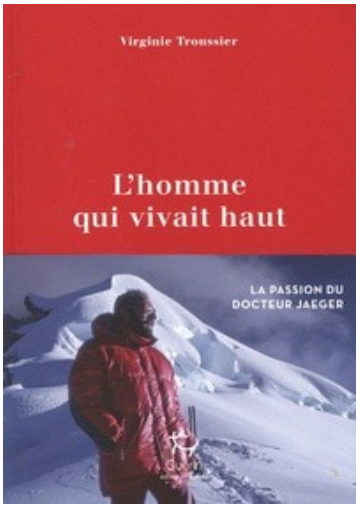
Tous rendent hommage au parent, à l'ami, au mentor qui a leur a permis de s'élever, de libérer le corps et d'aérer l'esprit. Ils transmettent les plaisirs simples de la promenade, le contact sensuel à la paroi. Ils adressent un salut fraternel aux habitants des villages d'altitude, qui, de part et d'autres de frontières arbitraires, ont une histoire commune, se nourrissent des mêmes légendes et font résonner la culture universelle « *du grand peuple des montagnes* ».

Certains affirment la volonté de dominer leur peur, d'autres abandonnent « *la mystique du sommet* » et sont indifférents à l'idée de conquête. Mais tous se retrouvent dans le goût de la persévérance, la joie de grimper, d'observer, de méditer. L'accord est parfait sur le don de la montagne : les grands espaces stimulent les idées, ouvrent sur l'immensité d'un espace fragile qui incite au respect de l'environnement, à l'humilité dans la souffrance, au bonheur d'apprivoiser le silence.

L'exploit est contingent. Mieux vaut s'épanouir dans une pratique à sa mesure, selon une éthique, de comportement, une esthétique. L'élégance du geste et la fantaisie quand elle est plus forte que la raison, célèbrent la vie et la liberté, celle d'habiter le monde, d'apprécier le temps suspendu, d'approcher la lumière. La curiosité s'éveille en ces lieux de passage entre le réel et l'imaginaire, la régénérescence et l'ensauvagement, le romanesque et le défi.

La cordée prodigieuse emmenée par Fabrice Lardreau atteste du privilège d'aller en montagne, pour gravir ou tout simplement musarder, pour s'y réfugier, y respirer autrement. Les expériences se croisent sur ces endroits merveilleux qui étonnent et inspirent. Néanmoins, la métaphysique de la beauté ne dédouane pas de méconnaître les hiérarchies entre ruraux et citadins, paysans et touristes. L'écriture met en mots cette dualité. Elle traduit l'inquiétude et la jubilation, la ténacité qui mène à la plénitude, la connaissance de soi-même dans l'épreuve, avec, toujours, le désir d'aller plus loin, plus haut, de vivre intensément en se débarrassant du superflu, de voir et de se faire un devoir d'informer quand les monts sont en feu.

32 personnalités racontent *leurs montagnes*. Fabrice Lardreau recueille leurs confidences en s'effaçant pour mieux comprendre leurs différences, poser des passerelles entre l'effort et la pensée,



L'HOMME QUI VIVAIT HAUT - VIRGINIE TROUSSIER – collection GUERIN- EDITIONS PAULSEN – 2023

Il a traversé la vie comme une comète. Ephémère et lumineux, Nicolas Jaeger, disparu en 1980, a marqué son époque. Son étoile continue de briller dans la mémoire de ses proches, de ses amis et, aujourd'hui, des lecteurs du portrait que brosse Virginie Troussier sur « *l'Homme qui vivait haut* ».

Il était reconnu pour la légèreté de son style, la profondeur d'un caractère exigent, son goût de la solitude. Il était un taiseux, discret et concentré sur ses projets, charismatique envers ses compagnons, étonnant par l'étendue de ses connaissances.

Dans un récit documenté, Virginie Troussier retrace avec ferveur le parcours d'un jeune parisien pressé, animé d'une triple passion, pour l'alpinisme, la médecine et sa famille : besoin naturel d'aventures, désir personnel de comprendre, envie sincère de transmettre…

Il a été l'un des trois premiers français à tutoyer le ciel, accompagnant Pierre Mazeaud et Jean Afanassieff au sommet de l'Everest lors de la fameuse expédition de 1978. Il a ensuite étudié les modalités d'adaptation de l'organisme à près de 7000 mètres. Il a été jusqu'à son dernier jour, le père d'exception témoignant à ses filles, à sa femme, un amour que l'appel des hauts lieux tenait à distance.

Il en avait l'étoffe mais ne se posait pas en héros. Il était solitaire et brillant, indocile mais réfléchi. Il a partagé sa vie entre la montagne et son foyer, « galvanisé par la haute altitude », stabilisé par l'indispensable affection des siens.

Pour les autres guides, il était un esthète, fluide et régulier, esquissant sur le rocher une *chorégraphie*, grimpant avec la précision d'un « *chirurgien du piolet* ».

En tout domaine, il élevait la barre et « *faisait son travail correctement* ». En médecine, il apportait les preuves du possible. Dans son métier de guide, il ne laissait rien au hasard. Il était irrésistiblement aspiré dans ce « monde qui n'est pas fait pour les hommes ».

Nicolas Jaeger est parti seul, un matin d'avril 1980. Aucun signe, aucune trace. C'est la disparition, , l'attente, l'espoir. Ce sont des recherches aux limites de l'extrême et la colère face à l'inéluctable : la mort, une mort injuste, inadmissible. Une mort sans sépulture.

Il s'ensuit un deuil impossible, des doutes, des questions obsédantes quant aux conditions du mourir, dans le froid, la souffrance, ou la « profondeur narcotique » de la zone fatale des 8000. Les proches surmontent l'absence dans le temps long d'une reconstruction de leurs vies autour des souvenirs, des témoignages, des écrits.

D'une plume élégante imprégnée d'empathie et de respect pour son sujet, Virginie Troussier retrace, avec tact et mesure, l'épopée fulgurante d'un aventurier qui rêvait de sensations et *vivait haut*, sans chercher la gloire ni vendre son âme. Pour la beauté du geste et le goût de la science.

Michel MORICEAU

VIGNERONS ALPINS - EMMANUEL RENAUT –



Texte d'Isabelle Ambregna- Photographies de Matthieu Cellard- 2023

C'est le livre de ses amis, des artistes inspirés qui, dans l'intimité de leurs domaines, apportent au monde le plaisir gouleyant d'une œuvre superbement colorée. Le chef Emmanuel Renaut, éclaire de ses étoiles éblouissantes, les *Vignerons Alpins* dont les cuvées séduisantes s'accordent à ses créations singulières.

Le cuisinier généreux s'ouvre à ses partenaires. Il partage avec eux le goût de l'effort et de l'excellence. Il nous emmène là leur rencontre, sur les versants ensoleillés de l'arc alpin. Il s'arrête, fait connaissance et s'imprègne des terroirs et des paysages. Il goûte une à une, ces belles histoires de vie, de vigne et de vin, autant d'aventures où se cultivent la passion, la raison , le respect de la terre. Il mesure les années de travail passées à tailler, à comprendre les sols, à prendre soin du raisin : faire le meilleur et attendre, connaître et transmettre la généalogie des cépages, la géologie des régions, la géographie des parcelles.

Au-delà des coteaux et des pentes, par delà les murets, les espaliers, c'est l'esprit d'un lieu qui exhale des verres où se dessinent les fines ondulations ambrées d'un bergeron, d'un muscat, d'une petite arvine.

Emmanuel Renaut rend hommage à ses pairs, brillants protecteurs du *« viti – pastoralisme »*. Ils défendent l'équilibre plutôt que les rendements. Ainsi offrent-ils à la nappe des grandes tables , leurs vins qu'ils ont su sortir des musettes et des sacs à dos. ..

Il y a dans les échanges entre le chef et ses producteurs, connivence et solidarité, partage, émulation réciproque et volonté commune d'élever le vin, de lui donner le temps de s'épanouir, de forger son caractère pour émouvoir les amateurs sur tous les continents.

Une telle exigence de qualité suppose de ne pas épuiser la nature, de ne pas la priver de ses ressources. C'est pourquoi, au quotidien, les vignerons ont à cœur de magnifier le patrimoine, de servir le raisin, de croire en sa magie sous le soleil et la fraîcheur des vallées. Ils ont le charisme de rebondir avec courage et lucidité quand un seul orage de grêle dévaste les précieux hectares d'un vignoble mythique.

Les Vignerons Alpins ,et nombre de vigneronnes, apportent aux grands chefs les meilleurs crus des pays de Savoie dont les parfums renforcent l'intensité gustative de la féra, de la truite fario, de l'omble- chevaliers.

Avec eux, la montagne fait recette. Elle se retrouve dans les assiettes. Elle patiente aussi sous les étiquettes de bouteilles joliment décorées, elle frissonne dans le cristal des verres à pied. Elle s'y prête alors à la contemplation, à la méditation ,à la dégustation. Il est toujours un temps raisonnable pour mettre la montagne à table.

Emmanuel Renaut sur des textes vifs et chaleureux d'isabelle Ambregna, photographies de de Matthieu Cellard nous invite à pénétrer les caves de celles et ceux qui donnent de la vie à leurs territoires. Grâce à eux, à leur engagement, à leur engouement, à leur enthousiasme communicatif, nous sont dévoilés l'inattendu, la technique et la perfection. Les clichés de Matthieu Cellard nous surprennent. Ils nous font savourer autrement le paysage et les fruits de la vigne, quoi qu'il en coûte.

Michel MORICEAU



UN ALPINISME D'AVENTURES – BERNARD AMY – EDITIONS LES PASSIONNES DE BOUQUINS – 2023

Une vie d'aventures, d'escalades et de marche. Une vie de partage à la découverte du monde. Bernard Amy s'émeut du « rocher parfait », des « calcaires magnifiques », des murailles obscures. Il n'a jamais cessé de grimper, de s'élever, de s'ouvrir vers le haut : puissance et simplicité ! Il a fait de ses rêves de grandes courses et de petits miracles : saveurs d'une belle prise, félicité d'une inoubliable première. Il a cultivé le don de l'amitié, il a vécu avec la montagne, une passion raisonnable doublée d'une curiosité sans limite.

Dans l'intimité des grands massifs, il a exploré tous les domaines du possible, partant longtemps de bonne heure pour atteindre le sommet de lui-même, entretenant un rapport sensuel avec la pierre, écoutant le « chant métallique du piton », dansant à la verticale du soleil. Bernard Amy conserve la mémoire des itinéraires, de l'esthétique de toutes ces voies ouvertes avec bonheur.

Mais l'euphorie des projets audacieux, l'enivrement des hauteurs, la fréquentation du vide n'empêchent pas d'apprivoiser la peur, de mesurer l'absurdité du risque, de prévenir les excès de confiance. Il ya a dans la pratique de l'alpinisme, la sublimation de l'effort et l'apprentissage de la modestie : orgueil et fragilité, souplesse et fraternité, et sortir par le haut sans avoir gâché les « plaisirs minuscules » qui font d'une bavante dans les Ecrins ou ailleurs, un moment d'éternité.

Grimper suppose d'être serein, de se prémunir contre la rigidité des « doctrinaires » qui enferment un espace de liberté dans un carcan de contraintes et renforcent, par leur rigidité, les contempteurs d'une activité socialement inutile.

Bernard Amy a cette élégance de dépasser son art, de comprendre ses propres motivations, d'expliquer ce désir inassouvi d'élévation, cet irrépressible vice que punit la nature. Car il suffit d'un pas, d'une pierre, d'un précipice pour donner au destin un tour funeste.

L'alpinisme est, selon l'ascensionniste des bonnes aventures, une école de solidarité, d'expériences partagées, de regards croisés en situations extrêmes : souvenirs indélébiles d'une communion aux portes du ciel, d'une découverte avec d'autres, du spectacle des cimes, ou, d'un temps de méditation pour contempler, en solitaire, une mer de nuage.

Un Alpinisme d'aventures est le récit d'une vie dédiée à la montagne avec la générosité sincère d'un amoureux comblé d'avoir pratiqué sans vouloir à tout prix conquérir, d'avoir trouvé le bonheur plutôt que la gloire, d'être redescendu , reparti et revenu dans l'intention de transmettre un message de reconnaissance , pour les moments de plaisirs ou d'effrois. En toute humilité car le renoncement n'est rien quand la vie est suspendue à la certitude d'un échec annoncé. En prévention de tout instinct dominateur et ennuyeux.

Reprenant ses carnets de course avec émotion et discernement, Bernard Amy, donne à la noble sueur du montagnard, ses lettres de sagesse.

Michel MORICEAU

Mime qu.nd, en appar,,na-. dies sont ban>lcs,

les rencontra que l'on &il sui les chemins d'en ba:uc

surprmncnt toujours les rnarchcuB que nous sommc:5.

lei now noustrouvons fia i b.d.écuc-du œmps.

li ècst une ciadinc égJ.Jtt au milieu des moutons. plw k>in

nous aoisom des animaux saur.ages. aiJlcur1nou.s a„vm rcndcz.-vous

av« rhiitoircoù des puseurs debitns pl'ttiNx css:a.imt d'lchaPJXr

/a des brigands qui matent les >Cflli<D. Et cnrorc.

on entend la musique desJOIIIrÐCU, on voit Montm.2nrc

fi.ire de rombrc à !'Everest, on suit le dicminancnt da alpinistes

d'biier cr d'aujourd"hui, oncontemple m:t.r Heur pttc □

qu□cst l'édch\."ci.ss. • ln chemins d'en tu:ut • sont deschemins

où les décou,--.::ncs sont mulrîpla et souvent étoruu.ntcs,

ISBN:978-2-9557103-5-7
Pm: 15(TIC

Christine BARBIER
Georges BOGEY
Colme GÉRÔME
Gabriel GRANDJACQUES
Daniel GR.ÉVOZ.
Michel MORICEAU
Roland RAVANEL
Ornclla VENTURINI

Photographies
Charly BOGEY

SUR LES CHEMI S D'EN HAUT

Nouvelles





MA MONTAGNE, abécédaire amoureux du mont-Blanc - PASCAL VIENOT -La Fontaine de Siloé 2022

Neige fraiche, impression soleil brûlant… C'est la magie d'images mises en mots, d'émotions saisies sur le vif. La montagne décline, au fil des saisons, son élégante simplicité loin de la foule et des folies douces. Elle est paisible et colorées, elle accueille avec générosité et s'abandonne ici à la contemplation de l'œil émerveillé de Pascal Viénot. Photographe passionné, attentif aux mouvements d'une nature aux paysages contrastés, il guette les lumières et les ombres, vole un instant de vie pour trouver quoi ? l'éternité d'un cliché,
trace immobile d'un moment éphémère, mémoire de l'insolite, souvenir d'une rencontre ou d'un heureux hasard : tristesse altière d'un pin foudroyé, lumineuse cruauté d'un glacier gigantesque, beauté fatale d'un regard croisé avec des animaux en liberté.

Foulant les herbes grasses et les verts pâturages, fixant les cimes où s'asseoir, Pascal Viénot marche autour du mont- Blanc. Il s'arrête à l'alpage, zoome sur les fleurs sauvages, regarde les étoiles piquer les nuits de pleine lune. Il traduit les hurlements du foehn, le chant des oiseaux, le doux silence des lacs d'altitude, les craquements de la glace en hiver.

Les promenades de ce rêveur délicat sont bornées de poèmes éloquents illustrant les étapes d'une randonnée solitaire par les monts et les sombres forêts. Il transmet la fraîcheur des torrents et des rus, la chaleur de l'été, le vent furieux grondant sous les lauzes, les flots immenses d'une mer de nuage alanguie sur une vallée perdue.

Les grands classiques, Rousseau, Musset, Flaubert, mais aussi Whymper et bien d'autres, commentent l'itinéraire. Ils rythment les sujets d'émerveillement. Ils soufflent un air joyeux sur les lettres d'un abécédaire amoureux où la montagne est présentée dans un écrin lumineux, source de vie et d'inspiration, espace privilégié de la permanence d'un monde étonnant par la diversité de ses aspects et l'authenticité de ce qu'elle donne à voir.

« *Sa Montagne* » est le lieu d'un passage entre les siècles. Pascal Viénot en souligne l'immuable esthétique. Par la sincérité de ses observations, il invite à méditer sur le devenir de ces panoramas offerts à la contemplation. Il propose une balade idéale parmi les lettres d'un alphabet grand' ouvert sur le versant du soleil.

Michel MORICEAU

LES BROUILLARDS NOIRS - PATRICE GAIN - EDITIONS ALBIN-MICHEL 2023



Patrice Gain poursuit son tour du monde des montagnes maudites. Cette année, il embarque ses lecteurs pour les îles Féroé, îles de la désolation et des désillusions. Il nous entraine dans le brouillard, le brouillard noir qui s'abat sur une lande où rien ne pousse. Il nous plante à l'à-pic d'une falaise sapée par une mer furibonde, une mer de larmes et de sang. Car c'est d'un drame qu'il s'agit. Celui d'un père lancé la recherche de sa fille, la militante d'une cause perdue : la sauvegarde des baleines-pilotes, une espèce menacée par la folie des hommes. Ce sont des bêtes traquées pour la jouissance de les tuer, les déchiqueter, les pendre ensuite et les laisser pourrir. Le massacre au nom de la tradition ! Sauvagerie gratuite et déshumanisation d'un groupe d'égorgeurs obsédés par ces grands mammifères marins qu'ils attirent dans les anses comme le faisait leurs ancêtres mais avoir aujourd'hui l'excuse de chasser pour se nourrir, tant la viande des cétacés, contaminée au mercure, est devenue impropre à la consommation.

Pour témoigner contre de telles pratiques, une organisation non- gouvernementale est sur place au risque d'y laisser la vie de ses adhérents. Et c'est ce qui arrive. Une jeune fille disparait. Sa mère s'en inquiète, appelle son ex- mari et l'enjoint d'aller retrouver cette enfant qu'il n'a pas vu grandir dans les suites d'un divorce douloureux.
Seul, avec dans ses bagages, un violoncelle auquel confier ses doutes et ses angoisses, le père va mener l'enquête. Il parcourt l'archipel, s'enlise dans les chemins boueux, passe d'un îlot à l'autre. Des portes s'ouvrent et se ferment, il interroge, il se bat, prend la mesure des tragédies qui secouent l'endroit dans la violence et la dissimulation.
Maître dans l'art du roman noir, Patrice Gain met en mots les paysages angoissants d'une contrée sauvage abandonnée dans la nuit. Il traduit les pulsions funestes et lugubres qui agitent un huis- clos insulaire où les éléments déchainés brouillent les esprits, les écrasent sous la chape d'un ciel de nuages et de plomb. Au delà de l'intrigue qui rebondit jusqu'à l'incroyable dénouement d'une ténébreuse affaire, il y a le portrait d'une société battue aux vents mauvais, sonnée sous les pluies diluviennes, abrutie par l'alcool et repliée sur son passé, ses coutumes, ses légendes, autant d'excès, de réflexes, de prétextes d'afficher une identité dérisoire dans la brutalité. L'Histoire n'est pas tout quand elle fracasse contre la morale, les principes élémentaires de décence et d'humanité. Les jeunes défenseurs des baleines prennent des risques. Leur signal d'alerte est ici un cri de révolte, de souffrance. Ils sont les observateurs engagés d'un spectacle navrant où des êtres vivants vulnérables

sont sacrifiés sur l'autel d'une barbarie dont le visage est celui des gars du coin, fiers et stupides, manipulateurs et féroces.

Faut-il pour autant désespérer du genre humain ? Les bonnes intentions des protecteurs de la faune marine relèvent de la générosité. Leur activisme légitime focalise l'attention et détourne l'opinion des trafics qui s'opère dans l'ombre. Loin de ces agissements, le père s'exprime sa sensibilité dans la solitude d'un concert secret avec l'adolescente qu'il aurait tant voulu émouvoir par la magie de son violoncelle. La vie est fragile. Autant lui donner du sens dans l'affection et trouver pour les siens, es remèdes contre l'oubli.
Espérons qu'un jour se dissiperont *Les Brouillard Noirs* des îles Féroé. Ce sera un temps raisonnable, quand sera restauré la dignité de ceux qui sont morts.
Dans l'attente de cette éclaircie, la tempête fait hurler de colère le lecteur troublé par le rythme d'une prose éloquente évoquant le désarroi d'une symphonie pathétique.
Michel MORICEAU

JE SUIS…GIONO – JEAN PAUL CLERET - préface de Sylvie Giono – Jacques André éditeur. 2023



Ami fidèle des grands classiques, Jean-Paul Cléret nous accompagne dans l'intimité de Giono. Sous l'œil attentif de Sylvie, la fille du poète et romancier, il nous emmène à Manosque, nous ouvre les portes de Lou Paraïs, nous invite à partager l'expérience du Contadour, sur ce plateau de pierres plates qui fut pour Giono, pendant l'entre-deux-guerres, le lieu d'un idéal retrouvé, une source d'inspiration, un espace d'échanges et de méditation sur le devenir d'un monde au devenir incertain.

Jean-Paul Cléret se glisse dans la vie de l'enfant rêveur, qui se nourrit du parfum des collines et pense aux montagnes qui seront toujours le décor ou le thème de ses romans. Il découvre le monde, il s'émerveille. Il laisse filer le temps quand soudain, rattrapé par l'Histoire, il endosse l'uniforme du conscrit mené à l'abattoir dans la masse d'un Grand Troupeau de soldats « tués pour rien au moment où ils cherchaient le bonheur ».

Afin de mieux pénétrer l'âme du témoin, Jean- Paul Cléret donne la parole à Giono. A la première personne du singulier, il décrit la déshumanisation d'une époque, les horreurs de la guerre, puis, enfin, le retour auprès de ses parents dont il était le fils unique, idéaliste et solitaire.

Une part de lui-même, cependant, n'est jamais revenue du cauchemar. Il a connu la mort, perdu son meilleur ami. Il a mesuré les pulsions destructrices de l'homme. Devenu écrivain, le souvenir de l'indicible conditionnera le sens de son œuvre frappée du sceau du lyrisme et du pacifisme.

Après avoir vécu le pire, il écrit la vie dans la quiétude de son bureau. Il trouve dans la création le bonheur de renouer avec les vraies richesses celles de la terre et du soleil, de l'eau et des arbres. Il dénonce les jouisseurs du mal, saisit au passage les « choses infimes » qui émerveillent. Il implore la paix, reste discret sur ses élans de solidarité. Il aime les gens, les bergers, les paysans. Il admire leur ancrage dans le territoire, l'attachement à leurs bêtes, leur rapport au temps.. Comme eux, il est épris de liberté, boit le jour et renonce aux turpitudes de « l l'humanité ordinaire », aux mondanités…Il s'étonne de voir ses fictions rattrapées par une réalité sordide : le penchant des hommes les pousse vers la mort par instinct de domination et volonté destructrice. C'est ainsi qu'il se méfie de la modernité, convaincu que la nature saccagée rappellera un jour aux hommes qu'elle doit être respectée.

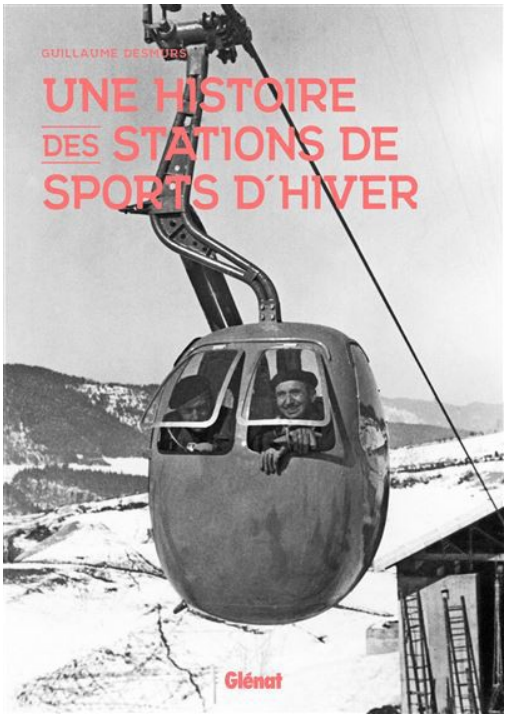
Ecrire était sa raison de vivre. Laissant courir sa plume sans une rature, sautant d'une surprise à l'autre, voyageant autour de ses livres, il est resté lui-même, transmettant des messages de paix et de fraternité, imaginant que la joie puisse malgré tout demeurer dans un quotidien fracassé par le réel.

Je suis …Jean Giono est la synthèse érudite d'une œuvre de portée universelle où les forces de la Terre s'opposent aux folies de l'Humain.

Dans ce récit vif et argumenté, Jean-Paul Cléret devient Jean Giono. Il respecte ainsi les impératifs d'une collection originale où un auteur contemporain s'approprie la plume et la voix d'un maître de la littérature. Le dédoublement de personnalité suppose de la modestie et du talent, de l'enthousiasme et de l'admiration. Cet exercice de style nous invite à partir sur les grands chemins, à grimper sur les toits brulés puis nous rafraîchir à l'eau vive des torrents de haute-Provence.

Michel MORICEAU

UNE HISTOIRE DES SATTIONS DE SPORTS D'HIVER -GUILLAUME DESMURS-EDITIONS GLENAT – 2022



Nourrissant son propos de notules explicatives illustrées de photos d'époque, Guillaume Desmurs donne du souffle à l'épopée fabuleuse des stations de sports d'hiver dont la neige est l'héroïne instables sur des reliefs mystérieux. Autrefois redoutée, la montagne a évolué en terre de conquêtes, en lieu de plaisirs, en sujet d'investissements fructueux. Les planches nécessaires aux déplacements des anciens ont changé d'attribution pour être les instruments d'un sport :le ski, symbole de la vitesse et de la glisse, dérivatif agréable doublé d'intérêts économiques indispensables à la vitalité des régions enneigées six mois par an.

Desmurs décrit un siècle de transformation du paysage alpin, passé de la tradition agro-pastorale à la modernité d'une société des loisirs, exigeante et insouciante pour ne pas dire indifférente aux conditions de vie préalables des gens du cru. Il dresse le bilan des grandeurs et tentations d'une aventure qui a bouleversé les structures et les mentalités. La montagne est devenue en quelques années un territoire d'invention avec la mise au point de matériels toujours perfectionnés, l'urbanisation massive d'endroits conquis sur les alpages. L'afflux de citadins avides de bronzage et de sensations a stimulé la technique et provoqué une surenchère en matière de remontées mécaniques. A l'époque des Trente Glorieuses, la neige, élément naturel aux cristaux capricieux, s'est rapidement changée en or. Matière première d'une industrie nouvelle fondée sur le tourisme de masse et la promotion immobilière, elle s'est imposée comme un remède contre la pauvreté, une manne influant sur les mentalités et les modes de vie. Les infrastructures corrélées aux profits qu'ils génèrent se sont multipliées, occultant parfois les risques naturels. L'impact social des équipements de loisir a été sous-évalué au niveau des villages dont l'aménagement n'a pas été à la hauteur des besoins. Cette fuite en avant a renforcé le caractère dual d'une population complexe, sédentaire ou passagère, parmi laquelle propriétaires et résidents secondaires côtoient des saisonniers ou des gens simples pénalisés par la vie chère et les logements hors de leur portée.

Après les années prospères de surconsommation, les temps nouveaux sont frappés d'incertitudes : réchauffement climatique et fonte des glaciers, avalanches et chutes pierres, reconversion inéluctable de stations à l'enneigement aléatoire… Les interrogations s'enchainent sur le devenir des

pylônes abandonnés. Les plus anciens se souviennent du discours de Vallouise quand le président Giscard d'Estaing déplorait l'excès de constructions sur des terres agricoles. Aujourd'hui, l'inquiétude se porte vers l'avenir des milieux naturels. Il est urgent de redéfinir la façon de traiter la montagne, de trouver un équilibre entre les acteurs du tourisme et ceux du monde agricole, d'imaginer comment vivre décemment sous la pression des puissances financières qui font grimper les prix.

L'Etat qui a participé au développement des domaines skiables est- il en mesure d'assurer la transition des stations vers d'autres objectifs, plus ouverts sur l'environnement que sur la consommation ? Encore faudrait-il que ceux- ci soient rationnels !

L'l'*Histoire des stations de sports d'hiver* est l'analyse objective et documentée du défi lancé pour édifier des villes à la montagne, et en tirer profit. Le modèle français contrairement à celui des pays voisins ne s'est pas appuyé sur les villages mais sur des sites inhabités. L'industrie du ski est amenée à s'adapter aux modifications du climat et aux nouvelles destinations des vacanciers. C'est pourquoi les travaux récents s'attachent à la préservation du paysage, étudient l'attractivité des vallées, et imaginent de nouvelles pratiques, tout en anticipant sur le devenir des friches touristiques dans les sites menacés de basse altitude.

L'intérêt de l'ouvrage est de remettre les étapes de cette aventure dans le contexte de l'époque. Cela permet de mesurer l'évolution d'une société particulière motivée par des enjeux économiques et politiques. Le ton du récit est vif sans être vindicatif, instructif sans être sentencieux.

Une Histoire des stations de sports d'hiver est un ouvrage de référence qui accompagne les efforts à fournir pour rendre la montagne à l'état pur…

Michel MORICEAU

LE SEIGNEUR DES ECRINS - GERARD GUERRIER- EDITIONS DU MONT BLANC CATHERINE DESTIVELLE 2022



Dans le huis clos d'un hameau perdu, deux hommes que tout oppose, affrontent l'hiver, le froid, la neige. Ils boivent, ils s'apprivoisent, ils s'accompagnent, deviennent complices.

L'auteur parisien fait l'apprentissage de la nature. Le vieux guide déclassé s'acclimate à une autre culture que la sienne. Ils échangent leurs livres. Ils partagent le ragoût de marmotte et la vodka. L'un tue le chamois, l'autre essaie d'écrire. Ils traquent les loups mais sont pris l'un et l'autre dans les collets tendus par les fantômes de leurs passés. Ils ont fuit le monde d'en bas, pour trouver refuge dans le silence : un luxe du citadin, une fatalité pour le vieil ermite ombrageux. Ils se sont éloignés de la civilisation pour vivre une aventure insolite ou subir une réclusion volontaire : l'intermittent d'un spectacle éphémère assiste sans l'avoir prévu, aux derniers jours d'un condamné par la maladie et les horreurs de la guerre. Leurs vies d'avant est un mystère entouré d'un halo de violence. Ils noient dans l'alcool leurs passions d'autrefois, des histoires simples et douloureuses inoubliables. Ils chassent leurs tourments dans la transgression des ordres établis.

L'appel de la montagne le projette l'écrivain-voyageur dans un monde cruel qui n'exclut pas l'amitié d'un homme étrange. A la vie, à la mort. Dérangé dans ses habitues, le berger solitaire continue de braconner et de verser son fiel sur les gardes de la Réserve. Il n'y a plus pour lui de jours heureux et ce ne sont pas ses animaux qui le consolent.

Trop de souvenirs, de rancune accumulée et quand l'émotion est à son comble, l'espèce humaine retourne à l'état sauvage. Elle agit par instinct, comme une bête, imprévisible, silencieuse et tout à coup agressive dans un délire la menant de la déraison au sacrifice. Et c'est ainsi, dans les Ecrins comme ailleurs, qu'un enfant du pays, un guide, un seigneur blessé dans son honneur, se fait grand saigneur et rédempteur.

L'atmosphère du récit est enfumée, glauque et pesante. Un aventurier à l'avenir hypothéqué par trop de risques encourus, assiste à la chute d'un homme penché sur son passé. Le reporter, observe, interroge et finit par comprendre. Curieux et malgré tout bienveillant, il mène une enquête intrusive, et perce enfin sur son compagnon, la carapace de souffrance durcie par la haine et le ressentiment.

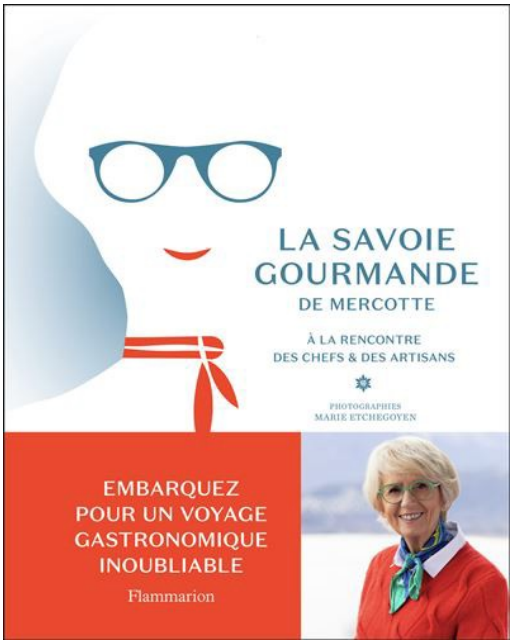
Le Seigneur des Ecrins est le roman de l'obsession, des dangers de l'amour exclusif mais aussi des périls que font peser les passades sans importance. C'est la chronique du deuil impossible. Dans un style efficace, l'auteur manie avec justesse, les contrastes, entre l'intellectuel virevoltant et le chevrier bourru. Guérrier tient son lecteur en haleine dans l'enfer d'un amour interrompu par une disparition brutale et la rupture dramatique d'une liaison éphémère.

Dans l'histoire d'une vie, des plaies se creusent sous les coups de l'injustice et de la bêtise, sous l'effet d'une blessure d'amour- propre. C'est toujours un drame et la douleur qui s'ensuit relève de la part intime de chacun. Elle s'inscrit durablement dans les mémoires. Aucun remède ne la soulage quand le mal est trop profond pour s'exprimer autrement que dans la haine et le ressentiment.

Les cœurs sont amputés, les esprits dévoyés. Les corps sont rongés jusqu'au souffle ultime d'une avalanche ou d'un mal implacable.

Michel MORICEAU

LA SAVOIE GOURMANDE DE MERCOTTE A LA RENCONTRE DES CHEFS ET DES ARTISANS
PHOTOGRAPHIES DE MARIE ETCHEGOYEN - EDITIONS FLAMMARION 2022



Les mots sont clairs, les anecdotes délicates, les photographies rafraîchissent par temps de canicule…. La Savoie Gourmande de Mercotte est un régal.
Entre lacs et montagne, elle randonne parmi les chefs et goûte leurs étoiles. Elle décrit les parfums, les arômes, les saveurs qui font du plat d'un jour une création unique, originale et surprenante : une œuvre éphémère qui ravit les papilles et fait briller les yeux.

Mercotte inscrit à son menu, les recettes emblématiques des maîtres d'un art à la fois simple et sophistiqué où la précision du geste est au service de l'idéal, le temps d'un déjeuner de soleil. L'œil avisé de Marie Etchegoyen fixe les tableaux d'artistes inspirés par une nature généreuse qu'ils ravivent sous forme de compositions pétillantes et joyeuses. Les restaurants visités sont de belles maisons où se transmettent les savoirs. Les tables sont le décor d'un spectacle en plusieurs services qui flattent les regards et fondent en bouche avec douceur et volupté.

Les auteures percent le mystère des créations, fruits du travail acharné d'hommes et de femmes au talent sans cesse remis sur les fourneaux. Elles sont fascinées par le charisme de ces chefs qui se sont donnés les moyens et réalisent leurs rêves, assouvissent leur passion, transmettent leurs émotions, émerveillent leurs hôtes le temps d'un repas et pour longtemps. Leur technique relève de l'esthétique. L'art culinaire est exigeant, il est aussi source de bonheur. Il mélange la rigueur et la subtilité. Il assaisonne de souvenirs d'enfance les possibilités du sublime, il accommode d'un zeste de spontanéité les équilibres de la tradition.
La cuisine est souvent une affaire de famille. Les plus novateurs n'oublient pas la *cruche* de la grand-mère, ni le *pain au lait* de leur père. Respectueux de leurs parents, de leurs mentors et de leurs pairs, les apprentis ont fait leurs universités dans les parties des grandes maisons. Ils y ont atteint l'excellence avec l'humilité nécessaire au désir de toujours progresser. Ouverts aux autres, ils n'ont pas hésité à voyager. Fidèles et audacieux, ils ont appris à s'adapter, à profiter des saveurs du monde, à goûter le sel des amitiés durables. Très souvent, des couples formés lors des années d'apprentissage, se sont épanouis dans la fusion d'un relai devenu leur château : c'est le retour à la montagne, le besoin d'installation, l'impatience d'écrire très tôt dans leur carrière, le livre de leurs recettes et de s'élever chaque année davantage dans l'ascension du Guide Michelin ou du Gault et Millau .

Mercotte et Marie Etchegoyen rendent hommage à ces ambassadeurs des pays de Savoie dont le talent rayonne aujourd'hui sur tous les continents. Par les champs, les vignes et les fermes d'alpage, des visites enchantées sont rendues aux artisans, aux maraîchers, bergers, apiculteurs, vignerons qui entretiennent le territoire, en subliment les produits et donnent aux artistes, la touche indispensable à l'harmonie de leurs chefs d'œuvre : coups de cœur émouvants, coups de chapeau sincères. Les Rencontres de nos deux promeneuses savoyardes sont pleines d'entrain. Leur itinéraire est à déguster sans modération. Au lecteur de saliver sous leurs étoiles, trop nombreuses pour être citées. Une exception cependant : la féra, poisson fétiche des tous ces créateurs, idéal gourmand des amateurs de bonne chère, de chair fine et racée. Bonne dégustation !

Michel MORICEAU



LA FORMIDABLE AVENTURE DU FONDATEUR DE L'EQUIPE ET DIRECTEUR DU TOUR DE France

THOMAS BROCHUT –GODDET - préface d'Erik Orsenna – BLACKLEPHANT EDITIONS 2022

CARNETS DE ROUTE – MEMOIRES CYCLISTES –

BERNARD THEVENET avec PASCAL SERGENT - MAREUIL EDITIONS 2017

Passy est à l'affiche de tous les étés culturels au pays du Mont-Blanc mais la ville s'installe volontiers sur les podiums d'événements sportifs de renommée internationale. Cette année, au lendemain du 14 juillet, elle se fait belle pour la fête, la fête nationale, celle du cyclisme dans un tourbillon de casquettes, un ballet des vélos, une farandole d'autos publicitaires et partout, la danse des fidèles autour de leurs idoles.

Un jour de repos, c'est le moment de lire, de dévorer contre la montre deux auteurs échappés du peloton : un champion mythique et le petit-fils d'un mythe authentique. Mémoires cyclistes et souvenirs d'enfance. Gloire en maillot jaune, extase en culottes courtes. Passions intactes et partagées pour le Tour et ses héros, son directeur et son héraut, l'incomparable Antoine Blondin.

Les légendes se construisent sur la route, en danseuse ou en descente, tout en sueur et tête baissée. Sur le papier, le coup de pédale est décisif, l'œil intuitif, le trait de plume incisif. Thévenet, Goddet témoignent de leurs grandes boucle respectives. Chacun son vécu, son regard, son ressenti

Bernard, l'enfant de la campagne bourguignonne donne sa jeunesse au sport, enchaine les entrainements, les déplacements, les courses. Il abandonne pour un trophée, la ferme et les travaux des champs : un début dans la vie sous le signe de l'effort et l'apprentissage, de la douleur et de l'abnégation, qu'il neige ou qu'il vente. Il s'accroche, il gagne. Joie simple et totale du bouquet de la victoire.

Thomas, grandit tranquillement à la montagne. Il se passionne pour le cyclisme avant même de monter sur un vélo. Petit-fils du Patron, l'illustre Jacques Goddet, il suit le Tour. Il observe, il découvre, il frémit. Il se laisse attirer par la file des coureurs, il est grisé par l'ambiance. Sa victoire sur lui -même, il aurait voulu la lire dans les yeux de son grand-père. Il est subjugué, il transmet son émotion à l'évocation des journées particulières passées sur la banquette d'une voiture suiveuse, à rêver dans sa chambre d'hôtel aux exploits qu'il

aimerait voir en coulisse. Il court à côté de l'Histoire. Grandeur et nostalgie d'un monde qui sprinte devant lui et s'efface au premier virage.

Pour eux - deux, les livres sont un remède contre l'oubli.

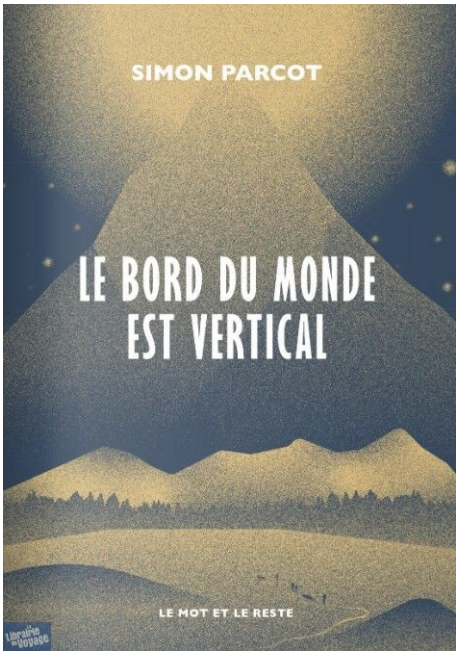
Le champion célèbre ses équipiers, la solidarité du groupe, la sincérité du leader, le respect voué au directeur sportif. Il surveille ses adversaires dans une logique d'affrontement qui n'exclut pas la considération ni l'amitié. C'est l'exaltation de l'esprit sportif, du moins jusqu'à la course de trop. Comme dans toutes les carrières, il y a la fuite en avant au risque de la chute.

L'enfant admiratif est devenu le chroniqueur d'une formidable aventure sans cesse renouvelée dans tous les registres d'un théâtre où les jeux de rôles passent de la facétie au tragique, du vaudeville au seul en scène. Il est le fidèle héritier d'un nom qui a personnifié le sport et le concevait comme une éthique de comportement et une esthétique de vie.

Les souvenirs croisés de Bernard Thévenet et Thomas Goddet éclairent les regards sur un art populaire qui donne à rêver alors qu'il relève du sacrifice, du travail et de la volonté. A chacun d'y trouver du bonheur. La récompense est dans le palmarès, dans les tirages des livres de mémoire : elle est surtout dans la conviction d'avoir été digne du message de celui qui pendant près de cinquante ans à levé son drapeau pour libérer la voie. Bernard et Thomas rendent hommage à Jacques Goddet, comme autrefois Antoine Blondin « *Sur le Tour de France* » quand il s'amusait de Goddet et de son casque colonial, un couvre-chef bien nommé, quand il remerciait Thévenet de réveiller en 1975 « le cyclisme au long court »où stagnait le Tour avant que Bernard n'entre en selle.

Thévenet et Goddet, mettent en mots leur passion du vélo. Ils percer à notre intention, les secrets du peloton et les mystères d'un grand homme : émouvant !

Michel MORICEAU



LE BORD DU MONDE EST VERTICAL - SIMON PARCOT – EDITIONS LE MOT ET LE RESTE - 2022

Le bord du monde est vertical. Il bute sur la montagne, la haute, la Grande, impénétrable et austère, infranchissable. Dressée vers le ciel comme une barricade mystérieuse, elle inspire la crainte mais incite les plus curieux à la témérité. Elle est imprévisible et ceux qui ont voulu la gravir ont renoncé ou se sont perdus.

Certains se laissent attirés par la conquête d'un graal aux éclats enchanteurs d'un quartz inestimable enchâssés dans la roche : objet de convoitises, sujet de dissonances dans l'harmonie d'un groupe : être si proche d'un but, l'atteindre, en attendre la fortune ou s'en débarrasser dans l'eau d'un torrent…Espérer, continuer. Monter, grimper à perdre la raison, aller toujours plus haut, se laisser aspirer ou tomber, partir « vers le rien ».

Il y a dans ce premier roman de Simon Parcot, l'ambition de mêler l'aventure et la philosophie, croyances et questionnements, réalisme et fantastique.

Le récit emporte un groupe valeureux dans la tempête pour y accomplir une mission de service publique. Dans l'épreuve de la neige et du grand froid, l'idéal de l'engagement collectif s'effrite. Le chef charismatique de la petite équipe, se laisse persuader par un vieux prêtre de rencontre, d'aller percer le secret de l'élévation sur la paroi de cette grande montagne invincible. Il y entraine le plus jeune de ses équipiers. Et c'est l'histoire d'une expérience, celle d'un partage, de la transmission d'un savoir. C'est la quête d'un mystère alimentant les légendes d'un territoire inconnu.

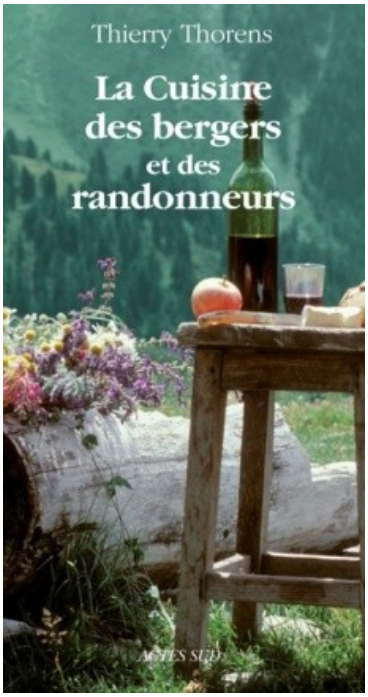
C'est aussi un conte où les hommes se heurtent à leurs limites autant qu'à la paroi. C'est une méditation sur la vie qui peut, à tout moment, basculer dans le vide et s'éclater comme un bulle de savon. C'est une réflexion sur la fatalité, la fragilité des êtres,la futilité des belles imprudences qui poussent à la folie.

En fait, l'ascension véritable est intérieure. A chacun d'accomplir son destin, dans la mesure ou la déraison, la générosité ou la cupidité. L'ascension dans tous ses états est l'aboutissement d'un ardent désir, celui d'un dépassement de soi physique et spirituel. Elle est la recherche infinie d'une étoile insaisissable, là où les nuits ne finissent pas. Elle ouvre la voie de l'incertain et de l'inconnu. De l'inachevé. Car la montagne est envoutante, belle et cruelle à la fois. Elle invite au rêve et renvoie sur terre afin que nul n'en découvre le sommet, le bord de ce monde inquiétant qui se fond dans le ciel et ne se laisse personne le dominer.

Simon Parcot renouvelle avec élégance le style des livres de montagne, laissant filer ses phrases sur une corde de rappel, aérant son texte de poèmes émouvants dont les notes limpides apaisent face à l'austérité du décor et la brutalité de certaines situations.

Le Bord du Monde est vertical … et subtil. Il reçoit les bouts du ciel où planent les âmes des anciens disparus. Il suppose une mise en garde contre les excès d'audace et de certitude. Mieux vaut donc l'aborder avec sagesse et humilité.

Michel MORICEAU



LA CUISINE DES BERGERS ET DES RANDONNEURS – THIERRY THORENS – EDITIONS ACTE SUD – 2009

Les éditions ACTE SUD savent donner du goût à leurs ouvrages. Philippe Beaussant conseillait autrefois de *« Manger Baroque et Rester Mince* » : un régal autour du piano des chanteuses et des chefs orchestrant leurs partitions d'un concert gourmand, roboratif et joyeux.

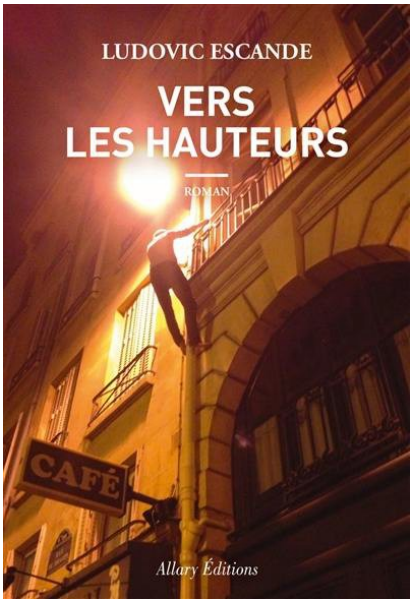
Pius récemment, Thierry Thorens, dont le cœur bat, aux batteries de La Chamade, à Morzine, nous met la montagne en bouche. Aimant la montagne et ses innombrables ressources, Il cuisine pour les bergers surmenés et les randonneurs affamé. Il stimule ainsi le corps et nourrit l'esprit sur les sentiers, comme au refuge, lors d'un bivouac ou d'un goûter à la ferme. Il enchaine des recettes faciles, des plats de saison préparés à l'avance et glissés dans le sac. Il réalise de belles improvisations au hasard d'une cueillette de chanterelles ou d'une brassée d'ail des ours.

En montagne, les sens se mettent en éveil face au festival de couleurs et d'odeurs qu'offrent les talus, les sous-bois, les pâtures. Il y a dans la nature, les produits d'une création sans cesse renouvelée. A la ferme, les fromages sont habilement relevés d'une pointe d'herbes sauvages, de quelques baies de genièvre et rien n'arrose mieux le lard fumé qu'un un verre de vin blanc. A l'alpage, la bonne table des bergers se dresse en toute simplicité. Emincés, émiettés, épluchés, les filets, les sardines, les pommes de terre s'étendent sur d'épaisses tranches de pain frotté, trempé, grillé, autant de tartines revigorantes mouillées dans la soupe ou les œufs brouillés au saucisson. ..

L'effort n'exclut jamais le réconfort d'une poêlée de cèpes ou de lactaires délicieux dans l'attente d'une fondue de tomme fraîche au bacon. Au dessert, l'originalité d'une purée de banane à l'huile d'olive, vinaigre et yaourt de vache, de brebis apporte à la montagne le soleil du grand sud. D'autres fantaisies subliment la poire au lait ou le cynorhodon bien mûr ramassé à l'automne, confit, pressé passé au tamis pour en faire bouillir la pulpe avec du lait miellé et des jaunes d'œufs battus avec impatience : onctuosité garantie.

La randonnée, est parfois une longue marche : les muscles cuisent à petit feu, arrosés de sueur ou de larmes, les nerfs sont portés en ébullition. La randonnée est plus souvent un plaisir qui ouvre l'appétit. C'est pourquoi, Thierry Thorens en est l'indispensable compagnon de route.
Promeneur inventif et curieux, il partage les saveurs de son terroir. Il nous étonne de ses variations sur les légumes. Il met le riz dans tous ses états, donne aux fleurs le goût de la liberté. Il fait d'un pique- nique, d'un repas sur le pouce, un art de vivre qui rassasie les groupes en marche bien au-delà de la dégustation ordinaire.

Michel MORICEAU



VERS LES HAUTEURS- LUDOVIC ESCANDE – ALLARY EDITIONS – 2023

Elle est sublimée, quoi ? L'élévation, la nuit passée près des étoiles, les paroles harmonieuses de l'ami prodigieux. Elle est magnifiée, quoi ? La fantaisie d'échapper aux bruits de la ville, la futile déraison d'oublier la routine, la folle envie d'aller communier d'aphorismes et de champagne sur le zinc des toits de Paris.

Ludovic Escande, éditeur inspiré, amant dépassé, père écartelé, ne feint pas d'être un chat pour ses lecteurs. Il l'est ! Encordé à son auteur fétiche, un stégophile intrépide et mystique que sa nature pousse à s'éloigner de l'ordinaire, il s'épanouit lui-aussi vers les sommets. Il jubile face aux lumières frétillantes de la capitale endormie. Tous deux familiers des hauts lieux de Saint-Germain des Prés, ils sont aspirés le soir venu, le long des murs et des gouttières, des balcons, des cheminées. Noctambules ivres de bravades, ils « s'arrachent à la pesanteur de la ville ». Ils escaladent, grimpent, bivouaquent au dessus des rues, récitant des vers et mâchant pommes chips et saucisson : la raison pour ces poètes, de vivre heureux, sans limite ni filets… Instants bénis de volupté, d'abandon au plaisir charnel du contact avec la pierre, de liberté gagnée sur le vertige et la peur.

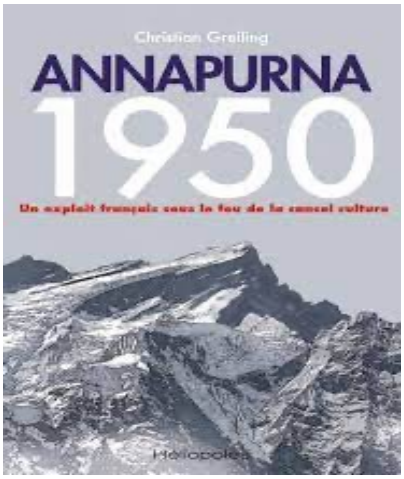
Au petit jour, c'est le rappel vers la fenêtre entrebâillée de l'appartement, le refuge encombré de livres et de linge où s'agacent des compagnes délaissées le temps de ce concert égoïste avec le ciel. Comprenne qui voudra, cette absolue nécessité d'être et de voir, de philosopher la nuit, en surplomb du café de Flore : l'alpinisme est un humanisme. Une façon d'exister pour soi-même à la barbe des agents de police- secours.

Dans un roman où l'extravagance des aventuriers contrarie leur carte du Tendre, Ludovic Escande dévoile de nouveaux mystères de Paris. Son propos est à la fois sophistiqué et critique, suffisamment chic dans l'ascension à minuit pile, de l'immeuble abritant les éditions du même nom mais heureusement lucide pour dénoncer la laideur de tous ces quartiers « tatoués, défigurés, dévastés » par une débauche de bâtiments désastreux où rien ne pousse. A ce rythme fou, il en sera bientôt fini des conquêtes inutiles sur les toits de Paris…

L'auteur pose un regard inquiet sur l'accélération de l'Histoire, sur la course d'un monde qui s'épuise et se délite, s'acharne à perdre du temps, un temps retrouvé en s'évadant par les airs, sur des aires interdites et glissantes. La vie ne vaut d'être pleinement vécue qu'en altitude pour se dégager de l'esprit grossier de ce qui est ville, jouer au funambule et retourner quelques heures à l'état sauvage.

La morale de cette fable n'est pas à prendre dans le confort et la tranquillité d'une demeure haussmannienne. Elle est bien au-delà, dans la transgression qui amène à ouvrir les voies d'une libération, qui desserre les entraves administratives, et permet de surnager dans le tourbillon des affaires de famille ou des obligations professionnelles. Il faut de l'audace pour balayer ses tourments, rompre avec les usages, reporter les vétilles du quotidien et sortir *vers les hauteurs* y respirer un idéal de pureté. Sortir, grimper, effrayer les voisins c'est donner du sens à ses rêves, trouver la paix, admirer, échanger, profiter de ce que la vie nous offre : le bonheur.

Michel MORICEAU



ANNAPURNA 1950- UN EXPLOIT FRANÇAIS SOUS LE FEU DE LA CANCEL CULTURE –

CHRISTIAN GREILING – EDITIONS HELIOPOLE- 2022

Annapurna 1950 : un exploit français qui démarre ici sous le feu d'un anglicisme. Christian Greiling attaque en couverture de son récit, la cancel culture, cette tendance nouvelle qui pousse au dénigrement des élites et à la remise en cause de leurs actions.

Le recours à l'anglais n'était pas nécessaire pour défendre Maurice Herzog, le chef de l'expédition victorieuse de 1950 , devenu quarante plus tard la cible d'accusateurs résolus et vindicatifs.

Face à la polémique contestant les mérites du héro, l'historien se fait avocat. Pointilleux et perspicace, il relit les écrits sur l'ascension du premier 8000. Il détaille l'élaboration et l'accomplissement de cette aventure humaine dont la dimension extraordinaire et tragique a ému le monde bien au-delà de la France.

Dans les années laborieuses de l'immédiat après-guerre, un groupe éclectique et talentueux est constitué par le Comité français de l'Himalaya. Le leader désigné, Maurice Herzog est issu de la Résistance et diplômé d'une Grande Ecole. Les compagnons sélectionnées sont trois guides de Haute Montagne (Lachenal, Rebuffat, Terray) un médecin (Oudot) , un cinéaste (Ichac) , deux scientifiques(Couzy, Schatz), un diplomate(Noyelle) . Leur mission : reprendre un projet abandonné par la guerre. Leur objectif : gravir l'un des plus hauts sommets de la Terre.

Une fois au Népal, l'équipe intègre porteurs et sherpas, endurants et dévoués. Ensemble, les montagnards marchent, grimpent, s'acclimatent, explorent. Ils se fourvoient, se concertent, renoncent au Dhaulagiri, changent d'itinéraire, de cible : ce sera l'Annapurna. A vaincre absolument avant la mousson. Le groupe s'en approche, solidaire et techniquement efficace. Les rôles sont répartis .Chacun s'exprime, la décision est unanime, et le responsable l'assume. Le 3 juin 1950, Herzog et Lachenal , l'amateur éclairé et le guide surdoué, se lancent à l'assaut de la terrible citadelle de glace. Un effort surhumain dans le grand froid avec la volonté d'aboutir plus forte que la tentation du renoncement. Ils sont liés, ne peuvent plus avancer l'un sans l'autre, mais c'est enfin le sommet, « premier 8000 » qu'aucun homme avant eux n'a foulé. Séance photo sur fanions déployés aux couleurs de la France.

La descente les mène aux avant- postes de l'enfer : gelures, ophtalmie, épuisement. Le sauvetage in extremis est assuré par les compagnons restés en éveil. Les vainqueurs ont fait le sacrifice de leurs doigts et orteils mais tous les membres ont participé à la victoire : « ils étaient une cordée », ils ont vécu une expérience unique, dans le partage, la souffrance et l'espoir.

Le retour en France est d'abord discret avant d'être récupéré par les plus hautes autorités de l'Etat. Il s'ensuit la construction d'un mythe, celui de la jeunesse triomphant d'une nature hostile. Il en découle des carrières, des récits , des légendes. Les vies reprennent, dans la gloire ou dans l'anonymat. Le destin interrompt des vies et en épargne d'autres.

Quarante ans plus tard, l'aventure exemplaire qui exaltait la fraternité et le secours mutuel fait l'objet de commentaires. Elle prend la forme d'une histoire banalement française où se mêlent suspicions et jugements de valeur, mensonges et contre- vérités, jalousie, ressentiments.

Longtemps, longtemps après que tous les 8000 ont été vaincus, les controverses sèment le trouble sur les conditions de la première expédition en faisant du chef, le bouc- émissaire idéal. Des insinuations, des rumeurs portent sur son comportement, ses ambitions. Pour démêler le vrai du faux, Greiling procède avec méthode. Il relit les livres fondateurs, les articles, les entretiens, les débats. Il les compare et surtout, les remet dans le contexte des années cinquante. Il rapporte les faits tels qu'ils sont décrits au milieu de XX° siècle par chacun des acteurs. Il ne les interprète pas avec le regard d'un homme d'aujourd'hui. Le mémorialiste juxtapose les textes qui se contredisent et prouvent ainsi que certaines critiques sont infondées. Il rappelle les usages de cette époque déjà lointaine où le patriotisme avait un sens, où les hiérarchies étaient marquées..

L'analyste démontre la partialité des attaques à l'encontre d'Herzog, le grand bourgeois devenu ministre : il aurait méprisé les népalais, contrarié l'épanouissement de deux équipiers et tiré profit de la situation. Or, les droits d'auteurs de son livre étaient destinés par contrat au Club Alpin Français pour financer les expéditions suivantes. Or, il a rendu hommage à Paris au représentant des sherpas.

Alors, pourquoi toute cette campagne souillée d'aigreur et de rancune ?. Herzog , Lachenal, Terray et Rebuffat ont exprimé combien cette parenthèse en Himalaya les avaient marqués. Ils ont relaté la même aventure d'une manière différente, chacun son enthousiasme, son ressentiment, son style, ses déceptions .

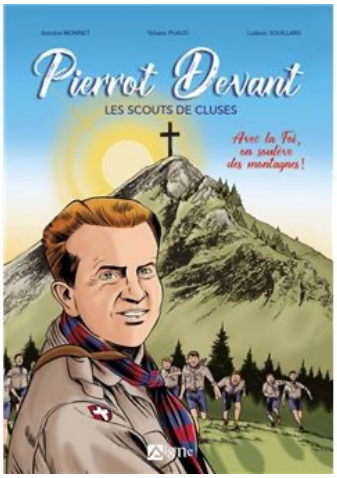
Une brèche s'est ouverte. Des adeptes de la réécriture de l'histoire y ont trouvé de quoi détruire l'icône et donner le statut de victimes à ceux qui s'estimaient mal traités, mal récompensés, mal compris. Le mythe a volé en éclats sous le tapage d'une épuration médiatique que dénonce violemment Christian Greiling en établissant sa vérité.

Cette affaire de cordée, encensée puis mise en doute est révélatrice des travers de toutes les sociétés. Déboulonner les statues, détruire ce qui est adoré. La rancœur se nourrit de l'incapacité de se réjouir des succès du voisin,. La jalousie est une somme de regrets ou d'insatisfaction. Le profit nait de l'opportunité, de l'envie de contester, de vilipender, de nuire. De vendre de la copie.

Une victoire fait souvent du mal à ceux qui en sont privés. Des hommes ont œuvré pour une même cause et se déchirent pour des raisons futiles: besoin d'exister, querelles d'égo ou lutte des classe, rejet d'une caste ? Il y a toujours une paroi à franchir.

Tout cela donne à lire. A réfléchir. En souvenir de ceux qui ont fait de leur passion un sacrifice. En hommage à ceux qui ont donné leur vie pour servir un idéal. En reconnaissance à ceux qui, tout simplement se rendent utile, en montagne parfois, sur d'autres sommets le plus souvent. Et de tous ceux-là, personne ne parle.

MICHEL MORICEAU



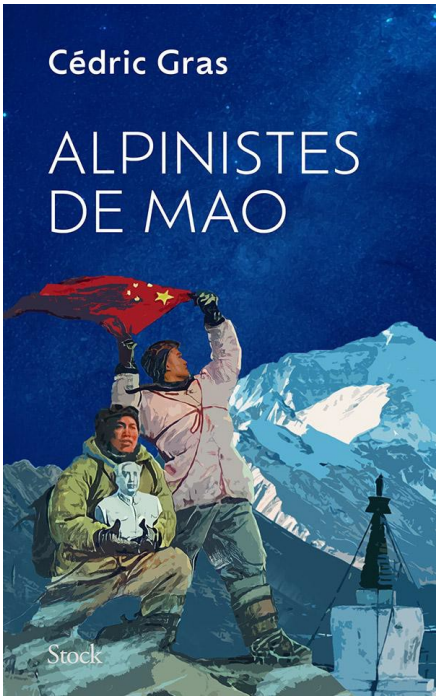
PIERROT DEVANT, LES SCOUTS DE CLUSES- ANTOINE MONNET YOHANN PUAUD LUDOVIC SOUILLARD – EDIIONS DU CYGNE – 2022

Certaines vies sont connues pour être le fruit de la passion du bien et de l'engagement humanitaire. Ce sont des vies d'exception, des vies utiles qui bouleversent les routines et renforcent le lien social. Ce sont des vies hors-normes comme celle de Pierrot Devant dont les œuvres caritatives l'ont mené là où s'exprimaient des urgences, alimentaires, environnementales, ou sanitaires.

Pierrot était un enfant de Cluses, il est devenu un homme du monde, du tiers, du quart, du vaste monde sur les routes duquel il a pris tous les risques. Le long de son parcours, il est resté une « boule d'énergie, d'audace » mais aussi de Foi. Il s'est donné aux autres, les accidentés de la vie, les démunis, les déshérités, les sinistrés. Il a tendu une main secourable aux victimes innocentes d'un siècle impardonnable. Négligeant ses propres soucis, il s'est porté au front de tous les combats : l'altérité, pour lui n'était pas un concept philosophique mais du concret, sur le terrain, pour aider, servir, construire et partir au plus près de la misère, de la souffrance, du malheur.

La religion guidait ses pas, la Vierge le protégeait de ses belles imprudences. Il avançait, , franchissait les montagnes, passait les frontières sans jamais renoncer, convaincu de trouver son salut dans la prière et la sueur. La volonté, la certitude de toujours réussir en a fait le leader charismatique des jeunes et des adultes de toutes générations. Il acceptait toutes les bonnes volontés mais demandait « aux mous de rester chez eux ».Il portait assistance sans discrimination, sans attendre de récompenses. Malgré sa petite taille, sa boiterie et, sur le tard, des pépins de santé, il est resté l'éternel rebelle, indépendant et vigoureux, refusant la soumission aux autorités quand leurs règles n'étaient pas celle de la justice et de l'efficacité. Pour se dégager de tutelles paralysantes, il a bâti un foyer d'hébergement à l'intention des sans-abris. Il a surtout crée l'Entraide Internationale des Scouts de la région de Cluses. Cette association ayant pour principe de réagir dans l'immédiat aux besoins d'aide médicale ou sanitaire d'urgence, il lui a fallu anticiper, programmer des collectes, organiser les financements, assurer la logistique. C'était là le prix de sa liberté, cette autonomie qui permet à ces convois de se projeter rapidement sur les zones en détresse pour y apporter directement, sans intermédiaire, vivres et médicaments, vêtements, réconfort. L'ancien décolleteur a été reconnu par les électeurs de son canton pendant plus de vingt ans. Le chrétien a été honoré nominativement par le Pape Jean Paul II lui-même. L'aventurier de la bonté agissante a inspiré ses amis, le scénariste Antoine Monnet et les illustrateurs Puaud et Souillard dans une bande dessinée qui nousrend hommage au meneur , au phénomène, au saint- homme qui a autrefois planté et replanté la croix de Marcilly, le repère indiquant aux voyageurs de sa vallée, le chemin du cœur et du bien.

Michel MORICEAU



ALPINISTES DE MAO – CEDRIC GRAS – EDITIONS STOCK - 2023

Grimper sur ordre, vaincre la seule montagne qui vaille, être asservi au nom d'une idéologie. La longue marche des prolétaires les a conduits de l'usine à la plus haute altitude, sans discussion, sans entrainement, sans équipement. L'alpinisme en Chine, du temps de Mao, n'était pas un art de vivre, mais un outil de propagande, un gage de puissance. La mission était d'atteindre *« la verticale du monde »* au sommet du Qomolangma, autrement dit l'Everest par la voie du Tibet, un territoire confisqué au prix du massacre d'un peuple et de sa civilisation.

Ce sont des travailleurs et non des bourgeois qui sont désignés pour aller déployer au plus haut, les couleurs de la Révolution. Ils sont ouvriers ou paysans, vivent dans la misère et la peur. Ils n'ont pas d'autres choix que d'obéir à l'oukase du guide suprême dont ils vont exposer le buste à la face de l'Univers.

Pour Pékin, la conquête est d'abord menée avec le soutien des Russes. Cette association traduit la volonté de domination de l'internationale communiste. L'himalayisme est le prétexte d'une politique expansionniste. Le sommet est un enjeu des relations internationales. La victoire est le paravent qui masque l'enlisement d'un pays démesuré dans l'échec du « Grand Bond en avant » promis par le président. Plusieurs expéditions sont ainsi montées *quoi qu'il en coûte* en ces années de braise et sang marquées par les ravages au Tibet, les purges maoïstes, la crispation des relations sino-soviétiques.

Les premiers vainqueurs de l'Everest ont ensuite repris leurs travaux humbles et pénibles. Ils n'ont été que les pions puis les boucs-émissaires d'une contre- révolution féroce. D'autres hommes et quelques femmes ont pris le relai et tenté d'apporter la preuve de leur succès. Il n'y avait dans ces épreuves périlleuses, ni rêve, ni plaisir, ni même le sentiment d'élévation encore moins la plénitude de l'arrivée chère à leurs contemporains occidentaux. Le devoir et rien d'autre ! Un travail et c'est tout. L'alpinisme, est ici un projet politique, une affaire d'état qui ne laisse aucune place à la contemplation, encore moins aux digressions sur la futilité des conquêtes. Elles sont utiles à la cause du peuple !

Dans un récit passionnant qui se lit comme un roman, Cédric Gras renouvelle dans la Chine de Mao, l'exploit accompli auprès des Alpinistes de Staline : il retrouve la trace de personnes ordinaires poussées malgré elles dans d'incroyables aventures au nom de l'idéologie d'un dictateur fanatique. Les individus se fondent dans le collectif. Héroïques et anonymes, ils ont été des champions aussi vite rééduqués qu'ils ont été chichement récompensés. D'une plume énergique et talentueuse, Cédric Gras reconstitue le parcours de ces êtres d'exception, ces « mendiants des cimes » qui se sont élevés par leur instinct de survie et leur force physique, par leur soumission à l'autorité, leur faculté d'apprendre à aimer la montagne.

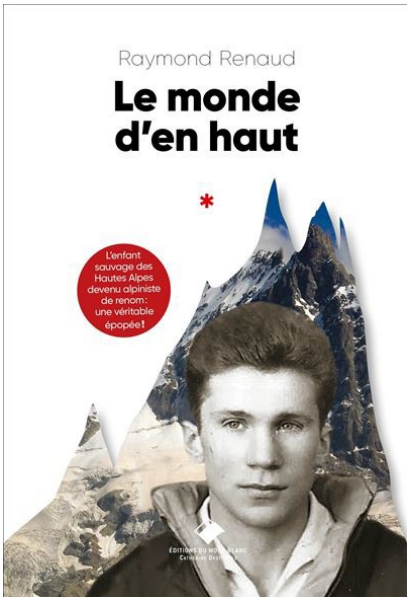
Pour mieux comprendre la place dévolue à ces ascensions politiques dans les projets de Mao puis de ses successeurs, Cédric Gras reprend les principales étapes de l'histoire d'un pays en guerre perpétuelle. Il rappelle les tâches avilissantes imposées à la population illettrée, la cruauté des répressions, le choc de la doctrine révolutionnaire contre les règles ancestrales de l'ordre clérical. Il

inscrit son propos dans une perspective qui dégage, après la mort du Timonier, l'ouverture des grandes voies de l'Himalaya à des cordées venues de l'occident. L'Everest s'échange alors en dollars : il devient un lieu de compétition, un sujet d'humiliation quand Messner balaye les certitudes de supériorité chinoises en faisant seul et en un temps record, ce que les équipées coûteuses et démesurées ont tant peiné à réaliser.

L'enquête met en exergue les délires d'un tyran qui a paralysé tout un peuple en le gavant de pensées absurdes et délétères. La montagne pour lui, n'était qu'une chose, les montagnards des pions sans importance. Et personne ne parlait de secours…

Il est inquiétant de mesurer la bestialité, d'un oppresseur diplomatiquement qualifié de « *phare de la pensée humaine* ». En Chine et dans les provinces annexées, Il a fait régner la terreur, il a semé la peur dans la montagne. Au-delà des frontières, il a aliéné tout un pan de la jeunesse intellectuelle de France et d'ailleurs. Mystère ? Aveuglement? Romantisme révolutionnaire ? Ou bien alors, le manque d'oxygène dans le processus ascensionnel des universitaires dans leur longue marche sur les hauteurs de la rue d'Ulm.

Michel MORICEAU



LE MONDE D'EN HAUT – RAYMOND RENAUD – EDITIONS DU MONT BLANC CATHERINE DESTIVELLE 2023

C'est le livre de sa vie, une vie mal partie pendant la guerre et juste après, dans la solitude d'une ferme isolée des Hautes Alpes. C'est le récit d'une enfance cabossée par les coups répétés d'un destin qui a privé le gamin de ses parents, de sa famille, de son chien. Seul, sans ressource, sans repère, il a grandi en montagne où « tout est découverte ». Seul, il survit dans la misère. Quand sa grand-mère se fracture le fémur, il mène sa première expédition, dans l'espoir de la revoir à l'hôpital. Seul, affamé, éprouvé, mais déterminé, il est, sur les chemins de Briançon, ce vagabond aux semelles de vent venu de son hameau perdu pour aller en ville resserrer l'unique lien d'affection qu'il n'ait jamais connu. Seul dans la nuit, pauvrement vêtu, sans un sou, sans abri, il est d'abord rejeté par une ancienne connaissance. Il négocie l'asile dans un café et miracle, un notable de passage le recueille et le prend sous son aile dans un formidable élan de générosité.

Dès lors, l'adolescent va s'adapter à ce nouveau monde où les portes s'ouvrent devant lui. Raymond Renaud, l'orphelin, sauvage malgré lui, ne va jamais cessé de s'élever dans le travail comme en haute altitude. Il a le goût de l'effort et l'élégance du geste. Ouvrier modèle et grimpeur de talent, il n'a pas vingt ans qu'il est le prodige de la Meije. Alpiniste chevronné, il sait le prix de la vie. Il a de l'escalade, une approche esthétique, une pratique humble et lucide. Devenu guide, il refuse la compétition et les dérives médiatiques. Obsédé par le risque, il anticipe les mouvements de la neige et limite ainsi les ravages du hasard: la sécurité avant tout ! En situation extrême, la sagesse du professeur est servie par l'instinct de celui qui vit en symbiose avec son élément. Il est animé de l'intelligence du responsable. Il accepte de renoncer à la gloire. Il revendique la liberté d'agir comme il l'entend, dans le respect des hauts lieux, la protection de ses clients, le partage des étonnements avec ses compagnons de cordée.

Il a été le témoin d'aventures dramatiques, il a senti le danger, côtoyé la mort. Ayant beaucoup souffert, il mesure sa chance de vivre, de s'épanouir sans contrats ni pressions. Il a le goût de transmettre à ses élèves. Il se montre digne en toutes circonstances, reconnaissant la valeur de ses équipiers, épaulant naturellement ses amis malades ou handicapés, admirant, en Himalaya, le courage et la bonté des sherpas pour lesquels la montagne se célèbre et ne se consomme pas.

Raymond Renaud a vu « *Le Monde d'en Haut* » sur tous les continents. Il sort de l'anonymat pour relater son expérience hors-norme, faites de rebondissements pour vaincre la fatalité, l'adversité des éléments, l'absurdité de certains conquérants. Le message de tolérance et de bienveillance est celui d'un homme sincère, conscient d'avoir réalisé ses rêves, mais tourmenté par une histoire familiale bouleversante. Attentifs aux autres, il est soucieux de ne pas donner autant qu'il a reçu.

Le récit qui s'étend sur un demi- siècle de courses et d'expéditions lointaines met en perspective la diversité des motivations et l'évolution des mentalités dans un milieu où la passion se monnaye désormais au prix fort : au plaisir simple du contact avec la nature, fait suite la complexité d'une technique qui pousse à l'exploit et se met au service d'une société des loisirs, mercantile et menaçante. Dans le style fluide qui est le sien, Raymond Renaud nous rappelle utilement que le Monde d'en Haut est là pour être respecté sans être profanée.

Michel MORICEAU



VERTIGES PERSANS – EMILIE TALON – 2023

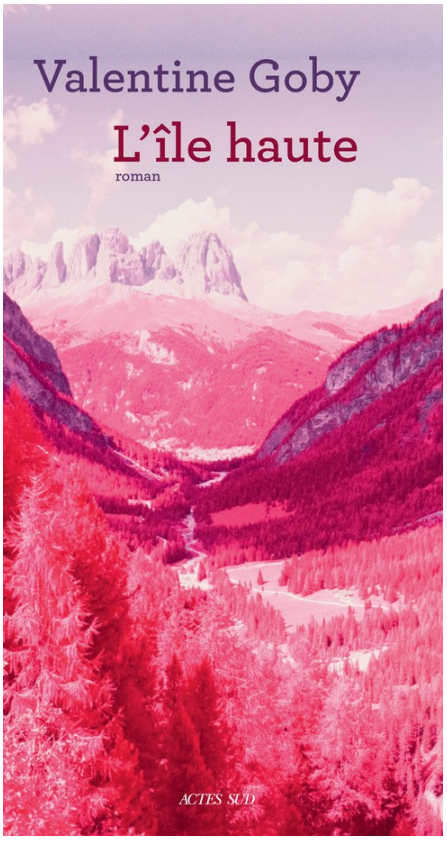
Une femme se penche sur le passé de son père. Elle se souvient de son enfance, de cet homme au regard bleu qui la baladait en Oisans, lui inventait, lui racontait des contes empreints de mystère et de fantaisie.

Elle remonte le temps et part au loin sur les plus hautes montagnes d'Iran. Elle éprouve le besoin de mettre ses pas dans les traces laissées par cet être idéalisé, grimpeur « insaisissable », épris de liberté et disparu alors qu'elle n'avait que neuf ans. Elle reprend l'itinéraire d'une expédition au cours de laquelle, en 1956, de jeunes stéphanois se sont encordés pour ouvrir des voies d'anthologie en territoire inconnu.

Bien des années plus tard, elle, Emilie, Emilie Talon , renouvelle l'exploit paternel , recherchant dans l'effort les mêmes aspirations, les mêmes vibrations. Elle fait de sa démarche un remède contre l'oubli un devoir de mémoire à l'égard de *Milou,* l'aventurier au cœur vaillant, qui a filmé pour la postérité, le « vertige persan », ressenti du haut de ces lieux propices au dépassement de soi et déflorés entre copains. Emilie reproduit la voie du père en déclinant ses propres vertiges , éblouie de paysages magnifiques, étourdie sous l'avalanche des souvenirs et des évocations, , ivre du bonheur de réaliser son rêve, submergée d'émotions au hasard des rencontres. Impressionnée par son amie prodigieuse, iranienne, guide de haute montagne et parachutiste. Cette femme araignée et femme oiseau, s'élève par son talent et son audace. Elle s'envole sans connaître la peur pour sublimer son goût de l'indépendance et du merveilleux. Elle se dégage de l'oppression d'une société patriarcale qui contraint la pratique du sport féminin. Elle impressionne.

Vertiges Persans donne le tournis par l'oscillation des vies qui rebondissent, à soixante ans d'intervalle sur des parois partagées à titre posthume entre la fille et son père. La montagne et les sentiments perdurent au-delà de la révolution d'un pays en souffrance. Ce voyage en Iran est la marche utile d'une fille en hommage à son père, son héro. Ils ont gravi les sommets de leurs rêves : un défi nécessaire dans l'histoire de leurs vies respectives : un besoin d'évasion pour l'ainé, un devoir de mémoire de l'héritière saisie par l'obsession montagnarde. Leurs retrouvailles sont scellées au contact des mêmes prises sur les mêmes rochers. Comment, dans ces conditions ne pas aller grimper en Iran. C'est tout le sens de ces lettres persanes : un récit intime qui vaut beaucoup d'amour et laisse planer en hauts lieux l'âme de ceux qui ont vécu leur passion.

Michel MORICEAU



L' ILE HAUTE VALENTINE GOBY EDITIONS ACTE SUD 2022

Vallorcine, hiver43. Ce village est le refuge d'un enfant déchiré par la guerre. Il descend du train de Paris et s'enfonce dans la neige. Il est asthmatique. Il est juif. Il a fuit la grisaille de la ville pour trouver dans cette haute vallée, le bon air salvateur sous la protection de la montagne.

D'emblée, c'est, pour le garçon de douze ans, l'éblouissement devant la beauté éternelle d'un monde mystérieux dont il perçoit la rudesse et s'imprègne des richesses.

A la chaleur du foyer dans la ferme d'une famille d'accueil, bienveillante et dure à la tâche, il revit sous une identité autre que la sienne. Il s'adapte, il écoute. Il met ses sens en éveil.

Il reprend son souffle, s'émerveille de ces hauts lieux émergeant du brouillard comme des iles dressées sur une mer de nuage. Il découvre, il apprend le langage des fleurs, se gave d'un paysage qui s'offre à lui comme une œuvre d'art dont les couleurs se renouvellent au rythme des saisons. Il apprivoise le temps. Il connait ses premiers émois avec les enfants de son âge, dont il partage les leçons, les devoirs et les travaux des champs : ici, « on ne joue pas, on travaille ! Toute activité doit être utile ». Car les mois de l'été s'enchainent rapidement. Il ne faut pas mollir pour engranger de quoi se nourrir pendant la longue période de froid à venir.

Trois saisons d'oubli loin de la ville, mais, pour l'enfant déraciné, des interrogations inquiètes à l'évocation de ses parents traqués. Les Allemands se rapprochent. Plus possible de se cacher. L'évacuation est imminente, de l'autre côté du col, en Suisse, avec pour ce gamin de la vile devenu un petit homme, la reprise de son prénom et du nom de ses parents. Il s'ensuit une longue marche dans la montagne qui s'ouvre dans la nuit en une voie de passage. La frontière est franchie avec l'espoir d'être de nouveau recueilli par des paysans généreux. La guerre continue de gronder mais là-haut, d'autres îles émergent du brouillard, repères immuables sur d'autres paysages tout aussi somptueux et rassurants.

Dans un récit nourri d'une plume élégante et précise, Valentine Goby, lauréate en 2014 du Prix des Libraires, accompagne le jeune réfugié dans son apprentissage de la vie. Le village perdu sous la neige renait à la fin du printemps dans toute sa splendeur. L'auteure « écrit » le paysage avec le talent d'une artiste qui joue de la lumière et des ombres, transmet les saveurs, les senteurs, les paisibles rumeurs des fourrés.. Elle évoque les premiers troubles de l'enfance, elle partage les émotions subtiles des gens simples qui se fondent dans un décor dont l'éclairage varie d'un jour à l'autre.

Avec une parfaite maîtrise du rythme de ses phrases et le souci constant d'une esthétique de la description des lieux et des situations, Valentine Goby pose sur la montagne un regard déférent. Elle en fait un personnage de roman, indispensable et attachant, impressionnant et splendide. *L'Ile Haute* est une escale dans le parcours d'un enfant dont le souffle, coupé par la guerre, est repris par un séjour en altitude. Dominatrice mais protectrice, la montagne veille sur des hommes et des femmes dont l'œuvre quotidienne s'inscrit dans le labeur et la solidarité, l'humilité et la compassion. L'Histoire est tragique, souvent impardonnable. Cette histoire nous rassure quant à la

bonté de celles et ceux qui font le bien et sont transcendés par l'éclat d'un lieu où se mesure dans la simplicité, le sens de la vie.

Michel MORICEAU



LE MONT BLANC S'AFFICHE - JEAN CHARLES GIROUD - EDITIONS GENAT - 2022

Le Mont-Blanc est un repère. Il attire les regards, excite la curiosité. Il donne envie de l'approcher, de le conquérir. Il est, en Europe, le symbole de la grandeur, de la pureté, de la pérennité d'un espace à la beauté tranquille et mystérieuse. Il fascine après avoir été maudit, il stimule l'imagination, expose à tous les dangers, rayonne à travers le monde.

Depuis son « invention » par les hommes de science genevois, et la fameuse défloration du 8 août 1786 par Balmat guidant le docteur Paccard, il n'a cessé d'être un sujet de découvertes, d'études et d'aventures où se mêlent le goût du risque et celui de la contemplation, la sublimation de l'effort et la félicité du réconfort au sommet comme au pied des glacières et des pentes enneigées.

Avant même le tournant du XX° siècle, est venu le temps d'utiliser ce territoire magnétique, de le partager, de l'exploiter, de le vendre. Est apparue l'opportunité de développer ce lieu magnifique à l'intention d'une société nouvelle avide de sensations fortes et sensible à l'esthétique d'un paysage magique aux couleurs inattendues. C'est ainsi que sont apparues les premières affiches, lithographies de grands formats appliquées dans les agences ou dans les gares pour séduire, surprendre, raconter l'histoire, évoquer l'ambiance.

Dans un superbe album paru aux éditions Glénat, l'historien Jean Charles Giroud, conservateur de la collection des affiches à la bibliothèque de Genève, retrace un siècle de célébration d'un site idéalisé dans l'intention d'envouter les premiers touristes. Il commente de belles images à la subtile rhétorique , lyrique ou poétique, explicative, plus rarement suggestive, toujours attrayante. C'est la magie de l'inspiration de faire passer de simples réclames au rang de véritables œuvres d'art.

De grands artistes ont été sollicités et tous ont enrichi ce patrimoine original. Leurs styles témoignent de l'évolution des messages publicitaires : aux scènes de la Belle Epoque juxtaposées par l'académicien Albert Besnard font suite les représentations efficaces de Broders et les épures de Geo Dorival , bien avant les douces aquarelles de Samivel réconciliant l'homme et la nature après un siècle de promotion des équipements touristiques et d'exaltation des sports d'hiver.

De remarquables compositions tournent autour du Mont-Blanc, toujours « au service de Genève », mais relégué derrière le Cervin dans la Vallée d'Aoste. Il est indispensable à l'identification de la région et c'est ainsi que des illustrateurs prennent parfois leurs aises avec la réalité des panoramas. Le mythe est devenu un produit d'appel dans l'intérêt des investisseurs pour appâter les clients.

Ces tirages nous font voyager sur une longue période, en randonnée, en train et même en bateau Ils nous font prendre le téléphérique et nous repose dans le jardin des grands hôtels. Ils sont un régal pour les yeux. Ils conservent la mémoire d'un lieu, d'une histoire, d'une civilisation, celle des loisirs. Ils témoignent d'une culture qui évolue, celle des peintres et des dessinateurs et plus récemment celles des photographes et des as de l'informatique. De la lithographie imprimée dans les prestigieuses maisons de leur temps aux clichés tirés en offset, il y a de quoi s'interroger sur les rapports de l'art et de la rentabilité, sur la « nature » des liens entre ce qui est beau et ce qui est bien.

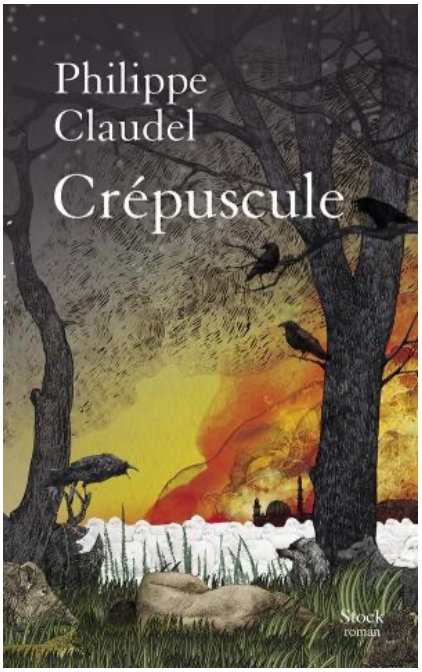
Jean Charles Giroud partage ses émotions et son érudition avec précision et simplicité. Les notules qui accompagnent chaque reproduction emmènent le lecteur au plus lointain de ses rêves. Un pur bonheur qui nous fait lever les yeux autrement, que le mont – Blanc soit là ou dans notre souvenir.

« Le Mont – Blanc s'affiche » fait écho à une autre pépite de Giroud, « *La neige à l'affiche en Suisse* », un ouvrage de petit format, joyeux et coloré : une excursion parmi les stations helvétiques publiée aux éditions Le Vent des Cimes avec la collaboration de Robert Bolognesi.

Il est juste aussi de rappeler le livre – culte d'Yves Ballu paru en 1998 à l'occasion d'une rétrospective au musée dauphinois : « Les Alpes à l'Affiche », recueil exhaustif des œuvres graphiques retraçant les multiples facettes d'une épopée transfrontalière qui assure la promotion du ski, de l'alpinisme et des marques mais n'oublie pas les hommes, les femmes et les enfants qui font vivre la montagne.

La montagne est belle quand elle s'affiche. Elle n'est pas seulement géographique, elle est esthétique. Sur la route des Alpes, le Mont- Blanc est une évidence, sous les yeux, dans les esprits grâce à la plume affutée de Jean Charles Giroud.

Michel MORICEAU



CREPUSCULE – PHILIPPE CLAUDEL – EDITIONS STOCK – 2023

Il ya beaucoup de souffle dans l'épopée de Philippe Claudel. L'action se déroule en montagne, aux confins enneigés d'un vieil empire d'Europe Centrale dont les dernières miettes s'effritent sans gloire, ni panache dans le noir et dans le froid, dans la violence et le ressentiment. Dans une ville isolée du monde par d'imposantes congères, l'assassinat d'un curé au charisme contesté- va bouleverser l'équilibre qui, avant ce drame, semblait régner entre les communautés religieuses et sociales de la contrée. C'est alors l'exacerbation des tensions, l'escalade dans l'intolérance, la mise à vif de personnalités dévoyées par les méfaits de l'alcool et de la luxure. La désignation d'un bouc émissaire. La folie la plus dure gagne les esprits. Aucune place en eux, pour la douceur. Celle – ci résiste néanmoins. Elle se dissimule sous les traits d'une enfant meurtrie et sous le masque d'un géant broyé par la vie comme une souris par la main des Hommes.

La sauvagerie des événements qui se succèdent , leur brutalité, leur enchainement, avivent les démons du policier chargé de l'enquête et du Maire, des fonctionnaires excités dans leurs délires par le Seigneur ou plus exactement le saigneur des lieux. Tous ceux-là incarnent la vanité, le refus des différences, l'inhumanité. Ils sont les égarés d'une civilisation qui atteint son crépuscule et se délite sous les coups de ses propres excès.

Ce roman foisonne d'images crues et cruelles, de descriptions glaçantes, d'interrogations sur la place de l'humain dans un monde fragile où se télescopent la violence du désir et le fanatisme contre la pureté des sentiments et le besoin de vérité. Il est la radiographie d'une société qui apparait en noir pour mieux révéler ce qu'elle devrait être, si la nature humaine n'était pas aussi destructrice par sa prétention à étendre ses pouvoirs au détriment du voisin, par sa propension à s'affirmer par le harcèlement et le viol.

L'actualité apporte aujourd'hui la tragique démonstration des penchants mauvais d'individus scélérats, qui mettent leurs troupes sous emprise et entrainent les plus faibles vers le chaos.

Sous une forme allégorique, Philippe Claudel nous incite à méditer sur nos propres comportements au cas où seraient mises à mal l'intégrité et la dignité de nos voisins.

Face aux plus faibles, aux exclus, face à ceux qui sont mal connus ou qui sont différents, qui pensent autrement, certains mâles activent leur part animale. Ils assouvissent leur instinct de domination, font preuve d'ignominie et courent à leur perte, aveuglés par la haine, grisés à l'idée leur « fausse grandeur » qui s'écrase finalement contre les murs de la vérité.

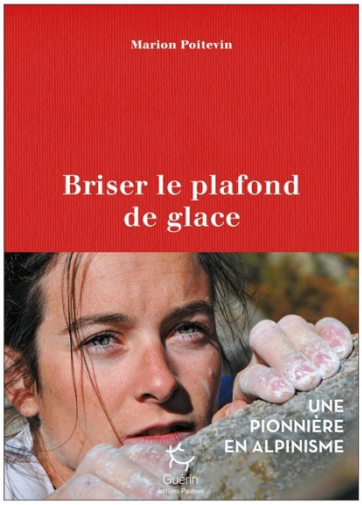
Dans toute fable, il y a une morale, qui rejette le mensonge et la manipulation, combien même le commande la raison d'Etat. Aux pires moments d'une crise, le salut se trouve dans le courage d'affronter le mal. La paix revient quand une attention bienveillante est apportée aux personnes en situation d'infériorité. L'espérance nait dans le cœur des innocents qui n'ont pas d'intention malsaine, qui ne jugent, ni ne maltraitent.

Crépuscule est une écriture de l'Histoire dans les montagnes sévères et reculées d'un vieil Empire en déclin. C'est une observation clinique des turpitudes de l'être humain, une dénonciation des

discriminations. C'est une réflexion sur l'incurie des Maîtres à l'encontre de leurs valets. C'est une condamnation de ces Empires qui déchirent les vies dans le sang. C'est l'annonce de leur nécessaire éclatement pour sortir leurs peuples de l'horreur.

Crépuscule est une fiction magistrale qui éclaire la réalité et met en garde contre les élans funestes d'une foule à laquelle est désignée une victime expiatoire.

Michel MORICEAU

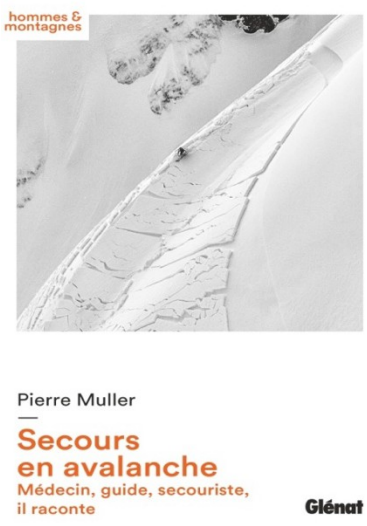


BRISER LE PLAFOND DE GLACE - MARION POTEVIN - COLLECTION GUERIN EDITIONS PAULSEN 2022

La haute montagne s'affiche volontiers sur le papier glacé des magasines, les guides sont les nouveaux aventuriers d'un monde aux dangers permanents. Les membres du Groupe Militaire de Haute Montagne se battent vaillamment contre le froid. Les sauveteurs sont glorifiés pour leurs missions périlleuses. Les belles images d'Epinal sont largement écornées par le témoignage de Marion Poitevin, dix- septième femme guide de haute montagne, caporal- chef de chasseur alpin, secouriste affectée dans une compagnie républicaine de sécurité

Trente ans après Martine Rolland, première diplômée de l'école nationale de ski et d'alpinisme en 1983, les mentalités n'ont pas beaucoup évolué. Le milieu reste machiste, dominateur et exclusif. Avec le culte de l'effort, l'obsession de la performance, le besoin de dompter la nature, d'affronter la paroi, de gravir les sommets. Une « affaire d'homme » en somme. Et bien non ! Les hauts lieux sont un espace de liberté, ils ne sont pas le domaine réservé d'un groupe, d'une caste, d'un genre. Il suffit de vouloir, de se donner les moyens, de surmonter les épreuves d'y arriver. De toucher le rocher, d'aimer son contact, d'apprendre la neige, d'apprivoiser le froid, de comprendre la montagne et les foucades imprévisibles de la météo. Rien ne peut être interdit à une femme. Marion Poitevin en est persuadé qui a vécu sa passion sur tous les continents où elle a assouvi son désir ascensionnel, sacrifiant en cela à une réelle addiction. Elle s'est surpassée allant vite, toujours plus haut. Elle a ressenti l'intense émotion des expéditions lointaines. Elle a mesuré la fragilité de la vie face aux destins trop vite interrompus de ses amies, de ses compagnons de cordée. Mais la voie la plus difficile reste celle qui l'a poussée à briser les préjugés, la discrimination, les bassesses de certains mâles, civils ou militaires, misogynes insupportables et prétentieux.

Sans baisser les yeux, elle a soutenu les regards insistants, repoussé les avances, rejeté les blagues salasses. Elle est devenue crédible aux yeux des meilleurs. Par sa compétence et sa pugnacité, elle a mérité la confiance de ses clients et de ses pairs les plus exigeants. Elle s'est engagée à défendre en montagne la cause des femmes avec une ambition : servir de modèle aux plus jeunes.
Son récit rend compte d'une expérience qui ne devrait plus être unique : celle d'une femme prise dans un monde gelé par une gente masculine vulgaire et lourdaude.
Son carnet de courses atteste de ses capacités physiques et mentales. La force ne se puise pas seulement dans les muscles mais dans la volonté de s'élever, dans le courage de dénoncer le viol, la violence, la violation d'une intimité, d'une intégrité, d'une identité
Ses défis lancés en compétition, son besoin d'escalade, ses déboires en caserne lui ont inspiré un manifeste pour accepter les femmes selon leurs compétences et leur donner ainsi la place qui leur revient en première de cordée. Son plaidoyer revendique le respect de ce qu'elles sont, de ce qu'elles font, de ce qu'elles prouvent : être enceinte et randonner- être mère et grimper- être chargée d'une famille et sauver des vies en péril.*Briser le plafond de glace* prône l'égalité entre les femmes et les hommes dans une société qui tarde à sortir d'un archaïsme mêlant le pouvoir, l'emprise et la séduction. Il est temps de suivre la guide sur les voies de la solidarité, de la considération entre les sexes. D'avancer dans un style fondé sur une éthique de conviction, de responsabilité et de comportement. L'espoir est au bout du chemin : il existe des types bien chez les montagnards. Marion Poitevin en a rencontré.



SECOURS EN AVALANCHE, médecin, guide, secouriste, il raconte

.

PIERRE MULLER – EDITIONS GLENAT

2023

Les avalanches ont une histoire qui s'inscrit sur le long registre des accidents de montagne. Sur tous les continents, la catastrophe naturelle est doublée d'un drame humain. La masse de neige s'abat, des vies sont interrompues. La brutalité du choc marque les mémoires. Le paysage est bouleversé, des familles sont ravagées. La relation de l'homme à son environnement est remise en cause, dans ces hauts lieux où la mort plane et finit par dévaler sur sa proie. Là-haut, des pièges imperceptibles et funestes sont tendus. La nature est instable, imprévisible, inquiétante. Et pourtant, son attrait, son attractivité restent intacts malgré le danger, la possibilité du pire, l'absurdité d'un souffle coupé net sous l'ensevelissement.

Les cicatrices abandonnées sur les corps et les esprits par ces phénomènes physiques incontrôlables sont d'une douleur telle que la société cherche à comprendre, à repérer, à prévenir les raisons de ces tragédies individuelles et collectives.

Dans un récit haletant, profondément humain et empathique, Pierre Muller, médecin aux urgences des hôpitaux du pays du mont- Blanc et guide de haute montagne recense les principales coulées de neige qui ont endeuillé les Alpes. Il introduit chaque événement par l'évocation de la passion, de l'insouciance ou du désir d'altitude de celles et ceux qui vont être fauchés quelques instants plus tard. Il rappelle les conditions météorologiques, décrit la neige, évalue la fragilité du manteau neigeux. Il étudie les risques, il insiste sur leur prévention. Dès que l'alarme est donnée, il fait pénétrer le lecteur dans l'univers des secouristes.

Le guide se fait le pédagogue des avancées technologiques qui facilitent la recherche des personnes enfouies sous des mètres -cubes de neige et de glace. Le médecin nous entraine sur le terrain où il dresse l'état des lieux, examine les victimes, constate les traumatismes physiques. Il pense déjà aux séquelles psychiques des survivants. Il communique son enthousiasme et fait goûter au lecteur, la *saveur rare d'une aventure hors norme…*Il porte secours, soigne et prend soin. Il élabore, enrichit, applique des protocoles de haute technicité. Il exerce en condition extrême, une médecine d'exception. Il accomplit une mission de recours ultime pour sauver, juste avant leur dernier souffle, des victimes qu'animait, avant leur accident, une *enivrante sensation d'invulnérabilité*.

Avec émotion, l'auteur rend hommage aux illustres pionniers qui ont ouvert la voie des interventions au-delà des cimes. Il souligne l'engagement des professionnels qui effacent leur propre personne devant la cause qu'ils servent au quotidien. Il ne banalise pas les risques encourus. Il invoque la maîtrise indispensable pour faire face, agir en équipe et décider sans porter de jugement, sans chercher la gloire avec, pour seuls guides, le souci de l'autre et le sens du devoir.

Ce retour d'expérience de Pierre Muller rappelle les faits divers qui ont secoué l'actualité d'un siècle où la montagne a été investie par les touristes et dénaturée par les promoteurs, modifiant ainsi les l'état des domaines skiables.

Sans le voyeurisme des chroniqueurs qui attirent l'attention à la une de leur journal, Muller, le montagnard engagé témoigne d'une triste réalité tout en insistant sur la qualité des innovations,

des formations , des mesures de prévention : des actions positives et coûteuses afin que nul ne meurt en montagne dans l'indifférence ou l'incapacité des sauveteurs à atteindre leur objectif.

Secours en avalanche est un hymne à la montagne composé avec la sincérité de l'amitié. Pierre Muller retrace avec vivacité, son itinéraire d' homme passionné qui est intervenu sur toutes les montagnes du monde et œuvre au quotidien dans les vallées alpines en réponse aux appels de détresse.

Michel MORICEAU



EMILIE BOUCHARD, UNE ARTISTE A L'ETAT PUR

Emilie Bouchard a grandi en Haute-Savoie au pied du Mont-Blanc. Elle vit désormais à Rennes où elle a suivi ses études en arts plastiques. Peintre depuis 2007, elle a pour sujet principal les montagnes de sa jeunesse et ce thème la conduit à exposer depuis 10 ans dans sa vallée d'origine. Aujourd'hui son travail s'est diversifié. Emilie s'est inspirée de ses voyages en Polynésie, et en Asie. Sensible aux contrastes des paysages et curieuse de découvrir le monde, elle y prolonge sa recherche picturale avec enthousiasme et beaucoup de finesse. Le point de vue d'Emilie est très contemporain avec une technique épurée d'aplats de couleurs à l'acrylique sur toile. Des jeux de lumière éclatante ou tamisée, pénètrent ses tableaux où chaque détail est affiné avec justesse. La douceur des bleus et des verts apaisent le regard et traduisent le ressenti de l'artiste face à la beauté simple de lieux chargés d'histoire et d'émotion.

www.emiliebouchard.fr

Tous les étés, Emilie Bouchard expose en station, notamment à Saint Gervais, Megève, les Houches

En 2019, Emilie a signé l'affiche officielle de la 29° édition du Salon International du livre de montagne de Passy



LES SOMMETS SONT A TOUS ! Partager la montagne avec les plus pauvres
HUGUES CHARDONNET LAURELINE DUBUY - EDITIONS GLENAT- 2022-

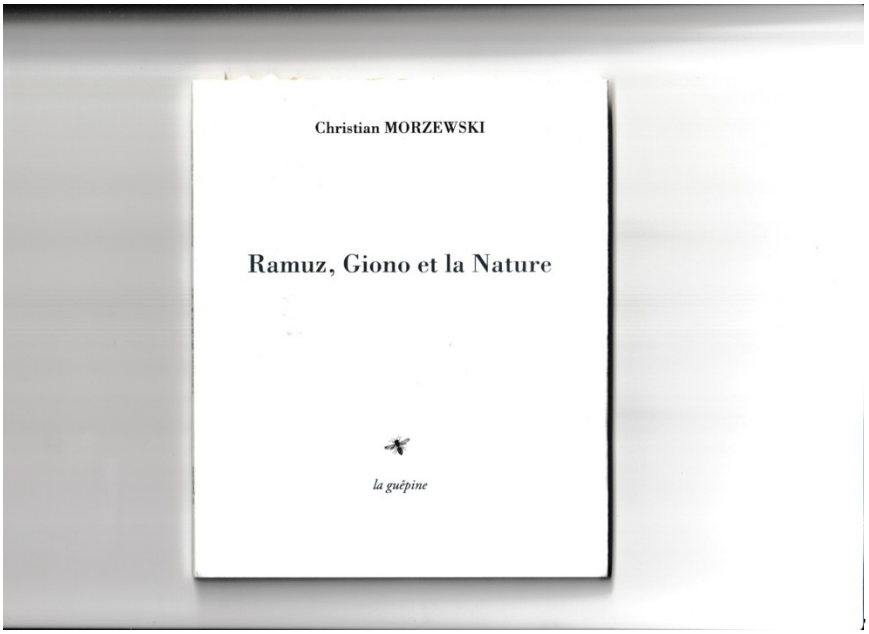
Dans un monde agité, individualiste et branché sur internet, il est réconfortant de mesurer le bonheur ressenti en montagne par des hommes et des femmes de toute génération en situation de précarité. Ils y sont accompagnés dans leur découverte des hauts –lieux par les bénévoles d'une association caritative, 82- 4000 SOLIDAIRES, dont la mission est d'ouvrir une parenthèse d'émerveillement à celles et ceux dont la vie quotidienne est marquée par l'exclusion et la pauvreté.

Homme de foi, pratiquant charismatique de la montagne, Hugues Chardonnet a découvert dès l'enfance les joies de l'alpinisme et les émotions qui s'ensuivent, les amitiés. Médecin dévoué à la cause des personnes en situation de précarité, le docteur Chardonnet est le guide et l'infatigable animateur d'un projet offert aux personnes que le destin n'a pas favorisé. Entouré de compagnons généreux, il est à l'origine de «cordées bienveillantes », où chacun se découvre, se dépasse, se donne à l'autre. Lors de ces ascensions solidaires, « le statut social des équipiers n'a plus d'importance » : ils partagent sur la paroi, un moment de vie, de confiance, d'ouverture. En compagnie de moniteurs du meilleur niveau physique et moral, les personnes démunies ouvrent leurs voies du possible, elles s'élèvent au sommet, sur l'un des fameux 4000 des Alpes. Des « *ambassadeurs* » ont été à leur rencontre, dans les foyers, les camps de manouche, les terrains du quart-monde avec pour mission de leur proposer un accès à la beauté. La force d'un tel projet est d'accueillir les participants, sans distinction de genre, sans discrimination, sans discours inutiles tant l'objectif est d'accepter l'autre dans ses différences, ses limites, ses expériences. Et c'est ainsi que se restaure la dignité, la capacité de croire en soi, la volonté de construire un avenir. La montagne offerte aux plus pauvres devient, pour eux, un lieu de rencontres, un lien avec une nature inconnue, une ligne de conduite dans un univers de bonté et de solidarité. Par de telles escalades harmonieuses et joyeuses, chacun est reconnu pour ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il donne. La sortie se fait alors par le haut, car gravir un 4000, c'est prouver sa persévérance et affirmer son existence, son importance aux yeux des autres. C'est avoir confiance et trouver ensuite les repères qui mènent à l'insertion dans une société duale.

Hugues Chardonnet et Laureline Dubuy ont mis en mots ces aventures humaines. Ils diffusent un message d'espoir fondé sur la responsabilité, la conviction, le désir de justice et d'entraide.
Hugues Chardonnet qui est également diacre, applique dans son action, les paroles de l'Evangile. Avec son équipe, il incarne l'altérité, la générosité, le respect des oubliés de l'Histoire. Il croit en l'être humain et aux vertus pédagogiques de la montagne où les groupes en mouvement créent le ciment d'une cohésion exemplaire.
Laureline Dubuy, journaliste attentive sans être intrusive, donne la parole aux « stagiaires » qui, grâce à l'Association 82-4000 ont franchi la barrière d'un domaine que la société du profit réserve habituellement à un public privilégié.
Les éditions Glénat, confirme l'attention qu'elles portent aux personnes fragiles, en publiant un nouvel ouvrage pétri d'humanisme qui s'inscrit dans la lignée des témoignages de Besson, Cauchy, Janin, Lecarme en attendant celui de Muller.

Les *Sommets sont à tous*. En faire profiter les plus pauvres est « une œuvre de choix qui vaut beaucoup d'amour »

Michel MORICEAU.



RAMUZ, GIONO ET LA NATURE - CHRISTIAN MORZEWSKI EDITIONS LA GUEPINE - 2022

Témoins de leur époque, sincèrement attentifs aux êtres, Ramuz et Giono ont décrit leurs territoires respectifs en accordant leurs thèmes de réflexion aux évolutions de la nature.

A la fois proches et lointains, une génération romancier romand, explore avec empathie les alpages de la Suisse dans un style narratif suffisamment audacieux pour se passer d'intrigue. Giono, conteur provençal, ménage le suspens dans un lyrisme qui emporte le lecteur vers le dénouement d'histoires ancrées dans les garrigues de Haute Provence. L'un et l'autre ont été guidés sur les lieux de leur jeunesse. Ils ont diffusé des messages de portée universelle sur un ton souvent pessimiste chez Ramuz, sur le registre de l'émerveillement dans les récits de Giono.

Tous deux sont hantés par la mort, Ramuz en relatant les catastrophes qui ont ravagé la Montagne, Giono, blessé dans son âme par la Grande Guerre et ses effroyables dégâts.

Leurs œuvres respectives se répondent l'une à l'autre, se complètent. Or, les deux hommes ne se sont rencontrés, qu'une seule fois, à l'initiative d'un ami commun, le peintre surréaliste Rey Millet. L'entretien de Taninges aurait été cordial, marquant néanmoins la différence des tempéraments entre Ramuz, le « taiseux » et Giono plus volontiers « hâbleur ».

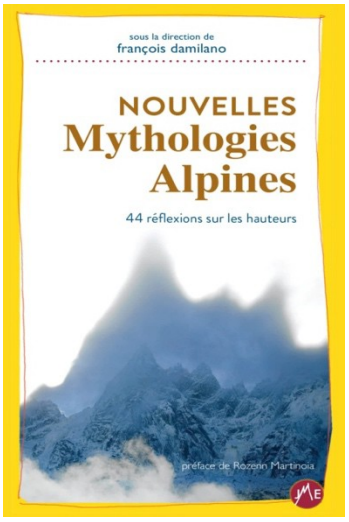
Ils puisent leur inspiration dans un espace rural qui les subjuguent mais dont ils ne sont pas directement issus. La vision poétique qu'ils ont des paysages, le respect des paysans en ont fait les pourfendeurs de la tentation des hommes à sacrifier leur environnement. Ils affichent un « anti-modernisme d'avant- garde » et sont ainsi les visionnaires d'un monde foudroyé sous les effets conjugués de la technique, du profit et de la violence. Leur déploration des temps nouveaux, des équipements, des biens de consommation a été précoce, plus nuancée chez Ramuz que chez Giono, qui a fermement dénoncé son hostilité à la société industrielle, au développement urbain et à ses avatars, y compris plus tard la télévision (or, ironie du sort, le premier film en couleur diffusé à la télévision française en 1967 était « L'Eau vive » d'après l'œuvre de …Jean Giono).

Dans un essai d'une remarquable érudition, Christian Morzewski, universitaire, co-éditeur de Ramuz dans la Pleïade et président des « Ami de Giono », met en parallèle deux œuvres prophétiques de la première partie du XX° siècle dont le socle est l'enracinement des auteurs sur les collines ou les alpages, dont la forme est, notamment chez Giono, la célébration d'un lieu à prévenir de sa destruction.

L'auteur rappelle leur fidélité à ceux qui font vivre la montagne. Il s'appuie sur des morceaux choisis. qui traduisent la dimension tragique et magnifique d'un espace menacé que la littérature, par son souffle et sa force, incite à préserver en évitant le piège de la sensiblerie.

Ce rapprochement de *Ramuz, Giono et de la Nature* est publié par La Guêpine. Cette maison d'édition tourangelle nous offre à chacune de ses livraisons, le plaisir devenu rare de fendre les feuillets non massicotés d'un ouvrage élégant et d'un maniement aisé. Christian Morzewski nous invite à retrouver Ramuz et Giono pour relire avec eux la montagne, sans en avoir une grande peur mais pour en mesurer les vraies richesses.

Michel MORICEAU



NOUVELLES MYTHOLOGIES ALPINES '44 réflexions sur les hauteurs 'FRANCOIS DAMILANO- direction JME EDITIONS 2022-

Il y a dix ans, une première caravane s'en allait philosopher au- delà des cimes, suivant la trace des héros ayant nourri la légende de la montagne. Cette année, d'autres demi- dieux de l'Olympe chamoniarde se retrouvent au refuge de François Damilano. Ils s'émerveillent de la beauté du monde, se collent aux parois, ouvrent des voies et en sortent par le haut. Ils recueillent les traditions, se recueillent à l'évocation d'un ami trop vite interrompu. Une cordée prodigieuse de 44 fidèles donne à lire aujourd'hui des récits fabuleux, universels ou personnels. Ils proposent leur explication d'une passion dévorante, diffusent leur idéal de liberté, se réjouissent de la pureté d'un effort, de l'esthétique d'un geste. Car l'alpinisme est un art, une pratique servie par un style élégant et délié, classique et sans cesse renouvelé.

Coups de cœurs, coups de foudre, impitoyables coups d'un sort implacable, autant d'émotions qui poussent à l'élévation quand soudain c'est la chute, la mort ou la survie, le rétablissement, la renaissance après le drame. Revenir ou disparaitre. C'est la gloire ou la tragédie. L'histoire vécue n'est pas celle imaginée dans les lectures de jeunesse qui suscitaient la dévotion aux icones, l'identification aux illustres pionniers au charisme excitant pour les aventuriers en herbe, impatients d'en découdre avec le rocher et la haute altitude. Le temps passe, une rencontre, une opportunité et arrive enfin le moment de sacrifier aux rituels, de rassembler les objets fétiches. Finie la vie par procuration, c'est de l'action qu'il s'agit pour aller au bout des rêves, assouvir les désirs de conquête, de sacralisation du sommet, de communion avec la nature. Que l'alpinisme relève du spectacle ou de l'exploit solitaire, de la performance ou du plaisir, les grimpeurs et même les randonneurs, mesurent l'incertitude de leur engagement. Ils appréhendent le danger, à leur manière, ils surmontent la peur et rivalisent d'audace face à l'inconnu. Ils tentent parfois de percer le mystère des hauts lieux. Certains s'épanouissent dans la quiétude d'une « spiritualité heureuse », d'autres se soumettent à la « dictature du haut » et « abusent des miracles ». A chacun de courir son risque mais aussi de se connaître, de s'encorder en toute confiance et d'apprivoiser les voies difficiles pour « arpenter l'inaccessible »…

Les amis de François Damilano livrent leurs représentation de la montagne, leurs aspirations, leurs bonheur de se sentir « transfiguré » par le grand vent des cimes. Ils subliment la position du premier, la noble discrétion du second. Ils donnent de la grandeur au renoncement, ils s'inclinent sur ceux qui, en cas d'échec, redescendent par le chemin des humbles.

Chaque auteur transmet son lien à l'alpinisme, dévoile son « versant intime » en l'éclairant d'un souvenir, d'une lubie, d'une sensation..

Hommes et femmes libres et sincères, journalistes ou philosophes, géographes, romanciers, poètes, guides aguerris ou amateurs exaltés… tous écrivent « leur montagne », partagent enthousiasmes et déceptions, fantasmes et vérités.

Dans un enchainement de textes courts, ils piquent leur plume sur le papier comme un piolet sur une cascade de glace. Ils font le point sur leurs expériences respectives faites d'interrogations, d'exclamation, de suspension. Avec, in extremis, le point d'orgue de l'ultime expédition.

Les *Nouvelles Mythologies Alpines*, publiées par François Damilano aux éditions JME, proposent quarante quatre nuances d'humeurs, d'humour, d'humanité pour traduire le merveilleux, encenser les prodiges, pour vivre enfin une aventure qui n'est plus un rêve. Pour témoigner, et méditer sur l'esprit d'un lieu tourné vers le ciel et ses dieux.

Michel MORICEAU



BLANC- SYLVAIN TESSON – EDITIONS GALLIAMRD 2022

C'est une symphonie en Blanc Majeur. Comme les vers sur un poème de Théophile Gautier, Sylvain Tesson glisse le long d'une partition aux rythmes légers. Les notes s'y égrènent avec bonheur et s'effacent au gré du vent, de la neige et du soleil. L'artiste est accompagné de son ami du Lac, le chef incontesté d'un orchestre en altitude, et de Rémoville, invité surprise cherchant lui aussi, les accords d'une harmonie plaquant la fragilité de l'homme et la puissance de ces hauts lieux de spiritualité.

Tous trois jouent leur mélodie de l'effort sur les chemins blancs des Alpes, de Menton à Trieste, en quatre vingt quinze étapes, étalés sur quatre années d'émerveillements, de confinements, d'amitiés fortes et de confiance partagée.

Leur vie est un voyage dans l'hiver et dans l'envie, sous le ciel où parfois rien ne luit, sous le soleil qui souvent « *lave l'air à pleins flots* ». Partir, repartir toujours, survivre et revenir, se souvenir des risques assumés, des chutes inéluctables, des peurs, des douleurs qui rappellent l'abandon des forces perdues dans la tempête. Ils font la trace, *se propulsent dans la beauté* d'un univers où la conquête des sommets ne réhausse en rien ce que valent les Tartarin qui transportent là –haut leur misère et vacille de leur piédestal sous les rafales de grésil.

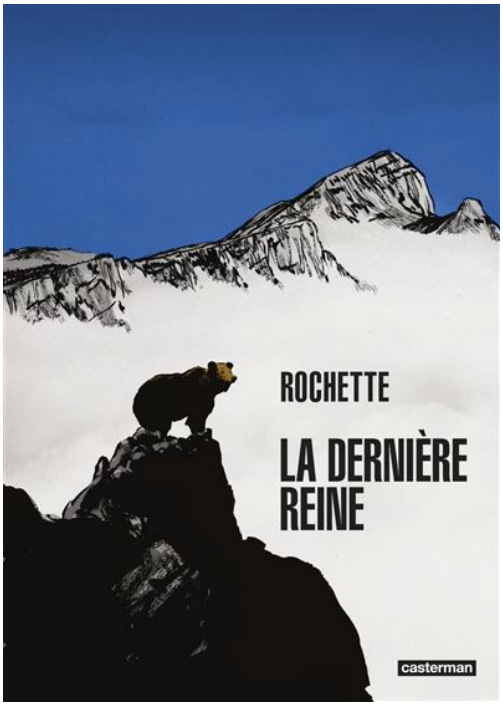
Les trois amis sont les évadés d'un monde ordinaire où *triomphent* aujourd'hui le béton et les cyber-connexions. Ils sont allés *par les vaux et par les croupes, par les pentes et par les crêtes, par le vide et par le Blanc.* Ils emportent leurs rêves de pureté, mais sont rattrapés par la réalité qui les frappe d'angoisse sur une corniche instable, les épuise sur une paroi de glace. Ils se complètent et skient à l'unisson de leurs différences : l'instinct, le calcul et le commentaire.

La neige intime le silence et pousse à la méditation, *à la communion avec l'ange : « lave-moi et je serai plus blanc que neige ! ».* Elle module la montagne, en décrit des formes aux arrondis suggestifs. Elle est un masque qui s'enlève au printemps : elle est « *l'impermanent* » qui donne au paysage un mouvement perpétuel…Elle se découvre et se renouvelle, stimule les imaginations, fait chanter les poètes, souffrir les romanciers. Elle revient, tombe, éphémère dans un cycle éternel. Elle célèbre le *mariage du muscle et de l'âme, de la plume et du piolet*. Elle accapare les skieurs aux semelles de vent et les alpinistes, elle fait de la montagne une mère possessive qui peine à rendre ses enfants.

Sylvain Tesson randonne et scande les grands textes à chaque foulée, à chaque défloration de croute immaculée. Il relit le soir les classiques et les modernes. Ces lectures pallient les faiblesses du corps, subliment la souffrance, exaltent un décor magnifique qui reste en cet hiver immuablement blanc. D'où l'impatience d'aller ailleurs et de s'offrir tous les paysages.

Les mots glissent sur une prose de poudreuse. Ils mettent en musique le récit mystique et joyeux d'une aventure insolite. Les âmes se sont débarrassées des scories de la ville. Le temps se dilue au contact d'une blancheur idéale pour lutter contre la tristesse et l'apitoiement. Les références sont drôles, sophistiquées et tombent toujours à pic ! Sans gravité. Le plaisir du lecteur est intact. Les étapes sont longues, les dénivelés impressionnants, les imprévus surprenants. Les chapitres sont courts. Ils donnent de la vivacité à cette traversée d'un empire blanc comme l'hermine, un empire dont les châteaux sont des refuges perdus à l'écart du monde. Un empire du silence, propice à la méditation. Un empire dont la conquête suppose d'aller d'abord à la recherche de soi-même.

Michel MORICEAU



LA DERNIERE REINE- JEAN MARC ROCHETTE - EDITIONS CASTERMAN 2022

«… Le jour où mourra la dernière reine, alors, ce sera le début du temps des ténèbres »

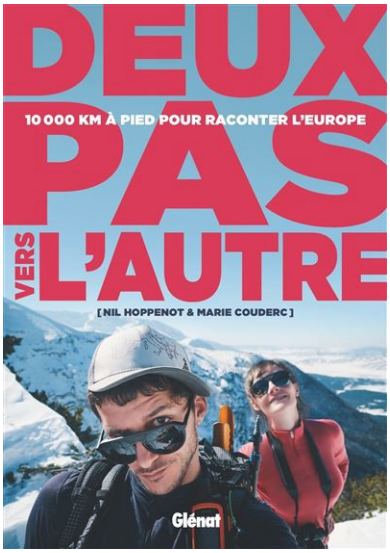
Reine du Vercors abattue à la fin d'un siècle de misère, reine de bronze raptée par un marchand d'art sans scrupule, reine de cœur rongée par la tuberculose…Que l'ourse habite la montagne, qu'elle devienne une statue, elle est le symbole de la puissance et de la liberté. Elle est la reine du dernier conte philosophique de Jean Marc Rochette. Dans cet ouvrage bouleversant, il décrit l'ordre écologique d'un espace où les bêtes qu'on appelle sauvages sont guidées par la faim. Il dénonce l'ensauvagement d'une indomptable société qui court à sa fin dans la violence par la chasse et par la guerre. Le personnage principal du roman est une gueule cassée, rescapé de la Somme, qui vivait autrefois, dans une étonnante en symbiose avec la montagne, ses animaux et ses forêts. Comme ces ancêtres avant lui, il avait une relation sensuelle à la faune, à la flore de cet univers infini. Voilà pourquoi il rossa le gamin qui s'était moqué de cette proximité avec la dernière ourse du plateau.

Blessé au combat, défiguré par un éclat d'obus, humilié, dégoûté, il s'exclut du monde des vivants et se laissa glisser dans l'alcool. Le hasard, néanmoins, lui tendit la main, celle d'une artiste qui sculpta pour lui, le visage de sa résurrection et lui redonna ainsi confiance et dignité. Ensemble, les amants affrontèrent les miasmes de la ville, les flatteries, les filouteries. Ensemble, ils partagèrent leur passion, celle des animaux, de l'ourse, un souvenir tragique pour lui, une œuvre pour elle, et pour eux- deux, un lien merveilleux pour sceller leur amour autour de ce qui est simple et beau. Dans un accord parfait, ils reviennent à la montagne : des retrouvailles pour l'enfant perdu, une découverte impatiente pour la sculptrice émerveillée. Une illumination éclaire soudain de bleu la page du retour avant que ne retombe les ombres d'un drame inéluctable.

Les ruptures de rythme mènent les personnages dans une course contre la montre. Les modulations de l'intensité lumineuse des images traduisent une atmosphère étrange. L'acuité des portraits leur donne un air de vérité.
Dans ce roman original, Jean Marc Rochette donne toute la mesure de son art : peintre de l'harmonie et des émotions, dessinateur imprégné de l'esprit de ses modèles, romancier précis, empathique et mystérieux. Il s'inscrit dans la droite ligne des écrivains naturalistes, saisissant les regards, les gestes, les propos. L'union subtile de l'image et du verbe enchaine l'un à l'autre deux êtres sincères qui s'aiment et s'entrainent dans une aventure délicate et tragique.
Le message est fort : accepter celui qui révèle d'incomparables richesses morales en se relevant de l'abîme – respecter celle qui rêve d'être sauvé par la beauté des choses. Mais la vie compte son lot d' imprévus, d' incertitudes, d' incompréhensions.
Le ton du récit renvoie à la nature de l'Homme quand il se dédouane de sa cruauté en invoquant la férocité des sauvages, en se défendant contre les inconnus et les gens différents. Le pessimisme du propos est assumé mais stimulant car il incite à prendre garde aux souillures d'une société violente et cupide sur des territoires qui ont perdu leurs équilibres. A trop empailler les animaux, le risque est d'oublier leur histoire, d'abandonner leurs terres. D'effacer leur âme..

L’œuvre de Rochette, par son esthétique et sa sincérité, incite à faire évoluer les mentalités. Elle invite à ne pas sacrifier les merveilles de notre héritage. En évitant de céder au désenchantement.

Michel MORICEAU



DEUX PAS VERS L'AUTRE-10 000 km à pied pour raconter l'Europe

-

NIL HOPPENOT MARIE COUDERC GLENAT 2022

Ils ont fait l'Europe ensemble, sac au dos, un autre sac pour les déchets. Dix mille kilomètres à pied, une longue marche, sur les sentiers de l'arc alpin, sous la canicule ou sous la pluie. Ils ont dégagé des broussailles et ont pataugé dans la boue. Ils ont traversé les montagnes, bivouaqué en conditions extrêmes. Ils ont franchi cols et frontières. A chaque étape, ils ont fait des rencontres inoubliables auprès de populations méconnues, parfois même oubliées mais cultivant spontanément le sens de l'accueil sur des territoires bouleversés par des siècles de conflits et de recherches violentes d'identité.

Pendant deux ans, Marie Couderc et Nil Hoppenot sont allés à l'aventure, faisant « deux pas vers l'autre », marchant, s'arrêtant, prenant du temps *pour raconter cette Europe* mystérieuse du sud et des Balkans, cette myriade de pays impénétrables et méjugés, splendides et contrastés, certains comme la Suisse, évoluant dans leur époque, d'autres restant hors du temps sur des terres arides et isolées.

Epris de liberté, ils ont tracé leur route en dehors des sentiers battus. Attentifs et disponibles, ils ont randonné de villages en refuges, dans un esprit de respect des traditions. Ils ont saisi ces moments privilégiés où la confiance est offerte « sans détour » aux hôtes de passage. Ils témoignent de leurs émotions, d'une expérience inédite où l'exploit physique est doublé d'un projet environnemental, appréciant le charisme des Européens de rencontre, évaluant leur implication dans la protection de leur milieu naturel. Nil et Marie décrivent, témoignent. Ils se livrent : deux ans, c'est long, c'est loin, c'est lent. Des amis et des inconnus les rejoignent, partagent quelques traces, s'imprègnent avec eux des couleurs du temps. Des imprévus atteignent leurs familles, un trouble s'installe. L'aventure continue au rythme capricieux de l'hiver espagnol, des chaleurs de l'été grec. Leurs souvenirs se nourrissent au plus profond des forêts slovènes, en surplomb des gorges du Monténégro, dans les plaines de Croatie où rouillent des carcasses de blindés. La guerre est à peine finie.

Chemin faisant, des bergers apparaissent et des paysans, et des villageois généreux qui offrent un café dont le nom renvoie à l'histoire de leur pays. Ils sont frappés par le sens de l'accueil, le goût des échanges où se transmet la richesse des cultures, des traditions différentes de celles des voyageurs. Les barrières de la langue sautent dans l'émotion de ces rencontres impromptues qui se prolongent parfois plusieurs jours. Des soirées inoubliables font oublier les dangers de la route : la neige et le vent du nord, les falaises abruptes, les déserts blancs, les rivières indomptables et les bêtes sauvages, les ours, les loups, les vipères à corne.

Le carnet de ce voyage initiatique est rempli d'anecdotes, de coups de cœur mais aussi de conseils pour passer d'un monde à l'autre, comprendre les différences. Chaque chapitre est balisé d'un « passeport » où sont visées les dimensions humaines et les zones d'ombre environnementales du pays traversé. Les sites remarquables et les facilités du parcours sont résumés par des étoiles que d'autres randonneurs apprécieront à leur tour. Les images montrent la variété des paysages, la diversité des montagnes d'Europe, la résistance à la modernité dans les zones rurales. Mais il y a aussi les déchets abandonnés, récupérés dans le cadre d'un ambitieux projet de protection de la planète.

Le récit à deux voix traduit la démesure des endroits traversés, la singularité de ces découvertes quotidiennes. Il souligne le don largement répandu de l'hospitalité y compris dans les recoins isolés.

Nil Hoppenot et Marie Couderc offrent aux lecteurs, le guide indispensable pour *aller vers l'autre*, avec enthousiasme et considération, dépassant l'argument touristique par un désir d'empathie. On aime ce voyage et ces explorateurs qui rapprochent l'habitant de ces visiteurs d'un soir, qui les abordent sans condescendance et sans arrière- pensées. Il ressort de cette expédition, une chronique relevant de l'ethnologie qui ne se prend pas au sérieux. Le regard posé sur l'écologie un regard d'autant plus positif qu'il n'est jamais moralisateur.

Michel MORICEAU

L' ILE HAUTE VALENTINE GOBY EDITIONS ACTE SUD 2022

Vallorcine, hiver43. Ce village est le refuge d'un enfant déchiré par la guerre. Il descend du train de Paris et s'enfonce dans la neige. Il est asthmatique. Il est juif. Il a fuit la grisaille de la ville pour trouver dans cette haute vallée, le bon air salvateur sous la protection de la montagne.

D'emblée, c'est, pour le garçon de douze ans, l'éblouissement devant la beauté éternelle d'un monde mystérieux dont il perçoit la rudesse et s'imprègne des richesses.

A la chaleur du foyer dans la ferme d'une famille d'accueil, bienveillante et dure à la tâche, il revit sous une identité autre que la sienne. Il s'adapte, il écoute. Il met ses sens en éveil.

Il reprend son souffle, s'émerveille de ces hauts lieux émergeant du brouillard comme des iles dressées sur une mer de nuage. Il découvre, il apprend le langage des fleurs, se gave d'un paysage qui s'offre à lui comme une œuvre d'art dont les couleurs se renouvellent au rythme des saisons. Il apprivoise le temps. Il connait ses premiers émois avec les enfants de son âge, dont il partage les leçons, les devoirs et les travaux des champs : ici, « on ne joue pas, on travaille ! Toute activité doit être utile ». Car les mois de l'été s'enchainent rapidement. Il ne faut pas mollir pour engranger de quoi se nourrir pendant la longue période de froid à venir.

Trois saisons d'oubli loin de la ville, mais, pour l'enfant déraciné, des interrogations inquiètes à l'évocation de ses parents traqués. Les Allemands se rapprochent. Plus possible de se cacher. L'évacuation est imminente, de l'autre côté du col, en Suisse, avec pour ce gamin de la vile devenu un petit homme, la reprise de son prénom et du nom de ses parents. Il s'ensuit une longue marche dans la montagne qui s'ouvre dans la nuit en une voie de passage. La frontière est franchie avec l'espoir d'être de nouveau recueilli par des paysans généreux. La guerre continue de gronder mais là-haut, d'autres îles émergent du brouillard, repères immuables sur d'autres paysages tout aussi somptueux et rassurants.

Dans un récit nourri d'une plume élégante et précise, Valentine Goby, lauréate en 2014 du Prix des Libraires, accompagne le jeune réfugié dans son apprentissage de la vie. Le village perdu sous la neige renait à la fin du printemps dans toute sa splendeur. L'auteure « écrit » le paysage avec le talent d'une artiste qui joue de la lumière et des ombres, transmet les saveurs, les senteurs, les paisibles rumeurs des fourrés.. Elle évoque les premiers troubles de l'enfance, elle partage les émotions subtiles des gens simples qui se fondent dans un décor dont l'éclairage varie d'un jour à l'autre.

Avec une parfaite maîtrise du rythme de ses phrases et le souci constant d'une esthétique de la description des lieux et des situations, Valentine Goby pose sur la montagne un regard déférent. Elle en fait un personnage de roman, indispensable et attachant, impressionnant et splendide. *L'Ile Haute* est une escale dans le parcours d'un enfant dont le souffle, coupé par la guerre, est repris par un séjour en altitude. Dominatrice mais protectrice, la montagne veille sur des hommes et des femmes dont l'œuvre quotidienne s'inscrit dans le labeur et la solidarité, l'humilité et la compassion. L'Histoire est tragique, souvent impardonnable. Cette histoire nous rassure quant à la bonté de celles et ceux qui font le bien et sont transcendés par l'éclat d'un lieu où se mesure dans la simplicité, le sens de la vie.

Michel MORICEAU



VIVRE A TIRE-D'AILE YVES MATHELIN – EDITIONS DU MONT-BLANC CATHERINE DESTIVELLE 2022

S'engager, s'élever, sauver des vies et donner à la sienne le goût de l'aventure. Se dépenser, se démener, se dépasser. Grimper, se griser et glisser. Tomber. C'est la chute, imprévue, imprévisible, irrémédiable. C'est l'instant d'une projection brutale dans un autre monde, celui de la détresse, de la dépendance et de l'exclusion.

Un matin de janvier 1989, le gendarme Mathelin, s'entraine avec le peloton de haute montagne et dévisse à l'Aiguille du midi. Le traumatisme est celui du corps et de l'esprit. C'est la perte de la puissance et des illusions : adieu aux jambes, aux armes, aux appétits d'expéditions lointaines.

Il tombe soudain dans le gouffre d'une souffrance poussée à son comble : douleurs intolérables, , humiliation des atteintes à sa dignité, violence contenue d'une société terrifiée qui pleure ses morts et repousse les survivants.

Cette dramatique épreuve alterne sentences, remords et reproches. Elle révèle néanmoins l'amitié de ceux qui connaissent la même expérience du handicap. Tous parlent un même langage, se comprennent, se rassurent. Ils se soutiennent, s'encouragent, subliment leurs passions perdues pour en faire des projets. Ils tissent entre eux les liens indéfectibles. Ils apprivoisent la réalité et rêvent de liberté. Il y a tout une vie nouvelle à inventer. Une espérance à provoquer, des défis à lancer pour se dépasser et s'honorer soi-même. Pour Yves Mathelin, l'appel de la montagne est trop fort : c'est le fauteuil de course, le ski- assis, le parapente et dans une soif d'aventures au-delà des cimes, l'aménagement d'un véhicule tout terrain, d'un bateau, d'un vélo propulsé à la force des bras. Il ne s'interdit rien : ni les chemins caillouteux ni les pistes du désert, encore moins la montée au Grand Saint Bernard, sans compter les coups de vent essuyés en Méditerranée. Mais avant tout cela, l'auteur a manifesté son besoin d'altitude par une volonté farouche de piloter sa vie au présent, prenant les commandes d'un avion à la conquête d'un idéal de liberté. Vols de jours, bonheur absolu de voir d'en haut le monde des marcheurs ordinaires, joie d'apprendre et de transmettre, de mériter la confiance et l'estime des valides.

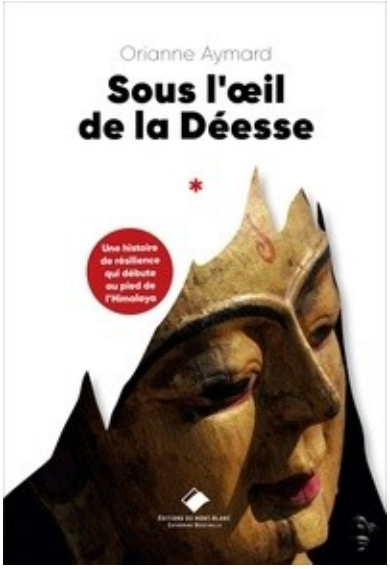
L'envie de la compétition passe car l'essentiel est de s'envoler, de slalomer, de rouler pour le plaisir et conserver intacte cette formidable capacité d'émerveillement devant ce qui beau : les paysages nouveaux, les sourires des amis auxquels il a donné des ailes pour leur permettre de vaincre, eux-aussi, les préjugés, pour restaurer leur image dans le regard des autres.

Yves Mathelin n'est pas un homme penché sur son passé, il combat, il surprend, ne lâche rien. il croque la vie comme un remède contre le désespoir. Il est allé au bout de ses aspirations, de ses inspirations, de ses prédispositions, en souvenir de cet ami tétraplégique dont il partageait autrefois la chambre et qui, dans un dernier souffle, lui a ouvert la voie du salut et de la dignité. Il a crée des associations à l'intention des handicapés qui grâce à lui ont découvert le ski et l'aviation. Ensemble, ils ont construit un avenir de passions et de réalisations hors-normes..

Dans un récit écrit « *à tire d'aile* », Yves Mathelin desserre les freins qui, trop souvent, ont privé les handicapés d'un épanouissement dans la pratique du sport. Il a mobilisé ses ressources et trouvé les

moyens nécessaires à la création d'une œuvre ouverte à ses frères en espérance. Il s'est lancé à la conquête d'un autre monde, il a franchi les frontières de royaumes interdits. Il eut été futile de concourir pour un titre ou un dossard :la seule médaille qui compte est celle qui s'affiche aujourd'hui dans le regard de ses lecteurs

Michel MORICEAU



SOUS L'ŒIL DE LA DEESSE – ORIANNE AYMARD –

EDITIONS DU MONT-BLANC CATHERINE DESTIVELLE 2022

Frappée d'une hémorragie cérébrale à l'âge de 25 ans, lors d'un séjour en Inde, Orianne Aymard a été privée de plongée et de haute altitude : ses médecins étaient formels. Trop de risques.

Quinze ans plus tard, elle frôle de nouveau la mort dans l'ascension du Lhoste, un sommet difficile et dangereux de l'Himalaya, 8516 mètres sous l'œil de la Déesse, la Mère Divine : l'Everest.

La jeune femme, universitaire et diplomate aux engagements humanitaires multiples a ressenti l'irrépressible besoin de réorienter sa vie, de surmonter sa peur de la mort, de se surprendre et de renaître ensuite et vivre intensément en harmonie avec elle-même. Si l'expérience de la souffrance est source de motivation, la pratique de la méditation dans ces hauts lieux de spiritualité ouvre la voie de la « Grande Perfection.

Sous l'Oeil de la Déesse, est la chronique de la vie quotidienne d'une femme qui rejoint une microsociété d'hommes en quête d'exploits à plus de 8000 mètres. Le récit décrit ce choix très personnel de flirter avec la mort dans l'espoir de s'asseoir, à grand frais, sur le toit du monde.

Etre une femme en expédition suppose d'évidentes contraintes physiques et physiologiques. Les exposer sans détour est une œuvre de sincérité, un témoignage utile pour mieux comprendre la distinction des genres. Briser le tabou de l'intimité est une façon pour l'auteure d'affirmer sa singularité, d'assumer sa fragilité mais aussi d'attester de son courage. Au sein du groupe, chacun s'apprivoise. Et quand la tentation du machisme devient réalité, l'équilibre des relations au sein de l'équipe est rompu : ce sont les mots qui dévalorisent, les allusions inconvenantes, les attitudes relevant du harcèlement moral. Il suffit d'un « *élément nocif* » pour casser l'ambiance et remettre en cause le sentiment de confiance en soi et en les autres. L'angoisse des futures épreuves est décuplée. Trop tard pour reculer.

Dans cet univers essentiellement masculin, des femmes se croisent au hasard d'un camp, sous une tente, autour d'un thé. C'est, entre elles, le partage des émotions, les conseils éclairés, les gages de solidarité. Sans jugement ni marchandage. Elles parlent le même langage. Elles échangent sur leurs vécus, leurs ressentis face aux drames. Elles ont en commun l'espoir d'atteindre le sommet combien même, elles n'y resteraient que le temps d'une indispensable photo. Mais le vœu de l'auteur est de , de reconquérir, au retour, le plus utile: sa féminité.

Rien n'est jamais gagné. A chaque étape, la proximité de la mort ne laisse personne indifférent. Il y a le souvenir « d'avoir vu autrefois la lumière » , celle de l'au-delà . Il y a dans le dernier assaut, la conscience de toucher de nouveau les limites de l'espace et du temps, de pénétrer dans cette zone fatale des 8000, là où ne vient aucun secours, où la trace est jalonnée de corps congelés dans leur élan, où l'incertitude est permanente, le danger omni-présent.

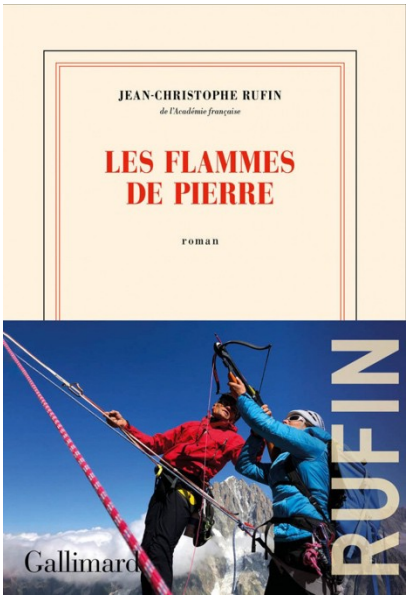
En ces moments cruciaux, où la vie ne tient qu'à un pas, le mal des montagnes s'installe, la douleur s'aggrave, la souffrance progresse. Le corps épuisé se résigne au glissement ou s'accroche à la vie. Rien ne peut maîtriser la survenue d'évènements imprévisibles. Mais rien n'égale le réconfort d'une

attention, ce qui ramène à la vraie valeur des choses simples et renvoie très loin la futilité de tout ce qui est superflu.

La haute altitude déstabilise souvent les personnalités. Et le pire est d'encaisser les excès du narcissisme de ceux qui mettent en danger la vie des autres, la dérive mercantile des expéditions à bas-coût, la surfréquentation des grandes voies par des personnes mal préparées. Un 8000 pour quelques poignées de dollars alors qu'à Chamonix et ailleurs, chacun trouve un Everest à sa mesure, dans le bonheur et la dignité. Dans la modestie et le respect de la beauté du monde et des âmes.

Le dépassement de soi aide est l'échappatoire aux impasses d'une vie compliquée. Il peut être un remède à l'oubli des soucis passés. Il prouve que rien n'est impossible, qu'il n'y a pas de fatalité. Une voie est toujours ouverte quelque part. Mais, pour rebondir dans un projet personnel, faut –il braver le destin ? Faut-il se mettre en péril pour connaître le triomphe et la gloire ? A chacun ses exploits sous *l'œil de la déesse* que choisit notre conscience.

Michel MORICEAU



LES FLAMMES DE PIERRE – JEAN CHRISTOPHE RUFIN – EDTIONS GALLIMARD 2021 .

Les œuvres de Jean Christophe Rufin s'ouvrent sur des horizons où planent les mystères d'une condition humaine, fragile et déchirée entre le désir d'actions insensées et les limites imposée par un environnement imprévisible. Médecin de toutes les aventures humanitaires d'un siècle impardonnable ses excès de fanatisme et de haine, Jean Christophe Rufin est le spectateur engagé contre les barbaries nouvelles qui ravagent le monde. Il est le romancier témoignant d'une Histoire où des hommes et des femmes ont mis tout leur cœur au service de causes souvent perdues, mais dépassant toujours leur propre personne

Qu'il bourlingue autour du monde, traverse l'Europe et les océans, qu'il porte la valise diplomatique d'un consul facétieux ou qu'il empoigne le volant d'un convoi pour combattre la terreur, il recherche partout la dignité de héros malmenés par le tragique de leur vie.

Cette année, il nous offre des sports d'hiver, dans une station où le spectacle de la haute altitude, la saveur du rocher, la délicatesse de la neige stimulent les esprits et les corps.

Un homme et une femme, sur leurs planches à Megève et soudain, la foudre passe dans leurs regards. Un guide et sa cliente s'encordent alors dans la voie d'un amour impensable, se couchent dans la poudreuse avec la montagne pour témoin. D'une course à l'autre, ils vont s'échapper de leurs mondes respectifs faits de prouesses éphémères et d'apparences trompeuses. C'est le choc de deux univers opposés où l'instinct de consommation de l'une se frotte à l'addiction de l'autre pour l'escalade. Ils vont s'unir, gravir ensemble des sommets et dépasser leurs préjugés. Ils partagent la fascination qu'exerce la montagne, une montagne qui, pour le guide, était « son usine » et dont ils font tous les deux, une montagne de plaisir, une montagne de passions où se déclinent tous les ressorts d'une sensualité excitante. Car la beauté sauvage de la montagne attire sur ses parois, ceux qui l'aiment au point de tester leurs limites.

Pour le guide, la montagne est une compagne exclusive qui l'éloigne peu à peu du champ du monde. Aussi, quand il rejoint à Paris, celle qui n'est plus sa cliente, mais la femme de sa vie, il n'est plus en symbiose avec la nature qui l'entoure ! La ville n'est pour lui qu'un décor. La liberté dont il jouissait en haute altitude est restreinte à l'appartement d'une rue de la Liberté. Il ne maîtrise plus rien, ni ses gestes, ni ses engagements. Il est désormais placé sous l'autorité de son amie, première de cordée flamboyante qui n'entend pas se voir imposer la moindre soumission. Elle gère sa carrière et que chacun reste à sa place ! En quelques semaines, le montagnard a perdu la sienne. Il s'accroche, il dérape, il dévisse. Elle rompt le lien. Pour le guide, c'est l'humiliation d'un retour à la montagne, avec le remord d'un amour sacrifié. C'est le découragement dans l'ombre d'un frère dont l'étoile continue de briller ...

L'amie parisienne, quant à elle, poursuit son ascension dans les hautes sphères de la finance. Jusqu'au jour où le destin la frappe au volant de sa voiture. Elle voit la mort de près, une mort inattendue sans les préliminaires du risque et de la peur.

Quand elle sort du coma, son corps est brisé, son âme meurtrie, ses souvenirs enfouis. C'est en montagne durant les longs mois de sa rééducation qu'elle nourrit l'espoir de revivre. Le rêve, d'abord

puis la réalité. Elle plaque tout et devient la gardienne d'un refuge perdu d'où elle guide ses hôtes de passage. Les jours passent. « Son » guide réapparait un soir d'été à la porte de la cabane. Leurs retrouvailles impromptues les troublent intensément. Leur *flamme* va de nouveau s'embraser par une terrible nuit d'orage. Au petit matin, une coulée de granite, des pierres s'abattent sur le guide et ses compagnons au départ de leur course. La gardienne du refuge accourt et les rassure, les sauve: hasards de la vie, mystère de l'amour, puissance d'une confiance restaurée dans l'effort et la souffrance. La scène se déroule dans le secteur des *Flammes de Pierre.*

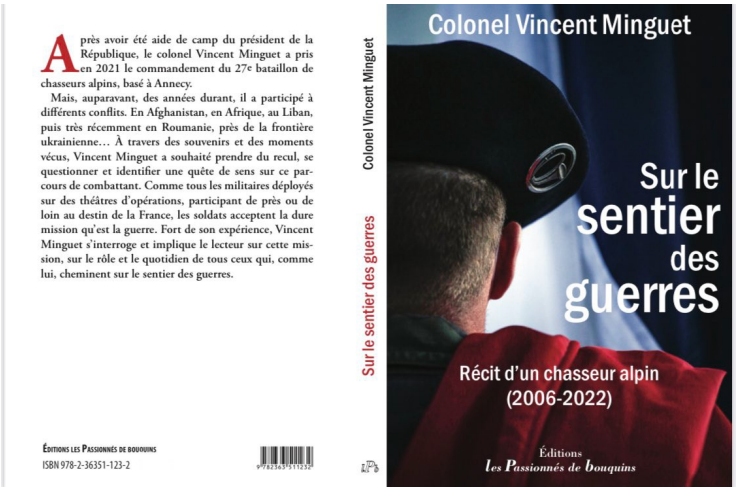
Jean-Christophe Rufin signe le roman d'une aventure humaine où la montagne tient le rôle central, celui d'un repère montrant à chacun la voie du salut, celui d'une « héroïne » exaltant les sentiments de celles et ceux qui la comprennent, lui donnent de talentueux exploits et la défient d imprudences inutiles.

L'auteur n'occulte aucune des faiblesses de l'homme. Il admire la détermination et le sang-froid d'une femme qui sait « guider » ses propres pas et ceux des autres sur les chemins de leur vérité.

Il met en perspective la notion de risque, parfaitement consenti en montagne alors qu'il est imprévisible en cas d'accident ou de catastrophe naturelle. Il donne de la gravité à son récit quand il projette ses personnages aux portes de la mort. La passion l'emporte et ce couple d'amoureux, alpinistes subjugués, repart en montagne afin d'y *« rencontrer des épreuves, sentir l'impression voluptueuse d'être redevenus humains, vulnérables, agissants, combatifs et mortels*. »

Rufin fait la trace d'une ascension romantique, qui passe du tragique à l'allégresse sur le versant d'un bonheur que seule, la montagne, procure à deux personnages en quête d'idéal.

Michel MORICEAU



SUR LE SENTIER DES GUERRRES- récit d'un chasseur alpin – (2006-2022) –

COLONEL VINCENT MINGUET – EDITIONS LES PASSIONNES DE BOUQUINS- 2022-

Conquérir l'inutile ou défendre l'essentiel. Jouer avec la vie ou sacrifier la sienne, lutter contre une paroi ou combattre en terrain enneigé…Donner du sens à ce qui est fait, ressentir des émotions et les mettre en mots avant que le vent n'en balaie les traces, avant que l'Histoire n'accélère son pas vers des espaces de défis ou des terres de violence. Dans l'effort, les caractères se révèlent face au danger, à la peur, à la mort.

Alpinistes et chasseurs alpins ont en commun la volonté de lutter en montagne : pour la vaincre, ou pour y affronter l'ennemi dans l'espérance de sauvegarder la liberté d'un peuple en péril. Tous s'engagent et s'échappent à la monotonie d'un destin tranquille, pour le plaisir ou par devoir.

Montagnard et soldat, père de famille au service de son pays, Le colonel Minguet fait la trace sur *Le Sentier des Guerres* où sa compagnie, puis son bataillon ont essuyé le feu. Sur les théâtres d'opération de tous les continents en crise, il a fait preuve d'une éthique de l'action doublée d'une attention à l'égard des hommes et de leur environnement. Toujours, sur le fil, Il cherche en permanence l'équilibre entre le professionnalisme rassurant et la juste émotion qui rappelle la part humaine du soldat.

La menace est toujours une réalité et toute mission est un don de soi. Dans l'action, l'individu s'efface devant le groupe. Il combat en sachant qu'il peut mourir. Comme en montagne. Mais face aux terroristes, dans la hantise d'une embuscade, il est guidé par le sens de sa fonction : servir dans l'honneur et la dignité, en rejetant les morales basses - comprendre la marche du monde, connaître l'adversaire, reconnaître les traitres et protéger les siens, décider dans l'urgence, se découvrir soi-même en situation extrême.

L'acte de guerre aussi violent soit-il, n'exclut pas une réflexion éthique. Pour limiter l'engrenage de la fureur, éviter l'anéantissement des vaincus mais aussi des vainqueurs. Le principe est de contrer les « jouisseurs de la destruction » , de rejeter la banalité du mal, de ne pas se résigner à la perte d'un frère d'arme. Le bon soldat dans sa section, comme le grimpeur en tête de sa cordée, puise ses ressources dans la solidarité, le respect, la confiance. Le partage de la souffrance noue des liens indestructibles entre des êtres qui se repèrent, se révèlent, refusent tout abandon de l'autre.

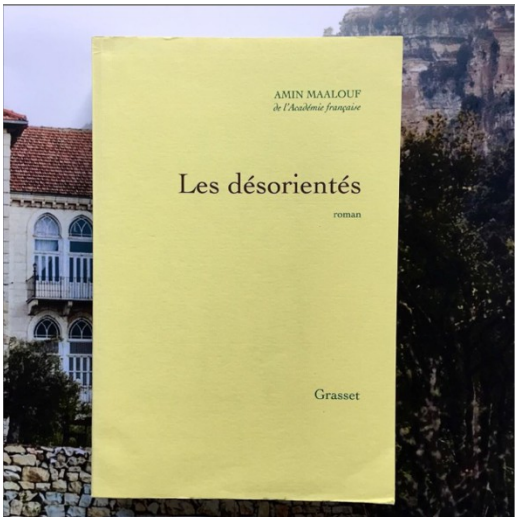
L'homme en guerre fait ce qu'il doit par son courage et sa volonté d'accomplir une oeuvre. Par son désir de liberté à l'égard de ceux dont il défend la dignité en Afrique, sur leurs « terres de misère », ,dans montagnes afghanes , ou les neiges d'Europe centrale. Au Liban face à la mer envoutante. Chaque mission est un moment de vie où le souvenir des camarades disparus se mêlent aux émotions ressenties en commun. Un instant de grâce est parfois perçu, comme la tentation de cet Orient « désorienté » , malmené, manipulé mais ô combien rêvé.

La guerre se gagne par les armes. Par la conviction d'agir pour la paix, avec une responsabilité face à l'Histoire , ce qui impose une exemplarité des comportements malgré l'horreur.

La guerre se gagne avec des livres qui tirent les leçons du passé, qui aident à préparer l'avenir, à croire et « espérer en la beauté du monde ».

Au retour de ses campagnes sur les principaux foyers d'instabilité de ces vingt dernières années , Vincent Minguet se livre dans un récit intime et sincère nous fait pénétrer sous les tentes et dans les véhicules d'un bataillon à visage humain : une autre famille. Une passion, une raison de vivre.

Michel MORICEAU



LES DESORIENTES

Amin MAALOUF - Editions Grasset

La vie est faite de souvenirs, de rencontres et d'échanges dont la sincérité ne résiste pas toujours à l'usure du temps. Il y a les remords qui taraudent. Il y a l'espérance et le rêve, mais les images idéales de tolérance et de confiance se déchirent contre les griffes du destin, les balles perdues , les feux mal éteints d'une guerre qui n'en finit jamais.

Les « Désorientés », ces héros d'Amin Maalouf étaient inséparables lors des années de formation à l'université. Beaucoup d'entre eux sont allés vivre sur d'autres continents. Dans les suites du décès de celui d'entre eux qui était resté au pays, ils organisent des retrouvailles dans ce décors sublime et parfumé des montagnes, au cœur de cet Orient longtemps perdu dans la guerre que se livrent des communautés à la fois si proches et si lointaines. Les amis sont d'origine et de confessions différentes mais ne « ressemblent pas » aux autres membres de leurs groupes respectifs. C'est sans doute ce qui les rapproche dans un esprit d'ouverture et de tolérance.

Le souffle du livre est celui de l'amitié, ce lien si fort que les années d'éloignement, les moments d'égarement, les souffrances et les évènements tragiques n'ont pas suffit pas à desserrer. Cependant, le besoin irrépressible de se revoir, la démarche de réconciliation in extremis avec celui qui aux yeux des autres n'avait pas pris le bon chemin, n'excuse aucune exaction, et n'occulte en rien les turpitudes de l'âme humaine : le statut de victime n'est pas forcément la faute des autres et ne permet en aucun cas de revendiquer le droit de tuer.

Au-delà des drames qui ont bouleversé les familles ordinaires du Moyen Orient, familles disloquées par l'Histoire, au delà de l'exil, cette « mutilation de l'âme », au-delà des compromissions qui salissent les mains dans l'espoir de survivre, au-delà de la guerre et de la nécessaire recomposition de vies gâchées par les conflits entre tribus, la question posée est celle de l'avenir d'une humanité encombrée de certitudes et de préjugés, une humanité minée par les rivalités, les humiliations irréparables dont personne n'est sorti indemne au long des siècles jalonnées de massacres et de monstruosités.

Amin Maalouf nous emmène dans les circonvolutions d'un parcours balisé de repères qui renforce la dimension spirituelle des personnages La tolérance, la confiance, le respect de l'autre, la probité, la générosité sont le ciment de ce groupe d'amis éparpillés par le fait des guerres et des événements personnels . Le travail, l'argent, la réussite sont les moyens d'un bien-être durement acquis, un bonheur retrouvé fugace et incertain.

Pas d'angélisme pour autant. Des ombres planent, celles de la soumission, de l'intolérance et de la culpabilité : ce sont les spectres d'une civilisation grevée par la désillusion ; c'est le désenchantement d'un monde en sursis.

La dernière ombre finit par s'étendre dans le dernier virage d'une route de montagne

La vie est une boussole qui nous égare avant de nous remettre sur le chemin de nos origines. Mais il est un moment où elle s'affole et désoriente à nouveau les hommes et les femmes qui ne demandent rien, sinon s'aimer et vivre une foi décente et courtoise.

Amin Maalouf mêne une enquête passionnante sur la piste de personnages contrastés et fascinants dans un style fluide , sans cesse relancé par des ruptures de rythme alternant le récit et le journal intime.

Avec « *Les Désorientés* » Amin Maalouf utilise avec efficacité la trame précise et percutante du roman dans une symbolique riche de sens fondée sur le respect de l'autre et la fidélité.

Cela ne suffit pas à effacer les excès des fanatiques, la haine et le ressentiment.

Son message est néanmoins optimiste : il est celui d'un humanisme utile à la compréhension du monde et des identités qui le meurtrissent. Il nous donne des raisons d'espérer.

Michel MORICEAU



ANTOINE DE SAINT EXUPERY , L'AVENTURE DES AILES A LA PLUME- FRANCOIS SUCHEL –

EDITIONS PAULSEN 2021

Certaines vies sont des romans. Dans la France de l'entre-deux-guerres, des hommes et quelques femmes ont connu des destins hors-norme, mêlant l'écriture, et l'aventure, l'engagement au nom de la liberté. Saint-Exupéry est l'acteur, l'auteur d'un traité d'élévation continue vers de mystérieuses étoiles où panser les fêlures d'une enfance meurtrie, où sublimer les affres d'amours tourmentés, où observer les conflits d'un monde miné par les fanatismes et l'exaltation des foules.

Il avait « l'âme aventurière » et le sens du devoir , un irrésistible désir de piloter, la volonté d'accomplir une mission héroïque revendiquant l'inégalable vertu du sacrifice contre le caractère sacré de la vie.

Indomptable et méfiant, il s'est lancé aux limites du possible, apprivoisant le risque, défiant les consignes, et rejetant là-haut « une espèce humaine » indifférente à ses morts.

Par les interminables attentes dans le sable du désert, par les vols dans l'angoisse des nuits sous les feux de l'ennemi, il a senti la mort roder le long de sa carlingue. Elle a fauché ses compagnons, les a engloutis sans pour autant les effacer de sa mémoire. Car l'aviateur est l'écrivain de la fidélité, de la fraternité, de l'attachement obsessionnel à sa famille, aux femmes de sa vie, à celle qui fut son épouse insaisissable et fragile, excentrique et manipulatrice.

L'œuvre colle à l'histoire d'une vie marquée par une éducation religieuse, des espoirs déçus, une volonté farouche d'aller au plus loin de ses désirs. Ses écrits révèlent la personnalité d'un homme déterminé qui ne cesse de donner du sens à sa vie à chaque étape de son parcours. Artiste pragmatique, volontaire et volontiers flambeur, il est néanmoins concerné par la condition des individus sur la terre. Il s'efface pour mieux servir. Il refuse les dogmes, redoute de plier sous le joug d'un dictateur ou de suivre un homme de paille. Son humanisme est celui d'un homme qui a trop connu la souffrance pour ne pas se révolter contre la violence. C'est ainsi qu'il retourne au combat où « il ne se soumet qu'à la vitesse de son avion ». Il transgresse les règlements, s'obstine, s'acharne, et s'envole un matin pour ne jamais revenir.

Il a auparavant publié son chef d'œuvre. Des générations de lecteurs, de tous les âges ont appris à « bien voir avec leur cœur » au contact de ce Petit Prince unique , à la candeur apparente, cet enfant, qui, d'une planète à l'autre, cultive des symboles d'amour et de raison en découvrant l'absurdité d'un monde violent et matérialiste qui court à sa fin.

Dans un récit sincère et chaleureux, François Suchel, commandant de bord familier des expéditions lointaines, nous embarque dans le cockpit de Saint-Exupéry .
Dans les airs comme en montagne, aucune action n'est anodine. Mais si l'alpiniste risque sa vie, le pilote de guerre la donne pour une cause qui le dépasse. Si le renoncement est pour le grimpeur un titre de gloire quand une conquête s'avère inutile, la volonté du commandant de Saint-Exupéry est de servir toujours plus, plus haut et le plus longtemps possible pour défendre la paix, protéger les personnes , au péril de sa vie.

Cette remarquable biographie, signée de François Suchel est abondamment illustrée de clichés traduisant l'atmosphère d'une époque troublée. De nombreux citations jalonnent le parcours d'un enfant du siècle qui, par son audace et son talent, par l'attention portée aux autres, a été, non pas le simple témoin, mais le héros de plusieurs épopées, à l'Aéropostale comme à la guerre.

Un bel hommage est rendu au charisme d'un écrivain –combattant, généreux et modeste, qui par la force de ses convictions, a voulu jusqu'au bout décoller pour un concert égoïste avec le sublime. Pour une rencontre avec la paix.

Michel MORICEAU



UNE HISTOIRE DE L'ALPINISME - CLAUDE GARDIEN - EDITIONS GLENAT 2021

Journaliste et guide de haute-montagne, Claude Gardien accompagne les grandes aventures humaines qui ont marqué l'histoire de l'alpinisme. Avec un regard bienveillant où brillent des larmes de tendresse et parfois d'ironie, il s'enthousiasme pour les défis que ses amis, montagnards de tous les pays, ont lancé à ces espaces abruptes et magnifiques, immuables depuis la création du monde.

Dans son *Histoire de l'Alpinisme*, il déroule l'éventail des grandes ascensions depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Une date, une voie, un homme et quelques femmes emblématiques et ce sont autant d'épopées qui ont suivi l'évolution des sociétés. Les rapports à la montagne ont changé, les comportements se sont affirmés, les techniques se sont améliorées mais l'esprit de conquête est resté intact. Le désir, le plaisir, le loisir de grimper n'a cessé d'élever d'authentiques conquérants dans un monde à l' impitoyable beauté.

De la montagne maudite aux monts sublimes, ces terres inconnues et redoutées se sont éclairées pour devenir au fil des siècles, sujets d'étude, objets de convoitise, emblèmes de bonhieurs singuliers, symboles de conquêtes, d'affrontements et de drames.

Aux premières ascensions, artisanales et mythiques, aux lourdes expéditions qui portaient haut les couleurs de pays avides de reconnaissance, ont succédé d'autres manières de s'approprier cet espace mystérieux. Les anciens ont transmis leur science d'un environnement imprévisible. Les modernes se sont émancipés dans l'élégance et la virtuosité d'un style plus léger, alliant la rapidité et l'efficacité. La mort a continué de roder. Chacun a couru son risque, assumant ses responsabilités et donnant un sens à sa vie.

Otage des relations internationales entre les peuples en guerre, ban d'essai pour de nouvelles technologies, la montagne est souvent instrumentalisée à des fins politiques ou économiques. Elle n'en continue pas moins à susciter des vocations avec toujours, la constante d'un contact privilégié de l'homme à son environnement. Avec l'espoir que les pierres cessent de s'affoler sur les cordées perdues dans la tourmente. Avec l'espérance de voir perdurer les savoirs, traditionnels ou acquis grâce auxquels la montagne reste un incomparable lieu de vies, de vies utiles et nécessaires.

Michel MORICEAU



LIGNES DE VIES, récits de secours au Mont-Blanc –
ANDRE VIANNEY ESPINASSE ERIC SAOLDELLI
LES ETAGES EDITIONS – 2022

Comme un salut au Mont-Blanc avant d'attaquer d'autres sommets, à Paris, André-Vianney Epinasse marque d'une trace indélébile et profonde, son passage au peloton de gendarmerie de Haute Montagne. Il rassemble des souvenirs, des anecdotes et les pose comme des cairns sur des chemins de vies, des vies croisées lors d'une mission, des vies fracassées, des vies sauvées, qui toutes, ont un caractère unique et inoubliable

André-Vianney ESPINASSE, par la sincérité de son texte, Eric SAVOLDELLI par la puissance de ses illustrations, nous font pénétrer l'univers quotidien des secouristes de l'extrême, professionnels aguerris dont l'engagement total n'exclue pas l'émotion. Ils mettent leur technique au service des autres. Ils pratiquent une forme *d'alpinisme humanitaire,* audacieux*,* maîtrisé*,* mais aussi rassurant et respectueux. En situation délicate, leurs gestes sont précis et salvateurs Leurs paroles, calmes et bienveillantes. Ils soutiennent les cordées en perdition, préservent la dignité des naufragés de l'impossible. Ils annoncent l'irrémédiable et réconfortent les familles endeuillées. Ils ne jugent pas. Ils sauvent. Ils habitent véritablement leur mission sur ce massif mythique chargé d'une Histoire trop souvent écrite avec des larmes et des lettres de sang. Ils apprennent les uns des autres, se donnent leur confiance. Ils servent un modèle de cohésion où chaque équipier contribue à l'œuvre commune où les peines se partagent, où la souffrance de l'effort se transforme en joie pure quand se produit le miracle d'un retour en vie…

Lignes de vies sont soulignées par Les encres de chine d' Eric SALVODELLI, disciple inspiré de Jean Marc Rochette – peintre et grimpeur, graphiste et romancier- Elles relatent la violence d'un accident au milieu d'une paroi comme au fond d'une crevasse. Elles transmettent la puissance des regards face à la mort possible. Elles accentuent les contrastes balayant dans la tourmente, la neige et le ciel. Elles renforcent l'intensité dramatique d'un témoignage lucide quant à la responsabilité de l'homme précaire, qui, par faiblesse ou par inattention pose lui-même le pont final de son propre destin.

Le propos est à la gloire de héros anonymes qui servent dans la neige et assouvissent leur passion. Il peut être lu comme une incitation à la prudence et à l'humilité, il est une réflexion sur les dangers de la montagne, quand des pratiquants, sous couvert de liberté, prennent des risques. En cas de malheur, la vie des sauveteurs est engagée, des litres de kérosène sont engloutis dans le réservoir des Dragons et des Choucas attendus comme des messies. Certains y gagnent des lettres de noblesse. La montagne en est quitte pour quelques rejets indispensables de particules fines.

Depuis les récits-culte d'Emmanuel Cauchy et de Blaise Agresti, le secours en montagne est un genre littéraire qui fait florès. Acteurs, victimes, observateurs, témoignent de leurs expériences d'exception et l'écriture met alors des mots sur un vécu où la mort rôde en permanence. Ces chroniques sont originales par la qualité des illustrations angoissantes ou émouvantes selon les situations. Elles s'enchainent sur un ton, simple mais assuré, débarrassé de tout artifice sentencieux ou moralisateur. Loin se donner le beau rôle, le commandant témoigne parmi ses hommes. Il rend hommage à leurs compétences et à leur éthique de comportement. Une bonne école. Une école de guerre contre la fatalité.

Michel MORICEAU



LES RESCAPES DU GERVASUTTI – JEAN FABRE – EDITIONS DU MONT BLANC CATHERINE DESTIVELLE 2022

En 68 à Chamonix, les barricades sont de granit. Le souffle est celui de la liberté et les élans, la nuit, sont libertaires. Rien n'est interdit : oser, fantasmer, conquérir. Se fracasser ou se réjouir dans l'inexpérience et l'insouciance d'une jeunesse impatiente vibrant aux rythmes du rock'n roll mais aveuglée par l'amour…de la montagne.

Echappés de leurs facultés respectives, deux étudiants marseillais se sont inscrits, l'été de leurs dix- huit ans dans ce qu'ils pensaient être la plus merveilleuse des universités dont le campus est la chîne du mont-Blanc. Confiant leur destin aux couleurs du ciel, les jeunes mâles dominants, fougueux et sûrs d'eux- mêmes se sont lancés dans l'écriture d'une anthologie des belles imprudences qui nourrissent l'histoire de l'alpinisme. Rebelles aux conseils des mandarins de l'Ecole Nationale, ils ont fait leur éducation du risque dans le brouillard et dans le froid, apprenant l'humilité sur une paroi glacée, le courage au bord d'une crevasse, l'épouvante sous une chute de pierres.

Dans l'univers « ultra viril » de la haute montagne, les muscles ne sont pas tout. La technique est recommandée ! Mais l'inconscience est mauvaise conseillère : il ne s'agit pas d'attaquer une grande voie pour s'y élever à l'égal des plus grands. Trop d'inexpérience et de malchance, un faux pas, un éclair, et c'est l'angoisse, des gelures dans l'attente d'une mort annoncée. La vie se joue sur le fil : redescendre amputé ou ne jamais vieillir dans la mémoire des autres.

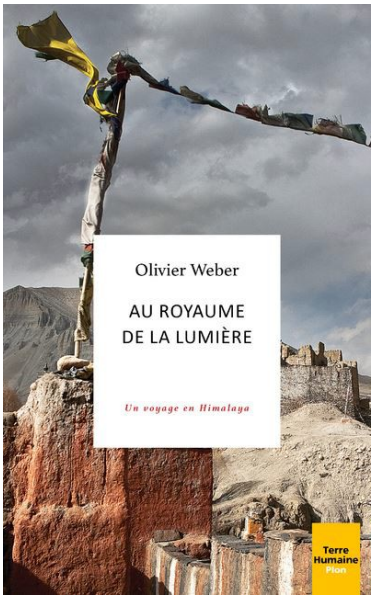
La découverte des hauts lieux, se paie au prix du miracle ou du drame. Le plaisir se dissipe dans les nuages. Les regrets découlent d'un excès d'orgueil. Le risque est aussi celui du remord, de la culpabilité, du reproche. En situations extrêmes, les cours de philosophie sont annulés. L'urgence, au sein de la cordée, est de lutter ensemble, de partager les savoirs et de se respecter. Le secours vient de l'amitié, de la complicité, de la volonté de survivre pour s'en tirer et ne pas tomber dans l'oubli.

Dans une course initiatique où il transmet à un marin le goût de la montagne, Jean Fabre revient sur ses vingt ans, le bel âge d'une vie qui s'est ensuite accomplie sur tous les sommets, y compris dans la haute altitude de la fonction publique.

Il a conservé intact les souvenirs d'un apprentissage de la montagne et des responsabilités qu'elle incombe. Les événements vécus en 68 ont été une révolution intérieure quand, face au danger, face à la mort qui rode, il a été amené à mieux écouter, à ne pas s'écouter, à renoncer parfois. A grimper ce que l'on doit sans trop afficher d'ambitions démesurées.

Le ton du récit, direct et syncopé rappelle cette belle époque où les entraves se libéraient, dans le langage et les comportements. C'était le temps des certitudes inébranlables et des utopies ravageuses, celui des découvertes, des expériences. Tous les carnets s'ouvraient sur l'aventure. C'était le moment d'en profiter, de se marrer, de frissonner, d'aller toujours plus haut. Jusqu'à un certain point.

Michel MORICEAU



AU ROYAUME DE LA LUMIERE – un voyage en Himalaya - OLIVIER WEBER - Collection TERRE HUMAINE - EDITIONS PLON – 2022

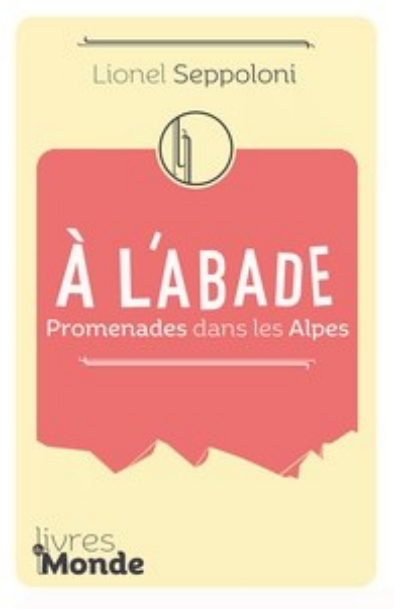
Grand reporter et diplomate, lauréat du prix Albert Londres et lecteur « amoureux » de Joseph Kessel, Olivier Weber est un écrivain voyageur. Il est le témoin des drames de son époque et l'observateur lucide d'un monde rongé par le stress et l'angoisse.
.
Ayant vu les pays en guerre, ayant combattu la traite des êtres humains, il a entrainé deux amis dans les vallées perdues du Mustang, au pied de « ces montagnes isolées qui tutoient les cieux ».
Besoin d'un rythme nouveau, désir d'apprendre au contact de l'autre, rêve de liberté, il a pénétré le « Royaume de la Lumière », laissant les bavardages inutiles et les caprices de ses contemporains. Il a profité de paysages fabuleux, goûté le silence des monastères. Il a croisé le regard des enfants, en appréciant l'humanité des hommes et des femmes de rencontre. Il a mesuré le courage de ceux qui résistent sans se plaindre aux forces du destin.
Il s'est abandonné à la marche, a glané de vraies richesses sur son passage, s'est éloigné sans regret de la société moderne qui communique en excès et peine à trouver le bonheur.

L'un de ses compagnons de voyage est un chasseur d'images, l'autre est un aveugle. Il est « l'ami sans yeux » qui lui apprend le silence, et lui transmet l'intelligence des sens.
Ensemble, ils marchent pour témoigner, pour comprendre ces territoires longtemps méconnus. Ils se guident, se suivent et partagent ce qu'ils ressentent. L'un donne à voir, l'autre raconte ce qu'il voit par la perception de ce qu'il entend, de ce qu'l touche. Leur chemin est celui d'un royaume hors du temps dont les sujets sont les « fils du vent », nomades rudes et souriants portés par le souffle d'une vie sauvage aux accents de sagesse et de liberté.
Longtemps interdit aux touristes, le Mustang conserve intacts ses paysages et ses traditions, mais les sommets « bénis des dieux » excitent la convoitise de voyagistes sans scrupules. Or, dans un tel univers de beauté qui stimule tant d'émotions, l'exploit n'a pas d'importance. Seule compte la voie dans la joie partagée, seule compte la voix des Seigneurs qui apportent la connaissance d'une Histoire à ne pas oublier : les temples et les monastères d'altitude sont les vestiges d'une civilisation ancienne. Ils restent encore aujourd'hui de hauts lieux de spiritualité où des moines et des pèlerins s'interrogent depuis la nuit des temps, sur le sens de la vie.

Ce voyage est celui de l'émerveillement, de la mobilisation de tous les sens, de l'ouverture sur les autres dans le respect de leurs différences. Ce voyage est celui d'une initiation à la compassion, à l'empathie. Ce voyage est une invitation à l'entraide, à la solidarité, ce voyage permet de mieux définir ce qu'est la vie en communauté. Ce voyage est celui de l'amitié, profonde et sincère, réciproque, dans l'espérance de vivre en paix en arrêtant de se détruire. Ce voyage est un éloge de la lenteur, un remède aux provocations qu'engendrent les excès d'une civilisation occidentale impatiente et violente.

Au Royaume de la Lumière, Olivier Weber transmet toute l'humanité d'une terre lointaine. Il y sème, les graines d'une indispensable introspection sur nos comportements d'enfants insatisfaits d'un Occident dérivant dans les courants d'un délire numérique et technologique. Il nous réveille et nous incite à ouvrir 《 nos yeux paresseux 》.
Citations, souvenirs et références ponctuent le récit avec efficacité, sans donner des leçons pour sauver ce qui reste du fabuleux spectacle du monde.
C'est en cherchant la lumière sur le chemin des humbles et des aveugles que l'esprit retrouve la sérénité dont il a tant besoin pour guider nos pas, ici et maintenant.

Michel MORICEAU



A L'ABADE - promenades dans les Alpe- LIONEL SEPPOLONI - EDITIONS LIVRES DU MONDE - 2021

Partir à l'abade et rêver. Sortir, marcher, aller au loin, s'imprégner des paysages. Sentir, ressentir, attendre et s'émouvoir d'un frémissement de feuilles, d'une silhouette entraperçue. Aux aguets, à l'affut, écouter le silence. Au hasard d'un sentier, caresser une pierre, profiter d'une fleur et respirer la fraicheur des sous-bois, percer le mystère des animaux de rencontre…

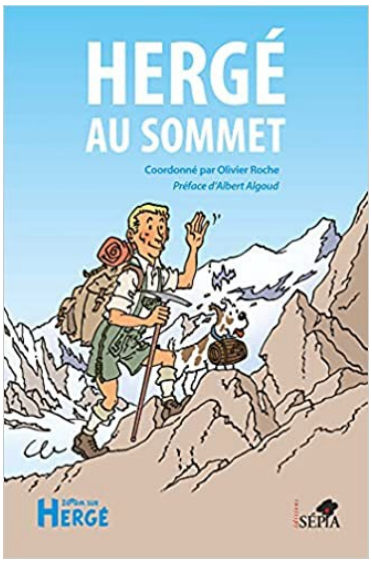
Lionel Seppoloni est un promeneur infatigable. De cols en vallées, il parcourt les Alpes tout près de chez lui, retrouve les parfums de son enfance, observe la vie sauvage et s'émerveille de la beauté simple d'un lieu où « *rien ne rappelle que le temps a changé* ». Il est le guetteur insatiable des lumières et des ombres qui font de la balade ordinaire un moment de bonheur.

Dans une suite de récits parfaitement maîtrisés, courts et précis, légers, envoutants, il transmet ses impressions, partage ses surprises, invite à méditer sur ces miracles léguées en héritage. Il décrit la montagne avec sincérité, la rend humaine aux yeux du lecteur. Nul besoin de photos pour éclairer son propos: les propos s'enchainent et glissent comme la rosée sur une feuille de fougère. Il met en musique un bestiaire enchanteur, un herbier chatoyant. Ses phrases sont rythmées, colorées selon les saisons, vives ou plus apaisées selon les endroits, parfois mélancoliques. Il épargne au lecteur les superlatifs inutiles, le jargon ridicule, les formules compliquées. Il admire ce qu'il voit ne se regarde pas écrire. Il transmet. Il sublime le décor mais reste lucide face aux maltraitances de ces territoires d'exception, face aux imprévus de ce milieu dangereux.

L'art du flâneur est de semer des mots sur son chemin, de laisser grand ouvert son œil ébloui, de voyager dans le merveilleux avec un cœur très déférent.

A l'Abade, est un poème en prose, élégant et fluide, un hymne à la vie, un hommage aux éléments de la création qui incite à désormais porter sur eux un regard emprunt de respect et de curiosité.

Michel MORICEAU



HERGE AU SOMMET- coordonné par OLIVIER ROCHE – EDITONS SEPIA - 2021

Le seul rival des grandes figures de la montagne, c'est Tintin. Entre besoin d'élévation et quête spirituelle, Hergé fait monter son héros sur les sommets, en Europe, au Pérou en Himalaya. Dans la neige ou sur les routes en lacets, sur les sentiers pierreux, sur la paroi d'une crevasse, Hergé pousse son personnage vers l'absolue nécessité de percer le mystère des hauts lieux. Il le propulse aussi sur la lune, avec toujours un idéal de pureté, un culte de l'effort et la félicité du retour sur notre bonne vieille terre.

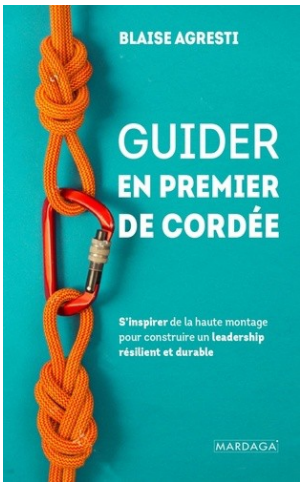
Olivier Roche et son équipe d'exégètes passionnés suivent Hergé dans les hôtels de ses vacances et dans les circonvolutions de ses voyages intérieurs. Ils retracent l'itinéraire personnel et spirituel d'un auteur inquiet soucieux de perfection dont l'œuvre est marquée par les actions ascensionnelles d'un héros christique, intemporel et asexué, entouré de protagonistes douteux ou de compagnons aux humeurs fluctuantes.

La puissance évocatrice des paysages inspirés de séjours en Suisse et la portée symbolique de l'altitude ont conditionné toute une œuvre marquée par un besoin de hauteur doublé d'un attrait évident pour l'irrationnel.

D'un album à l'autre, le jeune reporter sans généalogie, connu sous son seul nom de Tintin, se hisse toujours sur la bonne voie. Il est à sa manière un conquérant du Bien, solide et désintéressé, empathique mais doté d'une véritable autorité naturelle. Il parcourt les hauts lieux ou les montagnes à vache. Il y évolue au fil des crises que traverse son génial créateur. Il stimule notre imagination dans la marche comme dans l'escalade, il confère à l'ascension une dimension héroïque qui lui permet de vaincre ou d'attendre un graal.

Hergé au sommet est l'analyse fine et documentée d'une légende de la littérature. Les *Aventures de Tintin* sont l'œuvre d'un témoin concerné par les turpitudes d'un siècle impardonnable. Visionnaire inspiré, Hergé a été le critique engagé d'un nouveau monde à la modernité tapageuse et belliqueuse. Il pose un regard lucide sur les hommes de son temps, abandonnant au fil du temps une certaine forme de candeur pour un scepticisme jamais dénué d'humanisme. Et c'est un juste hommage que lui rendent Olivier Roche et ses amis, « experts en tintinologie », dans un recueil passionnant qui perce avec élégance les mystères d'une création de portée universelle.

Michel MORICEAU



GUIDER EN PREMIER DE CORDEE- *s'inspirer de la haute montagne pour construire un leadersjip résilient et durable* - BLAISE AGRESTI - EDITIONS MARDAGA - 2022-

Gouverner, c'est choisir. Guider, c'est prévoir. Etre un premier de cordée, c'est assurer, rassurer, assumer. Elever ses équipiers vers un sommet, c'est accomplir un devoir, inspirer confiance. C'est se donner les moyens de décider, de s'engager soi-même et de motiver les autres. C'est avoir l'élégance de renoncer dans l'adversité, la lucidité de reconnaître ses limites, l'humilité de surmonter l'échec. C'est faire preuve d'exemplarité et de mesure. .

Guider en premier de cordée évoque la haute montagne, la proximité du danger. Grimper ensemble suppose beaucoup d'efforts, une cohésion, une dynamique du groupe. Aussi, quand une situation devient critique au point d'amener le chef à décider dans l'urgence, son management de la cordée repose alors sur des principes d'analyse et d'ajustement qui pourraient être transposables à l'entreprise.

La conduite d'une telle opération suppose une éthique de comportement fondée sur le respect des hommes et de leur environnement. L'action consiste à gérer l'imprévu. Pour surmonter l'épreuve, les ressorts sont la motivation et la solidarité des équipiers. Leur loyauté est un remède contre la souffrance, l'isolement et contre l'impuissance.

Dans une expédition, la réussite est sans doute d'atteindre un sommet jugé inaccessible, de s'y épanouir dans un idéal de toute puissance. Mais, si les intentions de cette conquête ne sont pas justes et raisonnables, la course peut tourner au drame. La véritable performance n'est pas dans l'audace mais dans la mesure les incertitudes, l'élaboration de la décision sur le fondement de son propre savoir, sur le savoir faire des autres, ces compagnons indispensables dont le leader a la responsabilité.

Mais le chef, quelle que soit sa valeur, peut revendiquer, à tout moment, le droit d'être fragile et de ne pas tout maîtriser. Mais la cordée progresse par la volonté de ses membres d'affronter collectivement « *les plus grands dangers avec la plus grande prudence ».* Leurs motivations sont solides et reposent sur leur courage et leur sagesse : le courage de renoncer quand la vie de l'autre est péril. La sagesse de prouver son *« agilité* » dans l'adversité afin de poursuivre son chemin hors de la zone de confort du grimpeur ou du citoyen ordinaire.

Dans d'autres circonstances, quand une passion déraisonnable pousse des hommes et des femmes sur le fil de la vie, les rêves de liberté volent en éclats. Des imprudences, trop d'impatience, de l'impudence font chuter les conquérants obstinés. C'est alors qu'intervient le bon guide et sa colonne de secours. Armé d'une intelligence relationnelle, le patron comprend, délègue, dépasse ses peurs. L'expérience rend possible une vision globale d'un fait dont l'instabilité impose de revoir la stratégie,

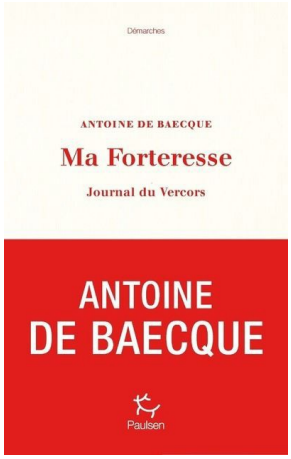
de *changer de style, d'accepter parfois le fardeau de l'attente*, ou d'abandonner la mission devenue inutile ou dangereuse.

Une vraie cordée s'inscrit dans une démarche participative où chacun tient sa place dans le respect de l'autre. Elle « *grandit* » dans une dynamique d'amélioration continue de ses pratiques et de ses connaissances: l'analyse systématique d'un accident a pour objectif de comprendre les déterminants du drame et d'en tirer des mesures de prévention.

Dans un essai argumenté sans être sentencieux, Blaise Agresti partage son éthique du management. Ce qu'il a vécu en haute montagne pourrait s'étendre à la société. Il analyse les risques, canalise ses émotions, insiste sur l'aspect humain sans lequel il n'y a pas d'avancée possible dans l'accomplissement d'un projet. Son message est celui d'un humaniste de haute altitude qui place très haut la compétence individuelle et collective, l'altérité et l'attention portée sur tout ce qui nous entoure.

Une cordée voit la mort de près, rebondit sans cesse et s'enrichit de ses succès et de ses échecs. Blaise Agresti, qui en a longtemps commandées, en fait un modèle où chacun se parle dans la fraternité et l'harmonie, dans la compréhension de l'autre et le respect des engagements. Cette *convivence* est une réalité qui pourrait être déclinée dans tous les systèmes complexes afin d'y assurer une meilleure qualité de vie et d'en garantir la pérennité. Avec l'espoir de mettre le charisme au dessus de la gloire.

Michel MORICEAU



MA FORTERESSE, JOURNAL DU VERCORS- ANTOINE DE BAECQUE –

COLLECTION DEMARCHE- EDITIONS PAULSEN -2022-

Abonné aux salles obscures de la cinémathèque mais toujours en recherche de l'éblouissant spectacle de la montagne en été, Antoine de Baecque aime autant la compagnie des films que la « *féconde solitude* » du randonneur inspiré par la marche et par l'Histoire.

Il a traversé les Alpes, il a suivi la transhumance en Mercantour. Il a usé ses godillots sur les sentiers, les pierriers. Cette année, il s'attaque à la forteresse du Vercors, son refuge, le jardin des secrets de son enfance, le champ d'honneur de ses émotions d'historien de la terreur et de chroniqueur de la nouvelle vague.

Il est parti sur les chemins de la liberté, profitant du soleil qui rebondit sur les blocs de calcaire, décrivant les paysages avec le bonheur du rêveur solitaire, mesurant la « subtile complexité d'un petit pays de collines et de champs » rattrapé par la fièvre bâtisseuse des fossoyeurs de la nature.

Frappé par la hiérarchie des reliefs et l'originalité des activités humaines, le marcheur tourne à chaque étape de son parcours, un page de sa propre histoire, où s'entrechoquent des scènes de la grande Histoire et des anecdotes distillées par des gens sans histoire.

Nul besoin de photos pour voyager entre ces lignes rassurantes et précises, où les mots sont autant d'images de vallées, de villages isolés, de collets et de cols, de routes taillées dans le marbre des falaises.

Pénétrer ce Vercors aux parois hostiles relève d'une mission commando. Le meilleur guide du routard est alors la mémoire : mémoire d'un lieu de combats féroces, de résistance acharnée, en ce territoire de rencontres des armes et du livre, en ce plateau martyr où des âmes planent au dessus des plaques commémorant tant de dévotions à l'honneur. Aujourd'hui, personne ne peut oublier ces compagnons de notre Libération. Si les uns tentent de s'approprier les leçons d'un passé cabossé par la guerre, d'autres négocient les cours de l'or blanc qu'ils transforment en « horreurs verticales » de béton et d'acier. Heureusement, il y a toujours un refuge de valeur, un fromage de chèvre un verre de vin blanc, un morceau de bleu, une tranche de lard… Ainsi va la vie, une vie à retrouver, à reconstruire à travers la géographie, la géologie, les généreux sacrifices d'une génération perdue dans un impitoyable piège.

Antoine de Baecque fait vibrer l'Histoire à chaque foulée. Il poursuit son « autobiographie marchée » en croisant les personnages qui ont donné à ces hauts plateaux leur identité, leur singularité. Il sillonne le territoire, franchit les passages périlleux, change de département. Il joue des contrastes, prend le temps d'herboriser, colle un papillon sur son carnet. Il profite de la nature dans tous ses états, en redoute les débordements, en apprécie la beauté simple, attiré par l'irrépressible séduction d'une forteresse impressionnante.

Il nous invite à le suivre. Il écrit ce qu'il voit, ce qu'il vit. Il transmet ce qu'il sent, ce qu'il ressent.Il nous appelle à le lire et relire les belles pages de Giono qui a donné des couleurs à ces terres. Il nous invite à méditer sur l'œuvre inachevée de Jean Prévost.

Randonner en Vercors, c'est approcher l'inaccessible, c'est marcher contre l'oubli, par l'évocation des guides anonymes ou illustres qui ont laissé leurs empreintes sur des sentiers de feu et de sang …

Michel MORICEAU



JUSQU'A MON DERNIR SOUFFLE- SYLVIE LEPETIT – LES UNPERTINENTS - 2021 –

Dans les années troubles de l'entre-deux –guerre, la tuberculose fait rage. Aucune classe sociale n'est épargnée. Des sanatoriums sont érigés dans l'urgence. En montagne, des stations climatiques accueillent les personnes contaminées face au soleil. Ce sont lieux d'exception où les soins s'organisent dans la duré alors que la vie se recompose dans l'attente et dans l'espoir. La mort rode mais le désir de vivre exalte les cœurs. Aux cures de repos succèdent les récitals et les bals, les leçons de ski, les repas soignés, les lectures et les conversations.

Une famille de trente ans est admise au Grand Hôtel du Mont-Blanc, maison de santé au confort douillet qui s'étale face au mont- Blanc sur le Plateau d'Assy. Bourgeoise mélancolique, délaissée par un mari meurtri par la Guerre, la jeune femme s'initie peu à peu aux rituels qui ponctuent les journées d'une communauté dont les membres partagent les mêmes angoisses. Les discussions d'après- repas, les promenades au grand air, les soirées musicales ou les parties des bridge sont autant de points marqués contre la maladie. « *Il faut vivre sans attendre demain* ». il est urgent de trouver dans l'amitié, la fraternité, l'affection, le bonheur d'être ensemble, de se comprendre et *de s'aider à renaître*. Les émotions s'affolent, la passion submerge les relations. Aux limites du possible, quand l'amour s'installe comme un rempart contre le chaos, le spectre de la faute s'abat sur les cœurs endoloris. Aussi pures soient-elle, les âmes sont ternies par les convenances. Il importe alors de dépasser le quotidien, de lutter contre la tuberculose, cette « *peste blanche* » qui ne respecte rien et rejette les personnes contagieuses à l'écart de la société. Les gens bien-portant*, ceux d'en bas*, entretiennent la peur de leurs prochains à force d'anathèmes et de jugements hâtifs. Sur le Plateau, *là –haut*, les pensionnaires trouvent dans la lecture la musique, et mots pour survivre, les remèdes contre le désespoir, les ressources plus efficaces que le jargon du médecin. Ils sont frères et sœurs en souffrance et compassion, en fidélité, en délicatesse.

C'est en cette montagne que s'ouvre la voie du salut, quand le soleil redonne les forces indispensables à la guérison, quand un berger de rencontre offre une parabole de réconfort, accordant son hospitalité sans juger, croyant en la nature et incitant par là à ne pas cultiver de de regrets inutiles.

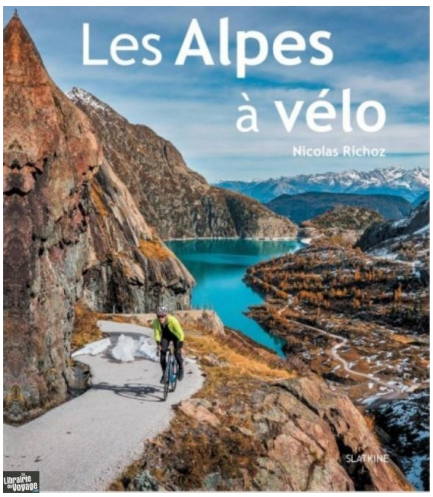
D'une écriture fidèle à celle des années trente, Sylvie Lepetit, imagine le journal de sa grand-mère. Descriptif sans être pesant, le style évite l'écueil de la préciosité. Le lecteur pénètre avec attention, cet univers à la fois magique et tragique, où l'amitié sublime la souffrance, où la sincérité des sentiments se heurte à la sécheresse des principes, à l'emprise de la religion.

L'originalité de ce « journal de galère » est de donner la parole au mari, qui, resté chez lui, a débarassé le couvert de sa femme. Rescapé des tranchées, il a, lui aussi, vu la mort de près sans jamais se remettre de la disparItion dans ses bras de son plus proche compagnon d'arme. Il n'a jamais su en parler. Il est resté seul dans la bonne société de sa ville. Sa femme, isolée au sanatorium s'est , en revanche, ouverte à ses semblables au point d'habiter un monde de craintes mais aussi de merveilles…

Jusqu'à mon dernier souffle exprime-le ressenti d'une jeune femme en sursis. Le récit est d'une étonnante véracité. Le ton traduit l'intensité du temps qui passe dans la langueur de journées essentielles. L'auteur sublime les richesses de personnes en sursis capables, in extremis, de s'échanger des preuves d'amour.

Cent ans plus tard, les sanatoriums sont en friche, mais à l'ombre de ces pierres sauvages, des âmes continuent d'entretenir le mystère d'Assy.

Michel MORICEAU



LES ALPES A VELO- NICOLAS RICHOZ – EDITIONS SLATKINE – 2022

De l'Autriche à la méditerranée, les Alpes décrivent un arc qui traverse les frontières et témoignent d'une géographie complexe et d'une histoire à la richesse incomparable.
A la fin de ses études, Nicolas Richoz, Ingénieur méticuleux et photographe astucieux, s'y est lancé par la route. Le rêve d'évasion est devenu réalité avec une part d'idéalisme dans le désir de partir en couple et pénétrer un monde hostile et mystérieux. La fantaisie du voyageur a été d'enfourcher un vélo, de grimper, de souffrir, de parvenir au col pour enfin se redresser et contempler la mer de nuages.
Dans un itinéraire géologique jalonné de lieux de mémoire expliquant le passé obscur ou glorieux, le cycliste est passé d'un pays à l'autre, changeant de braquet comme de langue, dévalant les pentes vers des vallées aux décors de charme, se régalant le soir des gourmandises locales. Il s'est réchauffé à la faveur de rencontres inoubliables, il s'est révolté du vol de son vélo sur un versant du Ventoux. Nicolas Richoz écrit le paysage, les forêts luxuriantes, les lacs immenses aux eaux immobiles, les routes en lacets, les torrents intrépides. Il applaudit la mise en scène du soleil sur les lignes de crête, au petit jour, au couchant dans le brouillard ou sous la pluie. Il assiste au spectacle du monde, de la vie au village, de la descente des alpages. Au fil des étapes, avalées sous un ciel d'humeur incertaine, les couleurs rythment les saisons. Elles jaunissent à mi- parcours et tournent au fauve. La neige apparait et la mer, enfin, éveille un sentiment de nostalgie autant qu'un soulagement après cinq mois de communion avec un espace d'une infinie beauté.
Cette incroyable randonnée le mène à réfléchir sur le sens de son engagement. Le partage, avec son amie, d'une même envie de grimper, de découvrir en toute insouciance de nouveaux horizons. L'obsession de la perfection quand le cycliste poursuit en solitaire un concert égoïste avec la route. Toute une dramaturgie s'installe. Le découragement pointe sous la fatigue. Le froid, le vent et tous les caprices du climat donnent la mesure de l'effort et de la souffrance endurée. Les chiens menaçants, les autos furibondes sont les risques encourus. Mais l'arrivée au col est le moment d'un bonheur intense et tout est oublié. Les photographies témoignent de l'émotion de l'auteur face à la permanence de ces reliefs plissés, à l'étendue des combes, à l'originalité de ces routes taillées dans la falaise au dessus d'une gorge profonde. Cet instant magique, c'est la félicité après l'effort.
A tout moment de sa traversée des Alpes, Nicolas Richoz transmet son enthousiasme. Il ponctue son récit d'anecdotes utiles sur les techniques de la photographie, la dangerosité d'une nature imprévisible, les intrusions de l'homme dans un espace qu'il dénature et parfois embellit. Dans un style alerte et revigorant, Nicolas Richoz communique sa passion. Il donne du sens à son exploit, par l'explication des sites, l'attention portée à la culture, l'observation lucide d'un environnement entretenu de façon contrastée selon les régions.
Chaque page pousse à la curiosité. Le lecteur trace lui aussi son parcours, emporté par la justesse des mots, émerveillé les images flamboyantes. Leur clarté et l'atmosphère qu'elles dégagent évoquent aussi bien le silence et la solitude du grimpeur que l'affolement face au troupeau qui *désalpe*. Elles offrent la surprise d'entendre le champ des clarines et à l'arrivée, les bruits de la ville, le clapot de

la mer.

Réussir *Les Alpes à vélo,* a été pour l'auteur une victoire sur lui-même. Une manière élégante d'assouvir un ardent désir d'émerveillement et de le donner à lire dans le récit d'une formidable histoire de vie. Michel MORICEAU



SEYVOZ – MAYLIS DE KERANGAL JOY SORMAN - EDITIONS INCULTE - 2022-

Seul au volant de sa Passat grise, un ingénieur se gare à proximité du barrage de Seyvoz. Il a pour mission de rechercher les failles sur la digue monumentale qui, depuis cinquante ans retient les eaux immobiles d'un lac artificiel au fond duquel est noyé le vécu , la culture, l'identité d'un village englouti.

L'impression est étrange, l'espace infini. L'atmosphère est pesante. Le silence, la solitude, la vision d'une plaque sur le parapet du pont, plongent l'inspecteur dans un monde mystérieux où se télescopent les incertitudes du présent et l'évocation d'un passé douloureux.

Dans un récit à deux voix où chacune dépeint l'Histoire avec sa propre couleur, Maylis de Kérangal et Joy Sorman poussent leur personnage aux limites du monde visible et des puissances invisibles qui jaillissent des profondeurs. La vie, en ce lieu énigmatique s'est dérobée sous les flots. Des corps ont été coulés dans le béton d'un chantier titanesque. Des hommes et des femmes ont été déracinés , autant de destins interrompus, d'honneurs sacrifiés sur l'autel d'un capitalisme indifférent aux dignes habitudes des bergers valeureux et tranquilles. Un village a été détruit. Des tombeaux ont été déplacés. La montagne est irrémédiablement blessée par cet ouvrage dont la hauteur insolente masque malgré tout , d'inquiétantes fragilités.

Seyvoz est une réflexion sur la dualité d'un monde où les puissants s'en prennent aux plus faibles, où la course aux profits justifie le sacrifice du paysage et des âmes. La résistance s'est organisée contre la tentation d''effacer les traces de vies prises au piège de la modernité. Mais des querelles ont clivé les gens d d'en bas. Ceux qui étaient fidèles à leur terre se sont élevés contre leurs voisins prêts à diluer leurs patrimoine sous d'impressionnants mètres- cubes d'eau. Peine perue.

La plongée dans la mémoire d'un lieu est, cependant, un remède contre l'oubli, contre les effets de l'engloutissement, le choc des disparitions. La quête est celle d'un pont entre le monde d'avant et celui d'aujourd'hui. Les souvenirs demeurent et si un mur devait s'élever ce serait contre *« l'ennoiement du passé* ».

Michel MORICEAU



ZIAN AU MONT-BLANC - HERVE DUPIED SIMON CHARRIERE – EDITONS PAULSEN JEUNESSE - 2022-

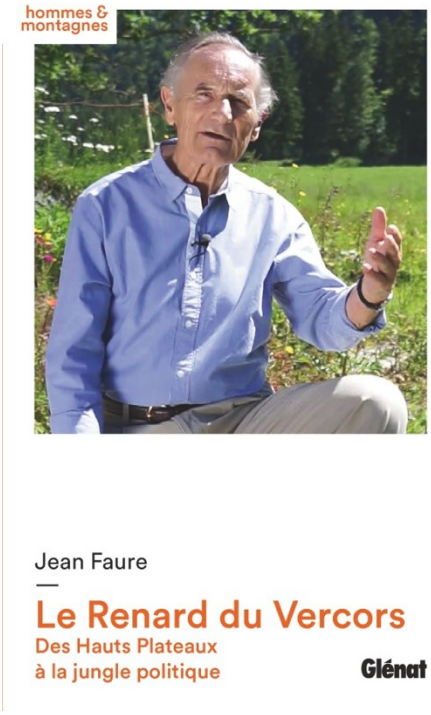
Dans ce conte aux héros hyperactifs, la station de Lapinix est réputée pour ses montagnes qui font la gloire des Lapinistes. Elle est la capitale de lapinisme où de drôles de lapins sculptent des carottes face aux sommets de légende qui entourent la ville. Les lapinistes grignotent et Zian, petit oiseau curieux picore leurs miettes : c'est en effet son destin de becqueter sans relâche. Zian, vif et hardi, accomplit sa besogne tout en rêvant d'aventures et de grands espaces. Pas question pour lui de laisser la montagne aux seuls lapinistes. Lui aussi peut grimper, connaître *le grand frisson,* devenir un premier de cordée. Alors, il s'entraine, il s'équipe conseillé en cela par l'intrépide lauréate de la fameuse *carotte d'or*. Le grand jour venu, i l s'élance, il s'envole, il s'élève plus haut que les autres. Formidable ! Il prend la pose comme tout lapiniste qui se respecte, mais la voie est très difficile et les premiers obstacles l'obligent à puiser du courage au plus profond de lui-même. Au hasard des rencontres qui marquent son ascension, il prend conscience de la démesure de son ambition et de sa fragilité. A bout de souffle, il trouve refuge sur les bois d'un grand cerf : il crane mais une chouette, dans la nuit, lui reproche son arrogance. Un peu plus tard, un ours lui offre l'hospitalité de sa fourrure .Il lui apprend que le partage est le fondement de l'amitié : un message qu'il retient et transmet au lynx lorsque celui-ci le prend dans ses griffes. Le félin solitaire peste contre ces lapinistes *imprévisibles* qui se sont appropriés un territoire sauvage sans se soucier des autres. Le petit oiseau apprivoise le fauve affamé en lui démontrant que la meilleure nourriture n'est pas dans la chair mais dans la relation à l'autre. Zian reprend sa course dans le froid et la douleur. Il a faim, il n'en peut plus. il comprend ce qu'est l'humilité. Soudain, passe une lapiniste de grand renom. Zian plonge dans son sac de la grimpeuse qui, au bivouac, lui offre un morceau de *carottine*. Tous deux partagent leur repas- et le même rêve : gravir la montagne. Pour savourer le bonheur de la contemplation, éprouver la spontanéité de l'entraide dans la tourmente, profiter de l'instant et se laisser brûler par les rayons du Grand Frisson.

« Zian au Mont-Blanc » ouvre brillamment la voie de la *collection jeunesse des éditions Paulsen*. Hervé Dupied et Simon Charrière convoquent à Lapinix, leurs amis « *lapiniards* » qui transmettent à Zian, l'oisillon facétieux, leurs conseils de guides éclairés : la montagne est un mythe. Elle fait souffrir et suppose de rester modeste et attentif, respectueux, solidaire. Et passionné.

Cette année, petits et grands lecteurs frissonnent de bonheur dans l'amitié partagée de la montagne. Les plus jeunes, accompagnent Zian dans son ascension. Ils en retiennent les bons principes d'une vie en société, en montagne ou ailleurs. Leurs parents lisent avec autant de félicité, d'autres belles pages distillant elles- aussi des propos identiques sur l'amour et la vanité(Rufin), l'effort et la plénitude(Bruckner) , l'excellence (Moraldo) , la solidarité (Faber) ,la mémoire (Kérangal et Sorman) l'évasion (Garde),l'émotion (Cognetti) .

Les auteurs, qu'ils s'adressent aux enfants ou aux adultes, mettent la montagne en mots, des mots utiles pour comprendre le monde, vivre sa passion, s'intéresser à l'autre. Il n'y a pas d'âge pour s'en

inspirer et suivre le chemin de la souffrance et du dépassement de soi, de la beauté simple des lieux, de l'harmonie avec la nature. Le rêve, alors, devient réalité.
Michel MORICEAU



LE RENARD DU VERCORS – Des Hauts Plateaux à la jungle politique – GLENAT - 2021

Voyageur infatigable, autodidacte insatiable, Jean Faure a parcouru le monde en n'oubliant jamais la terre de ses ancêtres, ce plateau du Vercors et ces villages isolés dont il a fait un haut lieu du ski nordique.

Quel roman, cette vie où le devoir l'appelle à la ferme familiale avant de l'emporter pour vingt- deux mois en Algérie. La passion le rattrape et le pousse dans les belles aventures d'un territoire, le sien, dont il accompagne les mutations. De l'agro pastoralisme traditionnel au développement des activités touristiques et sportives, il est sur tous les fronts. Il connait ses premiers Jeux Olympiques sur le tremplin de sa commune d'Autrans. Il s'investit sans relâche, sillonne les routes de montagne sans chercher le repos. Il est d'une curiosité sans borne et découvre ainsi le monde, de nouvelles pistes dans le grand nord, d'autres montagnes sur tous les continents. Elu raisonnable de son département, il se garde d'un excès de certitudes : il écoute, il apprend, il s'adapte. il comprend. Il conserve intacte son indignation face aux injustices. Il puise l'essentiel de sa science politique dans le noble héritage de ses ancêtres, paysans de montagne.

Travailleur acharné, Il mérite, à la Haute Assemblée, la confiance de ses pairs. Gardien des traditions, visionnaire prudent, il recherche dès ses premiers mandats, le juste équilibre entre l'indispensable protection du paysage et l'urgence d'aménager le territoire. Il *met la montagne en loi*, pour éviter d'en faire un enjeu de pouvoir, limiter les spéculations et lui assurer un développement durable. Les montagnards savent créer des liens plus forts que les divergences habituelles de la vie politique.

Vice- Président du Sénat, il a gagné sa place sans oublier pour autant les leçons de son enfance, sans occulter le traumatisme de la guerre, sans négliger les blessures de certaines joutes électorales. Il avance au nom de l'intérêt général, il accomplit des missions et brave de réels dangers. Il porte très haut les couleurs de la France. Animé d'une grande générosité, l'ancien militant associatif pense aux autres davantage qu'à lui-même. Aussi, quant une accusation calomnieuse le met un jour en cause, l'homme solidaire et droit qu'il a toujours été, il est terrassé, mais se relève avec la dignité de ceux qui ont foi en la justice.

L'enfant de la ferme *d'en haut* qui tassait la neige sur le tremplin olympique a réussi le grand saut dans la cour des Grands de ce monde, apportant ainsi la preuve qu'il n'y a pas de fatalité. Il n'y a que des destins qui s'accomplissent par la volonté de rendre service et le refus de ne pas être utile. Il a suivi l'exemple de son père dont la sensibilité et le goût de la perfection s'exprimait à tout instant, devant le spectacle miraculeux de « *la nature sauvage* ». Il s'est donné à fond, comme un champion. Son charisme l'a mené à recomposer une famille autour d'une femme, mère de deux filles menacées dans leur pays d'origine.

Le train du sénateur Faure a été celui d'un compétiteur engagé dans un slalom permanent, une course effrénée semée de pièges et d'embrouilles. Mais, sur la ligne d'arrivée, il peut être satisfait

du nouveau visage de son village. Le domaine public adapté au ski nordique, le festival du film de montagne en assure une renommée internationale. Il peut aujourd'hui randonner en toute quiétude dans le Parc National, cette œuvre collective qu'il a contribué à porter en pensant à l'avenir.

Jean Faure, comme « *le renard du Vercors qui glapit à la lune* » a connu la liberté des Hauts Plateaux et les vicissitudes de la jungle politique, à Grenoble comme à Paris. Ses rencontres ont été merveilleuses et cruelles. Dans ces mandats, associatifs, professionnels ou politiques, il est monté sur tous les podiums, honoré pour la sincérité de ses convictions, la conscience de ses responsabilités, la loyauté de son comportement. Il revient chez lui après un long voyage. Il se pose enfin sur sa terre et nous donne en partage les pages émouvantes d'une sensibilité particulière à la montagne et au monde.

Michel MORICEAU



OUVRIR UNE VOIE – EMMANUEL FABER - collection GUERIN- EDITIONS PAULSEN – 2022

Certains livres nous apprennent à vivre. Ils nous rappellent la richesse de la nature, nous éclairent sur la nature humaine, nous enseignent la nature des décisions prises dans l'urgence.

Emmanuel Faber, chef d'entreprise passionné, grimpeur raisonnable, humaniste convaincu, nous *ouvre une voie*, celle d'une ascension prodigieuse qui, dans un passage difficile, met l'homme face à ses propres capacités physiques et mentales. Aucune esquive, aucun mensonge, aucun excès, pour « aller là-haut », y mener une aventure humaine, personnelle ou collective, y vivre une expérience spirituelle incomparable. Si le sommet est l'aboutissement d'un exploit, il est également le lieu d'une interrogation sur le sens d'une vie, une vie qui ne tient qu'à la prise d'un pied sur la paroi, à la prise d'un risque mesuré, à la prise de conscience de la fragilité d'un monde à la beauté menacée.

Progresser dans l'organigramme d'une société, grimper comme Stéphanie Bodet, à la verticale de soi relèvent d'un engagement-autrement dit d'un savoir – faire, d'un don de soi, d'une méthode fondée la confiance partagée entre les équipiers que leur premier de cordée entraine vers un destin commun.

La sensualité du contact au rocher est une émotion aussi vive que celle ressentie par le dirigeant dans l'attachement à son institution. Dans les deux cas, il s'agit d'une histoire privilégiée avec l'environnement, d'une relation attentive à l'autre, pour surmonter les obstacles, mesurer le danger, intégrer le doute et les incertitudes, accepter de ne pas toujours faire la course en tête.

La pratique de la montagne change le regard sur la vie. En situation critique, elle amène à distinguer le nécessaire du superflu. L'exercice des responsabilités est une autre addiction qui pose la question des limites du pouvoir et la futilité de l'argent. La gloire n'est certainement pas dans la posture mais plutôt dans l'intérêt porté aux autres, dans le respect des compétences, et la recherche de ce qui est juste et solidaire.

L'alpiniste « *dans le dénuement de la verticale* » touche à l'essentiel , ce qui lui fait accepter la possibilité du vide et celle d'une mort inéluctable. Il voit son salut dans la sécurité d'une action collective où les uns vont au secours des autres dans une relation d'aide sans entrer en tentation de marchandage. Le capitaine d'industrie, quant à lui est pris dans une logique de compétitivité où s'enchainent l'augmentation de la productivité, l'épuisement des ressources naturelles et le creusement des inégalités. Par son goût des plaisirs simples de la montagne, Emmanuel Faber, qui a défié El Capitan, est sensible à la voix de la nature dans un espace indispensable à son épanouissement. Cette approche esthétique a poussé le patron du CAC 40 à tracer un sillon l'emmenant au-delà de ses pas. Dans une démarche éthique, il s'est s'éloigné d'une pratique managériale verticale pour emprunter *les chemins de traverse,* ouvrant ainsi la voie d'un nouveau contrat naturel, économique et social. En montagne comme en entreprise, la *dignité est de lutter contre l'inéluctable*, de tenir compte de l'expérience des autres, de limiter les excès, d'argumenter les décisions et d'agir en sécurité et en toute loyauté. Pour arrêter le saccage du vivant et protéger les vivants.

Il a ouvert sa voie dans le monde des affaires sans jamais oublier la voix de son frère qui, longtemps après sa disparition, lui rappelle en permanence d'où il vient. Cette permanente évocation lui permet

de faire le tri entre le contingent et le superflu: d'où son goût de servir dans un monde submergé d'informations, qui s'affole en raison d'une consommation toujours croissante...

Autrefois lauréat du Prix Humanisme-Chrétien, Emmanuel Faber nous livre aujourd'hui un crédo fondé sur le respect, la générosité, l'anticipation de tous les risques. Il propose une voie pour ne pas gâcher le présent, préparer l'avenir, et méditer sur le propos d'Emmanuel… Kant cité en exergue de son ouvrage: « *Deux choses remplissent l'esprit d'admiration et de crainte incessantes : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi* ».

En grimpant, en manageant, les champions sont des guides qui s'élèvent avec leurs partenaires quand se dégagent de leurs pratiques, un état d'esprit, une façon d'être, une volonté d'aboutir. Les gouvernances- et notamment celles des hôpitaux- seraient bien inspirés de s'approprier de tels modèles d'utilisation raisonnée des richesses naturelles et humaines: cela donnerait à la société des raisons d'espérer pour réussir dans la durée, des projets individuels et collectifs.

Michel MORICEAU



AULUS – ZOE COSSON – L'ARBALETE – GALLIMARD

Au plus loin d'une vallée sévère des Pyrénées, Aulus les Bains, Aulus plus simplement, est un village à la prospérité évanouie qui s'étiole aujourd'hui dans l'ennui à l'ombre d'une montagne aux pierres sombres obstruant l'horizon. Cet univers désolé isole du soleil tout en attirant ses hôtes de passage par ses couleurs surprenantes qui rythment les saisons. La vie quotidienne s'y écoule, simple et mystérieuse avec comme partout, ce mélange de méfiance et de curiosité face aux nouveaux arrivants, ces sous- entendus qui alimentent les rumeurs, excitent les rancunes, ravivent les souvenirs.

Il est loin, le temps de la mine et des Bains, cette Belle Epoque d'heureuse mémoire, quand la montagne crachait un métal précieux et que les Thermes traitaient le cholestérol. Les herbes ont poussé, les rivières ont été contaminées, les calèches ont cessé de s'arrêter devant le casino. L'usure a laminé la station thermale qui s'est vidée de sa substance, écrasée par une montagne immobile « aux dents noires et pointues».

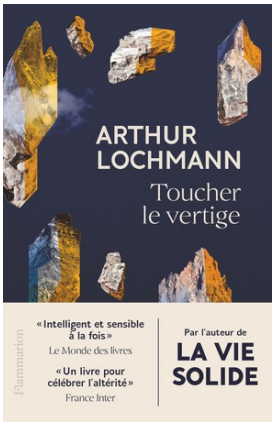
Zoe Cosson est la narratrice attentive et fidèle d'une promenade en ce pays perdu, malmené par l'histoire mais riche de panoramas enchanteurs. Elle accompagne son père, un bricoleur original et volubile qui entreprend la restauration d'un hôtel délabré. Elle l'observe dans ses élans de spontanéité par lesquels il apprivoise les commerçants et les autres villageois.

Elle explore les sentiers, s'enivre de parfums sauvages, elle retrouve le chemin des galeries d'autrefois. Elle contemple, elle écoute, elle s'imprègne du paysage autant que du silence. Elle recompose un passé dont elle se fait « l'archéologue » et mesure ainsi la vulnérabilié des lieux, la désillusion des gens d'ici, l'instabilité des événements, l'incertitude….

Dans un récit d'une virtuosité sans égale, Zoé Cosson nous fait partager, les surprises, les émotions les éblouissements qu'ont suscités chez elles, rencontres et randonnées, moments de paix face à la beauté simple d'un monde en apparence harmonieux, mouvements de recul dans le constat évident de son irrémédiable évolution.

Avec une étonnante souplesse, Zoé Cosson met en musique ce territoire dont elle transpose les nuances allant de la puissance à la fragilité. Elle fait courir les mots comme de petits cailloux qui roulent dans un torrent. Ses phrases ont la saveur du miel, les chapitres, vifs et ardents, rythment le parcours de la jeune femme. La relation privilégiée qu'elle entretient avec l'environnement, relève d'un idéal. L'enthousiasme, cependant n'est pas tout : les humains ont besoin de temps pour s'apprécierr. Face à eux, la nature veille, évolue et se venge.… Car si la montagne est immuable depuis la nuit des temps, elle reste une menace à ne jamais occulter. Elle conteste à l'homme son pouvoir et l'incite à se projeter dans l'avenir avec prudence et humilité. Un désir d'esthétique, une éthique de méditation sur le mystère des hommes et les merveilles du monde.

Michel MORICEAU



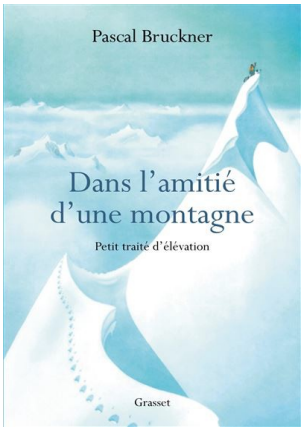
TOUCHER LE VERTIGE – ARTHUR LOCHMANN – EDITIONS FLAMMARION 2021

L'alpinisme est sans doute un humanisme par l'exaltation de la cordée solidaire et la relation sensuelle des compagnons aux éléments des hauts lieux.
L'existentialisme, qui rend l'homme libre de ses expériences pourrait être un « *vertigisme* » quand, en montagne, l'homme est amené à composer avec le vide, sublimant ainsi ses angoisses. Il reconnait alors sa fragilité face à l'immensité d'un domaine étrange où se mêlent l'ivresse et la peur, la menace du chaos et l'émotion de saisir un repère, remède inespéré contre l'affolement que provoque à la montée, l'irrésistible abîme.

Philosophe et charpentier, grimpeur en résonnance avec la nature, Arthur Lochmann est écartelé entre son désir d'escalade et sa panique face au néant qui s'ouvre sous lui. La pente le pousse aux limites de sa passion. Face au précipice, son équilibre est au bord de la rupture, son âme se met à flotter. Il voit ce qui l'entoure et appréhende aussitôt le domaine de la chute. Il touche les pierres et se rassure à leur contact. Il entend les bruits, les écoute . Il perçoit les frémissements du vent, la *« douce clameur des glaciers »*. Il s'éloigne du danger, apprivoise le vertige dans l'action et la maîtrise de soi. Il résiste en ce milieu où s'opposent l'attraction du sommet et l'attirance vers un gouffre insaisissable.

Par sa fascination pour « *l'objet vertigineux* », l'auteur acrophobique puise dans sa culture philosophique. Il y trouve son salut, dans la perception du paysage, le contrôle de son environnement, la maîtrise de ses angoisses, la résistance à l'effondrement. Aux différentes étapes de la course, la montée, le bivouac, le sommet, la descente, le charpentier-philosophe évalue le vide, le regarde en face, le transforme, l'évacue. Il met ses pas dans ceux de son équipière. Ensemble, tout en harmonie, ils accordent leurs gestes, contemplent depuis le sommet, l'immensité infiniment raffinée des glaciers. Ils méditent sur le sublime qui, selon Kant, « *démontre un pouvoir de l'esprit qui dépasse toute mesure des sens* » alors que la beauté « *produit en nous le libre jeu des facultés* ». Sous le ciel étoilé, ils plongent, tous deux, dans « *le vertige de l'infini* », sans oublier pour autant les bornes de leur propre finitude.

Avec cet essai original et sincère, à l'élégante présentation, Arthur Lochmann comble un vide dans les rayons que les libraires consacrent habituellement aux livres de montagne. Au-delà des cordes et des pitons, des récits de courses et des romans de genre, il trace la voie de la réflexion sur le sens de l'action, de la mise en perspective d'une addiction à l'utilité incertaine.
« Toucher le vertige » est une analyse ambitieuse du rapport de l'homme (accompagnée de sa femme !) aux dangers que les couloirs et les parois font planer sur son existence. La montagne écrase et séduit. Elle incite à l'humilité, à la mesure, à la recherche des limites de la raison. Elle pousse à élever l'âme au plus haut jusqu'à en éprouver le vertige. Elle permet de jouir, au retour, du vertige que provoque un esprit comblé d'images et de sensations, de confiance en l'autre dans l'espoir d'être libre et de protéger sa vie.
Selon Arthur Lochmann, l'alpinisme relève d'une éthique du faire, du voir du percevoir. Il nous donne les clés pour mieux nous connaître, comprendre ce qui nous entoure et respecter la vie sous toutes ses formes. Il nous dit comment préserver la montagne des imprudences d'un monde en mutation. En méditant sur les ressources que nous offrent les grands espaces de neige et de roches, l'auteur nous confirme que l'alpinisme est surtout une esthétique. Michel MORICEAU



DANS L'AMITIE D'UNE MONTAGNE-*Petit traité d'élévation*-
PASCAL BRUCKNER – EDITIONS GRASSET 2022

Si l'amour est le fruit d'une passion dévorante, l'amitié découle d'une maturation raisonnable : elle stimule les émotions, s'inscrit dans la durée, suppose une fidélité à toute épreuve..

La relation de Pascal Bruckner à la montagne remonte à l'enfance et ne s'est jamais démentie. Il tressaille à la vue de cimes enneigées. Il frissonne, il s'enthousiasme. Il transmet à ses enfants le goût de l'effort et partage avec eux la joie d'atteindre un sommet à leur mesure.

C'est un bonheur est de s'élever au-dessus des contingences de la vie d'en bas. Nul besoin d'Himalaya pour s'émerveiller de la beauté d'un espace ouvert sur l'infini. La dignité du grimpeur modeste est de toucher le rocher, de prêter attention au paysage, d'éviter les excès. Sa liberté est de trouver sa juste place dans ce vaste monde. Qu'il ascensionne ou qu'il randonne, le choix de l'amateur est respectable. Il n'y a pas de hiérarchie dans la façon d'aimer la montagne. A chacun de s'y épanouir, d'y conquérir l'impossible ou d'y musarder simplement, d'y « danser avec la mort » ou d'y exploiter pour la vie un « jardin féérique ».

L'appel de la montagne demande tact et mesure, en évitant, comme l'écrivait Michelet, de colporter en hauts lieux, « l'esprit grossier » de la plaine. Mais cet idéal de pureté est souillé par l'arrogance d'une aristocratie qui accapare l'espace à son profit. Il est contrarié par l'angélisme de ceux qui rêvent du « ré – ensauvagement » d'un milieu dénaturé par les uns et manipulé par les autres.

C'est alors une consolation de monter à la hauteur utile qui permet de se détacher du monde ordinaire , d'évacuer son agressivité ou de profiter d'un moment propice pour penser en toute liberté.

Dans son « *Petit traité d'élévation* » , Pascal Bruckner trace les multiples voies qui pénètrent un univers mystérieux, à la fois magique et cruel, magnifié par les puristes, « consommé » par les touristes, exploité mais aussi critiqué. Gide ne s'est pas privé d'en moquer la banalité sublime. Bachelard notait le « sadisme du dominateur ». Mais le simple randonneur peut éprouver lui aussi un plaisir d'une réelle intensité. Ici, tout est question d'allure, de posture, de respect de l'autre dans sa façon de marcher, de grimper, d'atteindre ou non le sommet, de revenir cassé ou de basculer dans l'Eternité. A chacun sa pratique, sa liberté de prendre un « piolet phallique » ou un bâton de berger, sans oublier « l'épouvantail » autrefois redouté, sans occulter les risques de cette montagne que Ramuz qualifiait de « magnifique et maléfique à la fois ». Elle était une terre où frappait la misère. Elle est devenue l'élément convoité d'une société ludique indifférente à la fragilité d'un environnement d'exception. Elle reste un lieu de souffrances, subies ou choisies, désirées, surmontées avec un moment rare de volupté quand un objectif est atteint, quel qu'il soit, où qu'il soit.

Les sensations que procurent en alpinisme le dépassement de soi pourraient se percevoir en mer où l'expérience de la démesure frappe également professionnels et plaisanciers. Les spectacles y sont tout aussi *terribles et délicieux* car dans la tempête, la sauvagerie des éléments, pourvu qu'on en réchappe, exalte les passions et pose les fondements de la légende du rescapé héroïque.

Dans *L'amitié d'une montagne*, Pascal Bruckner célèbre les pays d'en haut vers lesquels le lecteur est entrainé avec une ardeur et des conseils de prudence. Dans un style aussi fluide qu'une descente en rappel, l'auteur décrit la montagne dans tous ses états. Il exalte les principes de la cordée fondés sur

le partage, la persévérance et la solidarité. Puisse ce message de sagesse être un jour transposé pour dépasser le fatalisme d'une société désenchantée par les contraintes d'un monde en perpétuelle mutation. Puisse cette recherche positive rejoindre celle de Saint-Exupéry pour lequel « l'essentiel, ce ne sont peut – être ni les fortes joies di métier, ni ses misères, ni le danger mais le point de vue auquel ils élèvent. »

Michel MORICEAU



LA FELICITE DU LOUP - PAOLO COGNETTI – Collection la Cosmopolite - Editions STOCK- 2021

Paolo Cognetti aime la montagne, le Val d'Aoste et la vie sauvage qui s'y écoule au rythme des saisons. Dès qu'il s'éloigne de son alpage, il y revient, s'y épanouit. Il y trouve sa félicité. Il n'est pas comme le loup qui court les forêts et les grands espaces dans un irrépressible besoin d' ailleurs.

Au contact des paysages que la civilisation n'a pas encore souillé, le narrateur écrivain par passion, cuisinier par raison, met en éveil tous les sens qui l'amènent à profiter des lieux vierges de toute prouesse excessive. Il perce le mystère des arbres, écoute le chant des torrents, la « voix des tronçonneuses »… Il regarde l'herbe pousser, respire l'entêtant parfum des sous-bois. Il apprivoise le glacier et donne aux cailloux des allures d'éternité.

Il met en mots, avec douceur et volupté, la beauté simple d'un monde merveilleux dont il s'empare pour mieux le comprendre, et mériter ainsi d'atteindre son refuge perdu dans le vent, la neige ,parfois sous le soleil.

Il se fond dans un environnement qui le subjugue, le rassure, le protège, autant de raisons d' exprimer ses sensations, de proposer à celle qu'il aime d'y partager ses sentiments.

Il atteint le bonheur suprême dans la simplicité d'un lieu débarrassé de l'inutile superflu de la vie citadine. Il trouve son Everest dans le plaisir de régaler les autres sans s'obliger à faire carrière. Vivre en montagne change le cours de son existence, assouplit le regard qu'il porte sur ceux dont il apprend la langue rugueuse et qu'il nourrit de recettes inspirées d'un texte emblématique de l' illustre pionnier de la littérature alpine, Mario Rigoni -Stern.

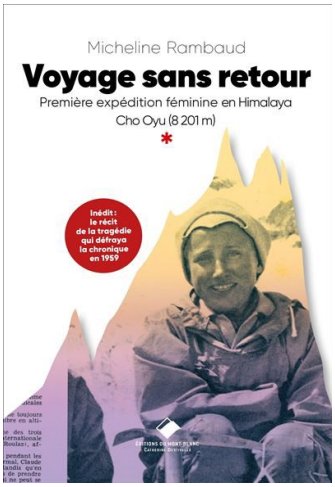
L'écriture fluide de Paolo Cognetti est parfaitement maîtrisée. Elle traduit ses émotions et son émerveillement. Il voit, il sent, il touche. Il écoute, il prend soin, il respecte tous ces gens qui font vibrer la montagne. A peine, s'offusque- t il de ces « étranges oiseaux migrateurs » qui s'abattent sur les pistes de ski et s'envolent d'un seul coup aux derniers jours de l'hiver.

Fasciné par la pureté de ces lieux, l'auteur se livre à un remarquable exercice style, style alpin sans aucun doute, que sublime la justesse des mots, la précision des gestes, l'intensité des souvenirs.

36 chapitres, en référence aux 36 vues du mont Fuji du japonais Hokusai, décrivent avec subtilité, les la relation d'un homme au paysage en mouvement qui le porte vers l'avenir. Il passe d'une saison à l'autre sous le signe de la beauté. Il partage ses émotions avec une jeune amie dans l'intensité d'un amour éphémère. Elle s'en va et ne revient pas . La montagne le retient et chacun y est libre de son destin, « ici ou ailleurs ».

En distinguant les souillures de la ville aux lumières des de la haute altitude, l'auteur dessine pour lui-même et ses lecteurs les contours d'un monde où rêves et réalités se conjuguent par la force du désir et de la contemplation dans une perspective d'humanité.

Michel MORICEAU



VOYAGE SANS RETOUR, première expédition féminine en Himalaya – Cho Oyu (8 201 m) MICHELINE RAMBAUD – Editions du Mont-Blanc – Catherine Destivelle – 2021

Le voyage s'annonçait sous les meilleurs auspices. Cinéaste aguerrie aux sports de montagne Micheline Rambaud a filmé la cordée d'anthologie de Claude Kogan, femme d'exception, poussée par la volonté d'être bientôt la femme la plus haute du monde.

A la fin des années 50, bien avant l'invention du téléphone satellite, beaucoup de cimes étaient à braver, une citadelle était à vaincre : celle du machisme ambiant dans la société de l'époque.

C'est ainsi qu'en 1959, une belle équipe de femmes déterminées, s'est aventurée en Himalaya dans l'allégresse et la volonté d'atteindre, elles – aussi, les sommets que les hommes gravissaient depuis une dizaine d'années. L'objectif de Claude était clair : 8201 m ,le Cho Oyo pour relever le défi d'être la première femme à dépasser les 8000 mètres ! .

L'euphorie du dépaysement est rapidement calmée par la réalité d'un milieu où frappent tour à tour le soleil brûlant, la chaleur, puis le crachin glacial et toujours, l'humidité.

Emmené par Claude Kogan, remarquable par son charisme et ses capacités physiques surprenantes, l'expédition s'acclimate, surmonte les attaques de frelons et celle des sangsues. Elle franchit d'innombrables torrents, dont la *Dubkosi*, cette « rivière de lait » aux tourbillons impressionnants dont les ponts ont été arrachés. Elle goûte la variété des paysages autant que les facéties du cuisinier. Elle s'adapte aux terrains, aux caillasses, à la neige.

Ces drôles de dames s'organisent, s'accommodent de leurs petites manies respectives. Elles apprivoisent le risque pour elles-mêmes et les 185 porteurs qui les accompagnent. Leur longue marche les mène aux frontières du Tibet, au Nang Pa La,à 5640 mètres d'altitude. Elles montent, descendent, remontent interminablement, et prennent de l'altitude. Les camps sont montés et c'est l'attente avant l'assaut final .Mais le climat s'alourdit, le sommet se met à blanchir. Il neige. Les avalanches grondent. Les sherpas ressentent de mauvais présages. Et le 2 octobre 59 , c'est le drame. Le camp 4 est enseveli, une cordée de deux népalais est emportée près du camp3. Un seul cri dans la nuit, celui d'un sherpa mutilé par le froid alors qu'il redescendait dans la bourrasque. Ni Claude, ni Claudine , ni leurs deux compagnons d'infortune, Shouang et Norbu, ne reviendront du Cho Oyu. Claude, le lendemain, devaient ouvrir une grande page de l'histoire de l'alpinisme et de la condition féminine.

Micheline Rambaud, il y a soixante ans a tenu le journal de cette aventure sans précédent. Elle mobilise aujourd'hui ses souvenirs, intacts et précis, à la fois graves et heureux. Indélébiles. Elle sélectionne les photos qui ont ponctué cet incroyable parcours semé d'embuches avec cependant d'inoubliables rencontres. L'auteure fait allusion aux relations déséquilibrées entre les occidentaux et leurs « employés » népalais qui aboutissent à d'âpres négociations avec leur syndicat. Mais la force du récit relève de l'attention portée par la photographe sur les femmes, celles du Népal, en

particulier, impressionnantes de courage et de dévouement, capable de porter de lourdes charges et d'accomplir au quotidien les activités indispensables à la vie de la communauté.

Avec tact et mesure, Micheline Rambaud reprend les éléments de cette tragédie. Elle ne porte aucun jugement. Elle essaie de comprendre et de répertorier les signes avant – coureur de l'avalanche. Les sherpas avaient un pressentiment. Le temps, le mauvais temps est resté le maître des lieux, le maître du destin de ces montagnardes héroïques. Claude et Claudine sont mortes où elles devaient, dans l'accomplissement de leur passion. Un linceul blanc les a enveloppées à quelques mètres du sommet qui leur était promis. Leurs équipières sont redescendues à la ville poursuivie par le chagrin. La mousson ne s'est pas arrêtée. Cho Oyu, la déesse turquoise, dans l'insolence de sa grandeur, s'est vengée sur des âmes innocentes qui rêvaient d'idéal.

Michel MORICEAU

CHAUDUN, LA MONTAGNE BLESSEE - LUC BRONNER - AUX EDITIONS DU SEUIL 2020

Il y a en montagne des vallées somptueuses et des maisons en ruine, des alpages à l'herbe grasse et des pierriers où rien ne pousse. Des villages se développent et d'autres s'étiolent dans un dénuement irréversible. Chaudun est l'un des ses clochers perdus, âpres et désolés, inaccessibles et méprisés que ses derniers habitants, désespérés ont vendus à l'Etat en 1895. Accablés, affamés, acculés à fuir pour survivre, de pauvres familles liées par le sang ont abandonné une terre ingrate, dévastée par le vent, brulée par la sécheresse et menacée aux mauvaises saisons par les avalanches et les torrents en crue.

Enfant du pays et enquêteur passionné, Luc Bronner revient sur cette terre aride. Sous une touffe de ronces et d'herbes folles, il bute sur la dalle d'une tombe abandonnée. Il gratte, déchiffre le nom d'une défunte. Sa curiosité mise en éveil, il va raviver le court passage au village d'une jeune fille fauchée très tôt par la mort.
Il plonge alors dans le temps, cherche à comprendre l'esprit du lieu à la fin d'un siècle de tous les paradoxes, le XIX°. Il relit, sur une photographie de cette époque, l'histoire des derniers habitants de Chaudun, des villageois endimanchés posant pour une incertaine éternité..

Il dresse une galerie de portraits détaillant avec précision, les conditions de subsistance en ces terres tenues à l'écart de la modernité. En épluchant les archives, il dépoussière des lettres où s'expriment , avec une déférence appliquée, les doléances des pauvres gens. Les réponses sont noyées dans l'indifférence d'une bureaucratie ordinaire. Les enfants continuent de mourir. Les parents s'enracinent dans la misère sous le regard de Dieu. Les plus audacieux parmi les malheureux partent à l'aventure au-delà des mers.

Bronner tient la chronique de Chaudun, comme autrefois, Leroy –Ladurie l'avait fait de Montaillou. C'était à un autre temps de l'Histoire mais l'intention de témoigner est aussi forte en ce qui concerne la relation du paysan et de son territoire, ses efforts, sa résignation , ses instincts de survie sous l'emprise des notables et du Tout-Puissant.

En digne héritier spirituel d'Albert Londres dont il a reçu le Prix en 2007, Luc Bronner pose un regard empathique sur des hommes et des femmes reclus dans un bagne de cailloux roulant sur des pentes arides. Il mène son récit dans un tourbillon de phrases qui claquent et piquent comme la bise sur des visages sacrifiés aux affres d'un implacable destin. Il observe avec le plus profond respect, un monde qui s'effrite et s'abandonne pour ne pas mourir tout à fait.
L'auteur redonne la parole aux acteurs d'un drame qui s'est joué sans relâche à l'époque où de nouvelles techniques étaient mises au point à quelques kilomètres de là pour améliorer le confort et le bonheur de l'humanité. Le progrès n'a pas percé la mer de nuage enveloppant ce flan de la montagne. Le maire, l'instituteur, le curé n'ont rien pu faire. Ensuite, après le sacrifice, l'inspecteur des Eaux et Forêts organisera la domestication des torrents et le reboisement des terrains dévastés. La vie renait alors par la flore et la faune. L'ordre écologique s'installe, magnifique et cruel, comme le fut celui des hommes et des femmes blessés par le destin et injustement oubliés.

Dans un admirable devoir de mémoire, Luc Bronner relève ces âmes meurtries et leur rend un bel hommage : celui de leur dignité.

Michel MORICEAU



LA PETITE HISTOIRE DES FLOCONS DE NEIGE - ETIENNE GHYS - EDITIONS ODILE JACOB - 2021

C'est un bonheur de regarder la nature s'épanouir, d'en apprécier les merveilles et de comprendre les mystères.

Aux premières neiges de l'hiver, les flocons volettent, tourbillonnent, se frôlent, s'aimantent et se posent avec délicatesse sur des supports immaculés où brillent déjà d'autres petites concrétions aux éclats fugaces. Ils attirent l'attention, se prêtent à l'observation. Mais comment faire la trace sans les écraser, sans les jeter d'un coup de pelle maladroit ? Ils sont si nombreux, tous différents et malgré tout semblables. Mélange aléatoire d'éléments vivaces, chefs d'œuvre d'une symétrie d'ordre 6, riches de leurs diversités, les flocons de neige n'ont jamais cessé d'interroger les hommes de sciences.

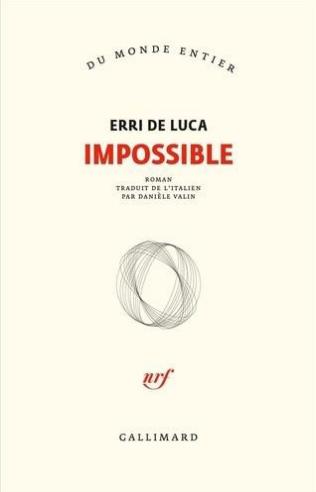
Dans un essai qui donne à la science la légèreté d'un poème, le mathématicien Etienne Ghys écrit *« La petite histoire des flocons de neige »* en appuyant son propos sur les travaux de ses illustres prédécesseurs qui, depuis le XVI° siècle ont étudié la complexité des ces étonnants cri sont fascinants par leur esthétique et la logique de leur agencement. Ces chefs d'œuvre de l'infiniment petit reposent sur des structures atomiques infinitésimales. Ils sont le fruit de poussières et d'eau, de glace et de vapeur, dessinant des frises gelées dont la dentelle varie selon la température ambiante et le degré d'humidité. Ils sont des dons du ciel, immuables de puis la création du monde. D'un siècle à l'autre, des générations de chercheurs, (philosophes ou physiciens, mathématiciens, médecins, chimistes) ont étudié leur dynamique, reproduit leurs formes Certains ont reconstitué leur structure et suivi leur parcours de la congélation à la fonte.

« La petite histoire des flocons de neige » est un conte merveilleux servi par de superbes illustrations d'époque et par d'impressionnants schémas traduisant la complexité de ce phénomène physique surprenant. D'une plume alerte, l'auteur glisse aux frontières des sciences et du rêve pour résoudre l'énigme d'un phénomène obsédant par l'insolence de sa beauté. Immaculée, dans son ordonnée conception, la neige recèle dans ses flocons les incomparables figures d'un art éphémère.

Etienne Ghys nous fait partager les raisons de son éblouissement devant ces multiples miracles d'architecture. Au lecteur d'accepter de revoir à l'avenir son rapport à l'hiver. Lancer une boule de neige, *« c'est Mansart qu'on assassine ! »*

Michel MORICEAU

1 IMPOSSIBLE - ERRI DE LUCA GALLIMARD 2020



Drame dans les Dolomites. Deux silhouettes un matin se sont écartées du monde, grimpant en silence, éloignées l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à escalader.

L'un des alpinistes est retrouvé mort et comme celui qui a donné l'alerte a été dénoncé, quarante ans plus tôt par la victime, une enquête est ouverte.

Il s'ensuit l'affrontement d'un homme face à son juge dans une joute vive et haletante : le jeune magistrat cogne sans mollir sur un suspect qui esquive. L'inquisiteur veut faire accoucher la vérité d'un ancien révolutionnaire qui en dit moins qu'il ne sait sur le traitre qui a sauvé sa peau sur le dos de ses compagnons de lutte.

Roué dans son bureau obscur, l'accusateur s'acharne au prétexte de la vengeance. Son intime conviction est celle d'un homicide maquillé : ce n'est pas un accident ! L'appel au secours a été lancé pour détourner les soupçons ! Le suspect argumente qu'en montagne, « on doit s'entraider et faire son devoir, combien même celui- ci devient un acte d'accusation ». Il se défend au nom du hasard : Impossible, lui dit- on ! « Un évènement, répond-il, est impossible jusqu'au moment où il se produit ». Ils vivent « au-dessus d'un précipice » mais leur combat est celui de la liberté, liberté pour l'enquêteur d'aller au bout de ses demandes, pour confirmer son intuition pour savoir et obtenir des aveux, liberté pour le grimpeur d'aller là –haut pour être seul, liberté paradoxale pour le prisonnier, de partager avec sa compagne, les mots qu'ils gardent ensemble au-delà des murs, une liberté que n'a pu connaître le délateur quand il « s'est enfermé dans le verbe trahir ». Après la chute, le passé a refait surface, un passé composé de questions sur la futilité de l'engagement, la sincérité des amitiés, la lâcheté, la repentance, l'impossible pardon, alors qu'en montagne, il n'y a pas d'ami, ni d'ennemi quand il s'agit de porter secours . Il n'y a que des efforts « bénis par l'inutile ».

Erri de Luca nous emmène très haut dans l'âme de ses personnages, qui interagissent l'un contre l'autre en pariant l'un et l'autre sur ce que l'interlocuteur sait ou dissimule. Son style est impeccable et les artifices typographiques renforcent la sécheresse des interrogatoires aussi bien qu'ils accompagnent *le lecteur dans l'intimité de sa correspondance amoureuse.* La montagne est le décor immobile d'une impossible histoire où l'espace infini est celui du bonheur d'être seul, pour s'élever dans sa tête autant que sur les parois, effacer l'une après l'autre les traces de ces escalades et grimper de nouveau pour ne pas gaspiller le temps qui passe. Cela n'empêche pas le grimpeur d'aimer, de ruminer peut - être. De se pencher sur son passé au risque de croiser sur une vire, la vieille connaissance qui autrefois, fit basculer son rêve d'idéal dans la réalité d'une geôle.

Au lecteur de conclure lui aussi entre la grâce du pardon ou l'amertume du ressentiment, l'indifférence ou la colère en méditant sur les vers de Racine repris par le juge « Ma vengeance est perdue S'il ignore en mourant Que c'est moi qui le tue ! »

Il n'y a pas de remède contre l'oubli.

2 L'ECHELLE DE L'ESPOIR François LABANDE – EDITIONS DU FOURNEL - 2020

La montagne inspire aux écrivains superlatifs et boursoufflures du style. Elle est forcément magique et mystérieuse, immuable et grandiose, fascinante. Elle émerveille. Elle est le lieu des folies les plus douces, des imprudences inutiles, des souvenirs aussi vifs dans la joie que dans la peine. Mais en réalité, la montagne, les *montagnes sont des frontières, des barrières qui , plus que jamais, séparent aujourd'hui les pays en guerre des régions s'agitant dans le confort de la société des loisirs. Sur les voies de passage que sont les cols de haute altitude, les civilisations s'entrechoquent : celles qui sombrent dans le naufrage d'un monde* dérivent dans l'absurdité de la violence*. Celles qui sont installées dans une paix durable se crispent sur attitudes allant de la générosité pour les uns, à l'égoïsme pour les autres.*

Fuyant le chaos, écrasés sous la haine de leurs semblables, massacrés sans relâche, des hommes et des femmes sont partis vers l'inconnu. Arrivés au pied des montagnes, Ils se sont lancés sur les sentiers de leur délivrance. Pour survivre et trouver refuge, revivre et trouver dans la nuit une « échelle de l'espoir ».

Au village d'une vallée reculée des Hautes Alpes, la vie s'organise de maraudes en permanence à la « Grotte ». C'est le refuge aménagé pour ces étonnants randonneurs au regard noyé de souffrance, ces voyageurs sans autre passeport que les plaies béantes infligées à leurs corps suppliciés. Parmi les bénévoles engagés pour soigner les migrants égarés dans les neiges, se trouve un enfant du pays au parcours insolite : médecin et franco-libanais, sa mère est guide de haute-montagne et son père est journaliste à Beyrouth. Il est rescapé d'une mission humanitaire en Syrie où il a été capturé et torturé par des terroristes acharnés à détruire toute une partie de l'humanité. Dans cet orient qu'il considérait comme le berceau des civilisations, le jeune homme a vu la mort de près, la mort qui rode, et frappe aveuglément des innocents ; la mort qui voulait le prendre mais qui a été repoussée par la force et l'affection des combattantes kurdes, femmes courageuses d'un peuple sans terre.

Une fois revenu dans la vallée de la Clarée, il ne peut qu'être sensible aux regards perdus de ses enfants déracinés qui ont franchi le col à la recherche d'un monde qui ne soit pas en guerre, d'un asile où les hommes ne s'acharnent plus les uns contre les autres.

Il connait leur histoire, leur souffrance, leur soif de liberté. Il rêve d'amour et de réconciliation, de partage des savoirs et de respect des plus faibles. Il refuse l'indifférence et reste fidèle aux principes qui font loi en montagne et ailleurs: l'entraide et l'hospitalité, le devoir d'humanité, l'obligation de soigner.

Dans un récit foisonnant où, sur les décombres de pays en ruine, se croisent les victimes de la barbarie, François Labande nous donne l'explication des phénomènes migratoires qui amènent de pauvres gens à sauver leur peau. Son message de solidarité s'adresse à ces êtres humains humiliés par leurs pairs. Il n'assène aucune certitude. Il essaie de comprendre et d'amener le lecteur à s'interroger sur l'un des sujets fondamentaux de la vie en société : la dignité, la dignité bafouée de ces personnes uniques qui sont des êtres humains, chassés de chez eux et déracinés. Ils sont isolés,

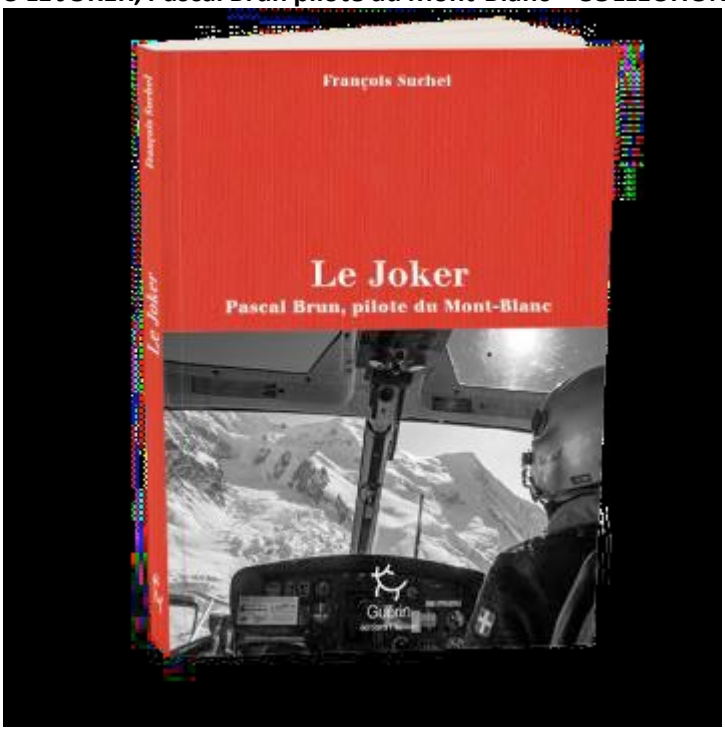
fragiles. Ils passent , à bout de souffle, au-delà des cimes, pour fouler enfin une terre d'accueil dont ils ne peuvent savoir qu'elle est également le lieu où certains rejettent ceux qui viennent d'ailleurs . Comme le loup, ils font peur….

L'énergie de Labande, le porte à décrire les situations de crise. Il expose les faits, précise les enjeux politiques au Moyen- Orient et les drames qui bouleversent l'Afrique. Il porte le débat sur le champ de l'éthique de responsabilité quand il s'agit de recueillir sur « l'Echelle de l'espoir », des personnes blessées qui ont bravé l'impénétrable montagne à la recherche d'une main tendue. Les bénévoles mis en scène par l'auteur sont animés de bienveillance et convaincus de l'humanité de leur mission. .

Ils ont fait le don de leurs loisirs. Ils se font confiance. Ils servent ensemble une cause à laquele ils croient, car, » c'est de l'homme qu'il s'agit ! Ils portent au plus haut le principe d'altérité et d'assistance. Se souvenant des propos de Martin Luther King, 'ils font sonner les cloches de la liberté au flan de leur montagne.'

Michel MORICEAU

3 LE JOKER, Pascal Brun pilote du Mont-Blanc – COLLECTION GUERIN DES EDITIONS PAULSEN 2020



Le ciel est bleu que rien ne dérange sinon le bruit sourd et monotone d'un bourdon remontant dès l'aube la langue d'un glacier. Le plan de vol relève d'un carnet de bal où s'inscrit la danse d'une silhouette entre les cimes. Ce n'est pas un insecte mais une machine à rêver, à porter, à sauver. Engin magique et mystérieux, alliant la puissance et la fragilité, l'hélicoptère a très tôt allumé chez Pascal Brun, la flamme d'un ardent désir de liberté, d'action, de solitude,

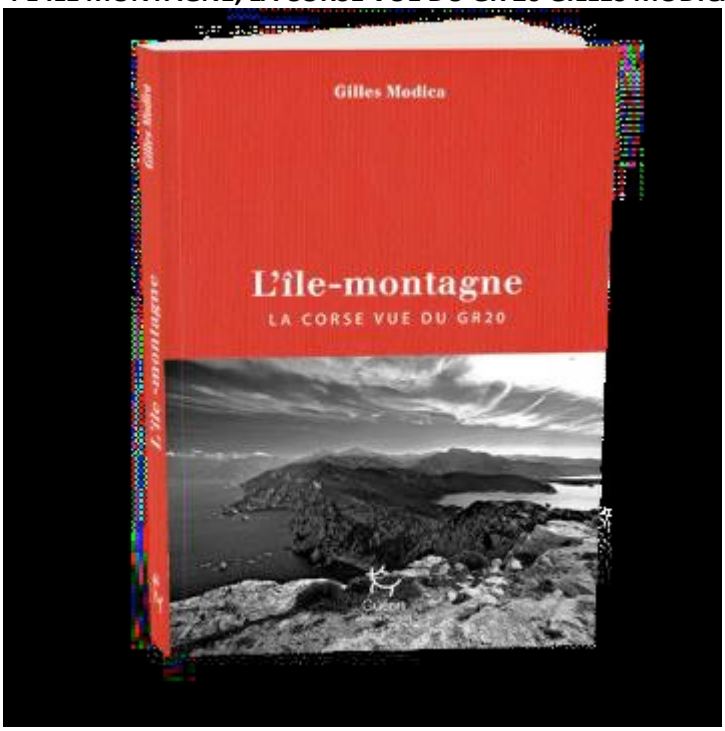
Dans l'euphorie d'une passion débordante, le pilote a franchi beaucoup d'obstacles. Il est revenu dans les montagnes de son enfance pour prendre l'air et voir la vallée vivre depuis le ciel. Il a su en apprivoiser les reliefs, comprendre les courants ascendants. Il a contré la violence du vent, il a suivi l'instinct des choucas. Il a traversé bien des tempêtes mais s'émerveille encore d'un spectacle sublime l'entrainant chaque jour aux limites de la vie. Mais la beauté des hauts lieux est aussi celle du diable : la mort plane et guette sa proie pour la surprendre sans lui laisser sa chance. Le risque, en effet, est permanent. Sa tête n'est dans les nuages que sur les images ; en situation, les sens du chef de bord sont en éveil. Concentré, lucide, conscient de ses responsabilités, le pilote d'exception a poussé très haut son rêve d'enfant. Son engagement absolu s'est accompli dans l'exécution de contrats exigeants et de missions d'intérêt général.

Dans un récit chaleureux et sincèrement admiratif, François Suchel, commandant de bord, écrivain et cycliste aguerri, nous embarque dans le cockpit de Pascal Brun. Il nous fait partager les émotions, les frayeurs, les espoirs du « joker » , cet homme appelé en recours, le sauveur, le virtuose de l'héliportage et du secours au pays du Mont-Blanc. L''esthète donne à chacun de ses vols l'intensité d'une oeuvre d'art, mais les forces du destin sont incommensurables. Alors, quand survient le drame, imprévisible et cruel, aucune manoeuvre ne peut l'éviter. La cicatrice est profonde, indélébile. Un lien unique attache le pilote à sa machine dans une relation de confiance, quasi sensuelle, qui permet des exploits mais dévoile la fragilité de l'homme parfois tenté par de belles imprudences. La carrière est jalonnée des amitiés fondatrices d'une aventure humaine exceptionnelle, marqué par le bonheur de transmettre avec, ici et là, les déceptions d'un système pollué par les luttes de pouvoirs, les enjeux financiers d'une « *usine montagnarde* » qui piège l'espace en l'équipant sans cesse au prix d'un bilan carbone défavorable.

Les auteurs décrivent l'un et l'autre leur addiction au travail dans les airs, sans tomber dans l'écueil du romantisme : entre la montagne et le ciel, l'improvisation et l'amateurisme n'ont pas leur place. L'échange entre Suchel et Brun est une mise en garde contre l'imprévisible, l'imparable et l'inconnu, contre les dangers d'une nature dominatrice leur imposant de fréquenter la mort. Ils insistent sur l'indispensable précision et la nécessaire humilité des professionnels qui ne banalisent aucune de leurs échappées en altitude. Aucune mission n'est anodine. Les héros ont le succès modeste et ils acceptent le renoncement comme un titre de gloire. Ils n'attendent pas de reconnaissance. Ils redécollent parce qu'ils ne peuvent se passer de ce concert égoïste avec le sublime. Mais , du rêve à la réalité, de la maîtrise de l'indomptable à la frayeur d'une défaillance technique, il n'y a pas , dans l'hélitreuillage ni dans le secours en montagne, de longs vols tranquilles .

Michel MORICEAU

4 L'ILE MONTAGNE, LA CORSE VUE DU GR 20 GILLES MODICA collection Guérin EDITIONS PAULSEN



Ile de contrastes et de paradoxes, île de beauté, île de granit, noire et mystérieuse, la Corse surgit de la mer et tutoie le ciel, les soirs d'orage, quand la foudre s'abat sur les pics aux neiges capricieuses.

La Corse est l'île du bleu et du noir, du plaisir et du deuil traversés du nord au sud par un chemin de pierres qui attire, qui envoute, imprime dans les mémoires le souvenir des sources d'eau fraiche, des arbres vigoureux résistant aux colères du vent et des intempéries. Rien ici, ne peut s'oublier, ni les paysages de steppe grillant sous le soleil, ni les vallées reculées soudain frappées par la pluie. Rien ne vaut les odeurs du maquis, la vision des moutons « patinant » sur les cailloux. Rien n'est plus surprenant que ces vaches imprévisibles éparpillées dans la montagne, et tous ces sangliers qui sont ici chez eux, et les ânes qui n'en font qu'à leur tête. n

Le GR 20 capte les randonneurs au risque de ne jamais relâcher ceux que le vent à bousculé dans un ravin , ceux que l'avalanche a broyé sans sommation. La grande randonnée est celle de la patience et de la fidélité. Des amitiés se nouent au hasard, dans les refuges ou sur la route. Les échanges sont internationaux pour des promeneurs qui n'ont plus rien de solitaire : l'île est devenue le terrain de jeu de l'Europe L'état de nature est néanmoins préservé en ces lieux qui demeurent à la fois « proches et lointains « du passé.

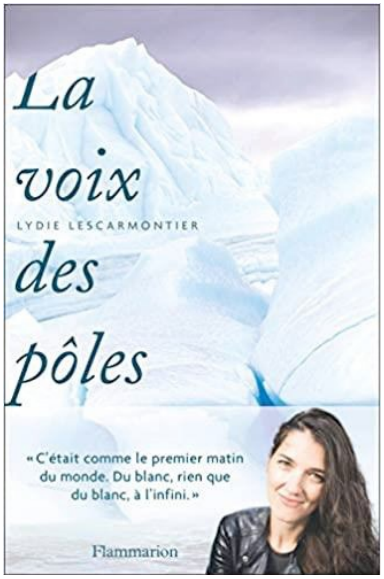
Mais la vraie richesse du GR se trouve dans les échanges avec les Corses, bergers ou gardiens, hôteliers, commerçants autant de conseillers discrets qui habitent la montagne, rendent hommage à leur terre, font de la chasse, une religion et de la vigne ,une tradition.

Par le récit de ses randonnées sur le GR20, Gilles Modica, habituellement historien de l'alpiniste, rejoint la file des écrivains marcheurs : De Baecque, Rufin, Tesson, Garde, Gras et d'autres encore.

Comme », Blanchard et Stephen, ces illustres pionniers de la « *littérature marchée*, Modica marche pour découvrir, comprendre et profiter du spectacle. S'émerveiller en mesurant les risques, en respectant les tocades imprédictibles d'un monde sauvage et indomptable. D'une plume aussi légère que ses pas, il écrit le paysage, il nous invite au voyage, sous réserve de ne jamais marcher « les pieds aveugles ».

Michel MORICEAU

5 LA VOIX DES POLES LYDIE LESCARMONTIER EDITIONS FLAMMARION 2021



La voix des pôles est celle entendue par Lydie Lescarmontier au hasard d'un stage à la fin de ses études d'ingénieur. Une rencontre, une découverte : la glaciologie. Un mythe, le glacier Mertz en antarctique. Un projet d'étude sur le terrain, voilà de quoi susciter l'enthousiasme au point de s'embarquer pour une thèse de longue patience avec, à la barre, un patron obstiné à la passion communicative. De la recherche avant toute chose, et pour cela, des analyses et des calculs, sur la glace et dans l'eau de mer, pour observer la banquise, sa vie, son oeuvre, et ses vibrations, ses fractures, son destin qui pèse sur l'avenir du monde et pose les jalons d'une histoire de l'humanité.

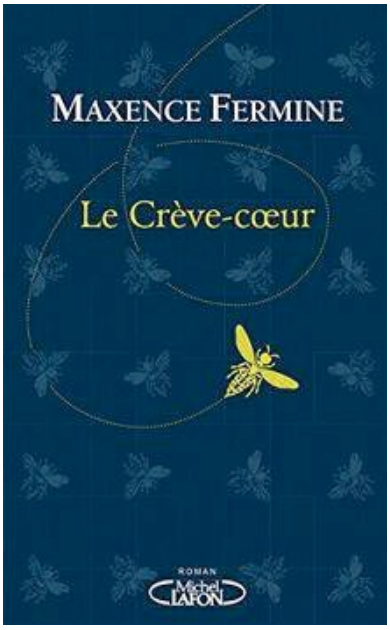
Glaciologue en mission, et pédagogue d'humeur joyeuse, Lydie Lescarmontier tient la chronique de ses expéditions aux abords de ce continent blanc soumis au régime des vents. Elle nous éclaire sans pontifier, sur le réchauffement de la terre, la fonte des glaciers, la salinité de l'eau, les variations du climat et du niveau de la mer.

Ses travaux scientifiques s'inscrivent sur les carnets d'une aventure hors norme : par les conditions du voyage, les imprévus, les déconvenues. Etre une femme sur un bateau pris dans les glaces suppose d'affirmer ses compétences et d'affronter l'adversité en inventant sans relâche de nouveaux moyens d'aboutir à la résolution des problèmes. Ce n'est pas du cinéma. C'est du vécu. C'est la réalité dans ce qu'elle a de plus dure. Le temps s'arrête et puis s'emballe. L'attente est interminable quand n'arrivent pas les autorisations d'agir, et soudain, c'est l'urgence de décoller enfin pour aller relever les balises enfouies au plus profond des glaciers bleus. Il y a les contre – ordres : que d'énergie dépensée ! Que de freins rongés pour accepter de ne pas partir, de renoncer sans avoir d'autre choix que de reprendre la route du laboratoire, y mouliner des données incomplètes dans l'incertitude du résultat : l'école des glaces est celle de l'humilité. Mais la science s'appuie sur des faits, des constats. Les archives ne sont pas tout. Une thèse se fonde sur du concret, sur des expériences de terrain. Voilà pourquoi l'espoir reste intact de revoir le Grand Sud, d'observer de nouveau le rayon vert à l'horizon de la banquise et surtout de relever les balises afin d'apporter la preuve de la fragilité d'un écosystème en perpétuelle évolution. Le bonheur de chercher pousse la jeune glaciologue à ne pas abandonner ses travaux sur la mémoire du climat. L'antarctique est pour elle et les savants du monde entier, ce territoire dédié à la science, où tant de blocs de silence calment les ardeurs des pays en guerre. La coopération internationale y tient du miracle dans le respect mutuel, la solidarité et le partage d'une même foi en la science. Malgré les risques et les drames, tous sont aimantés sur ce pôle où se lit, dans la glace, l'explication du climat et les enjeux de son évolution. Dans un récit irradiant d'ardeur et d'exalatation, Lydie Lescamontier, rend hommage aux illustres pionniers, à Claude Lorius notamment pour lesquels toute mission est essentielle quand il s'agit de l'avenir du monde. Chacun des chapitres est précédé d'une note définissant, aussi

clairement que possible, les lois de la physique qui conditionnent le réchauffement climatique et la variation du niveau des mers. Des photographies à couper le souffle introduisent et concluent ce parcours d'une jeune femme navigant au-delà des 40° rugissants pour conquérir d'utiles données à l'explication du monde.

Michel MORICEAU

6 CREVE COEUR MAXENCE FERMINE EDTIIONS MICHEL LAFON 2021-02-28



Quand un poète est poussé sur la scène d'une tragédie, ses mots glissent sur la pente infernale de l'inattendu. Ils s'affolent, se battent et se défendent contre l'attaque d'un ennemi invisible mais qui bourdonne dans le corps comme un essaim de guêpes. Il brûle les poumons, perce de ses aiguillons, les parois d'un coeur trop sensible et pousse son venin au plus loin qu'il puisse pénétrer.

Le « crève-coeur » est entré par effraction pour allumer le feu, couper le souffle, imposer d'innommables souffrances, et jouer sans relâche avec la vie, la laissant partir puis revenir et s'en aller de nouveau jusqu'à l'usure, sans pouvoir lutter ni s'échapper des barreaux d'une maladie qui harcèle et finit par détruire.

C'est la vie d'un martyre qui perd ses forces, suffoque brutalement et s'apaise aussitôt, décrit en d'insupportables oscillations les courbes incertaines allant de l'angoisse au soulagement.

Témoin autant que romancier, Maxence Fermine tient la chronique quotidienne de cette parenthèse de longue patience qui a malmené sa tranquillité de créateur, mis son moral en berne au point de redouter chaque jour la rencontre avec son meurtrier.

Au fil des chapitres courts et précis, tous écrits en référence à une oeuvre littéraire, l'auteur appelle à son chevet les classiques de la littérature mondiale. Il se rassure à la chaleur des grands textes qui l'aident à accepter l'impensable, à espérer follement le jour d'après, à conserver sa capacité d'indignation contre l'indifférence du monde, l'irresponsabilité des décideurs, le cynisme de tous ceux qui portent leur sottise comme un étendard. Mais il y a pire encore pour le narrateur, c'est l'incapacité de son médecin traitant à l'écouter, à le comprendre, à prendre soin t de lui, tout simplement.

Le soin, juste et bon, il est donné à la maison par son infirmière personnelle, une compagne attentive et sereine, fatiguée mais vaillante, patiente, aimante. Salvatrice

Ensemble, ils se sont offerts l'un à l'autre, ils ont souffert ensemble mais *se sont montré qu'ils étaient quelque chose.*

La vie est courte quand un assaillant sournois et indomptable crève les coeurs, casse le temps pour empêcher à tout jamais de retrouver le bonheur de se griser du vent.

Aussi courte soit-elle, la vie est un passage où semer d'urgence les fleurs de l'amour avant que le destin ne les emporte comme les eaux déchainées d'un torrent furibond.

7 VERSANT SECRET PATRICK BREUZE – CALMANN LEVY 2020



Dans le village perdu sous *la vire à Balmat,* le mystère de la « femme aux chèvres » inspire la crainte. Voilà pourquoi, le voyageur qui débarque un soir de l'autocar est d'emblée mis en garde contre ce curieux voisinage. L'homme en question est un médecin d'âge mur s'exilant en montagne pour se libérer des ennuis qui plombaient sa carrière parisienne. Il est seul et la maison qu'il prend en location est celle qu'occupait avant lui, un écrivain britannique et sa femme. A l'évocation de leur nom, les visages se ferment. L'historien anglais qui menait ses recherches sur les traces des alpinistes de légende, est mort dans une course audacieuse faite en compagnie de la femme aux chèvres, cette créature étrange venue d'ailleurs, dissimulant sous des hardes de grosse laine, une insolente beauté que d'innombrables entailles ne suffisent pas à dénaturer.

D exclue d'un monde où son corps de rêve a transformé sa vie un cauchemar. La montagne est pour elle un refuge. Elle s'y protège du regard des hommes, elle s'y enferme dans une bulle d'où elle ne sort que pour rejoindre la vielle paysanne impotente qui lui a confié son troupeau. Taiseuse, elle a néanmoins fréquenté l'anglais sous le regard pointu de l'épouse de celui-ci. Aussi, quand « le parisien » s'est installé dans la maison où planaient encore pour elle, tant de souvenirs et de reliques, la bergère est –elle venue frapper à sa porte. Se montrant à la fois intrusive, rétive et rebelle, elle attisa rapidement la curiosité du nouveau locataire Dès le premier soir, un soir d'hiver, sous la neige et dans le froid, la bergère en haillons que tout le village redoutait fut pour le nouvel arrivant, l'agent de la Providence. Elle le sauva in extremis d'une intoxication provoquée par la fumée d'un poêle encrassé ou mal réglé qu'elle récura juste à temps. Ce retour à la vie fut le début d'un prudent compagnonnage entre deux personnages en quête de vérité, se réchauffant le coeur pour lever les zones d'ombre de leurs vies. L'homme probablement connu certains succès. La jeune femme avait été brisée par le regard et la main des hommes, en bord de mer comme ici, en haute altitude.

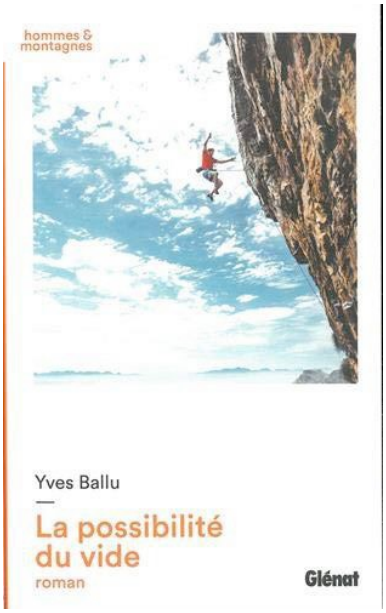
Intrigué par l'étonnant comportement d'une paysanne dont les propos trahissaient un parcours universitaire abandonné, le nouveau locataire se pencha rapidement sur le passé de sa voisine, un passé composé d'un drame et d'une rupture, de blessures et cicatrices lardant son corps et son esprit.

Vif et haletant, le récit de Patrick Breuzé entraine le lecteur au plus haut d'un territoire de neige et de froid où rien n'efface les traces de l'animal à l'affût de sa proie.

La montagne n'est pas un monde à part. Elle n'apporte pas de remède à la violence des hommes et les femmes n'y sont pas épargnées de la folie des mâles dominants. Et pourtant, il arrive qu'au

hasard d'une rencontre, viennent s'exprimer de bons sentiments. La solidarité s'organise au rythme des saisons. Des relations se tissent dans la réserve et le partage, la confiance et le bonheur de rattraper le temps perdu. La montagne est le lieu de tous les efforts et des attentions les plus généreuses. Une porte s'ouvre et l'espoir revient, dans la simplicité d'échanges sur le ton de la confidence. Les gestes ont la douceur du respect même si les mots agitent les démons d'autrefois. Les secrets tombent comme au fond d'un ravin mais l'amour les rattrapent et les sauvent à la manière d'une main vigoureuse qui ramène à la vie une femme blessée dont la beauté est à jamais celle de son âme.

8 LA POSSIBILITE DU VIDE YVES BALLU EDITIONS GLENAT 2021-04-12



Le vide n'est pas forcément le compagnon de cordée idéal. Il est là, il se creuse, il appelle le grimpeur, il l'effraie, il sublime son effort. Il l'aspire. Il est un risque sans cesse bravé sur la voie d'un succès passager. Il est, en conditions extrêmes, le choix ultime quand une course est menée contre le désespoir.

Historien de l'alpinisme et romancier reliant avec talent la montagne aux faits de l'actualité, Yves Ballu embrasse à lui seul tous les genres de la littérature alpine. Il s'engage aujourd'hui dans un récit où l'amitié se noue le long des rochers et des parois calcaires, où l'émotion envahit l'intimité d'hommes et de femmes en quête de liberté. La vie des grimpeurs est ainsi faite d'expériences sans cesse renouvelées, d'angoisses rapidement dépassées, de souvenirs que rien n'efface. La montagne est un lieu de rencontres, de partage d'un idéal de toute puissance mais qui ne tient qu'à la position d'un piton, à la précision d'une prise, à la longueur d'une corde. Le risque, y est permanent. La mort y rode comme dans une chambre d'hôpital. Mais la vie, quand elle se joue dans un couloir pentu pour une bouffée d'adrénaline, n'est pas celle dont la personne malade tente in extemis de « ramasser les miettes » dans le couloir d'une clinique aseptisée. La chute, brutale, fatale, fauche en pleine gloire, un conquérant qui ne vieillira pas. La maladie s'en prend, sur une longue durée, à l'intimité, à l'intégrité, à la dignité d'un lutteur que le destin a précipité dans le gouffre de l'épuisement et de la dégradation physique.

L'ami fidèle ou peut-être le double du romancier a trop souffert de la séparation d'avec son frère de coeur, d'avec son père pour ne pas redouter les souffrances à venir le jour où l'annonce lui est faite d'une maladie incurable. Sa vie bascule le temps d'une phrase. C'est le premier acte d'une tragédie marquée par l'incertitude, le point final « d'un amour à peine éclos », le souvenir de son père grabataire atteint dans sa pudeur au moment de rendre son dernier souffle. C'est alors que s'offre à lui, *« la possibilité du vide »* dans une compétition contre lui-même pour atteindre « la voie de son départ » et donner son « reste à vivre » à la femme dont il vient de tomber amoureux

Du topo-guide vouvoyant le granit et tutoyant le calcaire aux carnets de courses sur les montages du monde, de la romance sur une plage des Calanques au reportage sans concession au bloc opératoire d'un hôpital parisien, l'auteur glisse sur la corde raide d'une vie qui s'effiloche et s'interroge sur la signification de la vie.

Face à la mort annoncée, faut-il sauter dans le vide ? Le personnage de Ballu est un physicien qui n'échappe pas à la logique de sa condition. Il n'a plus que quelques mois à vivre et entend ne laisser à personne le soin de lui voler sa mort. On pense alors au mythe de Sisyphe d' Albert Camus : « il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux: c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie».

Face aux jours qui lui restent à vivre, faut-il suivre le conseil de Jean Marie Choffat ? Membre du groupe de haute montagne et selon sa propre formule « cancéreux plein temps depuis 30 ans », celui-ci n'a pas cessé de grimper dans une furieuse envie de vivre en montagne « jusqu'à la dernière miette», y garder le contrôle de lui-même et dépasser le risque pour sauver sa peau.

La vie comme la mort sont des affaires trop intimes pour faire l'objet de jugements hâtifs ou de polémiques inconvenantes. L'auteur porte à ses personnages une réelle attention parce que leurs situations sont vraies. Il nous interpelle sur les ressources que nous mobiliserions, nous autres lecteurs, si nous nous retrouvions en équilibre instable confrontés à un pronostic vital engagé dans un délai à la fois court et indéterminé :ce serait la révolte qui pousse à sortir à tout prix d'une voie sans issue, ou la résignation dans la soumission en attendant les secours, ou encore l'espérance d'un miracle. Quand son compte à rebours est déclenché, c'est à la personne concernée de décider d'en finir pour ne pas souffrir davantage, pour protéger ses proches. Mais le choix peut amener à revendiquer le droit d'hésiter, de changer d'avis, de vivre encore à l'instar de Socrate qui apprenait à jouer de la lyre avant de mourir. Pourquoi ? Pour jouer de la lyre avant de mourir ! Alors, pourquoi ne pas grimper, grimper et redescendre ou se laisser aller. Il n'y a pas de règles. Mais il y a la puissance des souvenirs, de l'amitié et de l'amour. C'est ce qui rassure Yves Ballu quand il transmet dans son récit, l'allégresse des jours heureux, le tempo nuancé des moments de forte intensité. Le rythme s'affole à l'approche du dénouement : la cadence devient infernale, les choeurs montent dans les aigus, les coeurs s'emballent….

Les meilleurs textes n'ont pas besoin de finir en chute libre. Au lecteur d'anticiper sur la possibilité que lui offrirait son propre vide : un choix plutôt qu'une solution. L'accident qui plonge les survivants dans la culpabilité ou l'engagement ultime qui défie le destin, le renoncement éclairé par l'instinct de survie, ou la soumission aux conseils des maîtres. La possibilité du vide ne supporte aucun malentendu quant aux raisons d'un désespoir. Néanmoins, le respect d'une décision n'empêche pas la recherche de la vérité des faits et des sentiments qui ont guidé les pas d'hommes et de femmes uniques et irremplaçables.

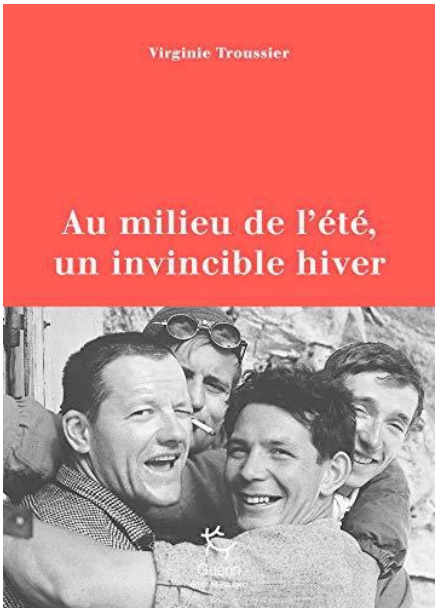
Avec « La Possibilité du vide », Yves Ballu publie aux éditions Glénat, un roman à la fois sensible et réaliste, parfois un peu cru ou caricatural, toujours documenté. Il ouvre le livre de montagne sur l'horizon d'un débat où chaque vie à son histoire, une histoire éphémère que la mort rend immortelle…

Michel MORICEAU

En bref

La possibilité du vide, le livre sensible et généreux de la montagne et de la vie qui nous mène, d'une prise à l'autre sur la voie de nos propres destins

9 AU MILIEU DE L'ETE, UN INVINCIBLE HIVER VIRGINIE TROUSSIER
COLLECTION GUERIN EDITIONS PAULSEN



1961. Sept jours en juillet. Sept alpinistes jeunes et enthousiastes, généreux, brillants réunis pour atteindre ensemble ce que personne n'a jamais touché, le Fréney, un pilier à la verticale du ciel, le dernier à n'avoir pas été vaincu.

Au refuge, le premier jour, la photo du groupe est celle du bonheur. Mais, la nuit tombe et c'est le drame. Imprévisible, inconcevable. L'orage, le vent et la foudre et le froid glacial qui s'infiltre, s'incruste au plus profond des corps perdus dans la tempête. Les heures passent, les vivres manquent. Encore un jour, encore une nuit et toujours la neige et froid et le vent balayant des hommes épuisés encordés vers un destin qui les pousse dans une spirale du désespoir. Tout s'éteint autour d'eux.

Leur amour de la montagne s'est fracassé à quatre vingt dix mètres d'un inaccessible sommet. Les conquérants sont désormais naufragés sur des écueils de glace. L'urgence est de ne pas mourir, de rester calme, d'attendre l'éclaircie, de voir enfin se lever le jour d'après. Plus question d'orgueil, mais d'humilité face aux éléments déchainés. Plus question pour le plus âgé d'entre eux, d'être le premier de la cordée. Le salut est de rejoindre, en une seule et même équipe, d'autres compagnons d'infortune, de prestigieux italiens auprès desquels s'organise spontanément, aux portes de l'enfer, une chaine de solidarité dans le respect des personnes et le partage des expériences.

Au septième jour, quatre hommes sont morts et pour les survivants, l'heure est celle des bilans.

- Les médias s'en mêlent. Un autre drame vient cogner sur le premier, celui de justifier d'avoir attendu, d'être reparti, en montant, en descendant, en glissant. Et ce sont les souvenirs qui se télescopent, les doutes, les interprétations, et les obsessions qui remuent les sentiments confus de responsabilité, de fragilité, de culpabilité.

- Les survivants, ceux qui ont vécu l'indicible expérience de la souffrance, qui ont vu la mort en face, affrontent aussitôt le regard des parents de leurs amis qui ne sont pas revenus. Le seul récit qui vaille est alors celui de la vérité, de la sincérité.

- L'aventure qui s'annonçait joyeuse a tourné au cauchemar. Il y avait des risques comme toujours en montagne, mais le coup du sort était trop fort. C'était un temps où la météo balbutiait, ou le portable n'existait pas, où les secours faisaient ce qu'ils pouvaient. Les grimpeurs partaient vers l'inconnu, vers l'invisible, le tragique.

Ces jours en enfer ont scellé des liens fraternels entre Pierre Mazeaud et Walter Bonatti. Ils se sont donné l'un à l'autre pour sauver leurs camarades. Ils ont conservé l'un et l'autre, le souvenir de ceux

qui n'allaient jamais vieillir et dont les visages épanouis éclairent à tout jamais, l'image ultime de leur relation fusionnelle à la montagne. Cinquante ans se sont écoulés et leurs âmes mêlées à tant d'autres, ne cessent de planer au-dessus des cimes.

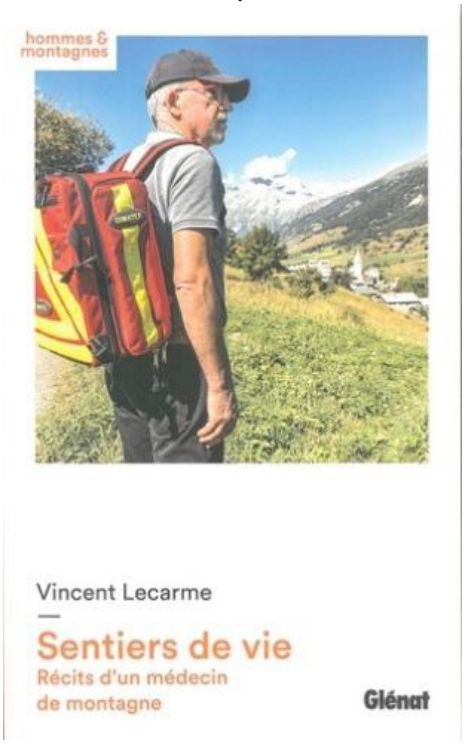
Le récit de Virginie Troussier publié dans la collection Guérin des éditions Paulsen nous projette sur ce calvaire de roches et de glace où les sacs étaient plus lourds que des croix et les vires d'impitoyables étapes.

L'épilogue signé de Dino Buzzati rend hommage à des hommes brisés, qui se sont dépensé sans compter, ont poussé leurs forces à l'extrême, ont fait corps avec la montagne. Ils ne pouvaient rien faire de plus !

Au milieu de l'été, un invincible hiver s'est abattu sur deux cordées, française et italienne. Aux limites de la vie, il n'y a plus de frontière. C'est la fraternité qui s'impose sur le fondement d'une passion commune sublimée par le partage d'un moment d'exception entre les survivants et ceux qui sont morts. De ces jours maudits, les traces de confiance et d'amitié laissées par ces grimpeurs de légende nous mènent plus haut que tout commentaire portant sur l'engagement, le risque, le courage, la raison. Des hommes ont souffert leur passion. Un recueil émouvant de leur histoire est ouvert au salut de leurs âmes.

Michel MORICEAU

10 SENTIERS DE VIE, récit d'un médecin de montagne – VINCENT LECARME - Editions Glénat – 2021



Quelle vallée, celle de la haute – Maurienne. Il fait froid, il neige, il gèle, il fait nuit plus tôt qu'ailleurs. De vieux paysans ne quitteront jamais leur terre, surtout pas pour aller à l'hôpital. Certains jeunes boivent, conduisent mal, tapent une congère et versent dans le fossé. Lorsqu'un enfant parait, la famille téléphone à grands cris .Dans la tempête, des lumières trémulent entre les tourbillons. Ce sont les phares d'une voiture souillée de grêlons et de givre. Ce véhicule cahotant au hasard des chemins verglacés est celui du Docteur Lecarme, médecin de montagne, des urgences, des pompiers. Il est l'indéfectible soutien des pauvres qui lui préparent la tome et le saucisson. Il est le soigneur au calme contenu pour les touristes impatients. Il est le repère indispensable pour les enfants, les parents, et tous ceux auxquels il a consacré trente ans de sa vie, une vie riche d'engagements, d'expériences, de rencontres admirables, de réveils en plein sommeil avec en récompense, la contemplation au petit matin du soleil se levant au-dessus des cimes.

Dans ces villages isolés aux paysages sublimes variant au rythment les saisons, le médecin est un sauveteur, un sauveur, un saint –bernard, que l'on consulte, que l'on dérange, que l'on déplace par tous les temps, avec son cartable, son sac à dos, son matériel et …sa casquette.

La pratique quotidienne n'est pas celle du paraître. C'est de l'être qu'il s'agit. Et pour lui, pour donner toujours davantage, se construire, surmonter la rusticité des lieux et dépasser ses craintes , le « *sentier de vie* » du docteur a été l'immersion totale dans un univers composés de hameaux éparpillés mais ouverts sur des « panoramas de rêve ».

Quand le jeune praticien est arrivé de la ville aux équipements merveilleux, le choc a été celui de l'exercice solitaire. Il a relevé de nombreux défis pour s'adapter, s'intégrer, gagner la confiance, moderniser le cabinet médical. Toute une carrière au chevet des autres et le temps passe à se perdre parfois *au service de l'imprévu et de l'aléatoire*. Les années s'accumulent *dans l'oubli de soi- même.* L'oeuvre de soin s'accomplit sans répit, sans céder au découragement. Les journées se répètent, les consultations surchargées sont entrecoupés d'appels en urgence. Ce n'est plus un métier, c'est un sacerdoce qui sublime la vocation, pousse la mission à l'extrême au risque de voir monter la tension et se rompre un vaisseau.

Un soir de grand surmenage, il a cherché ses mots. Les forces se sont effondrées sans crier gare. L'accident. L'hélicoptère s'est posé sur la place et cette fois-ci, c'est lui qu'un collègue a serré sur le matelas coquille. C'est alors, l'apprentissage d'un autre quotidien, celui de la fragilité de l'existence, celui de la dignité bafouée d'une personne malade, unique et sensible, que l'on trimballe d'un examen à l'autre et que l'on abandonne dans un couloir à peine vêtue d'une chemise ouverte. C'est une autre vie qui rebondit grâce au réconfort des sentiments intenses d'une famille unie autour d'une femme à la patience étonnante.

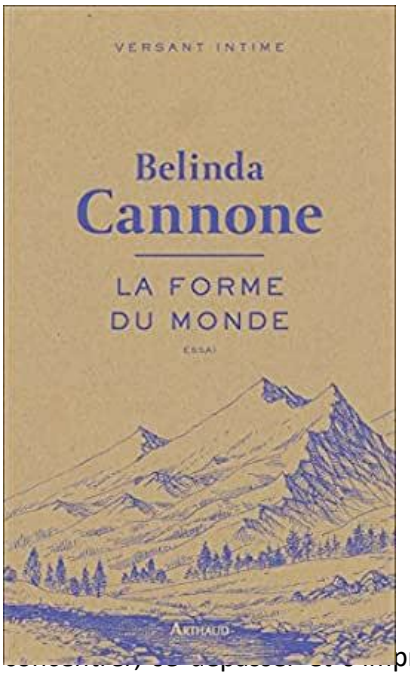
Dans un récit personnel et sincère, Vincent Lecarme se penche sur sa carrière, sur les grandeurs et les servitudes qu'elle suppose, sur les joies et les peines d'un parcours consacré sans relâche au bien-être des personnes malades. Il n'occulte pas les zones d'ombres, les moments de doute,

l'émotion de situations d'exception, les silences éloquents plus efficaces que de stupides banalités, les mouvements d'agacement face aux incivilités répétées d'individus sans scrupule.

Sentiers de vie, les récits d'un médecin de montagne nous emmènent en haute montagne où la beauté n'est pas seulement celle des grands espaces mais celle de la passion d'un homme de bien

Michel MORICEAU

LA FORME DU MONDE BELINDA CANNONE ARTHAUD 2019



Certains livres nous éveillent car ils apportent du soleil dans nos vies. Ceux de Belinda Cannone nous font découvrir la nature qui apparait soudain et prend forme peu à peu devant nous : un privilège.

A la campagne ou dans un train, en forêt, sur un sentier de montagne, Belinda Cannone décrit la beauté simple du monde. Elle s'anime alors d'un mouvement intime qui l'amène à fixer ce qu'elle voit avant de partager ces images de perfection autour d'elle, à ses amis, à ses lecteurs.

Son luxe est de s'enchanter du passage émouvant d'un animal dans un pré, du spectacle éblouissant de la montagne en été, qui étonne et surprend, se laisse admirer et console des « balafres» indélébiles et désolantes qui bardent de béton les stations de loisirs.

Mieux vaut marcher que de se désoler. Mieux vaut s'élever, se [illegible] imprégner de l'esprit des hauts lieux, lunaires et merveilleux dont la contemplation procure une joie grave dans le silence et le recueillement. Du moins par beau temps.

Car la montagne n'a parfois rien de magique. Elle est « énorme » , écrasante , angoissante. Comme la mer, il lui arrive d'être sombre et violente, mais au lieu d'attirer vers les profondeurs, elle aspire, elle pousse à monter, en marchant, en grimpant. Et toujours, elle procure le sentiment d'y évoluer en toute liberté, sans borne, ni clôture, « *comme une vague dans un océan* ».

La randonnée se joue des performances. Elle invite à penser en connivence avec le paysage, à s'émerveiller de tout, d'une herbe folle ou d'une main tendue au passage d'un ruisseau. La marche s'inscrit dans un temps qui peut-être infini, ou du moins suffisamment long, mais propice à des rêveries qui rapprochent le promeneur de l'état de nature. Il est alors possible de sublimer la souffrance du corps malmené par l'effort et savourer alors le bonheur d'une halte au refuge, et connaitre enfin la paix d'un moment de méditation sur un sommet choisi à sa mesure.

Belinda Cannone oeuvre pour un émerveillement modeste, sans posture, ni imposture. L'héritage que la nature nous a remis nous impose un devoir d'éblouissement et nous confère des responsabilités pour sauvegarder ce patrimoine. Sous réserve de ne pas se mentir en idéalisant des propos qui dédouanent à bon compte de se laisser aller par ailleurs à de tristes imprudences. Sous réserve d'être soi-même, lucide et respectueux de ces richesses qui nous entourent, malgré leurs caprices et la brutalité des éléments quand ils se déchainent. Heureusement, les livres sont là, pour que notre joie demeure devant les inventions de la Création. Pour que nos consciences nous protègent de l'accélération de l'Histoire.

Belinda Cannone nous offre un message d'espoir qui nous porte vers ce qui est beau avec toujours, des mots marquants, des mots parfaits.

Michel MORICEAU

LA PRINCESSE AU PETIT MOI JEAN CHRISTOPHE RUFIN FLAMMARION 2021



Jean Christophe Rufin est un étonnant voyageur qui lance volontiers ses personnages sur des terrains instables. Cette fois- ci, il charge son ami Aurel le Consul d'une mission secrète en Bohême, au Starkenbach, un tout petit état dont la princesse a disparu. La souveraine au parcours atypique a grandi dans la simplicité d'une famille pauvre avant d'être happée par le destin à la mort de son père naturel, un Prince à la vie comblée d'aventures et d'amours ancillaires.

Le séjour du Consul s'ouvre sur une enquête et pourrait se dérouler en un curieux dépliant touristique. La principauté est un refuge où les grandes fortunes viennent dorloter leurs avoirs. A l'ombre de forêts impénétrables et de montagnes à l'austérité glaçante, ce monde est celui de la dissimulation et de la manipulation. La princesse ne répond plus. Aucun indice pour débuter les investigations, pas même une goutte de sang en ces terres où Dracula s'en repaissait autrefois.
Aucune piste. Alors, autant visiter ce royaume d'opérette, imaginer ce qu'en feraient des investisseurs avisés, s'il existait vraiment. Il y a tant d'arbres à tronçonner, de verdure à sacrifier, de folie douce à créer. Et cette chaine intrigante et hostile, elle invite à ouvrir la voie du consul, une directissime vers le pic Timescu, sommet où la coutume imposerait à tout vainqueur d'y déboucher une bouteille de tokay en s'émerveillant de la beauté du monde. Quelle chose étrange que ce vin malicieux qui éclaire les idées, et donnent aux doigts autant d'agilité dans la lecture du rocher que dans l'attaque des touches d'un piano de bastringue !

Mais le facétieux consul n'est pas diplomate à laisser son nom sur un topo-guide d'Europe centrale. Son *moi* se situe nulle part. S'il a résolu des énigmes, c'était pour ne pas avoir à travailler sur les poussiéreux dossiers de légations lointaines.

D'un poste à l'autre, il a crée malgré lui, sa légende d'agent flemmard et astucieux. Sa renommée s'est répandue au-delà des frontières et c'est ainsi qu'il a été appelé au Starkenbach pour retrouver la Princesse et protéger ainsi la dynastie. Le temps de tomber amoureux, et de vider quelques bouteilles de vin blanc, il se penche avec une curiosité bienveillante sur le passé de Son Altesse Sérénissime. Une tendre complicité va le lier à la dame de compagnie, une forte femme réfugiée d'un pays en guerre, adoptée par la souveraine dans une passion généreuse et humaniste. Ensemble, ces deux-là partagent le secret d'état. Ils parcourent le Starkenbach, traversent les montagnes. Elle l'engage à se rendre en Corse où le couple princier possède une villa. Elle lui fait grimper des escaliers dans les quartiers chics de Paris. Ils mesurent l'un et l'autre l'urgence de la situation.

Ils comprennent rapidement que la princesse ressentait le besoin de rompre « l'armure invisible qui la séparait du monde ». Elle avait fait preuve de courage quand il lui avait fallu s'adapter au strict protocole du palais après avoir tant déjeuné au soleil de la méditerranée. Tout n'est pas toujours beau dans les brumes de Bohême. Rien n'est facile quand la Providence s'impose dans la vie d'une jeune fille, quand elle la cueille un matin sur une paillasse et la dépose sur un trône. Cela relève d'un véritable conte et la fée est ici la psychanalyse, qui appose d'abord la baguette du devoir avant de brandir celle de la séduction.

La princesse aux origines modestes n'a jamais oublié d'où elle venait, acceptant quoi qu'il en coûte les impératifs de sa charge. Et puis, est venu le temps des imposteurs et des aigrefins. Ils la réveillent. Elle succombe à l'amour au risque de retourner dans la poussière des faubourgs de son enfance. Elle voulait exister par elle-même, pour elle-même mais finalement, elle reste lucide.

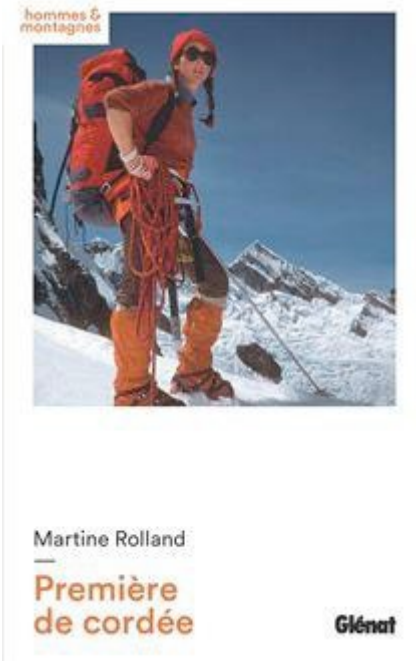
Modeste, elle conserve un petit *moi*, celui de la dignité. Par une heureuse intervention d'Aurel le Consul, la princesse retrouve le velours de son écrin. Elle n'a perdu ni sa couronne, ni son honneur. Elle continuera d'habiter sa fonction et, sans aucun doute, ne supportera pas le moindre petit pois glissé sous son matelas quand la Suède dépêchera le Comte Andersen comme ambassadeur au Starkenbach.

Quant à notre diplomate excentrique, il continuera de se noyer dans le tokay, d'improviser sa carrière en attendant de ne rien faire dans sa prochaine affectation , si ce n'est coudre enfin l'ourlet de son pantalon…

Dans cette nouvelle enquête, Jean Christophe Rufin accompagne Aurel son consul, avec bonheur et fantaisie, dans un voyage dont les étapes sont marquées par la sincérité des émotions, la fidélité à ses propres principes, la futilité des postures. L'amour. La légèreté du ton, par la grâce du vin blanc et des rythmes de jazz souffle ici et là, des messages de tolérance, d'ouverture et de subtilité qui ne peuvent qu'inspirer le lecteur dans sa vie quotidienne.

Michel MORICEAU

PREMIERE DE CORDEE MARTINE ROLLAND EDITIONS GLENAT 2021



1983. Il y a quatorze ans qu'un homme a posé le pied sur la lune, mais jamais une femme, avant Martine Rolland, n'a franchit le seuil de l'école nationale de ski et d'alpinisme en arborant sur son pull la prestigieuse médaille de guide de Haute Montagne. C'est une petite foulée pour la grimpeuse de Briançon, mais c'est un pas de géante pour la condition féminine dans ce milieu machiste, replié sur des principes d'un autre âge. Oui, elle a le niveau. Elle le démontre avec élégance et détermination. Oui, elle contrôle ses émotions, elle maîtrise sa technique. Oui, elle connait la montagne et les caprices de la météo, oui, elle a la sagesse de renoncer par goût de la vie et conscience de ses limites.

Martine Rolland est une femme de défis et de passions.

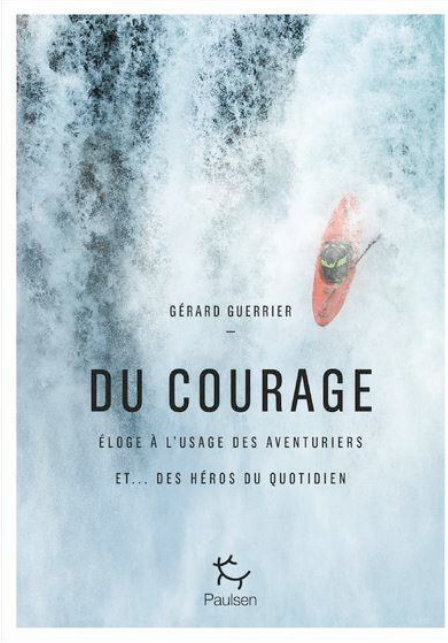
Elle s'impose naturellement. Elle fait reconnaître ses capacités physiques et morales sans jamais les exercer au détriment des autres. Avec elle, le mythe du héros viril, dominateur et méprisant vole en éclat : le droit d'accompagner des clients en montagne n'est plus réservé aux hommes. Plus rien n'est interdit aux femmes du moment qu'elles savent se battre et inspirer confiance. Martine Rolland leur ouvre la voie avec une force tranquille et un ardent désir de vivre en montagne pour skier, grimper, enseigner. Car au-delà du goût de l'effort, du plaisir de gravir les plus belles parois du monde, il y a l'émerveillement devant les paysages lunaires, mais aussi la perception du contraste qui sépare les gens de la montagne d'un continent à l'autre : entre ceux qui paient le prix fort pour se mettre en danger et ceux qui survivent péniblement dans la rigueur du climat et la pauvreté, se pose la question du respect de l'autre et de la futilité d'un plaisir éphémère.

Dans un récit sincère paru aux éditions Glénat, Martine Rolland, emmène ses lecteurs en digne « *Première de Cordée* ». Elle donne du sens à son engagement, en expliquant avec simplicité les motivations qui l'ont poussée à se dépasser, à partager en famille, cet irrépressible appel de hauts lieux. En compagnie des guides qui l'accompagnent au quotidien - son mari, son beau-frère et plus tard ses enfants - elle a concilié un métier hors-pair et son rôle de mère, mesurant la victoire de son couple à l'aune de toutes les premières inscrites sur son carnet de course. Dans un duo intégral, autonome et prudent, Martine et « J-J » se sont épanouis dans la transmission de leurs savoirs, à leurs stagiaires, à leurs clients, à leurs deux garçons. Ils leur ont fait touchés la montagne et son environnement, les pierres, la neige et les être vivants. Ils ont appris tous ensemble que la beauté pouvait être fatale et qu'il n'y a pas de randonnée ordinaire.

Première guide, pionnière de cordée, parachutiste, parapentiste, Martine Rolland a dansé dans les sur les parois comme dans les airs, libre et toute en souplesse. Attentive, déterminée, elle retrace pour nous, un parcours d'exception, marqué par le talent et la bonne humeur.

Michel MORICEAU

DU COURAGE, éloge à l'usage des aventuriers et…des héros du quotidien



GERARD GUERRIER EDITIONS PAULSEN 2021

Le courage est l'un de ces mots dont le sens se dilue dans le langage courant. L'ardeur, la force morale, la détermination, la persévérance évoluent dans le temps, selon les mouvements de l'histoire et les bornes qu'une société met dans la hiérarchie de ses valeurs

Le courage selon le médiéviste Michel Zink est une « prouesse qui vient du coeur », un acte spontané ou réfléchi qui met une vie en danger pour en sauver d'autres. Il est indissociable du risque et dans l'accomplissement de l'action, la possibilité est celle de la mort. Il suppose l'engagement physique d'une personne qui se donne sans réserve et sert i une cause qu'elle considère comme vertueuse et utile à l'humanité. C'est un combat pour un idéal de droiture et de solidarité, d'ouverture sur les autres et sur le monde. Il relève également de l'éthique lorsqu'il s'agit de renoncer pour éviter un drame, de refuser l'arrogante obstination d'un chef déraisonnable, d'un premier de cordée pourri d'orgueil….

En cela, le courage est celui du combattant d'une liberté chérie, d'un juste qui reste ferme dans ses convictions. Il guide l'explorateur dans son projet scientifique visant à l'amélioration des connaissances, il éveille la conscience des hommes et des femmes de devoir dressés contre l'humiliation de leurs semblables. Tous apportent « *une goutte d'humanité dans une mare de sang* ».

Le courage se distingue de l'audace ou de la témérité : un aventurier, à la mer comme en montagne, est égocentré sur l'évaluation de ses propres limites, et qui , selon Hannah Arendt, « risque joyeusement sa vie ». Il se met en danger car c'est là son plaisir, son addiction , ou du moins une raison de s'affirmer. Il recherche le grand frisson mais aussi la gloire, il s'accroche et repart dans l'intérêt bien compris de ses partenaires financiers. L'exploit d'un navigateur ou d'un alpiniste est impressionnant mais la question se pose de l'utilité sociale d'une passion où la vie se joue à la roulette pendant que sauveteurs et secouristes sont mis en péril pour remédier à d'injustifiables imprudences .

A chaque époque son courage, à chaque activité ses dangers, à chaque société, ses peurs et ses incertitudes. Aujourd'hui, les moyens sont tels que l'être humain est pousse à l'extrême les ressources de son corps. Il s'idéalise, s'affranchit volontiers de certaines précautions élémentaires au point de sombrer dans l'inconscience du danger.

Ce n'est pas la règle, heureusement. Les connaissances amènent à comprendre les enjeux d'un monde en mutation , à maîtriser les techniques, à insuffler la confiance en soi-même et aux autres. Les décisions sont pesées, le risque est mis en équation, les précautions sont prises pour écarter la mort, définir les responsabilités en cas de drame. - Et le courage, dans tout cela ? Anatole France posait « la question de savoir si la civilisation n'affaiblit pas chez les hommes le courage et la férocité ? ». Le monde reste cruel et dangereux mais il est éclairé régulièrement par des s actes de courage et de dévouement, isolés ou collectifs. Imposés par une fonction ou spontanément offerts par générosité , ces gestes sont marqué par la volonté de servir, de donner sans marchander quand

s’ouvre devant soi les portes d’un enfer qui remet la vie en cause mais lui confère un sens profond, celui du respect et de la dignité. Les professionnels de santé l’ont récemment vécu en n’hésitant pas

à " combattre" un tueur en série pour libérer les personnes malades d’une oppression permanente.

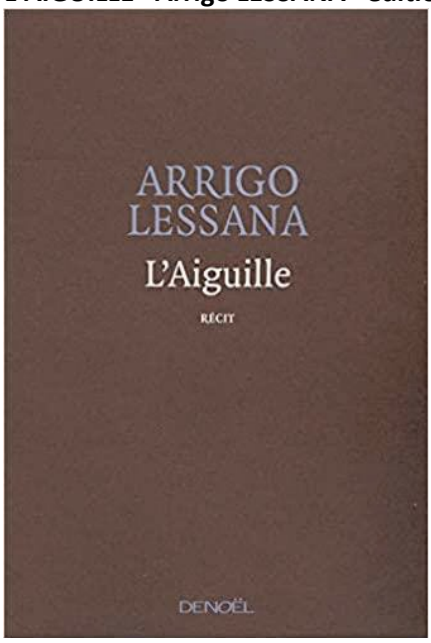
Avec Du Courage, Gérard Guerrier poursuit son éloge des éléments qui font l’étoffe des héros. Dans un récit vif et foisonnant d’anecdotes, il argumente la définition de cet acte d’exception. Le courage relève de l’impulsion, de la ténacité, de la sincérité. Dans un élan de bravoure, la raison est dépassée par l’altruisme et le sens du devoir.

Les gens courageux ont une histoire qu’ils n’ont pas écrite pour se faire admirer. Le récit de leurs exploits se transmet et la reconnaissance envers eux devrait se lire dans le regard des lecteurs de Gérard Guerrier. Son texte est passionnant et seul, un aventurier de sa trempe, montagnard et marin, pionnier du vol libre et plongeur de profession pouvait déplacer le curseur du courage, sur une échelle allant de la mort inutile au sacrifice rédempteur.

Un livre majeur et profondément humain sur lequel méditer avant de partir en course et de grimper dans la salle des jeux du casino de la vie.

Michel MORICEAU

L'AIGUILLE - Arrigo LESSANA - éditions Denoël – 2010



A Chamonix, un soir d'hiver, la présentation de l'*Aiguille*, le récit d'Arrigo Lessana a réuni un public de guides, de monitrices et de fervents consommateurs de ski et de crème solaire. Chacun voulait savoir ce qu'un parisien pouvait bien avoir à dire sur ces excursions du dimanche dans le massif du mont – Blanc. La surprise fut de taille : le carnet de courses ouvert au lecteur n'avait rien d'un catalogue touristique.

L'*Aiguille* n'est pas le haut lieu d'une escalade chamoniarde mais le petit outil recourbé et pointu avec lequel le chirurgien recoud les tissus. Arrigo Lessana est spécialiste de chirurgie thoracique ; il rend hommage à ses maîtres et livre ses doutes, partage ses états d'âme, *ses états d'art* pourrait –on dire , tant l'élégance qu'il recommande dans la maîtrise de son doigté fait de ce métier une activité d'exception où chaque intervention est une oeuvre secrète, le chirurgien s'appliquant *à faire du beau et à le faire disparaître !*

Cette expérience professionnelle à haut risque n'est pas relatée en haute montagne sans raison et l'on est frappé de la similitude des sensations dont frissonnent le chirurgien et le grimpeur : la jouissance du risque et la fugacité des moments de plénitude une fois l'objectif atteint, tout cela au prix d'une évidente fatigue et d'une peur qu'il est difficile d'avouer sans déchoir…

La chirurgie et l'alpinisme ont en commun ce mélange de liberté et de contraintes, cette exigence de méthode et d'obsession sécuritaire, la recherche quotidienne de ses propres limites jusqu'au point ultime de la saturation , de la rupture.

La fluidité du geste se retrouve dans sa simplicité, sa précision dans le travail , et la religion de l'effort, avec ici comme ailleurs, la hantise de se laisser distancer, de se faire souffler, une idée , une voie…C'est la compétition, la course à la publication, la quête d'un bailleur de fonds . La confiance est donnée, et se prête à la trahison. Le péché d'orgueil se fait de plus en plus grisant jusqu'au jour où s'ouvre une crevasse, irrémédiable événement, ramenant chacun à la modeste place qui est la sienne.

En cas de malheur, la posture du chirurgien, la démarche du grimpeur traduisent leur calme ou leur anxiété. Sur le fil tendu à l'un des bouts de l'aiguille, la vie se retrouve en équilibre dans l'urgence et l'incertitude: un même geste peut sauver ou précipiter la chute d'un corps , un corps dont le respect absolu passe par la difficile mesure du risque : prendre des précautions pour qu'une action soit faite en toute sécurité, n'est pas le refuge dans un principe de précaution qui étouffe toute initiative de protection au nom d'un juridisme qui légitimerait peut –être une certaine forme de lâcheté…

C'est alors que la peur intervient, que sont appelés les secours. La sagesse ou l'expérience poussent au renoncement.

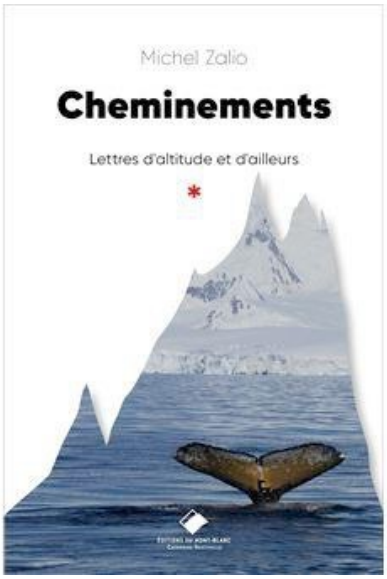
La fatigue alourdit le corps, empèse les gestes. Le souvenir des échecs amène à douter de soi et le destin des hommes en est changé. Le stress remet tout en cause et les questions se posent, se reposent sur le sens de ces belles imprudences…

D'autres patients attendent qui sont autant de nouvelles aventures. La chemin est long pour encore aller plus loin, plus haut !

Arrigo Lessana rompt la glace de son univers : celui de la chirurgie à coeur ouvert et de la technique à visage humain. Son exploit est celui d'un *grand guide*!

Michel MORICEAU

CHEMINEMENTS, lettres l'altitude et d'ailleurs



MICHEL ZALIO - EDITIONS DU MONT-BLANC
CATHERINE DESTIVELLE 2021

50 ans de montagne, 50 ans de passion sur les sommets du monde, de partage avec une compagne excitante qui pousse à l'aventure. Dans ce demi-siècle d'expéditions proches ou lointaines, trois jours au mont- Blanc en communion avec une femme venue du froid, ont bouleversé la vie de l'auteur. L'écoute, la conscience de ses privilèges, l'amour l'ont amené à cheminer en lui-même pour mieux profiter du monde , le regarder plus simplement, et le préserver des comportements inadaptés et des engagements inconsidérés.

Michel Zalio est un guide. Il est surtout un homme généreux qui transmet un goût évident de l'enchantement. Il grimpe là où son désir le mène, il accompagne et accomplit son destin. Il conjugue le verbe *guider* pou*r* satisfaire ses clients, les aider à voir les fleurs s'épanouir, les rassasier du spectacle sans cesse renouvelé d'un milieu naturel étonnant.

Le court instant passé sur un sommet n'est rien sans le moment dédié à contempler ce qui nous entoure. . Arriver n'a de sens que si l'on comprend que « marcher est déjà en soi , un vrai miracle . »La course est d'autant plus belle qu'elle s'enrichit de rencontres avec celles et ceux , ici ou ailleurs, qui *« ne connaissent pas le superflu* »mais dont le regard est lumineux.

Les lettres d'altitude qu'échangent Michel Zalio et une amie chère à son coeur nous rappellent que la vie est un bonheur et que le rêve donne à cette vie des *couleurs d'éternité*. Il y a des échecs, des accidents, des drames, mais l'autre versant du destin apporte la loyauté, la consolation, l'espérance. Il faut y croire car la vie est plus forte que tout , quand, dans une cordée , dans une famille , une société, elle se nourrit d'attentions réciproques, de confiance en l'autre , de solidarité.

L' harmonie entre l'homme et son environnement réconforte et protège , espérons-le, contre la perversité des individualismes, des « oedèmes de l'égo » et des commentaires malveillants.

L'exploit n'est jamais de conquérir par la force. Il n'y a de victoire que dans le plaisir de s'émerveiller ensemble de ce qui est beau, là, devant nous, sous réserve de prendre le temps de voir et de s'en régaler.

Cet idéal n'a cependant rien d'angélique. Le guide charismatique sait parfois s'agacer. Il dénonce alors les dérives de comportements dans les refuges, la condescendance lancée à la face des autochtones, l'humiliation des porteurs en Himalaya. Il s'inquiète de la montagne sacrifiée au profit des investisseurs, il est déçu de la cupidité des clients excités à l'idée de ne pas être remboursés de leurs arrhes en période de pandémie. Se plaindre et disposer d'un confort même relatif n'est pas très respectueux de ceux qui n'ont pas la chance de consommer à loisir, et trouvent cependant le bonheur dans la beauté simple de leurs paysages et l'affection de leurs proches.

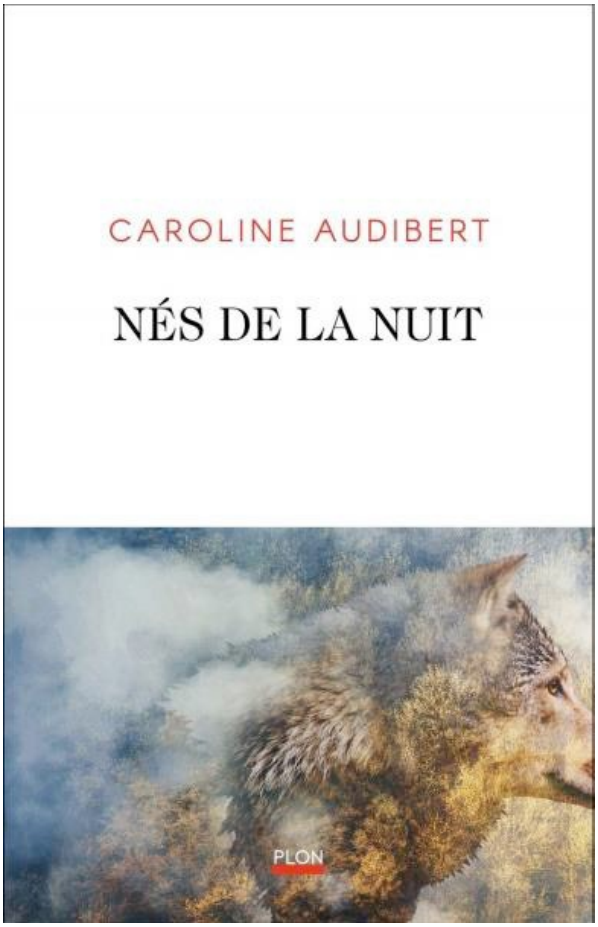
Dans un dialogue épistolaire original avec son amie qui, à l'autre bout du monde, est à la fois son guide et son repère, Michel Zalio retrouve les traces de son propre chemin sur lequel il s'est ravi d' un monde merveilleux et fragile tout en mesurant les contrastes d'un continent à l'autre. Avec

sincérité, il compose un hymne à la lumière authentique des pays de montagne, à la dignité de celles et ceux qui les habitent. Il est ce sage qui s'élève au-dessus des contingences d'en-bas . Il nous

confie ses émotions d'humaniste sensible et respectueux. Il nous insuffle l'esprit d'un poète. Et cela fait du bien.

Michel MORICEAU

NES DE LA NUIT - CAROILINE AUDIBERT PLON 2020



La saison littéraire est cette année placée sous le signe de la fable : Gourio, Lardreau, Audibert…les oiseaux, le renard, le loup sont les personnages d'une explication d'un monde qui dérape dans le fossé de l'excès et de l'individualisme.

Le loup a toujours stimulé notre imaginaire et à force de l'étudier, Caroline Audibert est entrée dans ce fauve redouté pour la peur qu'il véhicule pour être méconnu et différent des autres carnivores.

En se glissant tour à tour dans la peau d'un louveteau, d'un loup, d'une louve, elle met en éveil les cinq sens de la bête et l'accompagne dans son errance.

Sous le regard du loup, les grands bois et les leur vie et l'ordre écologique n'a rien d'angélique: chasser, manger, se reproduire et dormir. Se cacher. Se protéger des bergers désespérés, des badauds effrayés. Se retrouver sur la paillasse des hommes de science, ivres de connaissances et prisonniers de la colère de ceux qui crient « au loup » pour se débarrasser du malin redouté depuis la nuit des temps.

Caroline Audibert fait vivre le loup. Au déchirement de la naissance, fait suite l'apprentissage des odeurs, des saveurs, des jeux avec ses frères et soeurs. Très vite, c'est la vue des oiseaux, la poursuite d'un cervidé, le guet aux abords d'une bergerie .C'est l'attente avant l'attaque, les morsures, les déchirures creusant dans les entrailles. Patienter. Et dévorer pour se nourrir, comme l'impose la faim des bons vivants, les hommes et des sauvages quand il s'agit des bêtes. Manger, et se sauver ou tomber sous les balles d'un chasseur. Tout un destin.

Seul, le louveteau orphelin parcourt la montagne, erre dans les forêts. Il retrouve une meute qui le rejette parce qu'elle n'accepte pas d'autres loups que les siens. Le loup est un loup pour le loup ! Les sociétés sont ainsi faites, animales ou humaines. Et le loup devenu grand, tout effrayant qu'il soit se heurte à d'autres meutes, celles des engins sur les chantiers, des bucherons coupant les arbres qui tombent en « *éclaboussant de leur sève la terre apeurée* ».

Le loup s'enfuit. Il reprend sa course. Comme ses parents avant lui, il est guidé par son instinct de survie : la chasse, l'accouplement, la lutte avec les siens, le stress jusqu'au point final d'une vie d'errance : une avalanche, un coup de fusil. Et c'est le dépeçage avant le charnier, la rapine des charognes, ou l'exposition dans la galerie d'un musée où continue à planer l'âme d'une créature qui a vécu ce que sa condition lui imposait de faire.

Les chapitres, récits courts et argumentés de Caroline Audibert ont la rapidité du carnassier courant vers sa proie, la nervosité de l'animal traqué, la sensibilité de l'élément d'une fratrie en mouvement dans une intranquillité permanente.

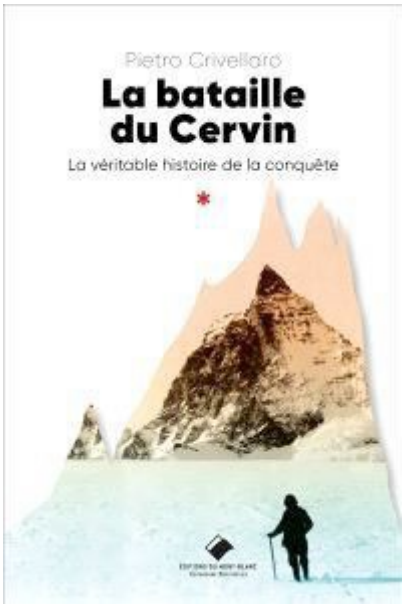
La précision des images est étonnante. Le choix des mots justes illustrent les ressentis, les inquiétudes du traquer traqué. Le phrases s'enchainent au fil des saisons dans un souffle qui relève de la virtuosité. Aucune concession n'est faite à la facilité.

Nés de la Nuit est une suite de récits qui rappelle d'abord la vie d'un bébé de Weyergans, puis les Tendres Bestiaires de Génevois dans les montagnes de Cognetti.

Caroline Audibert transpose en roman, son essai magistral traitant *Des Loups et des Hommes*, récompensé du prix 30 millions d'amis. Au fil des pages, elle partage la vie de cet animal mythique aux différents âges de sa vie. Nous le suivons à la trace, observons son comportement, ses besoins, comprenons la logique de sa violence, les causes de sa vulnérabilité, Chaque histoire est un épisode emblématique d'une existence à l'affût, un souvenir de courses folles au milieu des bois. Le loup, sa vie, ses moeurs et ses dégâts : la fiction dépasse ici l'éthologie et pose la question de sa finalité sur terre. Il a disparu, il est revenu. Protégé ou poursuivi, il est là. C'est un carnivore, un prédateur. Comme le sont les mammifères d'autres espèces, espèce humaine comprise.

Michel MORICEAU

LA BATAILLE DU CERVIN – la véritable histoire de la conquête



PIETRO CRIVELLARO - EDITIONS DU MONT-BLANC CATHERINE DESTIVELLE - 2021

Idéal de beauté, sujet d'études, la montagne devient terre de conquête et champ de bataille quand un pays sauve son honneur en voyant flotter son drapeau sur un sommet emblématique.

L'exploit est sportif, la motivation esthétique, l'argument peut être scientifique. L'enjeu est politique.

Les alpinistes sont alors les éléments d'une relation diplomatique où se mêlent entre nations, l'entente et la lucidité, l'opposition et la subtilité, l'engagement et le renoncement.

Dans un récit passionnant s'appuyant sur des témoignages et des documents d'époque, Pietro Crivellaro, historien et traducteur italien des écrivains français de la montagne, nous révèle les étapes de la conquête du Cervin, dans les années qui ont suivi l'unification italienne. L'ascension est une « affaire sérieuse » qui se prépare et ne souffre ni l'imprudence, ni la forfanterie. C'est, dans le cas particulier de cette première expédition, une affaire d'état dirigée par un industriel charismatique, député et fondateur du club alpin, qui veut réussir le Cervin sans l'aide d'étrangers.

Or, le vainqueur, en juillet 1865, est un anglais, Edward Whymper qui prend de vitesse la cordée italienne emmenée par le guide Carrel , ancien bersaglier et montagnard accompli. La victoire cependant, tourne au drame, avec, à la descente, la mort de quatre compagnons dont le guide chamoniard Michel Croz.

Que d'énergie développée, d'argent dépensé, pour un retour marqué par l'amertume conduisant à méditer sur la « vanité des choses humaines ». Après le drame, enfle une polémique qui ne connait pas de frontières et se propagent jusqu'en Angleterre. C'est la recherche d'un bouc- émissaire à l'origine de l'accident, c'est le jugement hâtif de la presse à scandale, et la suspicion, la violence, la calomnie qui occulte l'innocence reconnue et l'honneur retrouvé du vainqueur.

Mais le Cervin reste un mythe, une obsession et les Italiens en leur nouveau royaume, ne tardent pas à montrer au monde ce dont ils sont capables. Pour l'éclat de leur nom, ils lavent, en haute montagne, et sans verser de sang, les affronts subis à la guerre. Ils sont les véritables héros, dépassant les égoïsmes et les rivalités, étudiant la roche et les glaciers, préservant l'environnement, équipant la voie, érigeant un refuge pour en faire un lieu de solidarité à l'intention des grimpeurs.

La vraie conquête est celle qui celle qui rompt avec la futilité des postures et des antagonismes, avec l'obsession de la victoire. Si une bataille se livre dans la lutte, le succès est une question de méthode, d'éducation de projets qui « sortent les jeunes du tripot pour leur inculquer la courage, la confiance en eux, la loyauté, le goût de la beauté ».

L'enquête de Crivellaro décrypte les motivations croisées des conquérants du Cervin, leurs ambitions, leurs passions pour les hauteurs mystérieuses des Alpes. Elle nous rappelle les balbutiements de l'Italie de la fin du XIX° siècle. Elle analyse les personnalités complexes de Whymper, grimpeur intrépide et graveur d'une émouvante sensibilité - de Sella ministre intègre et résolu – de Giordano,

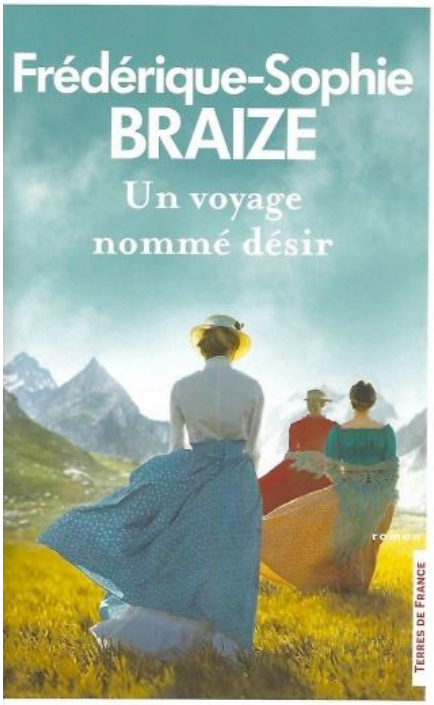
l'ingénieur passionné, et des guides indispensables qui louent leur science de la montagne pour vivre et survivre.

Cette page magistrale d'une histoire fondatrice de l'alpinisme fait écho aux autres ouvrages de l'actualité littéraire, où d'autres auteurs traitent de courage (Guerrier) , de risque (Ballu) , de responsabilité (de Luca) d'aléa climatique (Troussier) , ou de politique (Gras)

La Bataille du Cervin est l'utile conquête d'un lectorat tirant pour l'avenir les leçons d'un passé qui ne saurait être glorieux s'il se complait dans l'intrigue et le conflit.

Michel MORICEAU

UN VOYAGE NOMME DESIR FREDERIQUE- SOPHIE BRAIZE collection Terres de France
PRESSES DE LA CITE – 2021



Frédérique Sophie Braize aime voyager dans le temps. Elle est la romancière des territoires isolés, bouleversées à des époques troublées de l'Histoire. D'un livre à l'autre, elle écrit la vie de personnages malheureux qui s'arrachent à leurs terres pour fuir la misère et trouver le plus loin possible des raisons de revivre.

Au dernier été de la Grande Guerre, trois femmes privées de leurs maris hébergent dans leur ferme d'alpage , un bersaglier permissionnaire, un homme fort, aventurier aventureux, mystérieux et charmeur. Il intrigue les mères, gagne la confiance de leurs gosses. Il attire habilement dans son lit, ces femmes à la fois blessées, méfiantes mais submergées du désir d'être de nouveau serrées dans les bras d'un homme. Il prend sous son aile le fils ainé de l'une des alpagistes. L'adolescent à peine pubère est déjà cabossé par les coups d'un père alcoolique envoyé au front alors qu'il était passible de la guillotine. L'étranger est habitué à porter des charges écrasantes. Il se délivre un soir d'un secret trop lourd pour être ramené dans les tranchées. Il laisse filer des brides de son passé et au matin d'une belle journée de la mi- août, il s'en va rejoindre son régiment. Acceptant son destin, il abandonne derrière lui, des coeurs endoloris, des enfants à naître. Il laisse ici et là, des indices qui, une fois retrouvés, changeront la vie de cette famille d'adoption. En fin de saison, le retour au village fait basculer la romance dans le registre du drame : c'est le jugement du curé, la violence du mari trompé, la perte d'un fiancé dans un terrible accident.

Frédérique- Sophie Braize balance ces trois héroïnes ordinaires entre l'horreur et l'espérance, la soumission et la révolte, la douleur des travaux forcés dans l'attente de la plénitude d'un moment de repos. Par la magie du roman, le jour se lève sur le pays des merveilles. Tant mieux.

Au-delà de l'aventure, l'auteure nous conte ici l'histoire de la condition féminine sur « *une terre de France* », une terre de devoir et d'humiliation, de méfiance et de jalousie, de privation. Une terre labourée par la guerre où la religion plante à tout bout de champ les épouvantails de la faute et les pieux de la culpabilité. Les hommes y sont une menace, par leur brutalité, leurs délires alcooliques et leurs pulsions insupportables. Le curé s'en prend aux femmes. Il brandit à leur encontre le spectre du péché. Il leur refuse de connaître l'amour et peu importe que Dieu soit Amour. Il les juge avec condescendance et pire encore, se montre indifférent face aux maris tout prêts de cogner leurs fils et leurs compagnes. Malgré cela, les sens restent en éveil. Après trois ans de guerre et de privation, la misère n'empêche pas la tentation d'une caresse. Le plaisir néanmoins est source de désillusions, quand il renait sur les décombres d'un corps bafoué et qu'il s'accomplit dans le silence d'une relation éphémère, interdite et forcément coupable.

« *Un voyage nommé désir* » est un hommage rendu aux femmes, aux femmes en guerre qui assurent leurs fonctions de chefs de famille, assument leurs sentiments et assimilent peu trop vite le désir au bonheur. Ce voyage les menait sur les chemins de la liberté, une fois délivrées des convenances et des contraintes conjugales .C'était y a plus de cent ans. Un autre temps de l'Histoire. Pas sûr. Si la guerre est finie, les combats continuent quand il s'agit de lutter contre les grossièretés, les agressions et les inégalités. Les femmes se battent pour décider elle-même de leur droit au bonheur en temps

de paix. Et quand s’avance un amoureux, même dotés de toutes les qualités, il n’en reste pas moins un homme…

SUR LES TRACES DE MON PERE ROGER FRISON-ROCHE



MARTINE CHAROY FRISON-ROCHE – EDITION LES PASSIONNES DE BOUQUINS – 2021

Pénétrer l'intimité d'un personnage célèbre est un exercice périlleux qui, le plus souvent, se joue sur le fil de l'indiscrétion et du parti- pris. Martine Charoy a maintenu l'équilibre en suivant en suivant les traces de son père, Roger Frison-Roche. Elle éclaire le versant intime d'un honnête homme vissé à la montagne comme aux écritures, voyageur infatigable à l'aise dans le sable du désert comme sur la neige des grands massifs.

Parisien de naissance et guide de haute-montagne à la compagnie de Chamonix, il n'a jamais oublié les fermes et les paysages de son enfance dans les alpages du Beaufortain.

son désir d'écrire, Frison-Roche, Frison pour ses amis, a connu un succès durable. Journaliste et romancier, modeste et tolérant, il avait le goût des autres, admirant leurs qualités, les acceptants tels qu'ils étaient. Il savait les écouter, captant ici ou là, un mot, une anecdote qu'il faisait rebondir dans la trame d'un récit. Humble et respectueux, il avait le don de l'engagement : montagnard de la nuit pendant la guerre, il eut ce bonheur d'être ensuite le premier d'une cordée familiale qu'il a initié au ski et accompagné sur les plus belles courses autour du mont-Blanc.

Sa fille, Martine Charoy Frison-Roche dresse le portrait d'un père affectueux et pudique, audacieux et conscient des dangers, incarnant l'enthousiasme et la gaité jusqu'au jour fatal de la disparition de son fils unique dans un accident d'avion. Il a parcouru le monde, curieux de mieux connaître les civilisations passées et les modes de vie des sociétés lointaines. Il recherchait toujours, où qu'il soit, le contact humain, chaleureux et sincère. Amical et attentif, il en ressentait le besoin. Il nourrissait ainsi son imaginaire. Il aimait la vie. Naturel et charmant, il égayait Chamonix le jour de la fête des guides, il ravissait son public lors d'innombrables tournées de conférences et de signatures. Mais celui qui, dans la vallée, était une véritable icône n'avait pas, dans les cercles parisiens, la reconnaissance qu'il aurait méritée. Il en était sans doute affecté car, derrière le colosse, se cachait un être sensible, déterminé mais calme qui surmontait les épreuves avec élégance.

Il a traversé le siècle en trace directe, dans une solide union avec Marguerite, son épouse au dynamisme remarquable. Il a guidé ses enfants sur les pistes de leur choix. Il a fait rêver ses lecteurs. A tous, il a légué la montagne en héritage.

Michel MORICEAU

http://les-passionnes-de-bouquins.com/mon-pere-frison-roche/#/

PS en 2019, le Salon international du livre de montagne de Passy consacrait sa 29° édition aux alpages. En souvenir de Roger Frison- Roche, qui avait été le premier président d'honneur du Salon, nous lui avions rendu hommage en reprenant ce beau texte où il décrivait son attachement à la montagne et aux paysages de son enfance :

« Enfant, je ne pensais qu'à la montagne, aux alpages, aux vaches C'était mon obsession, je passais toutes mes vacances là-haut. C'est encore très présent en moi: " Il me semblait entendre encore la symphonie des clarines du troupeau dans la sérénité de l'alpage. Et cette musique déclenchait en moi d'obscurs souvenirs pleins de douceur, de chaleur humaine, ceux de la veillée dans la pièce commune où, l'hiver, se rassemblait toute la famille."

CHAMONIX MONT-BLANC, L'aiguille du Midi



ELISA GIACOMOTTI JOEL ALESSANDRA - EDITIONS ELISA – 2020

La bande dessinée s'enseigne aujourd'hui dans de grandes écoles spécialisées. Elle dispose d'un siège à l'Institut, s'invite au musée, se répand dans les salons et les festivals. Ce genre littéraire marqué dans ses débuts, par la fantaisie, l'humour ou la sensiblerie est devenu l'un des beaux-arts avec tout le sérieux que requièrent la mise en couleur de l'Histoire, les coups de crayons sentencieux mordant l'actualité mais aussi le pastel des romances, la sombre teinte du polar ou du drame.

Le premier contact est visuel. Le talent de l'illustrateur accroche le lecteur par la précision du trait, l'originalité de la composition, l'harmonie de l'ensemble. Dans les bulles, l'engagement du scénariste relève du choix des mots justes pour transmettre un message, inviter au rêve, susciter l'angoisse ou prêter à sourire. L'image et le texte sont indissociables. Ce couple parfait accorde les silhouettes et les dialogues, les décors et les courtes phrases bien ciselées qui, d'une planche à l'autre déclinent l'explication d'un autre monde, inconnu, inquiétant ou merveilleux.

De la farce d'autrefois à la mise en image de grands textes de la littérature, la BD a évolué de l'anecdote à l'analyse, des calembours aux tics de langage, des fabulettes au romans graphiques à la gravité non feinte.

L'une des plus belles réussites éditoriales de ces dernières années est la transcription récente d' « *A la recherche du temps perdu »,* projet parfaitement maîtrisé par le talentueux Stéphane Heuet. Certes, Balbec n'est pas Chamonix, la Manche n'est pas la mer de glace, mais les hôtels du second Empire, ont le charme discret des grandes demeures où des personnages rivalisant d'élégance et de posture, sont dans l'attente de sensations fortes et de passions exaltantes quand elles ne finissent pas dans la tristesse.

La montagne se prête volontiers au jeu du dessin. Elle se raconte alors en images et s'illumine par la sincérité de celles et ceux qui remontent le temps et prennent plumes et pinceaux pour décrire et redonner vie aux grandes étapes de l'histoire d'une vallée, d'une ville, d'un vivier de ressources humaines et patrimoniales.

Elisa Giacomotti est la scénariste inspirée du roman de Chamonix. S'appuyant sur les archives et nourrissant son propos d'échanges pertinents avec les acteurs de terrain, elle construit peu à peu une oeuvre exigeante. Elle passe allègrement d'un siècle à l'autre, sans occulter les sombres pages du passé, la grande peur devant la montagne, la révolution venue de Genève quand arrivèrent les naturalistes et les premiers voyageurs du Mont-Blanc. Pour son huitième album, Elisa Giacomotti est brillamment accompagnée par Joel Alessandra, un artiste très à l'aise avec les lumières du Sud et reconnu pour avoir notamment transposé le *Périple de Baldassare*, un roman historique d' Amin Maalouf portant sur la quête d'identité d'un négociant libanais originaire de Gênes. Ce précédent travail du peintre explique la luminosité des aquarelles, les nuances du bleu qui se ternit dans la tourmente, le réalisme des expressions animant les personnages engagés dans cette entreprise de longue haleine que fut la construction de l'Aiguille du Midi.

Une BD est une source de plaisir car elle permet de lire autrement et suscite en cela l'imaginaire du lecteur. Elle le projette d'emblée dans un autre monde que le sien. L'Aiguille du Midi d' Elisa

Giacomotto et Joel Alessandra nous rappelle qu'un téléphérique ne s'est pas fait en un jour ,mais dans le cas présent, en 45 ans. Derrière le ticket poinçonné avant de monter dans la cabine, il y a une grande aventure où se croisent des ingénieurs visionnaires, des entrepreneurs en faillite, des ouvriers français et italiens respectés pour leur courage et leurs qualités. Et les guerres, et les skieurs impatients…Une véritable épopée au coeur de la cité. Une prouesse technique. Une somme d'exploits humains,

L'Aiguille du Midi est un hommage aux travailleurs de haute altitude. C'est un album utile où le téléphérique nous élève vers le Mont-Blanc et nous renvoie, avec émotion, aux souvenirs de ceux qui ont payé de leur vie la réalisation d'un ouvrage d'exception.

Michel MORICEAU

LE SOURIRE DU SCORPION PATRICE GAIN LE MOT ET LE RESTE 2020



En dix ans à peine, Patrice Gain s'est affirmé comme l'un des meilleurs stylistes du roman noir à la française, un genre ancré dans un quotidien malmené par le tragique des évènements.

Voyageur inspiré, ingénieur soucieux de son environnement, romancier concerné par les soubresauts du monde, il construit des intrigues haletantes toujours en phase avec l'actualité, celle des réfugiés ou des soldats perdus ravagés par la guerre. Il explore les caractères inquiets des personnages en quête d'identité. Il traque les simulations, les dissimulations, les assimilations. Il amène ainsi le lecteur à mesurer la fragilité de la vie.

Des mots précis plongent des hommes et des femmes, des enfants, dans le tourbillon d'une vie cabossée par l'Histoire.

La description flamboyante de paysages hostiles est cassée soudain par une phrase courte qui claque comme le tonnerre dans un ciel assombri par l'orage : c'est la rupture, l'accident, le drame.

Les accélérations du rythme traduisent le changement d'atmosphère. Ces modulations de temps sont saisissantes et renforcent l'intensité dramatique du récit.

Le *Sourire du Scorpion* est l'histoire glaçante d'une famille déjantée menant gentiment sa vie de bohême jusqu'au jour où le père disparait dans les eaux noires d'un torrent déversant sa furie au fond d'un canyon du Monténégro.

Hasard, fatalité, destin funeste …Un couple et ses deux enfants sont embarqués sur un radeau dont le guide au fort accent rocailleux manipule les pagaies mais aussi les âmes. L'enchanteur qui promettait un merveilleux voyage est, en fait, un fauve dressée pour tuer, servir ses intérêts et mener en enfer ses hôtes de rencontre.

Dans le courant furibard d'une rivière, la mort frappe comme dans un combat de rue. C'est la guerre recommencée pour sacrifier un innocent et feindre ensuite d'être le sauveur des survivants.

Patrice Gain donne son interprétation du sens de la vie, sur la candeur des gentils idéalistes, sur la férocité des individus sauvant leur peau en massacrant celle des autres.

Le roman est noir. La tension monte et rebondit d'un chapitre sur l'autre. L'angoisse est à son comble quand le lecteur prend conscience qu'il peut être un jour la cible d'une balle perdue.

Les chiens de guerre ne laissent rien sur leur passage. Les scorpions des Balkans violent, volent et se vengent. Ils ensorcellent leurs proies d'un sourire aguicheur, dansent autour d'elles et les abattent d'un coup de queue. Leur venin ne se périme jamais. Ils tuent sans nuance les êtres sans défense et balaient et tous les espoirs qu'ils portent en eux.

Jamais guerre ne s'arrête, ni les crimes, ni les traumatismes, ni les désillusions sur la capacité des hommes et des femmes à se laver de leurs tourments ou de leurs turpitudes.

Michel MORICEAU

LE PARI FOU DE JULES JANSSEN, le savant épris du mont-Blanc



DANIEL GREVOZ – EDITION DU MONT-BLANC CATHERINE DESTIVELLE 2021

Ecrivain prolifique proche de la nature sous toutes ses formes, Daniel Grévoz excelle dans les récits d'aventures insolites qui nourrissent les pages de la grande Histoire en montagne comme au plus lointain du désert.

De l'Eger à Tombouctou, des Alpes au Sahara, il est le conteur inlassable d'épisodes oubliés, il est le chantre des héros méconnus, des pionniers exemplaires, des chercheurs infatigables.

Cette année, en guide attentif et patient, il nous fait partager la chaise à porteur de *Jules Janssen, le savant épris du mont-Blanc* qui lança à la fin du XIX° siècle, le pari fou d'approcher les planètes depuis un observatoire érigé sur le plus haut sommet de l'Europe.

Astronome reconnu et constructeur génial, il a pour principe de démontrer ses intuitions. La haute altitude s'impose à lui pour expliquer les phénomènes qui régissent l'atmosphère. Rien ne lui résiste. Il ne craint pas le mont- Blanc dont l'ascension est d'autant plus à sa portée qu'il s'est installé sur un traineau tiré par toute une compagnie de guides.

La passion initiale du vieil homme ne s'est jamais diluée dans le temps. La curiosité de ce voyageur insatiable n'est pas une fantaisie : elle relève d'une volonté de comprendre l'espace, d'observer les étoiles, d'en admirer les éclats.

Janssen met la montagne au service de la science. Peu importe la démesure du projet, son coût et les inévitables désillusions. Il invente pour aller toujours plus haut. Il imagine, réalise, analyse, rend compte à l'Académie. Des hommes meurent au champ d'honneur de la science, mais, une cabane est dressée au sommet. Cet accomplissement au nom du progrès, est autrement plus glorieux que la croix plantée en 1811 pour sacrifier au culte de l'Empereur.

A cette époque, la montagne n'est pas un terrain de jeu et les pionniers de la science en marche, en font le lieu de leurs expériences respectives. Janssen, l'astronome bâtisseur et Vallot, géologue féru de météorologie y rivalisent d'initiatives. Ils ne sont pas de la même génération, n'ont pas la même notoriété, ne sont pas d'égale fortune et leurs centres d'intérêt son différents.

Janssen, le savant parisien comblé d'honneurs s'affranchit de tout effort physique et engloutit des sommes considérables dans son délire de savoir. Vallot, naturaliste et membre du Club alpin a soif de connaissances et c'est ainsi qu'il passe trois jours au mont-Blanc pour étudier sur son organisme, les effets de la haute altitude et …de l'élixir de la Grande Chartreuse.

L'un et l'autre sont des aventuriers originaux, animés d'une irrépressible volonté de dépasser les limites physiques de l'observation, obnubilés par le désir de percer les mystères de leur environnement, obsédés par leur propre exigence à rendre compte de leurs expérimentations, quel qu'en soit le prix, les délais, les conséquences visuelles de leurs édifices de bois portant atteinte au paysage sublime des hauts lieux.

Fidèle à son style, efficace, précis, argumenté, Daniel Grévoz illustre son propos de documents d'archives, d'annales des sociétés savantes, de témoignages d'époque. Son analyse est objective, respectueuse malgré les excès de son héros. Sa version des faits interpelle devant l'acharnement de son personnage à gagner son pari. A toujours aller plus loin, plus haut, au nom d'une grande cause qui le dépasse quitte à reléguer les hommes, les porteurs, les ouvriers au rang d' instruments d'une science en quête d'elle-même. C'était à un autre temps de l'Histoire, avant les comités d'éthique et les commissions d'attribution des crédits de la Recherche. L'humanisme patientait dans les étoiles.

Michel MORICEAU